Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

+ *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.

+ *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.

+ *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.

+ *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via `http://books.google.com`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Acc. 48839 I

sous la dir

séphites,

2me Section, études profe

Classe de 4me

1 prix de Langue

Mr P. Torrekens

Le Supérieur

Donauer

THEEK GENT

31

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

BELGIQUE MILITAIRE.

Digitized by Google

BRUXELLES — IMPRIMERIE DE J. GUYOT ET STAPLEAUX FILS.
Rue de Schaerbeek, 12.

Digitized by Google

DÉDIÉ AU ROI.

LA

BELGIQUE

MILITAIRE,

BIOGRAPHIES DU ROI, DES HOMMES DE GUERRE QUI ONT ILLUSTRÉ LE NOM BELGE DANS LES DIFFÉRENTES ARMÉES DE L'EUROPE ET EN BELGIQUE DEPUIS 1830.

PAR

HIPPOLYTE VIGNERON.

TOME SECOND.

BRUXELLES.
E. RENIER, IMPRIMEUR MILITAIRE.
Rue du Houblon, 14.

Paris, DUMAINE, Libraire Militaire.

1856

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Feld-maréchal comte de Clerfayt.

Clerfayt (François-Sébastien-Charles-Joseph de Croix, comte de) feld-maréchal dans les armées autrichiennes, naquit le 14 octobre 1733, au château de Bruille, commune de Waudrez près de Binche (Hainaut), d'une ancienne et noble famille, et reçut dès son enfance une éducation qui ne laissa rien à désirer. A mesure cependant que son intelligence se développait, les efforts de son esprit se portaient avec une prédilection marquée vers l'étude des mathématiques, et il ne cherchait à se distraire de son assiduité au travail, que par la lecture des ouvrages relatifs aux grandes guerres de l'antiquité. Seul rejeton de sa race, sa mère ne voyait qu'avec effroi les instincts guerriers dont son âme était empreinte, et s'efforçait, mais en vain, de combattre la résolution qu'il avait prise à l'âge de vingt ans d'entrer dans les armées. Admis comme cadet dans un régiment d'infanterie en 1753, il se soumit sans murmure à toutes les obligations de la carrière qu'il embrassait; il obtint le grade d'enseigne après six mois de service. Bientôt la guerre de Sept ans mit la

Digitized by Google

Prusse et l'Autriche en présence, et cette circonstance favorable au jeune Clerfayt lui permit de déployer une rare bravoure, qui brilla de tout son éclat aux journées de Prague, de Lissa, de Hochkirchen et de Lignitz. La croix de Marie-Thérèse, qu'il obtint en 1759, vint le récompenser de ces premiers et glorieux travaux, et afin de se montrer digne de la faveur éclatante qu'il venait d'obtenir, il redoubla d'efforts et de bravoure, obtint successivement les grades de capitaine et de major, et enfin celui de colonel propriétaire du régiment wallon de Saxe-Gotha, à la mort de son ancien chef, le général marquis de Los Rios, qui brillait au premier rang parmi les soldats les plus intrépides de l'armée autrichienne.

Nommé général-major en 1775, et lieutenant général en 1783, le comte de Clerfayt, d'un caractère modeste et peu courtisan, ne profita point de sa haute position pour se montrer à la cour; cette circonstance, futile en apparence, causa peut-être la disgrâce dans laquelle il tomba après s'être couvert de lauriers dans les plaines de l'Allemagne. Quoi qu'il en soit, il aimait souvent à se dépouiller de l'appareil de la gloire pour revenir dans sa patrie goûter, entouré de vrais amis, un bonheur réel qu'il ne pouvait trouver à Vienne. Il aimait à s'occuper lui-même des soins de l'agriculture, et cette simplicité de mœurs contribua sans doute à engager les patriotes brabançons à lui faire les offres les plus séduisantes, lorsqu'éclatèrent les troubles des Pays-Bas; mais Clerfayt, bien qu'il n'approuvât point le système oppressif et les errements de l'Empereur Joseph II, crut néanmoins devoir lui garder son serment de fidélité; il repoussa les propositions qui lui furent

Digitized by Google

faites et chercha même à détourner les chefs de l'insurrection d'une entreprise aussi hasardeuse, dont la non réussite devait entraîner de nouvelles persécutions du gouvernement autrichien. Appelé au commandement d'un corps d'armée avec le grade de général d'artillerie en 1788, lors de la guerre avec la Turquie, et investi peu de jours après du commandement de la Haute-Hongrie, il fut opposé à l'armée du grand visir Jussuf-Pacha, qui marchait sur le bannat de Temeswar; il le battit complétement dans les plaines de Schupaneck le 28 août 1789, se porta le lendemain à la rencontre d'une nouvelle colonne ennemie, qui fut défaite à Koramneck et rejetée au delà de la Czerno, après avoir laissé deux mille prisonniers et une nombreuse artillerie aux mains des soldats de Clerfayt, qui opéra sa jonction avec les forces conduites par le maréchal Laudon. Il se couvrit de gloire sous les murs de Belgrade, où il mérita le grand cordon de l'ordre de Marie-Thérèse et une lettre extrêmement flatteuse de la Grande Catherine, qui le félicitait sur l'éclatante bravoure et les talents militaires dont il avait fait preuve pendant toute la campagne.

Mais bientôt un ennemi plus redoutable allait forcer la maison d'Autriche à concentrer tous ses efforts à l'ouest de son empire. La république française, frémissante et terrible, menaçait dans son élan suprême de saper la base de toutes les monarchies. Dans l'espoir d'étouffer à leur naissance les pensées nouvelles qu'elle faisait surgir, et comprenant déjà toute l'imminence du danger, la Prusse et l'Autriche, naguère encore rivales, s'unirent; et les armées de ces deux puissances, placées sous les ordres

Digitized by Google

de Frédéric-Guillaume II, du prince de Hohenlohe et du comte de Clerfayt, envahirent la Lorraine et la Champagne. Ce dernier, dont nous avons seulement à nous occuper en ce moment, placé à la tête de douze mille hommes, poussa jusqu'à Montmédy le 29 août, s'empara de Stenay le surlendemain, et occupa le passage de la Croix-au-Bois le 14 septembre, forçant ainsi Dumouriez à se retirer sur Châlons. Mais les succès des alliés furent promptement arrêtés, et ils furent rejetés en désordre sur les Pays-Bas. Clerfayt, parvenu à opérer sa jonction avec le prince Albert de Saxe-Teschen, pressé par la marche rapide des Français, qui venaient de porter leurs armes sur le territoire belge, prit position à Jemmapes le 6 novembre, sur les hauteurs de Quaregnon, tenant ainsi la droite de l'armée autrichienne. La bravoure qu'il déploya dans cette journée ne put tenir contre l'impétuosité française, qui franchit des positions inexpugnables et rejeta les Autrichiens de tous les points où il avaient voulu s'établir, après leur avoir fait éprouver les pertes les plus sensibles.

Chargé du commandement en chef de l'armée après le départ du prince de Saxe-Teschen, le comte de Clerfayt dirigea la retraite de ses colonnes avec une habileté peu commune, et prit ses cantonnements d'hiver au delà de la Roer. Les hostilités ayant été reprises dans le courant de février 1793, il attaqua avec impétuosité les retranchements du général Valence le 1er mars à Altenhoven, s'en empara, et se portant alors avec une rapidité prodigieuse sur Maestricht, il força le général Miranda à lever le siége de cette place importante. Le 18 du même mois,

Digitized by Google

Dumouriez s'étant porté en appui du général Valence, et ayant accepté une action générale dans les plaines de Neerwinden, le comte de Clerfayt, commandant l'aile gauche de l'armée autrichienne, s'y couvrit de gloire, s'empara des positions les plus importantes; son intrépidité, jointe aux manœuvres intempestives et malheureuses de Miranda, contribua puissamment à forcer l'armée française à se retirer sur le Hainaut. Quiévrain, Hauson, Famars, Le Quesnoy, où il ne pénétra qu'après une noble résistance, devinrent bientôt ses nouveaux titres de gloire. Passant alors la Sambre, il se porte sur Maubeuge le 29 septembre pour investir cette place; mais déjà le général Jourdan, appelé récemment au commandement en chef de l'armée du nord, s'avançait à la rencontre des Autrichiens, qui, après avoir été battus à Saint-Vaast, prirent position à Wattignies. Cette bataille sanglante, commencée le 16 octobre et qui se termina le lendemain 17, par une entière défaite des armées autrichiennes, vit pâlir un instant l'astre de Clerfayt, qui, pressé par les colonnes victorieuses, se retira vers la Flandre-Occidentale. Clertayt reçut, en 1794, le commandement d'un corps d'observation formant la droite de la grande armée des alliés.

L'approche de Pichegru, la marche rapide de ses colonnes, qui s'étendaient de Philippeville à Dunkerque, vint menacer la position de Clerfayt qui, attaqué à Mouscron, le 29 avril, par des forces supérieures, dut se retirer après avoir vaillamment disputé la victoire. Mais ayant tenté d'arrêter les Français sur la Lys, pendant les journées des 10, 11 et 12 mai, il éprouva dans ces combats des

Digitized by Google

pertes cruelles, qui, aggravées encore les 13 et 16 juin, aux affaires de Roulers et de Hoogleede, le forcèrent de presser la marche de ses colonnes vers Tournay, et de là sur la Meuse, afin de combiner les opérations de son armée avec celles du prince de Saxe-Cobourg. Investi du commandement en chef le 28 août suivant, il fut contraint de se replier derrière le Rhin, après un combat sanglant, livré le 2 octobre. Mais il voulut au moins couvrir Mayence, tandis que Luxembourg et toutes les villes fortes qui avaient été occupées par les troupes autrichiennes venaient de recevoir des garnisons françaises, et il concerta dès lors ses mouvements avec le maréchal Wurmser, qui venait d'être investi du commandement de l'armée des alliés destinée à opérer sur le Haut-Rhin.

Cependant l'armée de Sambre-et-Meuse, sous Jourdan, s'avançait pour donner la main à Pichegru et compléter l'investissement de Mayence; mais les moyens d'attaque dont pouvait disposer le premier de ces généraux, le mauvais vouloir de son collègue, qui alors déjà avait perdu ce dévouement sans bornes qui l'avait rendu si grand dans les campagnes précédentes, ne tardèrent pas à rendre sa position assez précaire. Clerfayt, récemment élevé à la dignité de maréchal, et qui pressé par ses adversaires avait dû se concentrer dans la Franconie, n'avait pas tardé à remarquer le manque d'entente, l'espèce d'hésitation qui dominaient dans tous les mouvements des armées françaises; il résolut de profiter de ces circonstances pour les forcer dans les lignes qu'elles avaient établies avec tant de peine sous les murs de cette place importante. Un renfort de 22,000 hommes qu'il reçut dans

Digitized by Google

les premiers jours d'octobre, vint lui permettre enfin de prendre l'offensive et de menacer la gauche de l'ennemi, en repassant le Mein et en se portant rapidement sur Seligenstadt, puis sur Wetzlar. Jourdan se voyant sur le point d'être tourné, désespérant de trouver un concours efficace dans la personne du général Pichegru, dont il commençait à suspecter le patriotisme, ordonna la retraite par le pont de Neuwied. Aussitôt Clerfayt se rejette sur Mayence, et le 29 octobre à six heures du matin, tandis que Pichegru plein d'une coupable sécurité se croit inattaquable, il fait passer le Rhin à ses colonnes au-dessus et au-dessous de Mayence, attaque avec impétuosité le général Schall, qui défend l'approche des lignes, et le repousse en désordre. Poursuivant alors ce premier succès, il tombe comme la foudre sur les bataillons de Pichegru ; ces bataillons, surpris dans leurs retranchements, renversés avant qu'ils ne puissent offrir une résistance sérieuse, sont refoulés de toute leur ligne de circonvallation. Lançant alors quatorze escadrons au milieu de cette masse confuse, Clerfayt reste maître des positions formidables occupées un instant auparavant par les troupes ennemies, et s'empare de toute l'artillerie de siége et des nombreux approvisionnements amassés avec tant de peine.

Ainsi furent perdus pour la France les résultats de nombreuses victoires, et l'on ne peut méconnaître que Pichegru prépara lui-même la ruine de son armée et compromit gravement les colonnes du général Jourdan. Quoi qu'il en soit, le comte de Clerfayt profita, avec la résolution d'un chef expérimenté, de la faute commise par son adversaire. L'habileté de ses manœuvres, aussi largement conçues que

Digitized by Google

bien exécutées, sauva momentanément ce boulevard de la domination française. L'électeur de Mayence revint dans sa capitale; il donna au héros les témoignages de la plus entière reconnaissance et le pria d'accepter son portrait enrichi de diamants, comme gage de ses sentiments affectueux. Bientôt l'archiduc Charles vint prendre le commandement en chef de l'armée, et le maréchal Clerfayt, rappelé à Vienne, y fut reçu par le peuple avec un enthousiasme indescriptible. L'Empereur lui fit remettre le collier de la Toison d'Or, s'empressa de le visiter pour le féliciter de ses hauts faits et lui dit, en présence de sa cour, qu'il était le plus ferme appui de son trône. Combien cette reconnaissance devait être stérile et de peu de durée...

En effet, les succès et les honneurs obtenus récemment par le feld-maréchal lui avaient attiré des ennemis d'autant plus puissants, qu'ils agissaient dans l'ombre et s'efforçaient de circonvenir l'Empereur, afin de le détacher de l'amitié qu'il semblait avoir vouée au comte de Clerfayt. Ces sourdes inimitiés n'amenèrent qu'un résultat trop certain, et tandis que le feld-maréchal se préparait à mettre à exécution un plan de campagne pour compléter les résultats heureux qu'il avait obtenus, il apprit qu'il venait d'être remplacé définitivement dans son commandement. Il reçut, pour amortir le coup qui le frappait, le titre de conseiller d'État intime, et l'honneur de faire partie du conseil Aulique. Le vainqueur de Mayence fut vivement froissé de la mesure qui l'écartait de la vie active ; il ne dissimula point l'impression pénible qu'il en éprouvait et qui rejaillit même sur l'état de sa santé, qui dès lors devint chancelante. En vain les secours de l'art s'efforcèrent-ils de combattre le

Digitized by Google

mal qui s aggravait chaque jour, ils furent impuissants, et le comte de Clerfayt, après avoir sauvé la monarchie autrichienne, mourut disgracié à l'âge de soixante-quatre ans, le 18 juillet 1798.

Général habile autant que soldat brave et dévoué, il sut se faire aimer par ses soldats et estimer par ses ennemis. Ses vertus privées égalaient ses talents militaires, et toujours il se fit un devoir d'aider de sa bourse les officiers qui n'étaient point favorisés des dons de la fortune, tandis qu'il veillait avec un soin sans égal à ce que les troupes qu'il commandait fussent toujours pourvues de tout ce qui pouvait contribuer à alléger les fatigues et les privations de la guerre. Chacun sait sans doute, et ce n'est pas son titre le moins glorieux, qu'il mérita le surnom de *père du soldat*. D'une modestie rare, il ne paraissait en grand uniforme qu'un jour de bataille : « Car, disait-il, *c'est le plus beau jour de fête de celui qui combat pour son pays.* » Sa mort fut un deuil public pour la ville de Vienne, qui lui fit élever un mausolée avec l'inscription suivante : *La Flandre pleure un concitoyen qui faisait sa gloire, l'Empereur l'appui de son trône et l'armée un chef adoré.* Ces quelques mots dépeignent le grand général.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU FELD-MARÉCHAL COMTE DE CLERFAYT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Feld-maréchal comte de Latour.

Latour (Maximilien de Baillet comte de) feld-maréchal au service d'Autriche, naquit au château de Latour près de Virton, le 25 juin 1737, d'une ancienne famille du Luxembourg, qui déjà avait brillé d'un grand éclat dans les armées pendant le XVIIe siècle. Admis comme cadet à l'âge de 18 ans dans le régiment de Salm-Salm, il obtint une sous-lieutenance au début de la campagne de Sept ans, et ne tarda pas à déployer une bravoure telle, aux célèbres batailles de Prague et de Kollyn, livrées entre les armées autrichiennes et prussiennes les 4 mai et 18 juin 1757, qu'il mérita dans le courant de juillet suivant l'épaulette de capitaine pour commander une compagnie de grenadiers, avec laquelle il continua à se couvrir de gloire. Major en 1767, lieutenant-colonel en 1769, colonel trois ans plus tard, et enfin général-major en 1782, il fut chargé du commandement d'une colonne destinée à opérer sur les frontières de Pologne en 1786, aux environs de Wieliezka, et montra tant d'habileté dans ses dispositions militaires, tant de vigueur dans leur mise à

Digitized by Google

exécution, que toutes ses entreprises furent couronnées de succès, et qu'il reçut en récompense, dans le courant de la même année, la croix de l'ordre de Marie-Thérèse et une lettre autographe de l'empereur Joseph II, qui lui exprimait dans des termes très-flatteurs les sentiments de satisfaction les plus sincères et les mieux mérités.

Envoyé dans les Pays-Bas à la fin de l'année 1787, pour y exercer des fonctions importantes, il reçut en 1789 le commandement des troupes autrichiennes qui venaient d'être expulsées de nos provinces et parvint à y raffermir la discipline et à les maintenir dans le Luxembourg jusqu'à l'arrivée des renforts qui lui étaient annoncés. Reprenant alors une vigoureuse offensive, il contribua puissamment à rétablir l'autorité de la cour de Vienne. Il fut élevé à la dignité de lieutenant général en 1790, en récompense des nouveaux services qu'il venait de rendre à la monarchie autrichienne. Nommé peu après colonel propriétaire du régiment des dragons d'Ursel, qui prit son nom et acquit dès lors une gloire immortelle, il déploya une valeur tellement éclatante pendant toute la campagne, que l'Empereur, en remettant au comte de Latour la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, voulut récompenser aussi le brave régiment qui, sous ce chef intrépide, venait de déployer un courage et un dévouement à toute épreuve. Les troupes de la capitale du Brabant furent donc réunies sur la place Royale, à Bruxelles, et là, en présence des hauts dignitaires des neuf provinces et de l'armée, le gouverneur attacha au drapeau de ce corps d'élite une médaille d'or à l'effigie du souverain, avec l'inscription suivante : « *l'Empereur et roi à la fidélité et à la*

Digitized by Google

« *valeur signalées du régiment de Latour, dragons.* » L'on pouvait à juste titre être fier de commander à de tels hommes.

Le gouvernement des Flandres avait été accordé au comte de Latour, et il exerçait encore ces hautes fonctions lorsque la révolution française, ce sublime essor de la pensée et des nobles instincts des masses comprimés jusque-là, vint jeter son glaive redoutable dans la balance, ayant pour adversaires les préjugés de dix-huit siècles, tout ce qui faisait enfin la force du pouvoir absolu sur la liberté de penser et sur l'intelligence, cette parcelle de l'infini, que la divinité répand dans le cœur des hommes. Le duc Albert de Saxe-Teschen, gouverneur général des Pays-Bas, ayant pris le commandement en chef de l'armée autrichienne, destinée à garder les frontières du nord de la France, le comte de Latour fut placé à la tête de l'aile droite de l'armée, avec la mission de couvrir le Tournaisis et les Flandres jusqu'à la mer. Dès le début, il montra par sa résolution et son opiniâtreté qu'il deviendrait un des plus valeureux champions de la lutte qui commençait; et le 8 septembre 1792, il attaquait le général Moreton, établi au camp de Maulde, et s'emparait de ce point important. Chargé du commandement de l'aile droite des Autrichiens à la journée d'Altenhoven, il contribua puissamment au succès de leurs armes; il pénétra ensuite sur le territoire de la République avec le prince Albert de Saxe-Teschen, qui porta ses colonnes sur la capitale de la Flandre française.

Dumouriez, dirigé sur la Champagne pour arrêter les progrès des Prussiens, avait été forcé de laisser à décou-

Digitized by Google

vert toute la frontière du nord de la France, qui, comme nous venons de le voir, était envahie par les armées autrichiennes. Le prince de Saxe-Teschen voulant tenter un effort vigoureux pour enlever Lille, résolu à mettre de côté toutes les considérations dictées par l'humanité et la justice pour atteindre le résultat qu'il s'était promis, jeta aux portes de cette ville, le 23 septembre 1792, trente mille hommes, qui, dès le lendemain 24, commencèrent l'attaque du faubourg de Fives et se préparèrent en même temps à ouvrir les tranchées. Le 27 tout étant disposé, le prince fit sommer la place de se rendre, en la menaçant de toute sa colère si elle refusait d'obtempérer à ses ordres. Mais les habitants de cette valeureuse cité, décidés à tout braver plutôt que de courber la tête sous le joug autrichien, rejetèrent loin d'eux les propositions qui leur étaient faites. Le général Ruault, qui commandait à trois mille hommes environ, répondit au nom des défenseurs :

« La garnison que j'ai l'honneur de commander et moi « sommes résolus à nous ensevelir sous les ruines de « cette place, plutôt que de la rendre à nos ennemis, et « les citoyens, fidèles à leurs serments de vivre libres ou « de mourir, partagent nos sentiments et nous seconde- « ront de tous leurs efforts. »

Le même jour, à trois heures du soir, l'artillerie de siége commença son feu contre la ville, qui bientôt criblée de boulets rouges fut incendiée sur plusieurs points. Les habitants, effrayés d'abord de l'imminence du danger, ne tardèrent pas cependant à retrouver un courage et un sang-froid si indispensables dans ces moments de crise, et s'occupèrent dès lors d'organiser des moyens efficaces

Digitized by Google

pour combattre le terrible élément déchaîné sur leur riche cité. Ils parvinrent ainsi à force de courage à maîtriser l'incendie sur plusieurs points de la ville; mais la journée du lendemain, loin d'atténuer les maux dont ils étaient accablés, leurs montra au contraire toute l'horreur de leur situation, que la reprise du feu vint aggraver encore. Le prince de Saxe-Tesschen, furieux de l'opiniâtreté de la résistance, lorsqu'il avait cru vaincre promptement les efforts de la garnison et des braves habitants, fit pleuvoir pendant six journées consécutives soixante mille boulets rouges sur cette ville héroïque, indépendamment des bombes et des projectiles de toute nature, sans pouvoir pénétrer au delà du faubourg de Fives, qu'il réduisit en cendres, ainsi que plusieurs autres quartiers de la ville. Instruit alors de l'approche de Dumouriez, qui venait d'obtenir quelques succès en Champagne, et du général Labourdonnaye, qui se portait sur Lille ; menacé de se trouver en présence de forces imposantes et d'avoir à dos une population irritée, qui aurait pu se livrer à de terribles représailles, le prince ordonna la retraite sur Tournay le 7 octobre, laissant au comte de Latour, qui avait dû se conformer aux ordres du général en chef, la conduite de l'arrière-garde, mission difficile dont il s'acquitta avec la bravoure qu'il déployait dans toutes les grandes circonstances. Placé bientôt après sous les ordres du prince de Cobourg, Latour fut dirigé sur Namur, dont il s'empara par capitulation, vint assiéger Maestricht, triompha de tous les efforts dirigés contre lui pour l'obliger à lever le siége de cette place. Il reçut au mois d'avril 1794 le commandement des forces autrichiennes destinées à marcher sur Landrecies.

Digitized by Google

Dès le 17, l'investissement de la place, défendue par quatre mille hommes, avait été terminé, et la garnison, trop faible du reste, n'avait pu, dans les diverses sorties qu'elle avait tentées, obtenir que de rares avantages. Le général Latour, chargé spécialement de diriger les travaux du siége, s'exposa avec une témérité sans égale et ouvrit toujours à ses soldats les passages les plus difficiles. Cependant le 26, cent bouches à feu de gros calibre grondèrent contre la ville, où elles portèrent la désolation et la mort ; le 28, l'unique magasin à poudre de la garnison fit explosion ; le 30, tout était ruines et décombres, et les défenseurs, forcés à capituler après une résistance héroïque, demeurèrent prisonniers de guerre. Se portant alors sur Rouvroy, où le général Pichegru allait passer la Sambre, Latour combattit glorieusement à Erquelines le 21 mai, et contribua puissamment, le 2 juin suivant, au combat de Fontaine-l'Évêque, à repousser les efforts des Français et à les forcer à lever le siége de Charleroy. Le 16, le général Jourdan s'étant avancé à la tête de l'armée de la Moselle, vint chercher les alliés près de Montigny; chargé alors du commandement de l'aile gauche des Autrichiens, Latour cueillit de nouveaux lauriers. Dix jours après la ville de Charleroy, forcée de se rendre, venait d'ouvrir ses portes aux Français victorieux, lorsque les alliés arrivant pour secourir cette place s'aperçurent qu'il était trop tard. L'action cependant ne tarda pas à s'engager dans les plaines de Fleurus, et notre compatriote ayant reçu la mission de tenir tête à l'aile gauche de Jourdan, conduite par le brave Kléber, remporta des avantages signalés, sans pouvoir toutefois faire pencher la balance en faveur de son souverain. Chargé de protéger la retraite des Autri-

Digitized by Google

chiens après leurs désastres dans cette journée, qui leur arracha la Belgique et les força à se replier derrière le Rhin, il montra qu'il était digne du poste de confiance dont il venait d'être investi, se retira ensuite sur Liége et couvrit la route de Luxembourg, qu'il n'abandonna que lorsqu'il se vit menacé d'être tourné par le général Schérer.

Grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse en récompense des brillants services qu'il venait de rendre à la maison d'Autriche, le comte de Latour fut investi, en 1795, du commandement d'un corps d'armée destiné à manœuvrer entre le Rhin et le Necker, et se distingua bientôt après au combat de Rockenhausen. Dirigé entre le Haut-Rhin et Rastadt, il marcha sur Worms avec 14 escadrons et 40 bataillons pour repousser les Français, qui commençaient à se montrer en force, et obtint un nouveau et légitime succès, qui le rendit maître de toute cette partie de l'Allemagne. Se portant alors sur Carlsbach à la tête de ses colonnes, il se préparait à attaquer une partie des forces de Pichegru à Frankenthal, lorsqu'il reçut un avis du maréchal de Clerfayt qui l'informait que l'ennemi occupait déjà Creusnach, et l'engageait en même temps à ne point se compromettre par un mouvement trop hasardé. Le comte de Latour comprit aussitôt qu'en laissant aux Français le temps de se retrancher dans cette position importante, il deviendrait plus difficile encore de les déloger dans la suite ; il résolut donc de marcher à eux et de tenter de se rendre maître du poste qu'ils occupaient. Sa bravoure, son impétuosité devaient être couronnées de succès ; Pichegru fut repoussé jusqu'à la tête de pont de

Digitized by Google

Manheim, poursuivi par son adversaire, auquel Clerfayt vint adresser de justes félicitations deux jours après. Latour expliqua lui-même sa conduite après la réception de la lettre du maréchal. « Cet ordre, dit-il, je le mets en poche, « je monte à cheval, j'attaque et emporte la ville et la « défends ensuite contre Pichegru et son armée. Battu, « j'étais perdu ; vainqueur, je fut admiré ! »

A peine le comte de Latour, ayant pour escorte le fameux régiment auquel il a donné son nom (1), a-t-il opéré sa jonction avec le général en chef, qu'il se dirige sur le Rehbach, dont il se rend maître, et vient appuyer ensuite l'armée des alliés qui pressaient le bombardement de Manheim. Cette ville, défendue par le général Montaigu, isolée des armées françaises, dont la garnison est réduite de moitié par une affreuse épidémie, capitule le 22 novembre 1795, et ouvre ses portes aux assiégeants. Nommé

(1) Le régiment des dragons de Latour, qui s'est acquis une si glorieuse renommée, avait été formé en 1725 dans nos provinces et était composé exclusivement de Belges. Son premier colonel propriétaire fut le feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo, et en 1732 il fut placé sous les ordres du prince de Ligne ; Lors de la bataille de Kollyn, si fatale à la Prusse, il était commandé par le comte de Saint-Ignon, et composé d'un grand nombre de jeunes soldats. Un instant avant de les lancer à l'encontre de la cavalerie prussienne, déjà célèbre, le général craignit un instant que ses dragons n'éprouvassent un échec, et s'avançant sur leur ligne de bataille : « Eh bien, blancs-becs, leur dit-il, « êtes-vous de force à vous mesurer avec les vieilles moustaches de vis-à-vis. » « — Donnez-nous l'ordre de marcher, répondit l'escadron auquel il s'adressait, « et vous serez content de nous. » En effet, leur charge impétueuse décida du gain de la bataille. Lors de la mort du comte de Saint-Ignon, arrivée en 1779, il appartint au général Nicolas d'Arberg dont il prit le nom, passa en 1788 sous les ordres du duc Guillaume d'Ursel, puis bientôt après du comte de Latour, avec lequel il s'immortalisa dans les grandes guerres soutenues par l'Autriche contre les armées de la République.

Digitized by Google

général d'artillerie et Grand-Cordon de l'Ordre de Marie-Thérèse, à la suite d'une campagne à laquelle il avait pris une part si glorieuse, le comte de Latour fut investi presqu'en même temps du commandement en chef de l'armée du Haut-Rhin en remplacement du général Wurmser, dirigé récemment sur l'Italie. Pressé par le général Moreau, qui venait de forcer le passage du Rhin à Kehl, il dut se retirer devant des forces trop supérieures, et prit position près de Rastadt, en attendant l'arrivée des renforts amenés par l'archiduc Charles lui-même. Attaqué par les Français, il commit la faute d'étendre trop sa ligne de bataille et fut défait par son adversaire, qui dès lors commença à acquérir une si grande gloire militaire. Poursuivi par Moreau, il reprit l'offensive à l'annonce des succès de Wurtzbourg, et poussant les colonnes républicaines menacées d'être débordées, il prit position à Biberach le 29 septembre, appuyant sa gauche à Wintersteten, et couvrant de sa droite tous les chemins aboutissants au lac de Biberach. Le général français ayant pris ses dispositions pour attaquer la ligne autrichienne, commença l'action le 2 octobre à 7 heures du matin ; sous la vigueur de ce mouvement offensif, que le nombre des assaillants rendait plus terrible encore, le comte de Latour se vit forcé de céder à la fortune et d'abandonner le champ de bataille à Moreau. Mal secondé par le général Haundorf, que l'archiduc Charles avait envoyé à son secours, il dut concentrer tous ses efforts pour arrêter la poursuite de l'ennemi, et acquit dans ces moments difficiles de nouveaux titres à la reconnaissance de son souverain. Après avoir opéré sa jonction avec la grande armée le 17 octobre, aux environs d'Ettenheim, il combattit trois jours après sur les bords de l'Elz,

Digitized by Google

et contribua puissamment à repousser les troupe de la République au delà de cette rivière. Se portant alors avec la rapidité de la pensée sur Malterdingen, il enlève cette place de vive force, s'empare de Kindringen, de Demingen, se dirige sur Kelh, qui se défend à outrance, mais dont il presse chaque jour le siége avec une nouvelle vigueur.

Après une défense héroïque, cette forteresse se rendit le 10 janvier 1797 au général Latour. Mais les armes de l'Autriche avaient subi de nombreux échecs dans les plaines de l'Italie, et le vieux Wurmser, disgracié par le cabinet de Vienne aux abois, venait d'être remplacé par l'archiduc Charles, que l'on allait opposer désormais au jeune héros qui déjà remplissait le monde de son nom et de sa gloire. Le général Latour, appelé dès lors au commandement en chef de l'armée du Rhin, dut se replier devant les forces réunies des généraux Moreau et Jourdan ; et après avoir éprouvé des pertes sensibles à Neuwied, à Kirberg et à Gruningen, il établit son quartier général à Manheim, à l'instant où les préliminaires de Léoben, signés le 18 avril, vinrent donner quelque repos à l'Autriche. Chargé de se rendre à Rastadt en qualité de plénipotentiaire, pour y diriger les négociations au nom de son souverain, nommé général en chef en Moravie et dans la Silésie autrichienne à la suite du traité de Campio-Formio, il obtint dans la même année le titre de conseiller intime de l'empereur François Ier, et fut élevé à la dignité de président du Conseil Aulique à la fin de l'année 1804.

Mais alors le glorieux vétéran, courbé par l'âge et les fatigues de la guerre, voyait sa fin approcher avec toute

Digitized by Google

la bravoure d'un soldat. Les désastres subis par les armées autrichiennes pendant la mémorable campagne de 1805 le frappèrent cruellement, et il expira à l'âge de 69 ans, le 22 juillet 1806, laissant la réputation d'un cœur dévoué, franc et sincère, et d'un homme de guerre dont la bravoure contribua puissamment à immortaliser le fameux régiment qui porta son nom.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE DE LATOUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général baron de Beaulieu.

Beaulieu (Jean-Pierre baron de) lieutenant général, né au château de Lathuy, près de Jodoigne, le 26 octobre 1725, d'une ancienne famille d'origine française, eut une enfance extrêmement vive et pétulante, qui lorsque la raison commença à se faire jour dans sa jeune organisation, se tourna vers les émotions des récits de grandes batailles, auxquelles échappe difficilement une âme ardente et souvent sensible, car pour ceux qui cherchent dans les moindres détails des traits de caractère, il est avéré que les hommes de guerre les plus éminents et les soldats les plus intrépides sont doués assez généralement d'une sensibilité extrême, en présence des misères humaines, et l'on a vu maintes fois de vieux guerriers, habitués à braver chaque jour la mort avec une insouciance sans égale, s'attendrir à la vue d'une infortune qu'ils s'efforçaient de soulager. C'est qu'une fois entré dans la lice, la patrie a parlé, et à sa voix tous les sentiments, à l'exception d'un seul, l'amour de la gloire, restent suspendus dans le cœur de l'homme. Lorsqu'après les périls de la guerre et les hasards des com-

Digitized by Google

bats, le soldat revoit ses foyers, il redevient citoyen et son âme, susceptible des plus douces émotions, se laisse aller volontiers au bonheur d'aider ses semblables après les avoir défendus; car, étranger aux calculs mesquins qui remuent et font mouvoir tant d'autres renommées, il n'a jamais vu dans sa noble conduite que l'accomplissement d'un devoir, la gloire de son pays et l'honneur de le servir.

Peu favorisés des dons de la fortune, les parents du jeune Beaulieu, après lui avoir fait donner une instruction sinon étendue au moins solide, lui firent entendre qu'ils le destinaient à l'état ecclésiastique, si peu en harmonie avec son caractère, mais qui offrait des avantages certains, faciles à briguer à l'abri des peines qui assiégent tant d'autres professions. Trop résolu pour se soumettre à ce qu'il pouvait appeler à juste titre une tyrannie, il parvint enfin à vaincre leur résolution, et fut présenté par un des amis de son père, lorsqu'il avait dix-sept ans à peine, au prince Charles de Lorraine, qui crut remarquer en lui des dispositions réelles pour la carrière des armes. Admis sous les auspices du prince comme enseigne dans un régiment d'infanterie en 1742, il ne tarda pas à se faire remarquer par sa conduite et son aptitude; il venait d'être nommé sous-lieutenant lorsque la guerre de la succession d'Autriche, commençée en 1744, vint lui permettre à la fois et de se distinguer et d'obtenir les justes récompenses méritées par son courage. Lieutenant sur le champ de bataille, après avoir été cité plusieurs fois à l'ordre de l'armée, il se promettait de conquérir bientôt de nouvelles marques de sa valeur, lorsque la paix de Dresde, qui survint tout à coup en 1745, renversa toutes ses espérances du moment et le

Digitized by Google

confina dans une petite garnison de province, où il eut le bon esprit de rechercher l'étude en général, mais plus particulièrement celle qui pouvait éclairer son imagination sur les travaux de l'art de la guerre. Doué d'une mémoire facile, ses efforts furent couronnés de succès, et il fut appelé à en faire l'application lorsque éclata la guerre de Sept ans, pendant laquelle le grand Frédéric obtint de si brillants avantages sur les ennemis de son trône. Nommé capitaine presqu'à la même époque, en 1756, il fixa l'attention du maréchal Daun, chargé du commandement en chef des troupes autrichiennes, qui dès l'année suivante l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp; ces fonctions nouvelles lui valurent de faire remarquer et la justesse de son coup d'œil et le vaillant courage dont il était animé.

En effet, les armées belligérantes se rencontrèrent à peu de distance de la petite ville de Kollyn, et Beaulieu y reçut sa première blessure en chargeant les escadrons ennemis. A peine rétabli, il courut rejoindre les colonnes du maréchal, qui assiégeait Schweidnitz, et déploya sous les murs et lors de la prise de cette place une activité et une valeur telles, qu'il obtint en récompense le grade de major immédiatement après l'occupation de la ville. Breslau, Leuthen, le blocus d'Olmutz, les journées de Hochkirchen, de Gera, de Maxen lui permirent de signaler son courage et de cueillir de nouveaux lauriers, qui lui méritèrent le grade de lieutenant-colonel, la croix de Marie-Thérèse et le titre de baron du Saint-Empire. Tout souriait à ses désirs, et ses succès rapides lui promettaient d'atteindre promptement le sommet de l'échelle militaire, lorsque la paix d'Huberts-

Digitized by Google

bourg, conclue en 1763, le condamna à un repos forcé, qui lui permit de revoir ses foyers et d'embrasser son père et sa vieille mère, après une absence de vingt années. Dix mois plus tard, le maréchal Daun, alors président du Conseil Aulique, ayant rappelé Beaulieu comme aide de camp, il fut nommé colonel d'état-major en 1795. Il venait à peine d'obtenir cette nouvelle marque de faveur, lorsque la mort de son protecteur changea soudain sa position de fortune.

En effet, le baron de Beaulieu, à côté des qualités transcendantes qui le plaçaient au premier rang des soldats de l'Autriche, avait un défaut que rachetaient difficilement ses vertus privées; il était orgueilleux, et il aimait à dominer par la supériorité de son esprit, non-seulement son entourage, mais encore les personnes avec lesquelles les circonstances le mettaient en contact. D'un caractère irascible, il s'était attiré de nombreux ennemis, qui se liguèrent afin de briser sa carrière, et parvinrent à l'écarter du service actif, pour le faire charger de l'embellissement des palais impériaux. On s'attacha cependant à colorer cette disgrâce, et on voulut le convaincre que c'était une faveur qu'il ne devait qu'à son goût pour les beaux-arts. Quoi qu'il en soit, il dut se soumettre au caprice de la fortune, en attendant que la marche des événements vînt obliger le gouvernement à le rendre à la vie des camps, pour laquelle il semblait être né.

Grâce à la rapidité qu'il apporta dans l'accomplissement de la mission qui lui avait été confiée, les travaux s'achevèrent sans que la paix profonde qui réguait alors en Europe

Digitized by Google

fût troublée, et Beaulieu, décidé à sortir de l'inaction dans laquelle on le laissait, obtint d'être attaché avec son grade au gouvernement général des Pays-Bas. La ville de Malines devint dès lors le chef-lieu du commandement dont il fut chargé ; mais il le transporta en réalité au chateau de Lathuy, où il avait créé des jardins spacieux dans lesquels il aimait à s'adonner aux soins des travaux agricoles, qui, avec des études sérieuses, se partageaient toutes ses journées. La mort de Marie-Thérèse, arrivée le 29 novembre 1780, vint le surprendre dans cette vie paisible ; elle emportait dans la tombe l'amour de tous ses peuples et des Belges eux-mêmes, qui avaient trouvé sous son règne un appui tutélaire et une justice à laquelle la maison d'Autriche ne les avaient point habitués. Le règne de Joseph II ne tarda pas à faire naître dans nos provinces un mécontentement général, et la révolution brabançonne surgit de cet état de choses. Investi du commandement d'un corps de l'armée autrichienne le 29 novembre 1789, et nommé général-major l'année suivante, Beaulieu servit la cause du nouvel empereur avec un dévouement sans bornes ; il apporta dans cette guerre contre ses compatriotes autant d'activité que s'il avait combattu encore les Prussiens. Le ciel sembla vouloir le punir en le frappant dans la personne de son fils, qui fut tué à ses côtés au combat de Marche, dans le Luxembourg. Il contribua néanmoins au rétablissement de la prépondérance autrichienne, et l'empereur, en récompense des services qu'il venait de rendre, lui envoya le collier de l'ordre de Marie-Thérèse, le 13 mai 1790, et le nomma lieutenant général le 20 octobre suivant.

A cette époque déjà, la révolution française grondait, et

Digitized by Google

par son élan irrésistible menaçait le système gouvernemental de l'Europe entière. Le général Beaulieu ayant été placé à la tête d'un corps d'armée, fut attaqué par les généraux français Biron et Dillon le 29 avril 1792; il soutint leur premier choc et parvint le lendemain à les repousser avec perte jusqu'aux abords de Valenciennes, où les troupes de ces généraux rentrèrent dans le plus grand désordre pendant la journée du 30. Charmé d'un succès qui présageait heureusement le début d'une guerre qui dans la suite frappa l'Autriche au cœur même de sa puissance, l'empereur Léopold voulut témoigner au général toute l'estime qu'il lui avait inspirée, et le nomma le 4 août colonel propriétaire du régiment hongrois d'Orosz, faveur qui jusque-là n'avait point encore été accordée à un officier belge. A Jemmapes, le baron de Beaulieu commandait l'aile gauche des Autrichiens et dirigea habilement la retraite de ses colonnes pour couvrir la place de Luxembourg; bientôt, la marche victorieuse des Français le força d'abandonner la Belgique. Après les avantages obtenus par les alliées dans les plaines d'Altenhoven et de Neerwinden, il manœuvra pour se rapprocher de la grande armée autrichienne; il parvint à opérer sa jonction et remporta un succès éclatant à Templeuve le 27 août, en s'emparant de plusieurs pièces d'artillerie et de nombreux prisonniers. Lorsque les soldats de la République, après la victoire de Hondschoote, semblaient devoir anéantir l'armée anglaise qui venait d'être vaincue, le général de Beaulieu, par la hardiesse de ses mouvements, qui menaçaient de prendre en flanc les colonnes victorieuses, arrêta leur poursuite et parvint à paralyser les effets de cette journée sanglante. Réunissant alors toutes les forces dont il peut disposer, il se porte rapidement sur Furnes, qu'il

Digitized by Google

parvient à débloquer, puis sur Menin, qu'il enlève de vive force, et poursuivant ses succès, s'élance à la poursuite de ses adversaires, qu'il oblige à s'abriter sous le canon de la ville de Lille.

L'année 1794 ne fut pas moins favorable à la renommée du général de Beaulieu que les précédentes. Ayant été attaqué par des forces supérieures près d'Arlon le 16 avril, il rendit infructueux tous les efforts de l'ennemi qui s'efforçait de le tourner ; il reprit l'offensive le 28 du même mois et obtint des succès importants à Clairefontaine, à Bonnert et enfin à Messancy. S'étant rapproché alors de la ville de Bouillon, il s'empara de cette place de vive force, et l'on vit le spectacle étrange de soldats destinés à relever le trône et l'autel s'abandonnant aux excès les plus condamnables, tandis que les colonnes françaises, présentées aux populations comme des hordes de Vandales, donnaient partout l'exemple de la modération jointe à la bravoure. Lorsque le général Jourdan, après avoir traversé la Sambre le 12 juin, eût opéré sa jonction avec l'armée du Nord sous les murs de Charleroy et fut attaqué le lendemain 26 dans les plaines de Fleurus par les colonnes des alliés, le baron de Beaulieu, commandant l'aile gauche des Autrichiens, combattit avec une grande vigueur les troupes de Marceau qui lui étaient opposées; il eut obtenu un plein succès si le général Lefebvre (1), en accourant au secours

(1) Lefebvre (François-Joseph, maréchal et pair de France, duc de Dantzig) naquit à Ruffac (Alsace), le 25 octobre 1755, d'une bonne famille de la bourgeoisie de cette ville ; il s'enrôla à l'âge de 18 ans, le 10 septembre 1773, dans le régiment des gardes françaises, où il devint sous-officier. Le 12 juillet 1789, plusieurs officiers de son régiment, alors en garnison à Paris, ayant été assaillis

Digitized by Google

de son collègue menacé, n'eût rétabli le combat et assuré une victoire complète aux armées de la République. Nommé chef d'état-major-général du comte de Clerfayt, quand ce général remplaça le prince de Cobourg dans le commandement en chef, il reçut presqu'en même temps la grande croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Mais la nouvelle position qui lui était faite ne convenait point à l'esprit dominateur et indépendant de Beaulieu; des dissensions assez graves éclatèrent entre son chef et lui, et il se rendit à Vienne sous prétexte de donner des soins à sa santé, dès

par le peuple, le courage et le sang-froid de Lefebvre les sauva d'une mort certaine. Passé au bataillon des Filles-Saint-Thomas, lors du licenciement de son régiment, il y devint officier en 1791, se distingua par une grande bravoure dans ces journées d'orage, préserva la Caisse d'escompte de pillage en 1792, et nommé capitaine au 13e régiment d'infanterie légère à la fin de la même année, il devint adjudant-général le 3 septembre 1793, général de brigade le 2 décembre suivant. Il se distingua aux combats de Lambach et de Giesberg et devint général de division à la suite de ces événements, le 10 janvier 1794. Les journées de Sainte-Croix, de Nadelange, de Dinant, la célèbre bataille de Fleurus, où il se couvrit de gloire, devinrent bientôt pour lui de brillants trophées, qu'il rallia aux triomphes de Nivelles, de Frimont, d'Ochtrup, de Koreum et d'Anishorn. En 1796, le général Lefebvre, toujours au poste de l'honneur, attaqua avec succès Siegberg et soutint avec des forces très-restreintes le sanglant combat d'Altenkirchen. Friedberg, Ramberg le virent l'année suivante à l'avant-garde des Français, cueillant de nouveaux lauriers dans les plaines de l'Allemagne. Désigné en 1799 pour servir à l'armée du Danube, il tint en échec à Stockach, à la tête de huit mille hommes, trente-six mille Autrichiens, et ne céda le terrain à l'ennemi qu'après avoir reçu une blessure grave qui l'obligea de rentrer en France, où le Directoire lui remit une armure complète en récompense de ses services.

Appelé au commandement de la 17e division militaire à Paris aussitôt son rétablissement, il seconda énergiquement le général Bonaparte le 19 brumaire, et fut nommé sénateur le 1er avril 1804. Grand-officier, puis grand-aigle de la Légion d'honneur, il reçut en 1805 le commandement en chef des gardes nationales de la Roër, du Rhin-et-Moselle, du Mont-Tonnerre et fut placé à la tête d'une division de la garde pendant la campagne de Prusse en 1806. Iéna et Eylau le retrouvèrent plein de feu comme au début de sa

Digitized by Google

les premiers jours de 1795, lorsque Clerfayt commençait à prendre ses positions derrière le Rhin.

La lutte s'agrandissait chaque jour ; déjà les hostilités avaient été transportées en Italie, et le cabinet de Vienne jeta les yeux sur le baron de Beaulieu pour être placé à la tête des soixante mille hommes qui combattaient pour l'Autriche dans ces riches contrées. Nommé feldzeugmeester (1) (général d'artillerie) au mois de mars 1796, il parut flatté d'être chargé d'une mission qui lui promettait de nouveaux lauriers; il disait, en faisant allusion à son grand âge, qu'il

carrière glorieuse, et le 7 mars 1807 il investit Dantzig, qui se rendit le 26 mai après une résistance héroïque et cinquante-un jours de tranchée ouverte. Nommé duc de Dantzig deux jours après, il fut placé à la tête du 5e corps d'armée en 1808 et envoyé en Espagne, où il battit à Durango les généraux Blacke et la Romana. Entré en vainqueur à Bilbao, il venait de remporter une nouvelle victoire à Espinosa, lorsqu'il fut rappelé en France pour prendre part à la guerre d'Allemagne en 1809, et fut placé dès lors à la tête des troupes bavaroises, ayant sous ses ordres le prince royal de Bavière et les généraux de Wrede et Deroi. Son énergie dans le Tyrol soumit promptement ces provinces, et il ne rentra dans la mère-patrie qu'après la signature du traité de Vienne. Pendant la campagne de Russie, en 1812, l'illustre guerrier reçut le commandement en chef de la garde impériale, et se distingua par son grand courage pendant toute cette époque désastreuse. Commandant l'aile gauche de l'armée française lors de la campagne de 1814, il cueillit de nouveaux lauriers à Montmirail, à Arcis-sur-Aube, à Champ-Aubert, et revint à Paris après l'abdication de l'Empereur. Au retour de l'île d'Elbe, il sentit renaître toute son énergie et offrit encore son épée à la France. Napoléon l'accueillit avec toute l'affection qu'il lui portait et le nomma sénateur. Dans cette position, le duc de Dantzig montra toujours le plus ardent patriotisme et fut compris par Louis XVIII dans la loi d'exclusion du 24 juillet 1815. Réintégré dans son grade et ses honneurs en 1816, il fut rappelé à la Chambre des pairs le 5 mars 1819.

(1) Le grade de feldzeugmeester (général d'artillerie) supérieur à celui de lieutenant général, est subordonné au maréchalat, et n'a d'équivalent dans nos armées qu'un général en chef.

Digitized by Google

allait gagner un bâton de vieillesse (celui de maréchal) qui lui était devenu nécessaire. Mais combien cet espoir fut déçu. Un général de vingt-six ans, Bonaparte, investi du commandement en chef de l'armée française en Italie, qui venait d'être retiré à Schérer, avait quitté Paris le 21 mars, pour aller se mettre à la tête de légions vieillies déjà dans les combats, mais manquant de tout, et démoralisées par une trop longue inaction. Confiant dans son génie et dans sa fortune, il avait rejoint ses colonnes qu'il trouva sans vivres, sans vêtements, et en proie à l'indiscipline, ayant devant elles des ennemis nombreux et aguerris qui faisaient la guerre sur leur propre territoire. Mais l'éloquence guerrière de ce grand capitaine fit renaître l'espoir dans tous les cœurs : « Camarades, leur dit-il, vous « manquez de tout au milieu de ces rochers ; jetez les yeux « sur les riches contrées qui sont à vos pieds : elles nous « appartiennent ; allons en prendre possession. » Et dirigeant la marche de ses bataillons, il s'était porté à la rencontre de Beaulieu, auquel il livra bataille le 11 avril dans les plaines de Montenotte. Ce général ayant été tourné par sa droite, vit son étoile pâlir en présence de l'adversaire qui venait transformer entièrement l'ancienne tactique des armées. Mais les échecs successifs qu'il essuya dans les plaines de Millesimo, de Mondovi, où l'alliance anglo-sarde fut rompue par l'immense succès des Français, des bords du Pô et de l'Adda, de Lodi, où sa noble résistance ne put triompher de la valeur du général Bonaparte ; ces échecs, disons-nous, ne peuvent ternir sa glorieuse carrière : toutes les renommées se sont effacées devant le vainqueur de l'Italie, qui se couvre de nouveaux lauriers dans les plaines de Lonato, de Castiglione, de Roveredo, de Bassano, d'Ar-

Digitized by Google

cole, de Rivoli, du Tagliamento, succès qui n'eurent un terme que par la soumission de tous les États d'Italie, et par les préliminaires de Léoben, qui sauvèrent Vienne, menacé par le jeune conquérant, vainqueur non-seulement de Beaulieu, mais aussi de Wurmser et de l'archiduc Charles, enfin de tout ce que la Maison d'Autriche comptait de grands capitaines.

Le gouvernement autrichien, mécontent de ne trouver que des bulletins qui annonçaient des défaites, lorsqu'il croyait pouvoir compter sur des victoires, priva Beaulieu de son commandement le 25 juin 1795, pour le remettre dans les mains du feld-maréchal Wurmser, qui fut plus malheureux encore que son prédécesseur. Le général disgracié se rendit alors à Lintz, où il vécut pendant 22 années entouré de l'estime publique, et il s'éteignit enfin à l'âge de 94 ans, le 22 décembre 1819. D'un caractère un peu hautain, on lui reprochait aussi une certaine jactance qui nuisit à sa carrière et lui créa beaucoup d'ennemis ; mais ses défauts étaient tempérés par des qualités réelles que l'on s'est toujours plu à lui reconnaître. Général expérimenté, il conduisait avec talent et bravoure un corps d'armée, et s'il ne s'est pas montré en tous points à la hauteur de sa position, lors de la guerre d'Italie, il faut attribuer cette circonstance plutôt au génie immense de l'adversaire qu'il y rencontra qu'à son manque de capacités comme général en chef. Très-populaire dans son armée, qu'il affectionnait beaucoup, il a laissé la réputation d'un général à craindre, bien qu'il ait perdu plusieurs batailles, et il a eu la douleur de voir cinquante années de glorieux services effacés par les tristes résultats de sa campagne de 1796. Depuis cette époque si

Digitized by Google

fatale à sa carrière, le lieutenant général baron de Beaulieu vécut constamment à l'écart, et ne parut que rarement à la cour.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE BEAULIEU.

Digitized by Google

Lieutenant général baron L.-J. Lahure.

Lahure (Louis-Joseph), lieutenant général au service de France, naquit à Mons le 29 décembre 1767, d'une famille honorable et reçut une instruction solide à l'université de Louvain, où il se trouvait encore lorsque éclata la révolution brabançonne. Sa franchise et sa loyauté, ses allures décidées dénotèrent bientôt chez lui un caractère disposé à courir les hasards de la guerre et à chercher sur un champ de bataille de grandes émotions. Aussi, quand la voix de la patrie demanda des citoyens courageux pour combattre la puissance oppressive qui dominait les provinces belges, le jeune Lahure, abandonnant et ses livres et ses classes, se rangea sous les drapeaux de l'indépendance et vint leur demander la gloire de verser son sang pour les libertés publiques. Incorporé dans les rangs des patriotes belges, il prit une part active à tous les épisodes dramatiques et souvent glorieux de cette époque mémorable, et se fit souvent remarquer par son courage brillant et parfois téméraire. Lorsque la cause de la liberté fut vaincue, bien plus par la trahison que par les armées autrichiennes, Lahure, signalé au gou-

Digitized by Google

vernement qui venait de triompher, dut chercher en France un abri contre les persécutions de tous genres qui déjà commençaient à fondre sur lui, et il se retira à Douai, où se rassemblaient les débris des corps patriotes, si cruellement éprouvés dans la campagne malheureuse qui venait de se terminer.

Sous-lieutenant déjà depuis l'année 1788, M. Lahure fut un des organisateurs les plus actifs des bataillons de tirailleurs belges formés dans cette ville, et qui brillèrent de tant d'éclat dans les rangs de l'armée française. Nommé lieutenant le 15 avril 1792, puis enfin capitaine le 1er juin suivant, il fut dirigé sur Courtrai avec l'armée du Nord, et on le vit combattre avec honneur sous les murs de cette place et enlever la première pièce d'artillerie qui fut arrachée à l'ennemi. Toujours à l'avant-garde, il se distingua par son intrépidité dans tous les combats qui précédèrent le siége de Lille, et la bravoure qu'il faisait pénétrer dans les cœurs de tous ses soldats ne se démentit pas un instant, lors du bombardement qui, pendant huit jours successifs, jeta la mort et l'épouvante parmi les citoyens de cette valeureuse cité. Rentré en Belgique avec le général Dumouriez, il prit part à la bataille de Jemmapes et à la prise de la citadelle d'Anvers, où il se couvrit de gloire, se porta ensuite sur la Meuse avec les colonnes françaises et revint à Bruxelles pour hâter la réorganisation des bataillons belges, dont il devint l'un des chefs le 9 janvier 1793. Déjà Dumouriez avait rallié à lui les généraux Dampierre et Miranda, forcés de se retirer sur Louvain devant les colonnes autrichiennes, et prenait position dans les plaines de Tirlemont. Lahure se dirigea aussitôt sur ce point à la tête de son bataillon et

Digitized by Google

prit part, le 18 mars, à la sanglante bataille de Neerwinde, où la gauche, sous les ordres de Miranda, ayant été enfoncée, le commandant en chef fut forcé de céder à la fortune. Placé au centre de l'armée sous les ordres immédiats de Dampierre, Lahure avait vu ses efforts inutiles, et fut laissé à l'extrême arrière-garde avec ses chasseurs, où il montra un courage d'autant plus grand que le danger était plus menaçant, et il acquit dès lors des titres réels à la reconnaissance de ses chefs et de l'armée entière.

La défection de Dumouriez amena par un enchaînement de circonstances la perte de la ville de Valenciennes. Dampierre, après des prodiges de valeur à l'attaque des bois de Vicoigne et de Saint-Amand, avait été tué par un boulet; Lahure, placé alors sous les ordres du général Houchard, prit part à la campagne des Français en Flandre, contribua à chasser les Anglais des abords de Dunkerque, s'empara de tous leurs équipages, lors du mouvement qu'ils exécutèrent sur Wormshout, et eut une grande part à la victoire de Hondschoot, le 7 septembre 1793, en ramenant à l'ennemi une colonne qui se retirait en désordre, et à la tête de laquelle il enleva une batterie anglaise. Furnes, Menin, Maubeuge le retrouvèrent bientôt plein de feu et d'ardeur, et lorsque les hostilités reprirent en 1794, il reparut à la tête du 3e bataillon de chasseurs avec lequel il fit toute la campagne de Hollande, se couvrit de gloire à Utrecht, à Amsterdam, à Harlem, et près du village de Rossum, où, après avoir traversé le Wahal, il enleva au pas de charge une redoute renfermant deux mortiers, cinq pièces de gros calibre, une grande quantité de munitions et de nombreux prisonniers.

Digitized by Google

Lors de l'expédition du Helder, Lahure, qui venait d'arriver à Alkmaar, résolut de s'emparer de la flotte hollandaise et de quelques bâtiments anglais retenus par les glaçons. Appuyé par quelques escadrons de hussards, il profite de l'obscurité pour se rapprocher de l'ennemi, sur lequel il s'élance au point du jour, et après cet assaut d'un nouveau genre, se rend maître de toute la flotte, qui reste au pouvoir des Français. Lorsque la conquête de la Hollande fut assurée, il obtint le commandement de la 15e demi-brigade (5 juillet 1795), formée de trois bataillons d'infanterie légère qui revenaient des Bays-Bas, et prit part aux travaux de cette armée sur le Rhin et en Allemagne. A la fin de l'année suivante, Bernadotte ayant reçu l'ordre d'aller renforcer l'armée d'Italie, Lahure fut désigné pour accompagner le général avec ses trois bataillons, et se couvrit de gloire en forçant, un des premiers, les passages du Tagliamento et de l'Izonzo. Sa valeur ne fut pas moins remarquable à la prise de Gradiska, au mois de mars 1797, où, pendant deux heures d'un combat acharné qui suffirent pour s'emparer d'un fort défendu par cinq mille autrichiens, il se trouva toujours où le danger était le plus menaçant, et mérita l'honneur d'être remarqué du général Bonaparte, alors à la tête de l'armée française. Dirigé sur Rome après le traité de Campo-Formio, il fut investi du commandement des départements de Musone et de Tronto, et justifia dans ces nouvelles fonctions la confiance du gouvernement républicain.

Forcé de quitter son quartier général pour réprimer une révolte qui venait d'éclater dans les montagnes, Lahure occupait les positions de Tivoli, lorsqu'il fut in-

Digitized by Google

formé qu'une armée napolitaine placée sous les ordres du général autrichien Mack, s'avançait sur Rome pour attaquer les colonnes françaises. Aussitôt il fait prévenir son divisionnaire Championnet du danger qui le menace, et lui permet de prendre position à Otricoli sur le Tibre, tandis que, par un brillant effort, il se réunit à la division de Macdonald, et attend les Austro-Napolitains à Civita-Castellana, où sa conduite lui mérita un sabre d'honneur et une lettre de félicitations qui lui fut envoyée par le Directoire. Lorsque Mack vint attaquer, avec près de cinquante mille hommes, l'armée républicaine, qui présentait tout au plus vingt mille combattants, Lahure se distingua avec sa demi-brigade par une grande intrépidité, s'empara de plusieurs bouches à feu, de nombreux prisonniers et s'élança à la poursuite de l'ennemi, qui avait été jeté dans une déroute complète. Une colonne ayant voulu prendre position à Monte-Alto pour arrêter l'ardeur des républicains, Lahure n'hésita pas à l'attaquer avec une audace qui seule put sans doute lui donner la victoire. Poursuivant alors sa marche sur Viterbe, il fut assez heureux de sauver la vie à de nombreux Français qui allaient être impitoyablement massacrés.

Les soldats de la république, poursuivant leur succès, se portèrent sur Naples, et la prise de cette place devint pour Lahure une occasion de déployer tout son courage. Lorsque le général Suwarow placé à la tête des armées de la coalition, après avoir abondonné le siége de Turin, marcha sur Tortone pour empêcher la réunion des colonnes de Moreau et de Macdonald, et livra bataille à ce dernier sur les rives de la Trébia, lorsque la lutte acharnée

Digitized by Google

qui pendant trois jours ensanglanta cette partie du territoire italien, fut engagée sur toute la ligne, et que l'on vit une poignée de braves lutter avec héroïsme contre les masses des Austro-Russes, Lahure toujours au plus fort de la mêlée, couvert de sang et de poussière, après avoir enlevé une redoute défendue par une nombreuse artillerie, poussait ses valeureux bataillons sur la gauche de l'ennemi, lorsque atteint d'un coup de feu qui lui fracassa la jambe gauche à l'articulation du pied, il fut renversé sur le théâtre de tant de haut faits. A la vue de son chef qui vient de disparaître, sa demi-brigade hésite ; les Austro-Russes veulent profiter de ce temps d'arrêt et s'élancent à leur tour sur les Français, mais déjà ceux-ci ont repris toute leur assurance, ils veulent venger celui qui tant de fois les a guidés à la victoire et se précipitent tête baissée sur l'ennemi, qui, obligé de céder à la vigueur de l'attaque, rentre enfin dans ses lignes.

Nommé général de brigade pour sa brillante conduite dans cette journée, Lahure, transporté à Plaisance, tomba le lendemain au pouvoir de l'ennemi. Rentré dans la mère patrie, estropié de la jambe gauche, il dut renoncer pendant de longues années à la vie active des camps. Le 15e léger, qu'il avait commandé si glorieusement, étant venu tenir garnison à Lyon, le général Bonaparte à son retour d'Égypte traversa cette ville, et s'informa du soldat courageux qui avait combattu sous ses ordres en Italie : « Je « vous recommande, dit-il, au colonel qui lui avait succédé, « de marcher constamment sur les traces du chef intrépide « que vous remplacez et de ne point laisser perdre de vue « les exemples de bravoure qu'il a légués à l'armée en-

Digitized by Google

« tière. » Nommé membre du Corps législatif en 1801, par le département de Jemmapes, qui honorait en lui un grand citoyen, il présida à différentes reprises cette assemblée d'élite et reçut la croix de commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'honneur lors de sa création en 1804. Major-général de la 5e légion de réserve qui se formait à Grenoble en 1808, il apporta dans ces fonctions les talents d'un organisateur distingué et fut appelé au commandement important du département du Nord le 23 octobre 1809. Dirigé sur Flessingue à l'apparition des Anglais dans ces parages, il contribua puissamment à les repousser et ne rentra dans le chef-lieu de son département que pour presser la formation d'une partie des armées françaises, qui comptaient plusieurs dépôts à Lille. Créé baron de l'Empire en 1813, il reçut aussi une riche dotation que les malheurs de la patrie lui ravirent peu après. Lorsque l'ennemi eut envahi les frontières de la France, lorsque tous les cœurs généreux coururent aux armes pour la défendre, Lahure retrouva toute l'énergie de ses jeunes années et déploya des talents militaires et surtout une loyauté devant laquelle pâlissent tant d'autres renommées. Après avoir rejeté toutes les offres qui lui furent faites au nom des Bourbons, il repoussa glorieusement les tentatives des masses ennemies qui le pressaient de toutes parts, et ne remit la place qu'il commandait qu'après l'abdication de l'Empereur, et lorsqu'un décret d'une portée si funeste à la France ouvrit à l'ennemi les portes de toutes les forteresses.

En effet, ce fut une date fatale ajoutée à bien des journées néfastes pour sa glorieuse patrie, que celle du 23 avril 1814.

Digitized by Google

Longtemps la France ne put croire au coup terrible que lui portait le comte d'Artois, lieutenant général du royaume, en abandonnant à la coalition, au nom du roi Louis XVIII, et sans aucune compensation, les limites du Rhin, le port d'Anvers avec un matériel immense et cinquante trois villes fortes occupées encore par les armées françaises, en Allemagne, en Italie, et jusque sur la Vistule et la Baltique! Peu après cet abandon, au mois de juin suivant, il fut résolu, aux conférences de Londres, que la Belgique serait réunie à la Hollande pour former le royaume des Pays-Bas, et bien que le traité de Vienne ne vint consacrer cette clause que le 31 mai 1815, le prince d'Orange, qui remplissait les fonctions de gouverneur général des neuf provinces, depuis la chute de l'Empire, avait cru devoir, par une proclamation solennelle, déclarer le royaume des Pays-Bas constitué (16 mars 1815), lorsque les premiers et prodigieux succès de Napoléon en France, après son retour de l'île d'Elbe, lui firent comprendre que bientôt peut-être nos contrées redeviendraient le théâtre de nouveaux exploits.

Le gouvernement de Louis XVIII avait succédé à la puissance impériale; les préjugés reparurent, l'oubli des plus nobles services rendus à la patrie fut à l'ordre du jour. Le général Lahure à son grand étonnement fut maintenu dans ses hautes fonctions et obtint la croix de Saint-Louis, mais il avait été délié de ses serments à l'Empereur par l'abdication de Fontainebleau, et pouvait sans rougir continuer à servir la France. Lorsque Napoléon, guidant ses aigles sur le sol belge, dut confier la garde de ses frontières à des hommes probes et dévoués, Lahure, qui

Digitized by Google

méritait à tant de titres sa confiance, fut chargé du département du Nord, et sa généreuse conduite ne se démentit pas un instant pendant toutes les phases difficiles qu'il eut à traverser. Mais il fallut succomber enfin ; la valeureuse armée qui avait vaincu à Ligny, accablée par une fatalité étrange, n'avait pu sauver la France du joug de l'étranger; les défenseurs de la patrie furent humiliés et proscrits, et Lahure brisa son épée en jurant de ne plus la reprendre. Peu de jours après, le général Bourmont, étant venu prendre le commandement de la 16e division militaire à Lille, manda le vieux guerrier, qui se rendit à son invitation, bien plus pour voir de près l'impudent transfuge qui avait renié son drapeau que pour se conformer à ses désirs : « On vous accuse, » lui dit Bourmont de honteuse mémoire, « de réunir chez vous les mécontents et d'y tenir des con- « férences secrètes. Cependant je n'ai pas cru vos dénon- « ciateurs, et pour preuve je vous offre un commande- « ment. — Je vois, Monsieur, » lui répondit Lahure, « que « vous ne me connaissez guère, et je crois devoir vous « dire que ma conscience est plus calme que la vôtre. « Quand à reprendre un commandement, je refuse; j'ai « brisé mon épée et ne la reprendrai plus au milieu des « humiliations de tant de braves. »

En 1818, le général baron Lahure, ayant été admis à la retraite, se retira dans une petite propriété qu'il avait fait construire aux environs de Bouchain, et vivait de ses glorieux souvenirs, lorsque la révolution de 1830 vint le rappeler un instant à l'activité. Appelé aux fonctions qu'il exerçait à la chute de l'empire, dans le courant de la même année, et nommé lieutenant général le 20 mars 1831, il fut

Digitized by Google

élevé peu après à la dignité de grand officier de la Légion-d'honneur. Lors des événements qui amenèrent l'émancipation de notre patrie, le vieux général aida de sa grande expérience les efforts de notre nationalité naissante, et reçut la croix de grand officier de l'ordre de Léopold, en récompense des services rendus à la révolution belge. Mais déjà le cours des années se faisait sentir ; le vaillant soldat fut admis dans le cadre de réserve de l'état-major général de France, et se retira dans son château de Wavrechain-sous-Denain, où il mourut le 25 octobre 1853, laissant une réputation de bravoure qui n'était égalée que par la loyauté de son caractère et sa grande simplicité.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON LAHURE.

Digitized by Google

Général baron Van Merlen.

Van Merlen (Jean-Baptiste), baron, général de brigade de cavalerie, né à Anvers le 1er juin 1773, l'un des plus braves et des plus anciens officiers belges qui aient combattu dans les armées de la République et de l'Empire. D'un caractère aventureux et intrépide, notre compatriote entra dans la carrière militaire le 17 mars 1788 en qualité de volontaire au service des États de Brabant, à l'instant où la Belgique était en proie aux commotions populaires qui chaque jour prenaient des allures plus menaçantes. Dès l'année 1787, la ville d'Anvers, elle aussi, avait manifesté des intentions hostiles, non pas encore à la puissance, mais aux exigences déplorables du gouvernement de Joseph II. En effet, ce monarque, loin de suivre le chemin loyal et fécond tracé par l'impératrice Marie-Thérèse, dont les hautes qualités avaient conquis l'estime et l'affection de tous ses sujets et des Belges eux-mêmes, qui sous son règne trouvèrent appui et protection, se jeta dans une voie aussi pernicieuse aux droits de la nation qu'à sa propre souveraineté, et contribua à faire naître la révolution

Digitized by Google

brabançonne, qu'il eut la douleur de voir dans toute sa force lorsque déjà il était sur son lit de mort. Van Merlen, entraîné dans le tourbillon qui s'était emparé de toutes nos provinces après l'acte du 7 janvier 1788, qui portait un coup terrible aux libertés accordées jusque-là aux Belges en général, s'était trouvé mêlé aux événements d'Anvers, et, voulant prendre une part plus directe à la défense des droits de ses concitoyens, il se rendit à Bruxelles, où les partis en présence s'apprêtaient à mesurer leurs forces et leurs ressources. La dissolution des États du Brabant, l'arrestation des membres les plus éminents de cette assemblée, qui avaient été transférés à la citadelle d'Anvers, jetèrent une consternation profonde dans la population ; mais le général d'Alton, l'exécuteur malheureux des ordres de Joseph II, n'ajoutait pas une confiance entière aux semblants de soumission qui s'étaient manifestés : « Le passage d'un état violent de fermentation à la tranquillité « actuelle, » écrivait-il à l'empereur d'Autriche, « a été trop « rapide pour pouvoir s'y fier avec une sincérité parfaite. « La France, si voisine de nous, fournit en ce moment « l'exemple de l'autorité attaquée avec succès, et de tout « un corps militaire qui oublie ses devoirs ; ces exemples « sont dangereux. »

Ces prévisions devaient s'accomplir. La marche des événements de Paris, qui chaque jour prenaient une plus grande extension, faisait espérer aux patriotes un concours efficace ; aussi commencèrent-ils ouvertement dès le mois d'août 1789 une opposition formidable à l'Empire, et rassemblés bientôt après à Breda, ils y préparèrent la petite armée qui devait tenter d'affranchir le pays du joug de

Digitized by Google

l'Autriche. Au mois d'octobre 1789, Vander Merch s'étant porté sur Hoogstraeten à la tête d'un corps de 3,000 hommes, le jeunes Van Merlen conquit une place honorable dans ces colonnes composées de soldats qui n'avaient en vue que de secouer l'asservissement qui pesait sur leur patrie. Dans la biographie du général en chef de l'armée patriote, nous avons donné quelques détails indispensables sur les succès et les revers qui signalèrent la marche de cette armée. Nous croyons donc qu'il suffira de rappeler ici que M. Van Merlen prit une part active aux épisodes les plus glorieux de cette campagne difficile, et qu'après s'être distingué à la défense de Turnhout, où l'armée autrichienne subit un si rude échec, à Diest le 21 novembre, et enfin à Tirlemont et à Léau, il obtint le grade de sous-lieutenant le 21 mars 1790, lorsque déjà l'influence de Vander Merch était battue en brèche par les Vandernoot et les Van Eupen. Après la disgrâce définitive de son général, auquel le congrès souverain ne pouvait reprocher que trop de loyauté et d'honneur militaire, il continua à faire partie de l'armée patriote livrée au général prussien Schoenfeld, et l'extrait suivant des *Mémoires militaires sur la campagne de l'armée belgique, pendant la révolution de* 1790 *par un officier belge*, laissera le lecteur peu surpris des revers qui accablèrent notre armée dans la suite. « Lors de la marche des patriotes « sur Emptinnes, « dit l'auteur de ce travail, » M. de Schoen- « feld avait établi son quartier général à ce dernier endroit, « et était à dîner quand l'artillerie arriva. Il s'obstina à « faire rester le colonel Koeller, qui s'en défendit long- « temps, alléguant pour cause qu'il ne pouvait abandonner « son train d'artillerie, parce que les canonniers, étant fati- « gués, abandonneraient leurs canons, et que leur peu

Digitized by Google

« de subordination lui faisait craindre de ne pouvoir les « rassembler dans un cas urgent. Il fut néanmoins obligé « d'acquiescer à cette invitation, et pendant le repas il ne « fut pas du tout question d'attaquer l'ennemi. Après le « dîner le général Schoenfeld monta à cheval ; M. Koehler « l'accompagna ; mais, en sortant d'Emptinnes, il trouva « comme il l'avait prévu tous les caissons pêle-mêle dans « un chemin creux, et les canons en avant, abandonnés « de leurs canonniers. Enfin le désordre était si grand, « qu'il fut obligé de faire prendre les armes à des troupes « cantonnées dans le voisinage, et d'user de menaces pour « faire sortir les canonniers des cabarets. Ce ne fut pas « sans peine qu'il parvint à rétablir l'ordre. »

L'on devait supposer que livrée, à des mains aussi déloyales, la cause de la révolution mal servie d'abord, trahie ensuite, ne tarderait pas à être perdue entièrement, et c'est en effet ce qui arriva. M. Van Merlen, refugié à Douai avec de nombreux compagnons d'infortune, pour échapper aux persécutions du gouvernement Autrichien, qui sévissait avec une si incroyable activité contre tous les hommes qui avaient levé l'étendard de la révolte, fut admis avec son grade dans le 1er régiment belge au service de France le 15 juillet 1792, combattit contre les colonnes du général de Latour à Orchies, à Saint-Amand, au camp de Mauld, se conduisit dans ces différentes actions avec une intrépidité rare, parut un des premiers sur les hauteurs de Quaregnon dans les plaines de Jemmapes, perdit un cheval tué sous lui le 5 mars 1793 au combat de Berghem près d'Anvers, en chargeant avec soixante hommes les hussards de Blankenstein et les chasseurs tyroliens de Dandiny, auquels il

Digitized by Google

reprit deux bouches à feu qu'ils venaient d'enlever au 10e bataillon de volontaires nationaux, et obtint en récompense l'épaulette de lieutenant en premier le 13 mars 1793. Il venait à cette époque d'abandonner les bords de la Roer pour se replier avec les colonnes du général Valence, surprises et culbutées par les forces du prince de Cobourg, et reparut dans les plaines de Neerwinde pour disputer la victoire aux armées ennemies. Nous savons que les fautes de Miranda commandant l'aile gauche de Dumouriez firent perdre cette bataille aux Français ; toujours au plus fort de la mêlée, l'intrépidité sans égale avec laquelle il affrontait le feu, fit citer plusieurs fois avec éloge M. Van Merlen dans les rapports de ses chefs, et par l'importance de ses services, il mérita d'être élevé au grade de capitaine dès le 11 août 1793. Peu de jours après avoir obtenu ce nouveau témoignage de satisfaction, le 18 du même mois, il assistait à la bataille de Lincelle, où il se couvrait de gloire à la tête de son escadron. Il venait de jeter le désordre dans une colonne ennemie, lorsque, reformant son monde sous le feu des Autrichiens, il fut frappé d'une balle au travers du corps, laquelle lui fracassa deux côtes et le renversa de cheval. Sauvé par ses cavaliers, il reprit la campagne sous les ordres du général Pichegru, qui marchait sur les provinces bataves, combattit dans les plaines de Turcoing les colonnes du général Clerfayt, et après le brillant succès de Fleurus se porta sur Malines, où la victoire demeura aux drapeaux de la France, et contribua à repousser les Autrichiens près de la Nèthe. Dirigé alors sur Boxtel, il prit part à la poursuite des Anglais derrière la Meuse, pénétra dans le fort de Crève-Cœur et enfin à Bois-le-Duc. Après la prise de Breda, il arriva dans l'intérieur de la Hollande et

Digitized by Google

conduisit son escadron à l'attaque et à la prise des vaisseaux anglais et hollandais. La conquête de la Batavie ayant été complétée par la prise de Dordrecht, de Gorcum, d'Amsterdam, de la Haye, etc, M. Van Merlen, qui avait déployé une grande valeur pendant toute la campagne, prit rang dans l'armée des Provinces-Unies, le 15 juillet 1795, peu après l'organisation des troupes nationales placées sous la protection de la France, et fut embarqué dans la rade du Texel en mai 1797, pour faire partie de l'expédition d'Irlande. Cette entreprise ayant été abandonnée, il fut placé sous les ordres de du Monceau en 1799, et marcha à la rencontre des Anglais, qui furent vigoureusement attaqués à Alkmaar; les Russes ayant renforcé l'armée britannique, il reparut à Bergen, y cueillit de nouveaux lauriers et fut dirigé vers l'Allemagne en 1800 pour appuyer les mouvements de Moreau, qui devait y affermir sa réputation de grand capitaine.

Après avoir assisté aux différentes opérations de cette campagne, et s'être distingué au blocus de Wurtzbourg, il rentra en Hollande et jouit un instant du repos qui fut accordé au continent par le traité de Lunéville. En 1805, il s'embarqua au Texel pour coopérer à la descente projetée en Angleterre; mais les démonstrations hostiles de l'Autriche ayant forcé l'Empereur à porter ses forces sur le Danube, M. Van Merlen fut dirigé sur Augsbourg et fit partie des troupes hollandaises qui coupèrent la retraite à l'archiduc Ferdinand après la prise d'Ulm. La bataille d'Austerlitz, où le génie de Napoléon brilla de tout son éclat, termina la campagne, et notre compatriote, qui avait saisi toutes les occasions de se signaler, obtint, en récompense de sa bra-

Digitized by Google

voure, l'étoile de la Légion d'honneur. Chef d'escadron au 2e régiment de hussards, le 1er septembre 1806, il prit rang dans la garde royale à l'instant où la république batave fut érigée en monarchie, et, lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse, il servit dans le corps auxiliaire qui, sous les ordres du roi Louis, seconda les opérations de l'armée française. Au retour de ce monarque dans ses États, il assista au siége de Hamelm, se dirigea sur Hambourg, après la capitulation de cette place forte, et fit partie des corps d'armée chargés de porter la guerre dans la Poméranie suédoise. Décoré de la croix de chevalier de l'ordre de la Réunion à la suite de l'armistice conclu par le maréchal Mortier, il rentra en Hollande à la paix de Tilsitt et reçut le brevet de major le 7 avril 1807.

La bravoure et le noble caractère de M. Van Merlen avaient été justement appréciés par le roi de Hollande, qui dès cette époque lui témoigna toujours une confiance sans bornes. En effet, il l'avait vu maintes fois combattre avec un sang-froid remarquable dans les moments les plus critiques, et cherchant à se mettre à l'écart, aussitôt que le danger ne réclamait plus le secours de son bras. Cette bienveillance ne tarda pas à porter ses fruits, et le 5 mars 1808, il fut élevé au grade de colonel aux cuirassiers et hussards de la garde. Passé à l'armée d'Espagne en 1809, il assista à la célèbre bataille d'Almonacid, chargea l'armée espagnole à la tête de son régiment, et se couvrit de gloire en enlevant à l'ennemi la plus grande partie de son artillerie, de nombreux caissons chargés d'armes et de munitions, tout son matériel, une quantité considérable de prisonniers et enfin 366 mulets destinés au transport de ses bagages.

Digitized by Google

Désigné pour commander le 2e régiment de chevau-légers lanciers de la garde impériale, lors de la réunion de la Hollande à l'Empire, M. Van Merlen continua son éclatante carrière dans la Péninsule, combattit à Talavera de la Reyna, au pont de l'Arsobyspo, à Ocana, au passage de la sierra Morena, d'Olivenza, des Arapiles, et mérita le grade de général le 12 janvier et bientôt après le diplôme de baron de l'Empire. Dirigé vers la Saxe à l'ouverture de cette campagne, il commanda une brigade sous les ordres de Latour-Maubourg, cueillit de nouveaux lauriers à la bataille de Lutzen, entra à Dresde, puis à Bautzen, après avoir contribué au gain de la bataille de ce nom, se retrouva à Wurtchen, chargeant sous les yeux de l'Empereur le centre de l'armée russo-prussienne, qui fut obligée de se mettre en retraite, et s'élançant le 22 à la poursuitedes alliées, qui se retiraient après une perte de vingt mille hommes, il les atteignit et prit une part glorieuse au beau combat de cavalerie livré sur les hauteurs de Makersdorf, qui coûta la vie au maréchal Duroc, aux généraux Bruyères et Kirgener, et lui mérita la croix d'officier de la Légion d'honneur. Le lendemain 23, au passage de la Neiss, il perdit un cheval enlevé par un boulet en poursuivant les colonnes ennemies l'épée dans les reins, se couvrit de gloire à la journée de Dresde en chargeant les Autrichiens, et eut deux chevaux tués sous lui à la trop célèbre bataille de Leipzig.

Après l'affaire de Hanau, où, à la tête de sa brigade, il contribua puissamment à rejeter les Austro-Bavarois des positions qu'ils avaient prises sur la Kintsig, il revint sur le territoire de l'Empire, et lors de la reprise des hostilités en 1814, il se trouva placé sous les ordres du général Grou-

Digitized by Google

chy, ayant pour aide de camp un autre Belge, M. Lafontaine, qui, lui aussi, a illustré son nom. A la bataille de Brienne, vers dix heures du soir, il reçut l'ordre de charger les Russes, qui occupaient l'entrée de la ville, obtint un succès éclatant et soutint avec héroïsme les efforts réitérés de l'ennemi. Le lendemain, lancé à la poursuite de Blücher, il atteignit sa cavalerie à Dienville et lui livra un combat sanglant ; enfin, dans la journée du 31, le feld-maréchal ayant concentré ses forces près de Trannes, afin d'être à hauteur de la route de Troyes, quelques escadrons de Van Merlen se portèrent en tirailleurs pour inquiéter la gauche de l'ennemi; la cavalerie de celui-ci, qui occupait cette partie du champ de bataille, parvint à dérober sa marche à la faveur d'un pli de terrain et assaillit le général, qui, après une glorieuse défense, ayant été frappé de trois coups de lance au bras et à la main droite, tomba au pouvoir des alliés.

A la chute de l'Empire, le général Van Merlen recouvra sa liberté et fut admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas, où, comme dans les colonnes impériales, il ne tarda pas à mériter l'affection de ses soldats et l'estime de son souverain. Dirigé vers les Quatre-Bras au mois de juin, il arriva sur ce champ de bataille le 16 vers 3 heures, avec sa brigade de cavalerie légère qui venait en appui de la division Perponcher, contribua puissamment à arrêter les succès du maréchal Ney, se retrouva à la journée de Waterloo à la tête des dragons-légers n° 5, et ne cessa de donner des preuves de la plus grande valeur. Frappé d'un boulet lors de la grande charge de la cavalerie alliée, il fut transporté dans une cabane de Mont-Saint-Jean près de

Digitized by Google

la barrière, et expira deux heures après, entouré de quelques amis, en murmurant qu'il mourait tranquille, *puisqu'il n'avait jamais fait de mal à personne*.

Ces paroles dans la bouche d'un mourant suffisent à son éloge ; nous n'y ajouterons que peu de mots : c'est que le général baron Van Merlen, aussi simple que brave, fut toujours l'appui de ses anciens compagnons d'armes, qui, après les événements de 1814, trouvèrent en lui une âme dévouée et sensible aux impressions de l'amitié.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL BARON VAN MERLEN.

Digitized by Google

Le chevalier La Fontaine.

La Fontaine (Alfred-Grégoire-Désiré, chevalier de), gouverneur militaire et civil aux Indes orientales, colonel chef d'état-major général de l'armée des Pays-Bas à Palembang, naquit à Namur le 25 février 1789, d'une ancienne famille, et fut admis à l'école militaire de Fontainebleau, où il ne tarda pas à se faire remarquer par une grande aptitude au travail et des dispositions remarquables pour l'art de la guerre. Nommé sous-lieutenant en 1806, il se distingua l'année suivante à la sanglante bataille d'Eylau, et mérita les éloges les plus flatteurs du général Legrand, sous les ordres duquel il avait combattu. Cantonné dans la Prusse occidentale, il fut présenté à M. le baron de Stassart, alors intendant général dans cette contrée, qui, charmé de trouver dans son jeune compatriote un esprit aussi élevé, ne tarda pas à lui vouer une de ces amitiés sincères qui survivent à toutes les commotions politiques, mais qui malheureusement sont trop rares de nos jours, où l'esprit d'intrigue chasse du cœur des hommes les plus nobles instincts que la Providence ait répandus sur eux.

Digitized by Google

Appelé en 1808 à servir dans les rangs des colonnes qui venaient d'être dirigées sur la Peninsule, il y fut d'abord accueilli assez froidement, car l'armée n'aimait guère les élèves des écoles, qui sans antécédents militaires venaient occuper souvent des emplois conquis par d'autres sur maints champs de bataille; mais la bravoure qu'il déploya dans les premiers combats auquels il prit part, ne tarda pas à effacer cette prévention fâcheuse. A la fin du mois de septembre, ayant reçu l'ordre du maréchal Lefebvre de franchir la Neta à la tête de quelques braves, il s'acquitta avec intrépidité de cette mission et enleva un poste espagnol chargé sur ce point de surveiller les mouvements des Français. Peu de jours après, le 31 octobre, il donna de nouvelles preuves de valeur dans les plaines de Duranda et contribua à la destruction de l'armée d'Estramadure conduite par les généraux Blacke et la Romana. Lorsque le 4e corps, dont faisait partie M. La Fontaine pénétra dans la Nouvelle-Castille sous les ordres du général Sébastiani, qui venait de succéder au maréchal Lefebvre, il fut chargé par le commandant en chef d'enlever une position fortement retranchée et défendue par plusieurs bouches à feu. A la tête des grenadiers qu'il dirigeait, il franchit tous les obstacles qui s'opposaient à l'exécution de son projet, contribua à forcer le passage de la Guadiana, et se couvrit de gloire à la journée de Ciudad-Réal et au combat de Santa-Cruz.

Un événement funeste, la capitulation de Baylen, venait de jeter sur la guerre d'Espagne sa première teinte lugubre; Napoléon, comprenant que sa présence suffirait pour rendre à son armée un prestige que le général Dupont

Digitized by Google

venait de compromettre, s'y rendit en 1809, et les paroles bienveillantes qu'il adressa à M. La Fontaine en l'élevant au grade de capitaine furent une belle récompense des services que celui-ci avait rendus à la France. Lorsqu'au mois de juillet suivant Wellington, remontant le Tage, prit position sur les hauteurs escarpées de Talavera de la Reyna, et que le roi Joseph, rassemblant les 1er et 4e corps, se porta à la rencontre des Anglo-Espagnols, qu'il attaqua dans la journée du 26, La Fontaine reçut un coup de feu en montant à l'assaut à la tête de ses grenadiers ; mais cette glorieuse blessure, loin d'abattre son courage, lui donne encore plus d'héroïsme : ralliant ses braves sous une pluie de balles et de boulets, il veut forcer la fortune à s'incliner devant lui, mais ses nouveaux efforts comme ceux de l'armée entière devaient rester infructueux, et les Français abandonnèrent, pour les tourner ensuite, les hauteurs inexpugnables de Talavera. Cité à l'ordre de l'armée pour l'opiniâtre bravoure qu'il avait déployée dans cette journée sanglante, il dut se soumettre un instant à un repos forcé pour donner à sa blessure le temps de se cicatriser, et rejoignit son régiment, cantonné dans la Vieille-Castille.

Dirigé sur la forteresse de Coca, qui commandait la contrée et était devenue un point excessivement important pour les armées impériales, le capitaine La Fontaine ne tarda pas à être appelé à donner de nouvelles preuves de bravoure. Différents corps espagnols s'étant réunis afin de compléter l'investissement de cette place, la garnison eut à lutter contre la famine et les attaques qui se renouvelaient chaque jour. Confiée à un homme brave et capable de tout oser pour sauver la gloire de ses armes, elle résistait néan-

Digitized by Google

moins aux efforts combinés des Espagnols, lorsque, dans un nouveau combat où chaque jour il payait courageusement de sa personne, le commandant fut mortellement atteint. Parmi les officiers qui composaient la garnison, il s'en trouvait de plus anciens que le capitaine La Fontaine, mais ses rares qualités militaires l'avaient placé tellement haut dans l'esprit de ses camarades, que d'une voix unanime ils le désignèrent pour succéder au vaillant homme qui venait de succomber au poste de l'honneur. Ce choix heureux devait amener les résultats les plus favorables. En effet, les nouveaux travaux de défense qu'il entreprit présentèrent bientôt à l'ennemi des obstacles qui devinrent infranchissables, tandis que les nombreuses sorties qu'il dirigeait avec un rare bonheur, allégèrent souvent les privations auxquelles la garnison était en butte. Un convoi de vivres ayant été enlevé par 400 Espagnols à l'instant où il touchait à la forteresse, La Fontaine, à la tête de quatre-vingts hommes dont quarante grenadiers, se porte rapidement dans la direction où la fusillade s'est fait entendre, se précipite tête baissée sur les colonnes ennemies, les culbute avant qu'elles aient pu se reconnaître, et reprend le convoi, qu'il ramène dans le fort de Coca ainsi que trente prisonniers.

Cette faveur de la fortune rendit force et espoir à la garnison, qui dès cet instant fut moins pressée dans ses retranchements, lorsque, le 12 mars 1812, l'escorte d'un courrier français traversant le village de la Nova de Coca, peu distant de la forteresse, fut attaqué par des forces supérieures. Le danger de ces braves gens était imminent et La Fontaine, ne consultant que son courage, s'élance à leur secours à la tête d'un détachement de grenadiers. Mais à

Digitized by Google

son approche le feu des Espagnols cesse et leur chef défie le commandant français en combat singulier. Celui-ci s'avance à sa rencontre, le rejoint et les sabres des deux champions qui s'entre-choquent annoncent à leurs soldats émus que le duel est engagé; bientôt cependant la fortune se déclare pour la France, et le chef ennemi, frappé quatre fois du fer meurtrier, cherche dans la fuite un salut qu'il n'était pas en droit d'attendre de son adversaire.

Le 17 du même mois, une colonne forte de trois cents chevaux et de cinq cents fantassins se présente près de la Coca et sollicite le passage de l'Eresma ; La Fontaine refuse, mais le parlementaire demande à ce qu'un officier soit envoyé à son chef pour écouter ses propositions. L'intrépide et jeune commandant se décide à profiter de cette circonstance afin de surprendre, s'il est possible, les intentions des Espagnols, dont il connaît parfaitement la langue. Aussitôt il donne des ordres pour mettre la forteresse à l'abri de toute attaque, se transforme en simple lieutenant, et se rend près du général ennemi, qui, entouré de son état-major, attendait dans l'excavation d'une caverne la réponse aux propositions qu'il avait faites. La nuit était tombée et la bizarrerie imposante du spectacle qu'offrait, dans un endroit aussi écarté, la réunion de ces guerriers au teint basané et à l'œil de feu, était bien faite pour impressionner un homme qui n'eût pas été habitué à toutes les vicissitudes de la guerre.

Le chef ennemi prit la parole : « L'amour de la liberté, « de la gloire et de l'indépendance, » dit-il, « a mis à mes « compatriotes et à moi les armes à la main : notre cause

Digitized by Google

« est sacrée, Dieu la protégera; dans cette confiance, j'espère « que le commandant du fort, auquel la commune renom- « mée attribue valeur et noblesse de sentiments, nous per- » mettra le libre passage de l'Eresma, en nous accordant » son estime, dont nous sommes dignes. » Mais, loin de confirmer l'espoir de l'Espagnol, La Fontaine répondit que son chef ne pouvait, sans forfaire à l'honneur, accéder à une demande semblable, et qu'il se préparait sans doute à une défense vigoureuse. Ne pouvant vaincre la conviction de l'officier parlementaire, le général, qui admirait la hardiesse de son langage et la justesse de ses paroles, lui demanda à quelle partie du territoire de la France il appartenait. Lorsqu'il eut appris qu'il était né dans les provinces belges : « Votre patrie, » lui dit-il, « nous a donné de grands « exemples à suivre; lorsque Philippe II voulut l'asservir « à ses capricieuses volontés, elle a combattu glorieuse- « ment pour la défense de ses droits et de ses libertés. »

Rentré dans la forteresse, La Fontaine prit aussitôt toutes les mesures nécessaires pour résister à l'attaque dont il était menacé. Elle ne se fit pas attendre : le jour se montrait à peine à l'horizon, qu'une forte colonne ennemie s'avança vers les retranchements français; mais, brisée dans son élan par les feux bien dirigés de l'artillerie, elle est forcée de s'arrêter et bat en retraite après une lutte de quatre heures, et en laissant le théâtre du combat jonché de morts et de blessés. Repoussé mais non découragé, le général espagnol voulut obtenir par la ruse ce qu'il n'avait pu arracher de vive force, et à la nuit tombante il tenta de surprendre les postes français; la garnison tenue en éveil repoussa victorieusement tous les efforts de l'ennemi,

Digitized by Google

le poursuivit dans sa retraite, et obligea les débris à se réfugier dans les montagnes.

Les talents militaires déployés par M. La Fontaine pour la défense de Coca, et plus tard de Taracona en Aragon, ne devaient point rester sans récompense. Nommé presque en même temps chevalier de la Légion d'honneur et aide de camp du général Van Merlen, il accompagna son chef, qui rejoignit le 3e corps pour prendre le commandement qui venait de lui être assigné, et fit toute la campagne de Saxe. Sans le suivre pas à pas dans cette seconde période de l'année 1813, nous nous bornerons à citer un fait brillant dont il dut recueillir tout l'honneur. Chargé d'éclairer la marche de l'armée française à la tête d'une quarantaine de chasseurs à cheval, il tombe au détour d'un bois, au milieu d'une petite colonne d'infanterie prussienne, forte de 500 hommes environ ; mais sans s'effrayer du péril où il se trouve placé, il ordonne à son escorte de s'arrêter, s'avance seul vers l'ennemi, somme le chef de se rendre en lui disant qu'il allait être entouré par l'armée impériale, lui impose par la hardiesse de sa contenance, et fait déposer les armes aux cinq cents Prussiens qui furent faits prisonniers.

La campagne de France, ce dernier éclair d'une gloire immense, lui permit encore de déployer tout son courage : la Rothière, Nogent, Vauxchamp, Etoges et enfin Craonne, où il reçut une blessure grave et la croix d'officier de la Légion d'honneur, le montrèrent comme un soldat aussi brave que distingué (1). Lorsque l'astre impérial fut éclipsé,

(1) Le général Van Merlen ayant été fait prisonnier le 31 mars près de Trannes, M. La Fontaine fut attaché à la personne du général Grouchy.

Digitized by Google

lorsque Napoléon abdiqua la souveraineté pour se retirer à l'île d'Elbe, La Fontaine, fidèle à ses affections, sollicita mais en vain l'honneur de partager la captivité du héros de la France. Resté en disponibilité pendant la Restauration, qui ne pardonnait guère la sainteté des affections, il fut un des premiers à offrir son bras à l'Empereur lors de son retour de l'exil, et partit avec le lieutenant général Grouchy, qui, en allant prendre à Lyon le commandement en chef de l'armée destinée à se porter contre le duc d'Angoulême, gagna aussi son bâton de maréchal. Le prince, repoussé de Valence, coupé dans sa retraite par le général Gilly, qui occupait Pont-Saint-Esprit, dut se résoudre à s'embarquer à Cette, et La Fontaine suivit alors son maréchal sur Aix et Marseille pour pacifier le midi et dissiper les restes de l'armée royale, conduits par les généraux Ernouf et Loverdo. Dirigé alors vers les Alpes afin de mettre les côtes de la Saxe à l'abri des entreprises de l'ennemi, il vint enfin en Belgique, où les coups les plus terribles allaient se porter, et perdit deux chevaux tués sous lui à la journée de Ligny si fatale aux Prussiens. Le 17, il accompagna son maréchal dans la poursuite malheureuse dirigée sur Wavre; l'Empereur avait dit à Grouchy : « Mettez-« vous à la poursuite des Prussiens, complétez leur défaite « en les attaquant aussitôt que vous les aurez joints, *et ne « les perdez jamais de vue.* Je vais réunir au corps du ma-« réchal Ney les troupes que j'emmène, marcher aux An-« glais et les combattre s'ils tiennent de ce côté-ci de la forêt « de Soignes ; vous correspondrez avec moi par la route « pavée qui mène aux Quatre-Bras. » Le chef de l'aile droite de l'armée française au lieu de pousser vigoureusement ses colonnes, s'était reposé le même soir à Gem-

Digitized by Google

bloux, et, loin de réparer le lendemain 18 cette lenteur, qui amena des résultats si désastreux pour la France, il fit mettre ses troupes en marche à huit heures du matin seulement. A onze heures, le maréchal s'était arrêté à Sart-à-Walhain, lorsque le général Gérard, qui venait d'arriver avec le 4e corps placé sous ses ordres, vint le joindre et lui fit remarquer que l'on entendait très-distinctement les détonations réitérées d'une nombreuse artillerie. Le notaire Holaert, dans la maison duquel avait lieu cette scène, interpellé à ce sujet, déclara que la bataille devait être engagée vers la forêt de Soignes, distante d'environ trois lieues et demie ; Gérard témoigna aussitôt toute son ardeur belliqueuse : « Il faut, « dit-il au maréchal, » marcher sur-le-champ au canon, et nous mettre promptement « en rapport d'opérations avec l'Empereur. »

Grouchy, aussi loyal que brave, ne réunissait pas les qualités d'un chef d'armée, et s'il en eût été doué, son rôle devait être le même à Warterloo que celui de Desaix à Marengo. En vain Gérard, Excelmans, Valazé, Van Damme et son aide de camp La Fontaine, l'engagèrent-ils à diriger ses forces vers Mont-Saint-Jean, en vain la canonnade qui redoublait faisait-elle tressaillir les soldats qui demandaient à marcher à l'ennemi, sobstinant à suivre à la lettre la consigne qui lui avait été remise, s'appuyant sur ce qu'aucun ordre de l'Empereur ne lui était parvenu, Grouchy refusa de se conformer aux règles les plus simples de l'art de la guerre, malgré les nouveaux avis du général Berthezène, qui du plateau de *la Barraque* voyait les dernières colonnes des Prussiens se porter au pas redoublé vers Mont-Saint-Jean.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, les tâtonnements de Grouchy, la lenteur qu'il mit dans sa poursuite, son inaction au bruit du canon de Waterloo transformèrent une victoire certaine en désastre sanglant, et forcé de battre en retraite après la perte de la bataille, il fit replier ses colonnes sur Namur. Bien que les Prussiens eussent subi de nombreux échecs dans les petits combats qui s'engageaient chaque jour avec les Français, le gros de leurs forces s'avançait, et il fallait adopter des mesures énergiques pour assurer la marche sur Paris. Le général Van Damme ouvrit l'avis de laisser à Namur une arrière-garde qui ferait sauter derrière elle les ponts de la Sambre et de la Meuse ; mais le commandant La Fontaine, voulant mettre la ville à l'abri des dangers qui la menaçaient, s'offrit à demeurer dans la place jusqu'au départ du dernier peloton français, et après avoir pris l'engagement de retarder la marche des Prussiens, il fit rassembler à la porte de cette ville par laquelle s'effectuait le mouvement de l'armée alliée de nombreuses matières inflammables, dont l'incendie arrêta pendant deux heures la poursuite de l'ennemi, et permit au maréchal de continuer sa retraite sans être inquiété.

Nommé colonel d'état-major par un décret spécial du gouvernement provisoire, en récompense des services qu'il avait rendus à la France pendant cette mémorable campagne, le gouvernement des Bourbons ne put lui pardonner son dévouement à l'Empire, et forcé de revenir en Belgique après le licenciement derrière la Loire, il fut admis dans les rangs de l'armée des Pays-Bas, et placé dans la position de disponibilité. Rentré dans ses foyers à la suite de cet événement, il fut accueilli avec enthousiasme par ses

Digitized by Google

compatriotes, et le conseil communal de la ville de Namur lui vota le 10 novembre 1815, par *acclamation et à l'unanimité*, des félicitations *sur son patriotisme, ses sentiments généreux et sa noble conduite* lors de la retraite de l'armée française par Namur. Le prince d'Orange, porté par son caractère chevaleresque à estimer tout ce qui était grand et courageux, voulut contribuer à améliorer la position du colonel la Fontaine, et fit des démarches pour le faire admettre dans les cadres de l'armée continentale. Il n'y réussit cependant qu'imparfaitement; car, dans les premiers jours de 1817, son protégé fut désigné pour faire partie des troupes coloniales. Le prince lui fit témoigner tout le regret qu'il éprouvait de cette circonstance ; mais la Fontaine, résolu à rompre avec la vie inactive à laquelle il avait été condamné depuis la chute de l'Empire, fit aussitôt ses préparatifs de départ, et après avoir reçu de nouveaux gages d'affection de ses compatriotes, il s'embarqua le 1er avril 1817 à Helvoetsluys à bord du *Larinus-Marinus*, qui après une traversée de quatre mois se trouva en vue de Batavia. Débarqué le 5 août 1818, il reçut le brevet de colonel à la suite du 7e régiment de hussards le 24 du même mois, et fut appelé peu après au commandement du gouvernement de Macassar, où il ne tarda pas à donner des preuves de courage et de grands talents militaires.

Vers la même époque, l'autorité hollandaise était balancée dans l'île des Célèbes, par un prince indien aussi actif que courageux. Le sultan Aboë-Bakar avait porté la dévastation dans les provinces soumises à l'empire des lois de la mère patrie, et il était parvenu à rassembler un corps de quatre mille hommes bien organisé, à la tête duquel il ne

Digitized by Google

craignit pas de venir chercher les troupes européennes placées sous les ordres du gouverneur. Pour parer au danger qui le menaçait et qui était d'autant plus grand que la révolte, au moindre avantage des insurgés, pourrait se répandre dans toutes les possessions hollandaises, le colonel la Fontaine résolut d'obliger l'ennemi à accepter une action générale dont le succès renverserait tous ses projets, et le forcerait à s'incliner encore sous la loi du vainqueur. En conséquence de ces dispositions les corps partiels eurent l'ordre de n'offrir qu'une faible résistance pour attirer l'ennemi vers la position de Béba, à trois lieues environ au sud de Macassar, point choisi pour la concentration des forces hollandaises. Le 21 août Aboë-Bakar, poursuivant les succès faciles qu'il venait d'obtenir, s'avança à la rencontre des troupes européennes renforcées de la garnison du fort de Rotterdam, qui sous les ordres du colonel la Fontaine venaient lui présenter la bataille. Le choc fut terrible : les Macassars attaquèrent avec furie les soldats hollandais, qui, maintenus par leur chef, soutinrent l'attaque sans sourciller ; bientôt cependant les deux troupes se joignent et se confondent : le sabre et le poignard sont les seules armes dont se servent les combattants pour assouvir leur rage ; la Fontaine s'est élancé au plus fort de la mêlée où combat le général, ennemi qu'il parvient enfin à joindre et qui tombe frappé mortellement. Les Macassars privés de leurs chef éprouvent un moment de confusion dont les Européens profitent avec habileté pour redoubler leurs efforts ; enfin le commandant rassemble un groupe de cavaliers intrépides, exécute une charge à fond sur l'ennemi, qui bientôt est mis en fuite après avoir laissé sur le champ de bataille ses plus vaillants guerriers.

Digitized by Google

La croix de chevalier de l'ordre de Guillaume avait récompensé la bravoure et le nouveau fait d'armes du jeune colonel, qui compléta sa victoire en faisant renaître la tranquillité dans toute la colonie. Chargé alors de la rédaction des mémoires politiques et militaires relatifs à ce pays vaincu et pacifié, il venait à peine de s'acquitter de cette mission dans laquelle il avait déployé un talent remarquable, lorsque l'île de Sumatra, voulut elle aussi, secouer le joug de la mère patrie. Le roi de Palembang s'était placé à la tête des révoltés et déjà sa puissance devenait assez redoutable, lorsque le gouverneur général Van de Cappelen, qui avait été à même d'apprécier les talents du colonel la Fontaine, l'appela vers lui, le nomma chef d'état-major du lieutenant-général de Kock, qui venait d'être placé à la tête de l'expédition, et le chargea de préparer un mémoire sur le plan d'attaque et de défense à adopter par les troupes hollandaises dans les circonstances difficiles où elles se trouvaient placées. L'armée, embarquée sur un grand nombre de bâtiments de transport, escortée d'un vaisseau de ligne, de deux frégates et de plusieurs corvettes, fit voile pour Sumatra et prit d'abord Palembang, capitale du royaume de ce nom, pour point de direction. Le 21 mai 1821 elle entrait dans la rivière de Sounsang, et chaque bâtiment prit son rang dans la colonne de marche, précédé d'une avant-garde de schooners et de chaloupes canonnières. Arrivée à hauteur de l'île du Borang, choisie comme centre d'opérations, l'expédition s'arrêta et le colonel la Fontaine poussa quelques reconnaissances dans l'intérieur des terres, afin de s'assurer des moyens de résistance que l'ennemi avait à sa disposition. La première ligne des révoltés présentait un front de 126 bouches à feu de gros ca-

Digitized by Google

libre ; la seconde était armée de 74 pièces, et les accidents de terrain qui les couvraient les rendaient plus redoutables encore. Les propositions du chef d'état-major la Fontaine ayant été accueillies avec dédain par la garnison du fort, le commandant en chef des forces hollandaises ordonna de commencer l'attaque. Les vaisseaux s'embossèrent le plus près possible des batteries ennemies et commencèrent aussitôt à foudroyer le fort ; mais l'artillerie de celui-ci répondait avec succès aux coups terribles portés par l'armée navale, qui après douze heures d'un combat acharné dut se mettre hors de portée pour réparer les avaries qu'elle venait de subir. Le lendemain, le vent ayant été favorable, la flotte se remit en marche et vint jeter l'ancre à cent cinquante toises du canon de l'ennemi. Le feu reprit avec une vigueur nouvelle ; le chef d'état-major, ayant remarqué que la défense de la batterie du Pladjo començait à faiblir, ordonna de concentrer les feux du *VanderWerf* et du *Nassau* sur ce point pour la battre en brêche, tandis que des troupes de débarquement s'apprêtaient à monter à l'assaut. Bientôt en effet les murs s'écroulèrent, l'infanterie s'élança et joignit l'ennemi, qui après la résistance la plus héroïque fut obligé de se rendre. Le sultan de Palembang prisonnier avec tout son état-major fut emmené à Java par M. la Fontaine, qui ne quitta Sumatra qu'après son entière soumission. Le roi Guillaume, satisfait des services éminents rendus par cet officier distingué, le nomma, le 24 août 1821, colonel en premier pour commander le 7ᵉ régiment de hussards, et lui conféra presque en même temps les fonctions de gouverneur civil et militaire de l'île de Banka, peu distante de Palembang sa dernière conquête.

Digitized by Google

Ce poste offrait de nombreuses difficultés ; la Fontaine sut les vaincre : Après avoir transformé le système de défense de la colonie, il adressa au gouverneur général un mémoire remarquable dans lequel il signalait tous les vices de l'administration suivie jusque-là ; il eut la satisfaction de voir son plan entièrement adopté, et reçut à cet égard les témoignages les mieux mérités. Ce fut aussi vers cette époque qu'il contracta la maladie terrible qui frappa tant d'Européens dans ces pays lointains. Il avait 36 ans à peine lorsqu'il ferma pour toujours les yeux loin de sa patrie et des champs de bataille où il avait brillé d'un si grand éclat, en laissant la réputation d'un administrateur distingué, d'un soldat illustre et d'un cœur aussi noble que courageux.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU CHEVALIER LA FONTAINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général marquis du Chasteler.

Chasteler (Jean-Gabriel-Joseph-Albert Marquis du), grand d'Espagne de première classe, feld-zeugmeester au service de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, naquit à Mons le 22 janvier 1763, fit ses premières études dans sa ville natale, pour les continuer ensuite à l'école de Pont-à-Mousson, et enfin à l'Académie militaire de Vienne, où il ne tarda pas à se faire remarquer par les dispositions précoces de son esprit vers tout ce qui tendait à le former dans le métier des armes, et fut admis comme sous-lieutenant du génie, lorsqu'il comptait dix-sept ans à peine.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils, il avait étonné ses maîtres par sa docilité et sa rapide conception. A peine fut-il entré dans la carrière de la gloire, fermée presque aussitôt par le repos profond qui plana sur l'Europe pendant de nombreuses années, qu'il voulut employer ses loisirs à étudier les provinces autrichiennes, ainsi que les différentes forteresses de l'empire. Ces voyages dont il sut habilement profiter, lui fournirent,

Digitized by Google

en outre l'avantage de se familiariser avec les dialectes des différentes contrées qu'il fut appelé à parcourir, et cette circonstance lui fournit dans la suite l'occasion de se mettre directement en contact avec les populations où la guerre fut transportée, et d'exercer sur elles une influence favorable à la Maison d'Autriche. Appelé peu après à prendre part sous le général de Gerlonde, aux travaux qui transformèrent en forteresse les villes de Josephstadt et de Theresienstadt en Bohême, il y déploya des talents remarquables, et bien au-dessus de ceux que l'on était en droit d'attendre d'un officier au début de sa carrière. Lorsque la guerre contre les Turcs vint à éclater en 1789, M. du Chasteler qui venait d'obtenir le grade de capitaine, s'y distingua par son courage et ses talents militaires; et sa brillante conduite sous les murs et à l'assaut de Belgrade le fit remarquer du maréchal Laudon qui dès cette époque lui voua une affection sincère, et lui mérita la croix de Marie-Thérèse. Nommé major peu de jours après avoir obtenu ce témoignage incontestable de sa bravoure, il prit part aux négociations avec la Sublime Porte, et fut chargé pendant l'armistice de dresser une carte militaire de la Valachie, travail dont il s'acquitta avec autant de promptitude que de talent. Lieutenant-colonel en 1790, il fut envoyé dans les Pays-Bas et chargé par le gouvernement autrichien de relever les fortifications de la ville de Namur, rasées par les ordres de Joseph II, ainsi que la plupart des autres places fortes de la Belgique. Ces travaux étaient en voie d'exécution en 1792, et le marquis du Chasteler venait de recevoir le grade de colonel, en conservant le commandement de Namur, lorsque le général la Fayette, décrété d'accusation le 15 août, ainsi que plusieurs officiers français d'un grand mérite, par

Digitized by Google

suite des pièces compromettantes trouvées dans le palais des Tuileries, vint chercher un asile sur le territoire autrichien avec ses nobles compagnons d'infortune. Le commandant de Namur reçut les victimes des commotions populaires avec tous les égards dus à leur rang et à leur malheur, jusqu'à ce que la cour de Vienne, loin de suivre l'exemple qui lui était donné, fît transférer la Fayette et quelques-uns de ses amis dans la forteresse d'Olmutz, pour ne les rendre à la liberté qu'après cinq années de captivité, et parce que cette clause se trouvait inscrite dans le traité de paix que cette puissance conclut avec la France. A la fin de cette année, au mois de novembre, le marquis du Chasteler occupait les mêmes fonctions, lorsque l'armée française sous Valence vint l'attaquer et l'obligea à se renfermer dans la citadelle de Namur. Il déploya dans ces moments difficiles autant de bravoure que d'habileté; mais forcé de se rendre, après avoir soutenu quinze jours de tranchée ouverte, il fut fait prisonnier de guerre et conduit à Reims.

Officier distingué déjà sous tous les rapports le gouvernement autrichien pressa un échange de prisonniers et du Chasteler recouvra sa liberté à l'instant même où s'ouvrait la campagne de 1793, pendant laquelle il cueillit de nouveaux lauriers. En effet la journée d'Altenhoven, le 1er mars, le vit conduire avec une valeur extrême une des premières colonnes qui surprirent les Français; et à Neerwinden, on le retrouve sous Clerfayt soutenant avec une rare bravoure les efforts de l'ennemi, qui se portèrent surtout vers l'aile gauche des armées autrichiennes. Le siège de Valenciennes, qui lui valut sept blessures et le

Digitized by Google

grade de général-major, le retrouva plein d'ardeur et il reparut la même année à la tête d'une brigade de cavalerie avec laquelle il se couvrit de gloire à la bataille de Wattignies. En 1794, il fit partie du corps d'observation commandé par Clerfayt, et mérita bientôt toute la confiance de ce général habile autant que brave, dont il seconda avec talent toutes les opérations. Après la retraite des Autrichiens derrière le Rhin, il prit une part glorieuse aux succès obtenus sur l'armée qui bloquait Mayence dans le courant du mois de novembre 1795, reçut la mission de porter à Vienne la nouvelle de cette victoire éclatante, et fut chargé en 1797 de diriger les travaux de démarcation des nouvelles frontières de l'empire. L'année suivante, la cour de Vienne, voulant engager la Russie dans une seconde coalition contre la France, choisit le marquis du Chasteler pour se rendre à St-Pétersbourg. Le nouvel ambassadeur déploya dans ces fonctions autant d'adresse qu'il avait prouvé de courage au champ d'honneur et parvint à vaincre les hésitations du czar Paul 1er, en offrant le commandement des armées au général Suwarow. Lors des opérations des Austro-Russes en Italie pendant l'année 1799, le marquis du Chasteler élevé récemment au grade de colonel propriétaire du régiment d'infanterie nº 27 (1), de lieutenant-général, et de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, fut nommé chef d'état-major du commandant en chef, assura le passage de l'Adige, se fit remarquer par son courage dans les plaines de Magnano, de la Trebbia, de Novi, dirigea avec beaucoup d'habileté les travaux d'attaque de la citadelle de Turin, et fut atteint sous les murs

(1) S. M. Léopold Ier est devenue plus tard propriétaire du même régiment.

Digitized by Google

d'Alexandrie d'un coup de feu dont la gravité l'obligea d'abandonner un poste qu'il occupait avec tant de distinction.

Les dangers de sa dernière blessure étaient à peine effacés, lorsqu'il reçut en 1800 l'ordre de se rendre dans le Tyrol, pour y procéder à l'organisation des milices et donner à ces montagnards déjà si redoutables un ensemble et une régularité qui leur avaient manqué jusque-là. Il ne fut pas au-dessous de sa mission, car nul, plus que lui peut-être, n'eut le don de convaincre et d'entraîner les masses, et l'étude topographique qu'il fit de ces contrées, jointe à l'ascendant qu'il avait su prendre sur les habitants, lui permit dans la suite de rendre des services éminents à l'empire d'Autriche. En 1805, l'archiduc Charles (1) ayant été

(1) Charles-Louis de Lorraine, archiduc d'Autriche, naquit en 1771 et débuta dans la carrière des armes pendant la campagne de 1793, où il commandait l'avant-garde de l'armée autrichienne sous les ordres du prince de Cobourg. Sa brillante conduite à la journée de Neerwinde lui ayant mérité les éloges les plus flatteurs, il fut nommé peu après gouverneur général de la Belgique, et ne tarda pas à s'y concilier l'estime publique. Grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse et feld-maréchal-lieutenant en 1795, il succéda l'année suivante au comte de Clerfayt dans le commandement en chef de l'armée du Rhin, reçut presque en même temps le grade de feld-maréchal et fut opposé au général Moreau. Après des succès divers, il apprit que le général Wartensleben venait d'être défait sur le bas Rhin par Jourdan, et il résolut aussitôt de tenter d'arrêter ce nouvel adversaire. Laissant alors une partie des forces qu'il commandait au général de Latour, pour tenir tête à Moreau, il se porte rapidement sur la Franconie, et livre bataille aux Français, dont il triomphe à Amberg et à Wurtzbourg. Jourdan était perdu si Moreau par l'habileté de ses manœuvres ne fût venu sauver les débris de son armée. L'archiduc Charles s'empare bientôt après de Kehl, et part ensuite pour l'Italie afin de rétablir la fortune des armes autrichiennes, qui chaque jour éprouvaient de nouveaux échecs. Mais malgré toute la bravoure et les talents militaires qu'il déploya dans cette nouvelle campagne, il ne put triompher de son heureux rival, vainqueur déjà en cent combats. Sa noble résistance, son

Digitized by Google

placé à la tête de l'armée d'Italie contre le maréchal Masséna, du Chasteler fut nommé son chef d'état-major et seconda dignement ce grand capitaine pendant toute la campagne. Lorsque cette armée fut menacée d'être tournée par les succès des Français en Allemagne, l'archiduc réso-

caractère chevaleresque, inspirèrent dès lors une vive sympathie au général Bonaparte, qui reconnut en lui tous les instincts d'un grand capitaine.

La guerre s'étant rallumée en 1799, l'archiduc Charles reprit le commandement des troupes autrichiennes, battit le général Jourdan en Souabe, opéra sa jonction avec l'armée russe et combattit le général Masséna, qui venait d'être investi du commandement en chef de l'armée d'Helvétie. Après avoir forcé cet illustre maréchal à abandonner une grande partie de la Suisse, la retraite de l'armée russe aux ordres de Gorzakoff, que Masséna défit complètement, l'obligea à se mettre sur la défensive, et bien que le mouvement par lequel il avait découvert l'aile droite des Russes lui eût été impérieusement commandé par la cour de Vienne, il n'en éprouva pas moins une espèce de disgrâce qui se traduisit par sa retraite et sa nomination au poste de gouverneur général de la Bohême. Mais son départ de l'armée ne tarda pas à être marqué par les défaites les plus sanglantes des armes autrichiennes; les soldats murmuraient et regrettaient la brillante valeur et la simplicité martiale de leur jeune chef, et le gouvernement se vit forcé de le rendre à la vie des camps. Cette mesure était trop tardive, et peu après son arrivée, la paix de Lunéville imposait à l'Autriche les conditions les plus dures. Appelé alors au ministère de la guerre, il y signala sa présence par des réformes très-utiles et des améliorations sensibles au nombre desquelles il faut citer l'édit impérial qui réduisait à un temps limité le service de la conscription militaire, qui était auparavant pour la vie, et il refusa bientôt après le monument que le roi de Suède voulait lui faire élever comme sauveur de l'Allemagne.

Appelé au commandement de l'armée d'Italie à l'ouverture de la campagne de 1805, il eut encore pour adversaire le maréchal Masséna, et menacé d'être tourné par les événements qui venaient de se passer en Allemagne, il opéra une retraite très-habile par les montagnes du Tyrol, et fut nommé l'année suivante généralissime de l'armée autrichienne et chef suprême du conseil de guerre. La juste sévérité qu'il déploya contre certains officiers, dont la conduite avait laissé beaucoup à désirer pendant la campagne précédente, lui mérita l'estime de tous les hommes de cœur. En 1809, les hostilités ayant été reprises sur une grande échelle, l'archiduc Charles publia une proclamation par laquelle il appelait aux armes la jeunesse des États héréditaires et fit paraître le 6 avril, lors de son arrivée à l'armée, un ordre du jour par lequel il pro-

Digitized by Google

lut d'exécuter sa retraite par le Tyrol et chargea son chef d'état-major d'assurer cette ligne en repoussant les forces du général Deroy, qui venaient d'occuper les défilés de Strub. La rapide exécution et la vigueur déployées par du

mettait à ses soldats de justes récompenses à leurs nobles travaux. Le lendemain il ouvrit la campagne par l'invasion de la Bavière, engagea le Roi à ne point lui être hostile, et prévint le général français de ses mouvements agressifs. Mais déjà Napoléon s'avançait à sa rencontre et obtenait avec les troupes de ses alliés les succès d'Eckmuhl et de Ratisbonne. Contraint de se retirer sur la rive gauche du Danube, l'archiduc Charles y obtint d'abord des succès assez marqués, mais perdit enfin, après des prodiges de valeur, la célèbre bataille de Wagram. Lors de la conclusion de la paix que l'Autriche sollicita avec instance, ce prince eut une entrevue avec l'empereur des Français, et voua dès lors une amitié sincère au grand homme qui, lui aussi, se sentait attiré vers ce brillant guerrier. Depuis lors il demeura constamment étranger aux guerres entreprises contre la France, et s'occupa spécialement des études sur la théorie militaire. Plus tard il publia un ouvrage ayant pour titre : *Principes de la stratégie éclaircis par l'exposé de la campagne de* 1796 *en Allemagne.* Il y traite de main de maître les revers de Jourdan, la retraite de Moreau, et abordant ensuite les questions relatives aux conseils de guerre que tient un général en présence de l'ennemi : « Peu d'hommes, » dit-il, « ont « assez d'énergie et de confiance en eux-mêmes pour prendre en toute occa- « sions une résolution ferme et vigoureuse, pour manifester leur opinion avec « la même force sans êtres arrêté par des considérations quelconques. L'amour- « propre est cruellement blessé par le reproche d'une fausse entreprise : or, « ce reproche atteint toujours celui dont le plan échoue, car la grande majo- « rité nej uge du mérite d'une action que par le succès, et il est impossible de « le calculer avec certitude à la guerre. Tout officier appelé à un conseil de « guerre est fermement convaincu que son général est dans une position cri- « tique et qu'en conséquence celui-ci a besoin de s'étayer de l'opinion des « autres, sinon pour se mettre entièrement à l'abri de tout reproche, au moins « pour diminuer sa responsabilité, en faisant partager sa faute à beaucoup « d'autres. Chaque militaire, en entrant au conseil, y paraît donc avec l'inten- « tion de ne pas se compromettre par une opinion trop hardie, et il est plus « ou moins influencé par ce sentiment secret, suivant que le nombre de ceux « qui peuvent témoigner contre lui est plus ou moins considérable. » Cette définition prouve une grande connaissance du cœur humain, qui, jointe à des qualités militaires incontestables, a fait de l'archiduc Charles un des hommes de guerre les plus éminents des temps modernes.

Digitized by Google

Chasteler dans cette circonstance triomphèrent des forces qui lui furent opposées, et il occupa enfin la position de Gratz, si importante aux armées autrichiennes.

Pendant les deux années qui suivirent cette époque, notre compatriote déploya de nouveaux talents militaires et il fut désigné en 1808 pour prendre le commandement de Komorn, dont il releva les fortifications avec beaucoup d'activité. La guerre ayant été reprise avec une nouvelle vigueur dès l'année suivante, et le gouvernement autrichien connaissant toute l'influence qu'avait su conquérir le marquis du Chasteler dans les provinces tyroliennes, le chargea de s'y rendre : bientôt en effet l'enthousiasme renaît dans ces montagnes, et à la voix du général, des bandes d'insurgés s'organisent et présentent une armée importante, qui le 11 avril se porte à la rencontre des Bavarois et les repousse avec perte au delà de Sterzing. Renforcé chaque jour par de nouveaux corps de volontaires habitués à la guerre de partisans, du Chasteler prend dès lors une attitude plus menaçante, et enlève l'artillerie et les bagages d'une division française, qui laisse en outre entre ses mains de nombreux prisonniers. Dirigeant alors les forces dont il dispose vers le Tyrol italien, il attaque le général Baraguay d'Hilliers établi à Trente, l'oblige à se retirer sur Volano où il obtient un nouvel avantage, et parvient à se mettre en communication avec l'archiduc Jean, qui le 8 mai est battu au passage de la Piave, et enfin à Raab le 14 juin suivant.

Les succès de l'armée du marquis du Chasteler dans le Tyrol décidèrent l'envoi dans ces contrées d'un corps fran-

Digitized by Google

çais, aux ordres du maréchal Lefebvre, qui prit aussi dans ses mains le commandement en chef de l'armée bavaroise, confié jusque-là au prince royal de Bavière, et aux généraux de Wrede et Deroy. A l'approche de cet ennemi redoutable couvert encore des lauriers qu'il venait de cueillir en Espagne, et qui était appuyé par des forces importantes, du Chasteler maître de toute la contrée prit position à Woergel et accepta la bataille qui lui fut offerte le 13 mai par le maréchal. Défait complétement après des prodiges de valeur, il parvint à rallier quelques centaines de Tyroliens à l'aide desquels il essaya vainement de se remettre en communication avec le corps d'armée autrichien qui avait été repoussé dans le Vorarlberg. Mais étant parvenu à renforcer sa petite colonne d'un certain nombre de volontaires de la Carinthie, et des débris de quelques bataillons il reparut lorsqu'on le croyait entièrement anéanti et vint livrer bataille aux Français établis devant Clagenfurth. La fortune trahit encore son courage, et l'opiniâtreté qu'il déploya dans cette journée (5 juin) devint fatale à ses soldats, qui y périrent presque tous; et lui-même, blessé de deux coups de sabre, ne parvint qu'à grand peine à se tirer de leurs mains. Lors de la paix qui succéda à la journée de Wagram, le marquis du Chasteler obtint le grade de feldzeugmeester, le titre de chambellan et le collier de commandeur de l'ordre de Léopold d'Autriche, en récompense de sa fidélité et de son courage inébranlables.

Appelé peu après cette époque au gouvernement de la forteresse de Theresienstadt, il reprit sa place dans les armées actives autrichiennes pendant la campagne de 1813,

Digitized by Google

et combattit à la journée de Dresde. Sauvé ainsi que les colonnes qui lui restaient à la suite de cette bataille sanglante, par le mouvement téméraire du général Vandamme, il revint sur la capitale de la Saxe défendue par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Après la capitulation de cette place importante, il suivit les armées alliées en France et s'y distingua autant par ses lumières que par son grand courage. En 1815, le roi de Naples ayant tenté de braver à lui seul les forces de l'Autriche, le marquis du Chasteler fut envoyé contre lui et obtint après le succès de cette campagne, la grand'croix de Saint-Maurice et Lazare de Sardaigne et le titre de gouverneur de Venise, où il eut le talent de se faire estimer par un peuple qui ployait à peine sous le joug. Mais dans sa brillante carrière il n'avait pas été épargné par le fer de l'ennemi; quinze blessures, dont quatre assez graves, reçues au champ d'honneur, éteignirent insensiblement ses facultés, et le 18 mars 1825, le vieux général fermait les yeux, laissant partout des traces d'une bienfaisance qui égalait ses talents militaires et les qualités de son esprit.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL MARQUIS DU CHASTELER.

Digitized by Google

Général Ransonnet.

Ransonnet (Jean-Pierre), général de division, naquit à Liége le 13 octobre 1744, d'une ancienne famille de robe du département de la Guyenne, établie en Belgique depuis l'année 1559. Son père, commissaire de la cité depuis le mois de décembre 1739, lui fit donner une éducation brillante, et il poursuivait ses études avec succès, lorsque son caractère se tournant tout à coup vers le métier des armes, il fut admis comme cadet, en 1759, dans le régiment de cuirassiers de *Kleinhotz* au service de l'Autriche, et n'en sortit qu'en 1762, pour passer au régiment de Modène avec le grade de lieutenant. Nommé capitaine en 1766, il éprouva bientôt après un dégoût profond pour un gouvernement dont les abus pesaient si lourdement sur la nation belge, donna sa démission et revint à Liége, où il contracta une union dans laquelle il trouva toutes les jouissances d'une vie paisible. En 1784, Franklin ayant résolu de faire un voyage aux États-Unis d'Amérique, Ransonnet accompagna l'illustre navigateur, et connut à Washington le général Lafayette, qui dès lors commençait cette grande

Digitized by Google

réputation, quelque peu usurpée, à l'aide de laquelle il s'entoura d'une auréole de républicanisme, qui lui permit de contribuer puissamment à la chute de la monarchie de Louis XVI, à précipiter plus tard la France impériale de son char de victoire, à tromper la révolution de 1830 par de faux semblants de patriotisme, et à se croire, lui nullité complète que la fortune a toujours tenu par la main, dispensateur d'un trône qu'il s'efforça toujours d'ébranler.

A son retour à Liége, Ransonnet trouva sa patrie divisée par deux partis auxquels un acte d'illégalité du prince-évêque avait mis les armes à la main, et dans la lutte qui se préparait, il embrassa avec ardeur la cause de l'indépendance, où il se fit toujours remarquer par l'extrême loyauté de sa conduite. A la même époque, une partie des patriotes poursuivis par le gouvernement de Joseph II s'étaient refugiés à Liége et se lièrent d'amitié avec Ransonnet, qu'ils engagèrent à prendre du service dans l'armée populaire rassemblée en Hollande. Peu disposé cependant à s'armer contre des troupes avec lesquelles il avait combattu et conquis ses premiers grades, notre compatriote ne se décida à céder aux conseils de ses amis, qu'après la violation du territoire national à Hasselt. Après cet événement, il se rendit à Breda, fut admis dans l'armée brabançonne avec le grade de lieutenant-colonel (1), et reçut le commandement de la colonne de droite. Dès le lendemain de son arrivée les hostilités ayant commencé, il marcha sur Zantvliet, dont il s'empara le 24 octobre 1789, et se rendit maître le 25 des forts de Lillo, de Liefkenshoeck et

(1) Il était à cette époque lieutenant-colonel au service de la ville de Liége.

Digitized by Google

d'un brigantin armé de huit bouches à feu, affecté spécialement à la défense de cette partie de l'Escaut.

Après ce fait d'armes, qui signalait heureusement l'ouverture de la campagne, Ransonnet rendit compte au congrès de Breda des événements qui venaient de s'accomplir, et demanda pour son armée des provisions en tout genre, indispensables si l'on voulait se disposer enfin à braver les forces des armées autrichiennes. Il est présumable qu'à cette époque déjà les chefs du congrès patriote nourrissaient quelques pensées peu favorables à la cause de l'émancipation de nos provinces; en effet, au lieu de conserver à la tête de ses troupes l'homme qui venait par un brillant coup de main d'illustrer les drapeaux de la révolution, ils l'élevèrent au grade de colonel et le chargèrent, sans toutefois mettre de fonds à sa disposition, de lever dans la principauté de Liége un corps de troupes étrangères, et de soulever le Limbourg et le pays d'Outre-Meuse contre la domination autrichienne. Dans la mission difficile qui lui était confiée, Ransonnet apporta une énergie et une activité d'autant plus louables, qu'il dut employer une grande partie de sa fortune aux frais de recrutement et de cantonnement, qu'il avait seul à supporter. Il espérait atteindre enfin le but qu'il s'était proposé, et contribuer à délivrer notre territoire de ses oppresseurs, lorsqu'il apprit que ses recrues, rassemblées avec tant de peine, avaient été successivement incorporées dans les compagnies brabançonnes. Froissé de ce manque d'égards dans tout ce que l'âme à de plus sensible, et fatigué de solliciter vainement d'être appelé au service actif, il voulut se retirer et demanda le remboursement de ses avances. Mais Van-

Digitized by Google

der Noot et les siens ne répondirent à ses demandes qu'en l'accusant près du bourgmestre de Liége d'avoir voulu livrer le fort de Lillo. Instruit des menées absurdes des d'hommes dont la loyauté s'éclipsait à côté de la sienne, Ransonnet s'adressa aussitôt aux États du Brabant : « Je « somme le calomniateur de comparaître à votre barre, « leur disait-il, et de prouver son infâme accusation : il « est de votre justice comme de mon honneur de suivre « vigoureusement cette affaire. On peut me dépouiller de « mon bien, mais il n'est au pouvoir de personne de me « ravir l'honneur.... »

Promptement justifié des calomnies que l'on s'était plu à répandre, il apprit enfin que les membres du congrès lui reprochaient essentiellement *d'être trop vif et trop bouillant.* Et en effet, cette conduite devait froisser les semblants de patriotisme de quelques ambitieux de cette époque ; mais Ransonnet crut devoir relever les passages les plus saillants de cette lettre singulière, et le 23 mars 1790, de Bruxelles où il était depuis quelque temps, il écrivit à ce sujet aux États de la province du Brabant : « Je suis *trop vif et trop* « *bouillant,* dit-on : Eh ! messieurs, vous vous plaignez de « ce que la mariée est trop belle. Je ne suis pas le seul qui « pense que, sans cette vivacité qu'on me reproche, « vous ne siégeriez plus ici à présent, et que vous n'au- « riez pas eu si longtemps l'occasion de lire les nombreuses « requêtes que je vous adresse en vain pour obtenir jus- « tice, moi qui vous l'ai fait rendre à tous.

« Pardonnez la franchise de ce style à un enfant de « Mars. Élevé loin des cours, je connais trop la dignité de

Digitized by Google

« l'homme pour être adulateur. Ma lettre au Stathou-
« der, dont on a fait tant de bruit, le prouve assez. Per-
« sonne n'a plus de respect que moi pour les grands de
« la terre, pour les dépositaires du pouvoir ; mais je ne
« rampe devant aucun d'eux, et je suis vrai avec tous. Ma
« manière d'être a plu au grand Frédéric, et son témoi-
« gnage me suffit pour m'engager à n'en pas changer. »

A la même époque, le prince-évêque ayant appelé des troupes allemandes au secours de son autorité renversée, les Liégeois rappelèrent le colonel Ransonnet, qui, à la voix de son pays, oublia ses intérêts personnels et se rendit à Liége, où il organisa promptement une petite colonne avec laquelle il repoussa les Palatins et les Munstériens réunis. Les succès de cette armée ayant forcé l'Autriche à jeter dans la balance des forces nombreuses, Ransonnet obtint d'abord quelques légers avantages ; mais, débordé de toutes parts, il dut songer à chercher un abri en France contre la fureur des Autrichiens, qui se tourna entièrement contre sa femme, plongée d'abord dans un cachot dont elle ne sortit que pour être bannie avec ses enfants. D'autres cœurs généreux, qui s'étaient voués corps et âme à la régénération de nos provinces, honteusement trompés par les habiles qui avaient pris dans leurs mains les rênes de l'État, le rejoignirent sur la terre étrangère, qui devint pour eux une nouvelle patrie.

Nous ne pouvons, sans éprouver une peine profonde, revenir encore sur des épisodes qui ont été signalés dans une précédente biographie. En effet, le cœur saigne à la vue de ces actes inqualifiables, posés par des hommes qui

Digitized by Google

semblaient n'avoir pris dans leurs mains les destinées de la Belgique, qu'afin d'en assurer la ruine et de la livrer impuissante à ses ennemis. Honte éternelle à eux, car ils se sont joués des sentiments les plus sacrés de la nation ; que flagellés par la postérité, leur souvenir passe à nos derniers neveux, pour leur montrer que l'amour de la patrie est le plus saint des devoirs, et que quiconque s'en écarte, mérite d'être flétri du sceau de la réprobation ! Mais honneur et respect au citoyen qui comprend que son pays a des droits imprescriptibles sur ses talents et sur toutes ses actions ! Honneur et respect, dis-je, au noble cœur qui, lorsque sa patrie sonne l'alarme, s'élance dans l'arène et offre tout son sang, tout son courage pour défendre ses campagnes, ses villes, et plus que cela, la vie et la liberté de ses frères. Honneur à ce soldat intrépide, car il devient l'épée de celui dont le bras est impuissant à la porter, le bouclier du faible contre le fort, le défenseur de l'opprimé contre l'oppresseur, de l'intelligence contre l'opprobre de l'asservissement....

Ransonnet, dont les instincts généreux repoussaient tout ce qui pouvait porter atteinte aux droits d'une nation qui se roidissait contre la domination étrangère, fut accueilli avec distinction par le gouvernement républicain, qui le chargea d'organiser à Givet un corps franc, dit des *chasseurs de la Meuse*, et d'en prendre le commandement (25 mars 1792) (1). Avec cette troupe légère, notre compatriote se dirigea vers la Champagne pour repousser les Prussiens qui avaient envahi le sol de France, se distin-

(1) Ce corps, composé presque exclusivement de Liégéois, s'est couvert de gloire dans toutes les guerres de la République.

Digitized by Google

gua par une grande bravoure à l'affaire sanglante de Stenay, et placé à l'avant-garde de l'armée dans les défilés de l'Argonne, il y déploya chaque jour une activité et un courage aussi funestes aux ennemis de la république, que favorable à la cause qu'il avait embrassée avec tout l'élan de son patriotisme. Toujours où le danger réclamait les grandes inspirations, il acquit une réputation de bravoure qui le plaça bientôt au rang des officiers les plus distingués de l'armée française, se maintint contre des forces nombreuses dans la position des Islettes, en avant de Sainte-Menehould, cueillit de nouveaux lauriers à l'attaque de Verdun, et s'élançant à la poursuite des Prussiens dans leur retraite précipitée, il remporta des avantages signalés qui lui méritèrent la bienveillance du gouvernement français. Passé à cette époque à l'armée de la Moselle, dont Kellermann avait reçu la direction après la révolution du 10 août 1792, il fut nommé colonel effectif le 7 novembre suivant, fit avec Beurnonville la campagne contre les Autrichiens dans le pays de Trèves, obtint un brillant succès au combat sanglant de Pelligen, et reparut peu de jours après dans les plaines de Grevemacker.

Général de brigade en janvier 1793, et commandant les flanqueurs de gauche le 10 avril suivant, il contribua puissamment à forcer la levée du siége de Condé et combattit le 8 mai à l'attaque des bois de Vicoigne, de Ruisme et de Saint-Amand, et à la bataille du bois d'Anzin. Quoique blessé assez grièvement, Ransonnet n'en continua pas moins à prendre part à tous les épisodes de la campagne, enleva de vive force Marchienne sur la Scarpe, près de Douai, et après un combat de dix heures, qui se succéda de rue en

Digitized by Google

rue, s'empara de plusieurs bouches à feu et de nombreux prisonniers. Chargé peu de temps après par Houchard de défendre le camp retranché d'Arleux près d'Arras, il y fit une résistance héroïque et reçut une blessure à la joue. Le général Jourdan ayant été placé à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, Ransonnet commanda longtemps son avant-garde, prit part aux nombreux combats qui eurent lieu à Fontaine-l'Évêque, dans le bois de Bonne-Espérance, au siége de Charleroy et au village de Grand-Reng, où, surpris avec sa cavalerie par une forte colonne, il parvint néanmoins à faire tête à l'orage et à repousser l'ennemi après lui avoir fait éprouver des pertes très-sensibles.

Les Autrichiens, décidés à couvrir la ville de Mons, avaient pris position sur le mont *Panisel,* et dominaient ainsi le village de Saint-Symphorien, dont le général Schérer avait résolu de s'emparer. Ransonnet ayant reçu la mission d'exécuter ce projet difficile, entraîne à sa suite ses hardis cavaliers et aborde l'ennemi qui, bien appuyé par son artillerie, résiste à deux attaques successives; convaincu de la nécessité de se rendre maître de ce poste important par l'opiniâtreté même de la résistance, le général liégeois reforme ses escadrons, se précipite tête baissée sur l'ennemi qui est culbuté, et tournant la redoutable position de ses adversaires, qu'il renverse partout où il les rencontre, il les oblige à prononcer leur retraite. Il ne montra pas moins d'élan et de vigueur à la prise de Halle et de Louvain; à cette dernière affaire, il pénétra dans l'enceinte de la ville, à la tête d'une petite colonne de tirailleurs et d'un peloton de hussards, et s'empara de toutes les rues, de toutes les places publiques, qui furent défendues avec un

Digitized by Google

grand acharnement. A l'attaque de la forte position de la Chartreuse, à Liége, occupée par les Autrichiens, Ransonnet, autour duquel s'étaient groupés tous les Liégeois, culbuta les ennemis de sa patrie avec tant de vigueur, qu'ils durent lui abandonner plusieurs pièces d'artillerie.

Disgrâcié peu après cette époque pour ne s'être point conformé rigoureusement aux ordres donnés par le gouvernement français, qui se ressentait encore des excès de *la Terreur,* il se rend à Paris, se plaint avec sa franchise et sa vivacité habituelles d'une mesure qui le frappe dans son honneur militaire, et demande des juges ou une brigade. Envoyé aussitôt à l'armée d'Italie sous son ancien ami Kellermann, il fit la campagne de 1793 contre les Autrichiens, reçut peu après la mission d'organiser la cavalerie légère dans le midi de la France, et déploya dans cette mission des qualités essentielles, qui lui méritèrent des témoignages de satisfaction du général Masséna, commandant l'aile droite de l'armée d'Italie. Chargé de défendre la position de Borghetto contre des forces quintuples, il s'y couvrit de gloire, soutint les nouveaux efforts des Autrichiens dans la vallée de Loano, où il reçut un coup de feu en chargeant l'ennemi qui s'était fortement retranché, et mérita d'être signalé spécialement à la Convention nationale par les représentants du peuple à l'armée d'Italie. Le rapport rédigé par M. Doulcet de Pontécoulant se terminait par ces mots : « Le général de brigade Ransonnet, qui faisait la reconnaissance et qui commandait les troupes, a donné dans cette occasion de nouvelles preuves de bravoure, de sang-froid et de talents militaires. » Chargé à la même époque de commander le camp des *Sabions,* à la

Digitized by Google

gauche du Col de Tende, il enleva plusieurs postes piémontais, et s'y distingua non-seulement par sa bravoure, mais encore par l'habileté des dispositions qu'il sut prendre pour en assurer la défense.

La saison rigoureuse avait obligé les armées belligérantes à observer un armistice forcé, qui au printemps allait être suivi par une guerre plus acharnée, mais aussi plus décisive. Ransonnet venait de recevoir le brevet de général de division et d'arriver à Moustier, en Tarentaise, lorsque plusieurs de ses blessures à peine cicatrisées se rouvrirent, et l'obligèrent à prendre un repos qui lui était impérieusement commandé. Mais une fièvre ardente le saisit bientôt, la maladie fit des progrès rapides, et il expira le 3 mars 1796, entouré de ses deux fils, qui pendant cette époque gigantesque partagèrent la gloire et les périls de leur illustre père (1). Homme de guerre distingué, le général Ransonnet, doué d'une fidélité ardente, n'était nullement courtisan, et, qualité bien rare, il aimait infini-

(1) Le général Ransonnet a laissé quatre fils, qui ont dignement marché sur les traces de leur père. L'aîné, Jean-François, né à Liége le 9 septembre 1776, fit ses première armes dans l'armée des patriotes, devint aide de camp de son père en 1794, se distingua à Rivoli, à Mantoue, assista à toutes les grandes batailles de l'Empire, devint chef d'état-major du maréchal Masséna et officier de la Légion d'honneur en 1809, et fut emporté par un boulet à Essling. Le second, Jacques-Joseph, né à Liége le 18 avril 1778, suivit son père en France, débuta en 1795 pendant la guerre d'Italie, entra plus tard dans la marine comme aspirant, se distingua dans plusieurs combats contre les Anglais, et fut cité avec éloges dans le *Moniteur* du 21 novembre 1807. Lieutenant de vaisseau la même année, aide de camp du général Carnot à Anvers, et exilé comme lui à l'arrivée des Bourbons, il fut réintégré en qualité de capitaine de frégate après la révolution de juillet. Il est pensionné aujourd'hui comme capitaine de vaisseau au service de France. Le troisième, Barthélemy-Gustave, né à Liége le 18 juin 1782, entra de bonne heure au Prytanée français, devint aspirant de

Digitized by Google

ment mieux servir que plaire. Ses mœurs ne se ressentirent jamais des dignités dont il fut comblé, et il semble que c'était un soldat dérobé aux temps antiques. Affable et doux avec ses subordonnés, l'illumination du champ de bataille le rendait terrible et funeste à l'ennemi.

marine le 24 février 1801, enseigne le 23 avril 1803, et périt de la fièvre jaune le 5 juillet suivant, lors de l'évacuation de Saint-Domingue; enfin, le quatrième, qui termine cette liste de cœurs de bronze dont la Belgique peut s'enorgueillir, naquit à Liége le 23 juillet 1785, fut admis à l'École militaire, obtint l'épaulette de sous-lieutenant le 23 octobre 1804, fit les campagnes de Hanovre, d'Allemagne, de Prusse et de Pologne, devint lieutenant le 3 mars 1807 et eut la jambe emportée par un obus à la bataille de Friedland. Il mourut 23 jours après.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL RANSONNET.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général Kenor.

Kenor, Jean-Joseph, général de brigade, né à Liége le 9 janvier 1787, d'une ancienne famille de la cité, entra comme conscrit aux vélites de la garde impériale le 11 janvier 1807, fit avec ce corps la campagne de Pologne dans le courant de la même année, et reçut le 7 juin, près de Domitten, un coup de feu à la tête qui ne lui permit que difficilement de prendre part aux opérations qui se succédèrent dans les plaines de Friedberg, de Friedland et de Tilsitt. Passé l'année suivante à l'armée d'Espagne, presqu'au début de cette guerre qui eut une issue si malheureuse pour la France, il prit part aux principaux épisodes de la campagne, combattit vaillamment à Burgos, à Somo-Sierra, à la prise de Madrid, et fut rappelé en Allemagne en 1809, lors de la reprise des hostilités contre l'empereur d'Autriche.

Nous avons été amenés dans le cours de ce travail à parler des événements qui signalèrent la guerre de 1809 entre l'Autriche et la France ; nous ne ferons donc que les

Digitized by Google

effleurer aujourd'hui. L'archiduc Charles s'étant mis à la tête de ses troupes dans la soirée du 9 avril, avait franchi l'Inn à Braunau dès le lendemain 10, tandis que le reste de son armée exécutait le même mouvement au-dessous de Muhlheim et à Scharding et marchait rapidement vers Landshut sur l'Isar, où il devait rencontrer les troupes bavaroises qui allaient lui être opposées. En effet, ce poste était occupé par une division sous les ordres du général Deroy, qui ne se replia devant les forces trop nombreuses de l'archiduc, que lorsqu'il fut menacé d'être tourné par les colonnes ennemies qui s'avançaient sur les routes de Moosbourg et de Dingolfing. Le généralissime autrichien se portant alors sur Neustadt et Kelhem, en s'engageant dans le pays boisé et marécageux qui s'étend de l'Isar au Danube, afin d'écraser Davoust vers Ratisbonne, avant que ce maréchal eût reçu des renforts suffisants, croyait aussi pouvoir donner la main au général Bellegarde, qui devait l'appuyer vers la Bohême et se porter ensuite sur le Rhin par le Wurtemberg, en poussant devant lui les colonnes françaises qu'il croyait incapables de lui résister.

Mais pour que ce plan largement conçu produisît un résultat complet, il fallait que l'exécution fût aussi rapide que les opérations conduites par Napoléon lui-même. D'ailleurs, les difficultés nombreuses que le prince Charles rencontra dans sa marche furent des obstacles sérieux et presque insurmontables. Arrivé le 17 à Pfaffenhausen et à Rottenbourg, traînant difficilement son matériel d'artillerie et son grand équipage de pont dans des routes défoncées et boueuses, il éprouva dès le début de son mouvement des retards qui suffisaient pour arrêter la réalisation de ses

Digitized by Google

projets, en présence surtout d'un adversaire comme Napoléon. Le 12 l'empereur, alors à Paris, tandis que le maréchal Berthier veillait de Strasbourg à l'organisation de l'armée et à la marche des colonnes, apprit les mouvements des Autrichiens, quitta sa capitale, et après avoir traversé une partie de l'Allemagne, arriva le 17 dans la matinée à Donawert. Dans l'ignorance où il était des mouvements de l'archiduc, il résolut de concentrer les forces des maréchaux Davoust et Masséna, alors à Ratisbonne et à Augsbourg, vers la position de Neustadt, fit transmettre ses ordres à ces deux chefs d'armée, et se dirigea sur Ingolstadt, afin de se rapprocher le plus possible du point de concentration qu'il venait de choisir. Pour se conformer à la pensée du chef de la France, Davoust obligé de manœuvrer entre le Danube et l'armée du prince Charles, mit ses colonnes en mouvement le 19 avril de bon matin, avec la diligence et l'activité que Napoléon était en droit d'attendre d'un chef aussi distingué. Rencontré près d'Abensberg par les forces ennemies il avait résisté glorieusement aux attaques multipliées de son adversaire, tandis que l'empereur lui-même chassait les Autrichiens de Landshut, après leur avoir fait éprouver des pertes considérables. Éclairé pendant la nuit du 21 au 22, sur la véritable position de l'archiduc Charles et des masses qu'il commandait, Napoléon, après avoir renforcé Davoust de quelques divisions d'infanterie et de cavalerie, se porta au soutien de ce maréchal qui tenait les Autrichiens en échec, avec Masséna et une partie de cette armée, dont l'arrivée à Landshut avait jeté la terreur dans les rangs ennemis. A midi, précédant de quelques centaines de pas les nouvelles troupes qu'il amenait au combat et qui débouchaient vers Buchau-

Digitized by Google

sen, il joignit es corps de Davoust dont la gauche était placée sous Friant, la droite sous Saint-Hilaire, tandis que le centre, conduit par le maréchal en personne, faisait face aux villages d'Ober et d'Unter-Leuchling, dont le sommet était couronné par les uniformes autrichiens.

Un coup de canon s'est fait entendre, et bientôt le choc des colonnes, précédé par les détonnations d'une artillerie formidable, montre les deux armées animées d'une égale ardeur. Mais le génie de Napoléon plane sur le champ de bataille d'Eckmühl, Davoust s'y couvre de gloire ainsi que toute son armée, dans les rangs de laquelle combat M. Kenor, qui le lendemain prend part à l'attaque et à l'enlèvement de la ville de Ratisbonne (1). Les journées d'Essling, 22 mai, d'Ensersdorff, 5 juillet, de Wagram, qui décida du sort de l'empire d'Autriche, la prise de Vienne, le retrouvèrent plein d'élan et de courage. Rentré en France après le traité de paix signé le 14 octobre suivant, il reprit la route d'Espagne à la fin de l'année 1810, pour prendre part aux opérations dirigées à cette époque dans la Péninsule par le duc de Dalmatie.

Passé aux grenadiers de la garde impériale le 10 jan-

(1) Napoléon voulant vaincre la résistance qu'opposaient les défenseurs de Ratisbonne, s'était approché de la ville sous le feu des tirailleurs, lorsqu'une balle le frappa au coude-pied. Les chirurgiens accourus, enlevèrent sa botte et posèrent un léger appareil sur la blessure, qui aurait pu être dangereuse, car si la balle eût frappé deux centimètres plus haut, le pied eût été fracassé et l'amputation devenait nécessaire. Aussitôt les soldats lui adressèrent les témoignages les plus vifs de leurs sentiments affectueux, car tous croyaient leur existence attachée à la sienne. Napoléon pressa la main aux plus rapprochés, remonta à cheval et parcourut le front de l'armée pour la rassurer. Elle le salua avec un enthousiasme indescriptible.

Digitized by Google

vier 1811, M. Kenor fut blessé d'un coup de feu à la jambe droite cinq jours plus tard, en escortant un convoi près de Montdragon, et reçut le 16 août de la même année l'épaulette de sous-lieutenant, au 86e régiment de ligne.

Nous mentionnerons ici un fait très-connu dans les armées impériales ; les sous-officiers faisant partie de la garde n'acceptaient qu'avec peine un grade qui les écartait des corps d'élite dans lesquels ils combattaient, et M. Kenor fut du nombre de ceux que l'on ne pouvait résoudre à quitter ces glorieuses phalanges qui, dans le fait, était composées des soldats les plus intrépides de l'Europe. Forcé de se soumettre à un ordre, il rejoignit son régiment, dans les rangs duquel il continua à soutenir l'honneur du drapeau de la France en Espagne, combattit à Ciudad-Rodrigo, à Salamanque, et se fit remarquer par une grande bravoure à toutes les actions qui signalèrent l'année 1812 dans la Péninsule. Rappelé dans la mère patrie pour faire partie des colonnes de la grande armée, destinées à porter la guerre en Saxe et en Allemagne, il fut nommé premier lieutenant par décret du 1er mars 1813.

A la suite de la retraite de Russie, les débris de l'armée française qui avaient traversé le Niémen s'étaient rapprochés des bords de la Vistule, et deux divisions de l'armée (Heudelet et Grandjean), les seules qui offrissent encore de l'ensemble, furent jetées dans la place de Dantzig pour la mettre en état de résister aux entreprises des coalisés. Le roi de Naples, craignant de perdre sa couronne en restant plus longtemps à la tête d'une armée qui avait fait toute sa gloire, et mettant ses intérêts personnels au-dessus de l'honneur de

Digitized by Google

sauver ses compagnons d'armes, avait abandonné le commandement au prince Eugène de Beauharnais, dont la noble conduite sera toujours un modèle de vaillance et d'abnégation. Sans armes, sans munitions, sans artillerie, il parvint, par son admirable activité et la confiance qu'il inspirait à tant de glorieux débris, à mettre les places de l'Oder en état de défense, et à reformer trois divisions d'infanterie et 1,300 chevaux qui présentèrent un aspect satisfaisant. Forcé par les colonnes russes dans les positions qu'il avait prises, il se trouva, presqu'à la même époque, appuyé par les trois divisions Roguet et Grenier, qui portèrent sa petite armée à 25,000 combattants; mais il ne pouvait rien avec cette poignée de braves, et il abandonna Berlin, déjà hostile, pour se replier sur la ligne de l'Elbe, où il fut suivi par des forces qui ne montaient pas à moins de 250,000 hommes.

Manœuvrant alors pour se porter derrière la Saale, tandis que l'empereur Napoléon préparait à Paris les éléments d'une nouvelle campagne qu'il allait ouvrir sur les lieux mêmes où combattait alors le prince vice-roi, il y prit des positions qui le mirent à l'abri des tentatives de l'ennemi. Les soldats qui composaient cette armée, ne l'oublions pas, étaient presqu'en totalité de nouvelles levées, et les cadres seuls, appelés d'Espagne et des différents points du territoire de l'Empire, étaient composés des anciennes légions impériales. Ce fut dans les rangs de ces colonnes que prit place M. Kenor; et placé sous les ordres de Napoléon lui-même, il combattit à Weissenfels, à Lutzen, à Bautzen, à Wurtchen, et obtint le grade de capitaine, le 13 mai 1813. Décoré de l'étoile de la Légion d'honneur le 14 juin suivant, en récompense de sa noble conduite et de la bravoure

Digitized by Google

dont il ne cessa de donner des preuves pendant cette terrible campagne, il prit une part honorable des célèbres journées de Dresde, de Leipsig et enfin de Hanau, dernier trophée de victoire obtenu par les colonnes impériales dans les champs de l'Allemagne.

Vainqueur en cent batailles, l'empereur Napoléon, depuis la funeste retraite de Russie, avait vu son étoile pâlir, et la puissance de ses armes, qui avait conservé tout son prestige au milieu de tant d'événements imprévus, ne suffisait plus pour maintenir son trône au degré de splendeur qu'il avait acquis. Trop généreux lorsqu'il tenait en ses mains le sceptre de la victoire, il voyait alors toutes les monarchies se liguer contre sa puissance, et celles qu'il avait traitées avec le plus d'affection, la Bavière et la Saxe, avaient décidé le triomphe des alliés dans les plaines de Leipsig. C'est donc sur le sol de France qu'il va disputer désormais, avec une poignée de braves, ce que l'homme a de plus sacré, l'indépendance de son pays! Le moment semble arrivé où tout citoyen qui sent battre en son cœur de généreux instincts, doit voler au combat pour sauver ses foyers de l'avilissement et de l'oppression (1). Dans les rangs de cette armée où s'est réfugié, tout ce que la

(1) Un noble cœur, le général Carnot, souvent écarté par Napoléon lorsqu'il était au comble de la puissance, lui écrivait le 24 janvier 1814 :

« Sire, aussi longtemps que le succès a couronné vos entreprises, je me suis abstenu d'offrir à Votre Majesté des services que je n'ai pas cru lui être agréables. Aujourd'hui, Sire, que la mauvaise fortune met votre constance à une grande épreuve, je ne balance plus à vous faire l'offre des faibles moyens qui me restent. C'est peu de chose sans doute, que l'effort d'un bras sexagénaire; mais j'ai pensé que l'exemple d'un ancien soldat, dont les sentiments patriotiques sont connus, pourrait rallier à vos aigles beaucoup de gens

Digitized by Google

France compte de plus courageux, nous retrouvons M. Kenor, plein d'ardeur et de courage, offrant à sa patrie adoptive son amour et son sang. Suivons-le donc un instant dans cet enchaînement d'actions héroïques, qui montra de glorieux débris aux prises avec les forces réunies de toute l'Europe; jetons un coup d'œil sur quelques épisodes qui signalèrent cette campagne, aussi surprenante que les premières guerres d'Italie, et nous verrons notre compatriote cueillir chaque jour de nouveaux lauriers.

Le 26 janvier, il combat à Saint-Dizier sous le commandement de l'Empereur, qui vient de reprendre l'offensive, et le 29 il se couvre de gloire à l'attaque du château de Brienne, défendu par les soldats de Blücher; Champ-Aubert, Montmirail, Vauxchamp le retrouvent toujours à l'avant-garde, bravant la mort avec une intrépidité devant laquelle tout doit céder. Lorsqu'après avoir occupé Troyes, les alliés marchèrent sur Nogent, défendu par le général Bourmont, qui avait fait créneler les maisons et barricader les rues, M. Kenor fut chargé de défendre le pont qui aboutissait au faubourg de cette ville, jusqu'à ce qu'il ait pu en assurer la destruction, et soutint avec une rare bravoure les feux de deux pièces d'artillerie qui tiraient à mitraille sur sa petite colonne. Mais voyant enfin que tous ses braves succombe-

incertains sur le parti qu'ils devaient prendre, et qui peuvent se laisser persuader que ce serait servir leur pays que de l'abandonner. Il serait encore temps pour vous, Sire, de conquérir une paix glorieuse. » Appelé au commandement de la ville d'Anvers, poste très-important, surtout à cette époque, le général Carnot y fut attaqué par des forces nombreuses et s'y défendit avec autant d'habileté que d'humanité, et ne remit cette place qu'après l'abdication de Fontainebleau. La ville d'Anvers n'oubliera jamais qu'elle dut à Carnot d'échapper aux dangers qui la menaçaient.

Digitized by Google

raient à la tâche, avant d'avoir accompli la mission qui leur était confiée, il résolut de vendre au moins chèrement sa vie, il s'élança, suivi d'une poignée d'hommes de bonne volonté, au milieu de la mitraille, et faisant feu sur les artilleurs à une vingtaine de pas seulement, il les attaqua aussitôt à la baïonnette, leur fit éprouver les pertes les plus sensibles et les força à se retirer pour échapper à ses coups.

Obligée de céder devant des forces trop supérieures, l'armée française, après une vigoureuse défense, qui coûta à l'ennemi deux mille hommes, dut évacuer Nogent à l'arrivée des Bavarois du général de Wrède, et lorsque l'abandon des gardes nationaux rendait impossible une plus longue résistance. Après avoir ordonné de faire sauter le pont qui avait été confié à la garde du capitaine Kenor, Bourmont fit retirer sa petite armée sur Provins, puis sur Nangis. Bientôt le duc de Reggio attaquait l'ennemi à Cuterelles, le maréchal Victor s'avançait sur les routes de Nangis et de Donnemarie, et livrait un combat sanglant sur les hauteurs de Paroy. Le capitaine Kenor, placé en embuscade avec deux compagnies dans le bois de Nangis, y soutint les attaques réitérées de la cavalerie du général de Wrède, auquel il fit éprouver des pertes nombreuses. Les colonnes françaises ayant battu en retraite vers deux heures du matin, et n'ayant été prévenu de ce mouvement que par la marche de l'ennemi qui s'efforçait de le déborder, Kenor s'aperçut que sa ligne d'opération, menacée déjà, allait être coupée; il forma donc les deux compagnies placées sous ses ordres en colonnes serrées, couvrit ses flancs de tirailleurs afin de protéger sa retraite, et parvint ainsi par sa constance et sa bravoure à repousser toutes les tentatives

Digitized by Google

de la cavalerie bavaroise, et à rejoindre sa division qui le croyait perdu, car un rapport adressé au général en chef lui avait annoncé que les deux compagnies chargées de la défense du bois de Nangis étaient prisonnières.

L'empereur Napoléon, instruit des succès obtenus par les colonnes ennemies sur les troupes de ses maréchaux, et des dispositions menaçantes des alliés, résolut de quitter les bords de la Marne pour se porter à leur rencontre. Après avoir rallié quelques corps de la garde, il marcha sur Guignes, livra le glorieux combat de Normant, et ordonna au duc de Bellune de se diriger rapidement sur Montereau. Placé sous les ordres du général Gérard, M. Kenor combattit glorieusement avec un bataillon de son régiment à l'attaque de Villeneuve, poursuivit l'ennemi la baïonnette dans les reins jusqu'à l'arrivée de la cavalerie de Bordesoulle, et contribua puissamment au succès obtenu sur cette partie du champ de bataille. A Montereau, après le passage du pont de la Seine, que l'ennemi avait tenté vainement de faire sauter, il fut chargé de diriger une colonne de tirailleurs contre la cavalerie Wurtembergeoise, l'obligea à la retraite, et se portant à dix heures du soir vers un petit village défendu par de forts détachements d'infanterie, il fit battre la charge, et s'élança sur l'ennemi avec une telle impétuosité, qu'il le chassa successivement de tous les retranchements à l'abri desquels il combattait. Félicité à différentes reprises dans la journée du lendemain par l'Empereur, arrivé sur le théâtre de ses exploits, et qui voulut bien lui adresser les paroles les plus flatteuses, il se retrouva à la journée de Bar-sur-Aube, où il lui fut permis encore de déployer son grand courage; après avoir contri-

Digitized by Google

bué à l'enlèvement du pont de Doulincourt le 27 février, il fut attaqué la nuit suivante par les forces du Bavarois de Wrède, qu'il parvint à repousser au delà des faubourgs. S'élançant alors seul et le sabre à la main sur l'ennemi, il ramène quatorze prisonniers, retourne sur ses pas, aperçoit une petite troupe qui se retirait, et ne consultant que son courage il se porte seul à sa poursuite, l'atteint et veut lui faire déposer les armes. Mais les Wurtembergeois reconnaissant que cet officier n'est pas appuyé, veulent s'emparer de sa personne; une lutte s'engage, et Kenor, après avoir fait des prodiges de valeur, tombe frappé de dix coups de baïonnette.

Tandis que ses blessures se cicatrisaient, l'Empire, pressé de tous côtés par des ennemis nombreux, s'écroulait : Napoléon, exilé à l'île d'Elbe, cédait enfin à la fatalité qui avait entravé les plus grandes conceptions de son génie. Rentré dans sa patrie après le retour des Bourbons, M. Kenor, par la marche des événements, n'avait pu obtenir une récompense noblement acquise (1); il fut admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas, le 30 octobre 1814. Major le 4 avril 1815, il n'assista point à la sanglante journée de

(1) Je soussigné, chef de bataillon commandant le dépôt du 122e régiment de ligne, certifie que M. Kenor, Jean-Joseph, capitaine audit corps, chevalier de la Légion d'honneur, a été proposé le 15 février, dans le dernier moment du règne de Napoléon, pour la croix d'officier de la Légion, tant pour sa bonne conduite, son zèle, que sa bravoure dans toutes les affaires qui ont eu lieu, et que ce brave officier a reçu dix blessures qui le mettent hors d'état de continuer son service.

En foi de quoi, j'ai signé et délivré le présent certificat.

THIBAUT.

A Rouen, le 13 août 1814.

Digitized by Google

Waterloo, et obtint le brevet de lieutenant-colonel le 20 août 1829. Lors de l'émancipation de la Belgique, il sentit dans son cœur le feu sacré dont il avait toujours été animé, obtint sa démission du service de Hollande, et fut nommé colonel commandant le 9e régiment de ligne, le 8 janvier 1831. Sa vieille expérience, son caractère franc et martial furent vivement appréciés par nos soldats et par le gouvernement, qui l'éleva au grade de général de brigade le 16 octobre suivant, en récompense des services rendus dans l'organisation de notre armée. Le roi, en le nommant chevalier de son ordre par un arrêté du 15 octobre 1833, voulut aussi récompenser la loyauté du vieux soldat, qui fut enfin admis à faire valoir ses droits à la retraite le 18 juillet 1842.

Type de bravoure, réunissant les vertus militaires qui font briller un soldat en un jour de bataille, M. le général Kenor, frappé vingt-neuf fois du fer de l'ennemi pendant sa glorieuse carrière, se repose aujourd'hui des fatigues de la guerre, et trouve dans ses nobles souvenirs la joie et le bonheur.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL KENOR.

Digitized by Google

Lieutenant-général Capiaumont (1).

Capiaumont, Alexis-Adolphe, lieutenant-général, est né à Mons le 14 novembre 1798, d'une famille aisée qui lui fit donner une bonne instruction dans les lycées impériaux de Bruges et de Versailles. Il sortit de ce dernier en 1814, après l'invasion de nos provinces par les alliés ; la Belgique, à cette époque déjà, était administrée au nom de l'Autriche, par le gouverneur-général baron de Vincent, et sous la pression du pouvoir établi, guidé dans ces circonstances par le lieutenant-général Murray baron de Melgum, elle fournit de nombreux bataillons, qui rappelèrent un instant d'anciens souvenirs, et leur donnèrent un cachet de na-

(1) La part active prise par M. Capiaumont aux événements du mois d'août 1831 à l'armée de la Meuse, et les nouveaux détails qui nous ont été communiqués, nous engagent à joindre à sa biographie l'historique d'une campagne présentée trop souvent d'une manière défavorable à nos soldats, et en opposition complète avec la vérité. Nos lecteurs pourront ainsi se rendre compte de détails et de faits d'autant plus curieux, qu'ils se rapportent directement à notre armée, et qu'ils sont entièrement inédits.

Digitized by Google

tionalité qu'ils ne tardèrent pas à perdre dans la suite (1). L'éducation toute militaire de M. Capiaumont, ses instincts, qui s'alliaient parfaitement avec le bruit des armes, le décidèrent à entrer comme cadet dans le bataillon de chasseurs belges du Bas-Rhin, qui s'organisait dans le Limbourg, et avec lequel il fit le rude apprentissage du métier des armes.

L'Europe entière venait d'éprouver une commotion profonde, qui, en remettant en question l'existence politique des différentes nations, jeta la perturbation au sein de celles qui s'étaient montrées favorables à l'Empire Français, tandis qu'elle couvrait d'un manteau protecteur les princes dont la conduite avait toujours été hostile à la France. C'est aussi de cette époque que datent ces monstruosités politiques qui portèrent dans leur sein des germes féconds

(1) Ces corps avaient reçu les dénominations suivantes :

1° Deux régiments d'infanterie prirent les noms *de Ligne* et *d'Arenberg ;*

2° La cavalerie légère forma deux régiments, l'un chevau-légers dit de Vincent, organisé par le comte Van Derburcht, fut commandé à Waterloo par le colonel Edouard de Merx ; l'autre, hussards, dit *de Croy,* fut placé d'abord sous les ordres d'un prince de ce nom, et enfin à Waterloo sous le brave Louis Duvivier ;

3° Un régiment de grosse cavalerie (carabiniers) qui se trouvait à Waterloo sous les ordres du colonel Debruyn ;

4° Un bataillon de chasseurs des Flandres, organisé par un prince Pukler-Muskau, puis un duc d'Arenberg, et commandé à Waterloo par le colonel Arnould ;

5° Un bataillon de chasseurs du Bas-Rhin, qui prit plus tard le n° 36, commandé par le colonel Goethals ;

6° Un régiment d'infanterie dit de Bruxelles, commandé par le baron de Poederlé ;

7° Un régiment dit de Namur, sous le colonel Dupont ;

8° Un corps d'artillerie légère, organisé par le comte de Schulembourg, commandé en partie à Waterloo par le major Van Dersmissen.

Digitized by Google

en révolutions et en discordes civiles. Quoi qu'il en soit, le Royaume des Pays-Bas en sortit comme Minerve, armé de pied en cap; mais moins sage que cette déesse, le roi Guillaume devait, par les erreurs qu'il commit dans la suite, préparer les événements qui, quinze années plus tard, amenèrent des résultats si funestes à sa puissance. Le traité de Paris du reste avait promis à la Hollande un accroissement de territoire, et la maison d'Autriche, abandonnant les prétendus droits qu'elle croyait avoir acquis sur nos provinces, que pouvait-on trouver de plus simple et de plus conforme aux pensées des monarques coalisés, que de priver la Belgique d'une nationalité pour laquelle elle avait combattu pendant tant de siècles! Dès le mois de février 1815, le prince d'Orange Guillaume-Frédéric fut appelé définitivement au gouvernement général de nos provinces; il fut bientôt après élevé au rang des souverains de l'Europe. Mais à peine cet événement avait-il été proclamé, qu'un ouragan terrible, parti du golfe Juan, franchit les monts avec la rapidité de l'éclair, renversa l'autorité du roi de France, qui vint chercher un refuge à Gand, et poussant dans sa course rapide de nombreuses phalanges vers nos contrées, menaça et franchit les frontières du royaume des Pays-Bas, pour demander à la victoire un prestige que les dernières campagnes de l'Empire n'avaient fait qu'effleurer.

Le *statu quo* était donc plus que compromis, il était renversé. A l'apparition de cet imminent danger, les puissances alliées reformèrent les masses formidables qui avaient combattu dans les campagnes précédentes. Wellington, à la tête des troupes anglaises, hanovriennes et brunswickoises,

Digitized by Google

débarque à Ostende, tandis que les forces prussiennes, sous le feld-maréchal Blücher, se rassemblent sur les bords de la Meuse et de la Roer, et l'armée des Pays-Bas elle-même se prépare à suivre l'impulsion qui lui est donnée par les monarques coalisés. M. Capiaumont, placé dans les rangs des chasseurs belges du Bas-Rhin, devenu plus tard 36e, faisait partie de la 2e brigade (1) de la 3e division de l'armée des Pays-Bas, commandée par le général Chassé, qui dans les armées de l'empereur Napoléon, où il avait acquis une grande renommée militaire, était connu particulièrement sous le nom de *général baïonnette*. Le 14 juin au soir, l'armée française avait pris position sur la frontière de Belgique, la garde s'appuyant à Avesne, les 1er et 2e corps s'étendant vers Maubeuge, les 3e et 4e dans la direction de Philippeville, tandis que le 6e, parti récemment de Laon, montrait ses avant-gardes aux environs de Maubeuge.

La marche rapide des colonnes impériales fit espérer à

(1) Les brigades de cette division étaient commandées par le général-major Daubremée et le colonel Ditmers, et se composaient comme il suit :

PREMIÈRE BRIGADE.

35e bataillon de chasseurs à pied. . . . Lieutenant-colonel Arnoul ;
2e bataillon d'infanterie de ligne. . . . Lieutenant-colonel Thilen ;
4e, 6e, 17e et 19e bataillons de milices nationales, commandés par le colonel Speelman et les lieutenants-colonels Wielig, Heckeren et Boclaert.

DEUXIÈME BRIGADE.

35e bataillon de chasseurs à pied. . . . . Lieutenant-colonel Goethals ;
3e, 12e, 13e bataillons d'infanterie de ligne, lieutenants-colonels L'Honneux, Aberson et Baggelaer ;
3e et 10e bataillons de milice. . . . . Lieutenants-colonels Pabst et Brade.

Digitized by Google

Napoléon qu'il lui serait possible de surprendre les troupes alliées dans leurs cantonnements, lorsque le 15, à 6 heures du matin, le général Bourmont, commandant la 3e division du 4e corps, après avoir pris communication de l'ordre de mouvement de l'armée, abandonna son drapeau et vint, honteux transfuge, joindre Blücher à son quartier-général de Namur. Cette défection qui, en affectant l'armée, mettait les Prussiens en éveil, contribua sans doute à les sauver d'une entière destruction. Bientôt les colonnes françaises franchissent la frontière, l'aile gauche attaque et chasse l'ennemi de Thuin et de Ham-sur-Heure, et s'avance sur Marchienne-au-Pont, tandis que le centre et la droite menacent Charleroy et Châtelet. Pressés de toutes parts, les Prussiens, après une vigoureuse résistance, furent rejetés au delà de Marchienne, puis bientôt de Marcinelle, de Charleroy, et enfin des positions qu'ils avaient prises en avant de Gosselies, et qu'ils n'avaient cédées qu'après avoir éprouvé des pertes considérables. Du côté de Gilly, la défense avait été plus opiniâtre encore, car un défilé que l'armée française avait à franchir présentait à l'ennemi un point de résistance formidable. Napoléon, obligé de s'y porter pour renverser l'obstacle, fit sabrer par le général Letort, qui y trouva une mort glorieuse, les carrés prussiens, qui, à 8 heures du soir, abandonnèrent le théâtre du combat et se retirèrent sur Fleurus.

Tandis que l'Empereur triomphait le 16 dans les plaines de St-Amand et de Ligny des forces du maréchal Blücher, le prince de la Moskowa, commandant l'aile gauche de l'armée française, se portait sur les Quatre-Bras à la tête de 22,000 hommes, et rencontrait sur les hauteurs de

Digitized by Google

Frasnes la division néerlandaise du général Perponcher, qui avait été complétée à 10 heures du matin par l'arrivée de quelques troupes sous les ordres du prince d'Orange. Loin de déployer en cet instant la vigueur sur laquelle Napoléon avait compté, Ney, ne connaissant pas les forces qu'il avait devant lui, se contenta d'engager ses tirailleurs, qui après avoir fait reculer les avant-postes ennemis, furent maintenus par l'opiniâtreté des faibles colonnes conduites par le prince d'Orange. Un effort du maréchal, conduit avec la volonté inflexible qu'il avait montrée jusqu'alors, lui eut permis d'anéantir les forces qui lui étaient opposées : mais soit qu'il fût inquiété par la canonnade qui grondait sur sa droite, à Ligny, soit qu'il craignît en cet instant de s'engager trop avant lorsque Napoléon pouvait réclamer son concours, toujours est-il qu'il manqua de résolution, et que cette circonstance permit aux troupes anglaises et brunswickoises de se porter en avant pour appuyer le prince d'Orange, et empêcher que les communications établies entre les Anglais et la droite de l'armée prussienne vers Sombreffe ne fussent interrompues.

Le bataillon de chasseurs (n° 36) dont M. Capiaumont faisait partie, occupait encore Nivelles. Son colonel, ayant une dépêche importante à faire parvenir au général comte de Bylandt, parti avec le 27e bataillon de la même arme pour se rendre aux Quatre-Bras, le chargea d'une reconnaissance vers Houtain-le-Val, où le général devait se trouver, afin de lui remettre en même temps la pièce qui fut confiée à sa garde. Connaissant parfaitement le pays qu'il allait parcourir, M. Capiaumont rejoignit ce commandant de brigade à la hauteur du bois de Boussu, près de la ferme

Digitized by Google

de Germioncourt, et il accomplissait à peine sa mission, lorsque les premiers boulets de l'artillerie française vinrent mourir aux pieds de l'état-major du général. A quinze cents pas environ, une colonne impériale s'avançait rapidement; s'adressant alors au commandant des chasseurs n° 27, le lieutenant-colonel Groenenbosch, M. Capiaumont lui exposa la situation dans laquelle il se trouvait. Celui-ci l'engagea à prendre place dans le bataillon sous ses ordres en attendant l'arrivée de la 3me division. Il était alors une heure environ; l'approche des Français, leurs démonstrations toujours plus menaçantes, annonçaient une collision prochaine. En même temps, deux bataillons anglais prenaient position à la droite de la troupe du colonel Groenenbosch, formée en colonne par pelotons en avant de la lisière du bois de Boussu et d'un chemin creux, lorsqu'une brigade de cavalerie, composée de lanciers de la garde impériale et du 6e régiment de chasseurs à cheval, s'avançant avec la rapidité de l'éclair, couverte par le bois, joignit ces bataillons avant qu'ils eussent pu se former en carrés, les rompit et les eût détruits entièrement, si leurs débris ne se fussent jetés dans le bois et dans le chemin creux, qui seuls parvinrent à arrêter l'impétuosité de cette charge vigoureuse.

Le début était rude et malheureux; le chef du 27e bataillon avait été renversé de cheval et s'efforçait de rallier les débris de son bataillon, écrasé par cet ouragan de cavalerie; le colonel anglais sir Robert Macara tué, et son drapeau enlevé par un lancier français; la moitié des soldats qui un instant avant composaient la colonne étaient tués, blessés ou prisonniers, les restes abrités dans le bois

Digitized by Google

de Boussu, se maintinrent dans ces positions, car Ney, nous l'avons dit déjà, n'engagea que tardivement les forces dont il pouvait disposer. Wellington arrivé à une heure et demie sur le lieu du combat, s'attendait à une attaque générale : « Si l'ennemi, disait-il, au prince d'Orange, a plus « d'une division, nous ne pourrons jamais tenir. » Bientôt après, examinant à l'aide d'une longue vue les dispositions du prince de la Moskowa, il ajoutait : « J'ai fait la guerre « aux Français en Espagne assez longtemps pour connaî- « tre leurs habitudes et leur organisation. Ce n'est pas « un simple général de division qui commande ; je vois « trop d'officiers d'état-major..... C'est un maréchal, un « corps d'armée que nous avons devant nous. S'il attaque « nous sommes perdus. N'importe, il faut tenir ici jusqu'au « dernier homme, c'est la clef de la position. »

Ney, qui au début de l'action aurait pu, par un mouvement hardi, briser l'obstacle qu'il avait devant lui, se trouva bientôt en présence de forces nombreuses, qui s'augmentant rapidement lui présentèrent enfin une barrière infranchissable. Les débris du 27e bataillon de chasseurs, dans les rangs duquel combattait fortuitement M. Capiaumont, et des deux bataillons anglais qui avaient été si maltraités, avaient été soutenus par des troupes de Nassau, etc. ; attaqués vivement à six heures du soir, par la division du prince Jérôme Bonaparte, appuyée sur la chaussée d'une brigade de cuirassiers sous les ordres du comte de Valmy, ils étaient parvenus néanmoins à se maintenir dans la partie supérieure du bois et à faire éprouver des pertes sensibles à cette colonne de cavalerie. A la nuit tombante, les brigades des gardes anglaises et du général

Digitized by Google

Alton, étant arrivées lorsque le prince de la Moskowa engageait toutes ses réserves, le maréchal dut se résoudre à laisser les Quatre-Bras aux alliés, et à se retirer sur les hauteurs de Frasnes.

Le duc de Wellington avait appris le 17 la défaite des Prussiens à Ligny et menacé d'être écrasé par l'empereur Napoléon, il se décida à ordonner la retraite sur Bruxelles. La 3e division des Pays-Bas, restée à Nivelles le 16, reçut l'ordre de se concentrer à Braine-Lalleud, et M. Capiaumont, après avoir repris son escorte réduite à neuf hommes par les combats de la veille (1), la rejoignit à Braine, fut dirigé vers les avant-postes où se trouvait sa compagnie, et dès le 18 au matin, il eut à soutenir quelques escarmouches avec les patrouilles du général Reille. Vers midi le premier coup de canon, parti des lignes françaises, retentit dans l'immense plaine de Mont-Saint-Jean ; mais sans nous attacher dans cette biographie à suivre pas à pas toutes les péripéties de la bataille, nous ne pouvons nous empêcher de jeter un coup d'œil sur les opérations de la division néerlandaise dans laquelle combattait M. Capiaumont.

Cette division, composée de troupes de nouvelles levées, mais dont les cadres étaient éprouvés par de longues années de guerre, placée en colonne par divisions à l'extrême

(1) Nous croyons devoir faire remarquer ici que M. Capiaumont ne s'est trouvé mêlé aux événements qui viennent d'être retracés, que par une circonstance fortuite ; l'approche de la cavalerie française l'ayant empêché de rejoindre immédiatement sa division, il prit place dans le bataillon du lieutenant-colonel Groenenbosch, qui le lendemain lui remit un billet constatant la part qu'il avait prise à la sanglante affaire qui venait d'inaugurer la campagne.

Digitized by Google

droite de l'armée alliée, vit ses rangs décimés par les feux terribles de l'artillerie française du 2e corps, et sa bonne contenance ne se démentit pas lorsque, vers cinq heures du soir, elle dut se former en carrés pour résister aux charges successives et tumultueuses des cavaliers de Milhaut et de Kellermann. Murat manqua à la France dans cette journée pour donner à cette arme décisive un ensemble qui la rend si redoutable en un jour de bataille, et il est à présumer que sa présence à Waterloo, en donnant plus de force à la cavalerie française, eût précipité peut-être le dénoûment et changé la face des événements. Lorsqu'à huit heures du soir Napoléon, après avoir repoussé les Prussiens de Bulow, voulut par un suprême effort appuyer ses immortels cuirassiers qui venaient de se couvrir de gloire, en portant quatre bataillons de la moyenne garde à l'encontre des alliés, et que les troupes de Reille se furent jointes à ces glorieux soldats qui disputaient aux colonnes de l'Europe l'empire du monde, le canon de Blücher, trompant la poursuite de Grouchy, retentit tout à coup vers Plancenoit. Mais la phalange impériale s'est ébranlée et gravit le plateau de Mont-Saint-Jean, occupé par le centre droit de l'armée coalisée. Cette troupe d'élite s'avance rapidement l'arme au bras; déjà elle aborde la première ligne fatiguée qui ploie sous le choc, lorsque le général Chassé, s'apercevant que les munitions manquaient à l'artillerie anglaise (1), et jugeant combien ce moment était critique, harangue sa division (3e division belge), fait former sa pre-

(1) Les batteries anglaises du corps d'armée de lord Hill, qui défendaient le plateau à la droite de Mont-Saint-Jean, se virent forcées de discontinuer leur feu ayant épuisé toutes leurs munitions.

Digitized by Google

mière brigade en deux colonnes, et la fait marcher en avant ainsi qu'une batterie d'artillerie légère belge, sous les ordres du major Vandersmissen, afin d'arrêter la marche de la garde impériale. La batterie précède l'attaque, foudroie et brise la redoutable colonne de grenadiers, tandis que l'infanterie s'élançant au pas de charge arrive sur le plateau, et, par ses terribles feux de mousqueterie, oblige cette valeureuse légion à s'arrêter. En cet instant la 2e brigade de cette division, appuyée par la cavalerie alliée qui s'était placée en échelons, vint soutenir le mouvement offensif de la 1re brigade, et les grenadiers de la garde, dont deux bataillons viennent d'être entièrement détruits, sont repoussés en désordre au delà du château et de la ferme d'Hougoumont. Bientôt toute l'armée française prononce sa retraite dans la direction de Genappe et de Charleroy, après avoir tenté vainement de conserver ses positions ; le bataillon de chasseurs belges, dont faisait partie M. Capiaumont, occupa lors de la retraite des colonnes impériales, le plateau de Mont-Saint-Jean ; les autres parties de cette division, qui décida le sort de la journée et donna la première le signal de la victoire, occupèrent les abords de la ferme et du château précités (1).

(1) « Journée incompréhensible ! concours de fatalités inouïes, » a dit Napoléon. » Y a-t-il eu trahison? n'y a-t-il eu que malheur? Et pourtant tout « ce qui tenait à l'habileté avait été accompli ! Singulière campagne où j'ai vu « trois fois s'échapper de mes mains le triomphe assuré de la France ! Sans la « désertion d'un traître (Bourmont) j'anéantissais mes ennemis en ouvrant la « campagne ; je les écrasais à Ligny si la gauche eût fait son devoir ; je les « écrasais à Waterloo si ma droite ne m'eût pas manqué. Singulière campagne « où, malgré la plus horrible catastrophe, la gloire du vaincu n'a point souffert, « ni celle du vainqueur augmenté. La mémoire de l'un survivra à sa destruc« tion, la mémoire de l'autre s'ensevelira peut-être dans son triomphe ! »

Digitized by Google

Le 19 juin, l'armée coalisée ne trouvant devant elle aucune force capable d'arrêter ses allures menaçantes, se prépara à envahir la France et à marcher une seconde fois sur Paris, tandis que les colonnes impériales se ralliaient du côté de Laon. M. Capiaumont, placé avec le 36e bataillon de chasseurs dans les rangs du corps d'armée commandé par lord Hill, fut dirigé sur Bavay, où il entra avec l'armée victorieuse, et les habitants de cette cité ont conservé sans doute des souvenirs douloureux du passage des Anglais. Poursuivant alors la marche tracée par les chefs de la coalition, il coopère à l'enlèvement de Péronne et de Cambrai, pris par escalade, et tandis qu'il se dirige vers l'intérieur de la France, le Quesnoy est enlevé par la 1re division de l'armée des Pays-Bas, sous les ordres du lieutenant général Stedman; le prince Frédéric s'empare de Condé, de Bouchain, de Valenciennes, et l'armée prussienne, commandée par le feld-maréchal Blücher, pénètre sur le territoire français le 21 juin, s'empare successivement d'Avesnes, de Guise, de Compiègne, et après avoir livré des combats sanglants à Crépy, à Villers-Coterets, à la Ferté-Milon et enfin à Nanteuil, elle se présente le 29 aux abords de Paris, et opère sa jonction le lendemain 30 avec l'armée anglo-belge, qui venait de combattre encore dans les plaines de Saint-Denis.

L'armée française du Nord arrivait sous les murs de la capitale. Fière de verser encore son sang pour la cause de la patrie en deuil, elle attendait avec anxiété le coup de canon qui devait donner le signal des combats. Le brave général Excelmans venait d'enlever onze cents cavaliers prussiens près de Velisy, tout semblait annoncer une lutte

Digitized by Google

prochaine, à laquelle chacun apporterait son tribut, lorsque le gouvernement provisoire et le prince d'Eckmühl obligèrent la nation et l'armée à s'incliner sous la loi d'un traité que l'on peut sans être taxé d'inconséquence appeler ignominieux. Le 36e bataillon de chasseurs belges occupait les avant-postes de l'armée de Wellington, derrière le canal de l'Ourcq, à la Villette, ayant en face de lui les buttes Chaumont et Montmartre, occupées par les colonnes françaises, et prit position le 3 juillet dans le bois de Boulogne près de Passy, poste qu'il tenait encore lorsque les défenseurs du trône impérial et de la gloire de la France furent dirigés sur les bords de la Loire. Les monarques alliés entrèrent donc dans Paris, et après avoir assisté au défilé des 200,000 hommes venus du nord de l'Europe, M. Capiaumont prit ses cantonnements avec son bataillon à Saint-Gratien dans la vallée de Montmorency. Sa conduite dans cette campagne avait depuis longtemps déjà fixé l'attention de ses chefs, il reçut peu de jours après le brevet de lieutenant en second, en récompense des services qu'il avait rendus (1), et fut désigné pour servir au 43e bataillon d'infanterie nationale, alors près de Bouillon avec le 2e corps de l'armée prussienne, sous les ordres du prince Auguste

(1) « Le lieutenant général Goethals, commandant la 2e division territoriale, « déclare par la présente, que commandant en 1815 le bataillon de chasseurs « n° 36 au service des Pays-Bas, il a parfaitement connu M. le colonel Capiau- « mont, qui a servi avec beaucoup de distinction pendant tout le temps qu'il a « été placé sous ses ordres, et que notamment à la bataille de Waterloo, sa « conduite à été telle, qu'il eût reçu la décoration de l'ordre de Guillaume, si « un brevet de sous-lieutenant ne lui avait été accordé après la prise de Paris, « en récompense de son mérite.

« Fait à Anvers le 22 juin 1843.

« Ch. Goethals. »

Digitized by Google

de Prusse, chargé de faire le siége et d'enlever les places fortes que la grande armée des alliés avaient dépassées dans sa marche sur Paris. Après la remise de cette place, et la prise vers les frontières du Nord des forteresses de Sedan et de Charleville le 29 juin, de Maubeuge le 12 juillet, de Landrecies le 21, de Mariembourg le 28, de Philippeville le 9 août, de Mezières le 10, de Rouvroy le 16, de Longwy le 14 septembre et de Montmédy le 19; après la conclusion du traité de paix signé le 20 novembre entre Louis XVIII et les monarques alliés, M. Capiaumont rentra en Belgique avec l'armée des Pays-Bas, occupa Namur pour faire partie d'un corps d'observation placé sous les ordres du général Évers, et dirigé sur Venloo en 1816, il fut nommé premier lieutenant à la 14e division d'infanterie à Maestricht, le 28 décembre 1826 et fut désigné le 16 août 1829 pour servir au 2e bataillon de chasseurs d'élite, faveur dont l'armée des Pays-Bas faisait un cas d'autant plus grand, qu'elle n'était accordée qu'à des officiers d'un mérite reconnu.

La révolution de Juillet en France avait précipité Charles X de son trône. Cet événement, qui le premier déchirait les traités de 1815, jeta par toute l'Europe une anxiété profonde, et les provinces belges qui présentaient deux camps bien distincts, les libéraux et les catholiques, se réunirent pour battre en brèche le pouvoir des Nassau. M. Capiaumont, alors en garnison à Bruxelles, attaché par l'honneur du soldat au drapeau qu'il servait depuis quinze années, ne tarda pas à être mêlé à la lutte qui se préparait, et appelé pendant la nuit du 25 août à sauver de la dévastation l'hôtel du directeur de la police M. de Knyff-Gon-

Digitized by Google

treuil, il parvint, à la tête d'un peloton de chasseurs, à expulser les émeutiers du lieu où ils s'étaient retranchés, et reçut presque à bout portant un coup de pistolet, dont la balle fort heureusement ne fit que lui effleurer le cou. Le 27 ayant été chargé par le général comte de Bylandt d'une mission assez importante, il avait reçu pour escorte quinze gardes communaux d'une fidélité douteuse, qui au Treurenberg, à l'approche d'un rassemblement nombreux, se dispersèrent, laissant l'officier de chasseurs aux prises avec une populace furieuse, qui voulait l'obliger à ôter sa cocarde. Dans ces terribles instants, et voyant les haches et les sabres levés de toutes parts sur sa tête (1), le courage de M. Capiaumont grandit avec le péril et l'épée à la main pour contenir les plus acharnés, il parvint jusqu'à la caserne des Annonciades, rassembla deux compagnies de grenadiers et un escadron de cavalerie cernés par le peuple et conduisit ce détachement sur la place des Palais, pour appuyer la défense des abords du Parc.

Le 1er septembre, il faisait partie des troupes préposées à la garde du palais du prince d'Orange; l'on se rappelle sans doute les dangers et les insultes auxquels ce prince loyal de cœur et de caractère fut en butte. Après avoir franchi à cheval de nombreuses barricades, poursuivi par les imprécations d'un peuple qu'il avait tant aimé, il était enfin arrivé à son palais suivi d'un seul officier. Ému

(1) Il importe d'établir ici que les rassemblements tumultueux qui se formèrent à Bruxelles dans les jours d'émeutes, étaient composés en grande partie d'individus à mine rébarbatives étrangers à la capitale. Celui dont il est fait mention ici était de ce nombre, et M. Capiaumont ne fut sauvé d'une mort certaine, que parce qu'il fut protégé par plusieurs Bruxellois.

Digitized by Google

par l'attitude menaçante d'une ville où il avait passé de si heureux instants, sachant que l'intention des insurgés était de s'emparer de sa personne comme d'un otage qui pouvait servir d'un grand poids dans la marche des événements, et résolu de se soustraire aux violences qu'on pourrait lui imposer, il interrogea son aide de camp, le colonel baron de Roisin, pour connaître les dispositions des officiers et des soldats qui se trouvaient dans son palais. Celui-ci peu rassuré, car les défenseurs étaient privés de munitions, et médiocrement satisfait du manque d'homogénéité des troupes composées de Belges et de Hollandais, expliqua toute sa pensée, mais il fit l'éloge du lieutenant Capiaumont, qui avait donné dans les jours précédents des preuves de dévouement et de fermeté. Le prince, l'ayant fait appeler, demanda à notre compatriote s'il pouvait confier sa vie à son honneur et à sa loyauté, et sur sa réponse affirmative, il lui remit le commandement de son palais. Cette preuve de confiance dans un soldat belge, qui honorait autant le prince que l'officier à la merci duquel il se plaçait, bien qu'elle ne permît pas à celui-ci de donner de nouveaux témoignages de bravoure, mérite cependant d'être mentionnée.

L'effervescence populaire prenait chaque jour un développement plus formidable ; déjà le mot de séparation était dans toutes les bouches, et d'heure en heure la situation devenait plus embarrassante. Entouré d'hommes dévoués qui l'engageaient à laisser la capitale sous la protection des gardes bourgeoises, le prince d'Orange se mit à la tête des troupes de la garnison et partit le 3 septembre à trois heures de relevée, pour rejoindre le prince Fré-

Digitized by Google

déric, arrivé récemment à Vilvorde avec l'armée royale, afin de maintenir la capitale du Brabant dans l'obéissance. Le 2e bataillon de chasseurs d'élite, dont faisait partie M. Capiaumont, établit son bivouac aux environs de Vilvorde, et prit position le 21 sur la route d'Éver à Dieghem et à Bruxelles, où il eut à soutenir plusieurs engagements très-vifs contre les volontaires belges. Le 23, chargé du commandement de sa compagnie en l'absence du capitaine, il marchait en tête de la colonne de gauche sous les ordres du général Post, contribuait à enlever la porte de Louvain, et s'élançant alors sur la droite avec cent hommes environ de sa compagnie, il s'empara du poste de l'Observatoire, d'une pièce de canon, de la place des Barricades, et enfin de la rue Notre-Dame aux Neiges, où il reçut un coup de feu à bout portant dans la jambe gauche à l'instant où il enlevait une barricade sur cette partie du champ de bataille.

Transporté au deuxième étage d'une maison voisine par deux chasseurs de sa compagnie, il fut bientôt menacé d'être enlevé par le flux et le reflux des combattants, surtout lorsque les insurgés obtenaient quelques avantages sur les troupes royales. Dans un de ces moments critiques, la porte de cette maison céda sous les coups redoublés des assaillants, qui s'élancèrent dans la maison pour s'emparer de l'officier qu'ils avaient vu tomber. Mais M. Capiaumont transporté par les deux chasseurs en haut de l'escalier tortueux, le pistolet au poing, soutenu par ces hommes auxquels il avait fait entrevoir le sort qui leur était réservé, étendit sans vie le premier qui tenta de s'élancer sur lui pour le percer de sa baïonnette. Cette démonstration

Digitized by Google

énergique arrêta les assaillants, les fit reculer et dans la soirée les insurgés durent se replier à l'approche de nouveaux renforts envoyés aux troupes royales. Quelques instants après un armistice ayant été conclu, plusieurs membres de la famille du lieutenant Capiaumont, parvenus à connaître le lieu de sa retraite, le firent transporter dans un faubourg, afin de le mettre à l'abri des dangers qui pouvaient se présenter encore.

Dès le lendemain, la lutte avait repris avec un nouvel acharnement, et le 2e bataillon de chasseurs d'élite, composé presque exclusivement de Belges qui combattaient quoiqu'à regret contre des concitoyens, se soumit aux dures nécessités de l'honneur du drapeau et se trouva toujours au poste le plus périlleux. Le 27 septembre le prince Frédéric ayant évacué la capitale du Brabant reprit d'abord ses positions du 21, et occupa successivement Walhem, Duffel, Lierre, Boom, les rives de la Nèthe et le Rupel. M. Capiaumont, transporté à Louvain puis à Anvers, au milieu des bandes d'insurgés qui de toutes parts battaient la campagne, reçut enfin dans cette dernière ville des soins nécessités par la gravité de sa blessure, car l'on ne fit l'extraction de la balle que seize jours après qu'il en avait été frappé. Il assista aussi au bombardement de cette grande cité par l'artillerie de la citadelle et de la flotte des Pays-Bas; le 27 octobre il vit les flammes, attisées par les Hollandais, s'élever dans différents quartiers de la ville, et comprit dès lors qu'il ne pouvait plus donner le concours de son épée dans cette lutte affreuse contre la Belgique, sa patrie, et qu'il devait se retirer dans ses foyers. Il sollicita donc sa démission du service des Pays-Bas, et le colonel Éverts, soldat d'un

Digitized by Google

grand mérite, ancien officier dans la garde de l'empereur Napoléon, lui écrivit à ce sujet une lettre extrêmement flatteuse (1), car elle démontre toute la loyauté de l'homme que j'aime à suivre dans sa belle carrière.

La Belgique commençait enfin à sortir du chaos qui accompagne toujours toute commotion populaire ; l'indépendance de la patrie était proclamée ; M. le baron Surlet de Chokier appelé à la régence du royaume, et l'armée belge elle-même, formée des débris de corps d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie de l'armée des Pays-Bas, et de quelques corps de volontaires, commençait à prendre une forme distincte. Le général Daine, placé à la tête des colonnes destinées à opérer sur les bords de la Meuse, établit alors son quartier général à Hasselt ; M. Capiaumont, cédant aux sollicitations d'amis dévoués et d'hommes influents, consentit à reprendre les armes pour son pays, et fut nommé au mois de décembre 1830, capitaine aide de camp du commandant de cette armée, dont une petite colonne venait d'enlever avec autant de courage que de bonheur la for-

« Westwesel, octobre 1830.

(1) « Mon cher Capiaumont, j'ai reçu bien à regret votre demande de dé-
« mission, car votre conduite brave et éminemment loyale dans ces temps
« difficiles a été telle, que vous avez laissé une impression très-agréable auprès
« de vos camarades et de vos chefs. En nous quittant, vous perdez des avantages
« certains, car vous avez des droits à la place de capitaine par la démission de
« Théffry (1), que je vois aussi partir à regret, et quant à la croix à laquelle
« vous avez de si justes titres et que vous avez bien méritée, vous seriez le
« premier qui la recevrait, si vous restiez avec nous. . . . . .
. . . . . .

« Lieutenant-colonel Évents. »

(1) Aujourd'hui membre de la Chambre des Représentants.

Digitized by Google

teresse de Venloo, et bloquait étroitement la ville de Maestricht, défendue par le général Diebets. Ces troupes se composaient sur la rive gauche de la Meuse de quelques bataillons des 2e et 11e régiments d'infanterie de ligne, sous les ordres des colonels Dollin-Dufresnel et H. L'Olivier, des compagnies franches des chasseurs Chasteler (1), des amis du peuple (2), de la légion belge de Londres (3), de deux compagnies franches tournaisiennes (4), d'une compagnie de volontaires maestrichtois (5), d'une compagnie franche namuroise (6), d'une dinantaise (7), d'une de Bruxelles (8), de tirailleurs du Hainaut et d'une compagnie de cavalerie. Le 25 décembre il fut appuyé sur la rive gauche par la brigade du général Mellinet, composée de quatre corps francs, d'une batterie d'artillerie et d'un détachement de pontonniers. Cette colonne de volontaires, dont les bataillons obéissaient aux majors Schavaye, Braives, Black, Paumen et au capitaine Dufossé, partie de Bruxelles le 1er octobre, avait obtenu des succès assez importants sur l'arrière-garde du prince Frédéric, aux ordres de Saxe-Weimar, à Walhem, Berchem, Vieux-Dieu, et s'était particulièrement distinguée à la prise de la ville d'Anvers. Se portant alors sur Westwesel, puis sur Maestricht, elle avait passé la Meuse à Visé et pris ses cantonnements partie sur la rive droite à Hotem, Merxem, Heren et Fauquemont, siége du quartier général, partie sur

(1) Capitaine Bourdeau.
(2) id. Hovelt.... le Roi en faisait beaucoup de cas.
(3) Major Charlier.
(4) Capitaines Bergé et A. Renard.
(5) id. Dothey.
(6) id. Lamury.
(7) id. Coureux.
(8) id. De Bellemare.

Digitized by Google

la rive gauche à Amby et Lanaeken, afin de compléter le réseau infranchissable qui étreignait la ville de Maestricht.

La garnison, nous l'avons vu déjà, était placée sous les ordres du général Diebets; elle avait tenté plusieurs sorties malheureuses, au nombre desquelles nous devons signaler l'attaque du château de Caster, sur la rive gauche, défendu par les chasseurs du Chasteler et par une compagnie de voltigeurs du 11e de ligne, sous les ordres du lieutenant Belche, qui dans cette journée mérita bien de la patrie. Mais loin d'être découragés par l'insuccès de leurs premiers essais, les défenseurs de la place tentèrent de nouveaux et infructueux efforts les 26 et 30 décembre. Le blocus se resserra bientôt avec une nouvelle vigueur; déjà le commandant en chef de l'armée belge après avoir établi des communications avec la ville assiégée se préparait à enlever le fort Saint-Pierre qui la domine, et M. Capiaumont était désigné pour prendre le commandement des colonnes d'attaque, lorsque le 19 janvier il reçut l'ordre du gouvernement provisoire de lever le blocus et de regagner les positions qu'il occupait le 21 novembre précédent! Daine dut obéir en gémissant; l'armée et surtout les volontaires manifestèrent hautement leur improbation (1), le général

(1) Quelques corps francs établis sur la rive droite commandés par le général Mellinet, voulaient marcher sur Bruxelles et y proclamer la république. Des dispositions vigoureuses furent prises pour barrer le passage à ces troupes et les empêcher de franchir la Meuse. Cependant on parvint, à force de ménagements et de prudence, à prévenir une collision entre les troupes nationales; au mois de février les corps francs de la rive droite repassèrent la Meuse et occupèrent de nouveaux cantonnements à Bilzen, Maseyck et Ruremonde. Mellinet, traduit devant la haute Cour militaire pour quatre chef d'accusation, non-seulement ne fut point inquiété, mais le gouvernement provisoire lui

Digitized by Google

perdit en un instant la popularité qu'il avait su acquérir, et la défiance pénétra dans tous les rangs. C'est de cette époque aussi que datent les malheurs qui ont frappé successivement notre armée.

Le gouvernement provisoire, voulant effacer autant que possible la mauvaise impression produite par cet ordre nécessaire peut-être, mais qui arrachait à l'armée de la Meuse un trophée assuré, chargea le général de brigade Goblet, alors commissaire général de la guerre, d'adresser au commandant en chef et à ses soldats des félicitations sur le courage et l'abnégation dont ils n'avaient cessé de donner des preuves pendant toute la campagne. Cette lettre, datée du 23 janvier 1831, contenait les passages suivants..... « Veuillez témoigner à vos braves soldats la « satisfaction du gouvernement pour leur conduite mo- « dérée dans des circonstances que leur exaltation et leur « courage devaient leur rendre bien pénibles à supporter ; « déjà la Belgique recueille les fruits de leur soumission, « et l'Escaut, libre depuis le 21, permet à nos bâtiments « nationaux de rouvrir pour nos concitoyens les sources « de la prospérité nationale. C'est à la fidélité de nos « troupes à remplir leurs engagements que sont dus ces « résultats avantageux : c'est une belle gloire que de « coopérer à assurer les bases de la fortune publique. »

La levée du blocus de Maestricht fut bientôt suivie de

confia le commandement militaire de la province de Namur. C'est à cette nomination que le pays doit la perte de 60 braves soldats, qui, séduits par des idées républicaines, perdirent la vie dans une révolte excitée par ce général dans son commandement.

Digitized by Google

l'appel sous les drapeaux des jeunes soldats destinés à compléter les différents corps dont l'organisation avait été décrétée par l'arrêté du 27 octobre 1830, et du licenciement de quelques corps francs, dont l'indiscipline avait parfois donné naissance à des atteintes graves aux obligations hiérarchiques de toute armée bien organisée. Cependant cette mesure n'atteignit pas entièrement le but que l'on s'était proposé, car elle frappa entre autres la compagnie de cavalerie dite *Cosaques de la Meuse,* et la légion belge de Londres (1), qui toutes deux avaient rendu des services réels à la cause de l'indépendance nationale. Les aides de camp du général Daine étant chargés de mettre à exécution les ordres de l'autorité supérieure relatifs au licenciement des corps francs, M. Capiaumont résolut alors de conserver à l'armée permanente un noyau de cavaliers d'élite, dont les services étaient méconnus ; il prépara en conséquence un projet d'organisation de la première de ces compagnies franches sous le nom de guides de l'armée qui accordait aux soldats qui la composaient quelques avantages honorifiques, et se rendit ensuite à Bruxelles, où il parvint à force d'actives et incessantes démarches à faire adopter par le gouvernement le travail qu'il avait élaboré, et à conserver ce petit corps de cavalerie, dont il reçut provisoirement le commandement supérieur en dehors de ses fonctions d'aide de camp, et qu'il fut chargé d'organiser, d'équiper et d'instruire, d'après les intentions formulées

(1) Cette légion était composée exclusivement de soldats belges, et n'avait reçu cette dénomination que pour faire supposer sans doute que le gouvernement Anglais n'était pas étranger au mouvement qui avait affranchi notre pays.

Digitized by Google

dans l'arrêté du mois de février 1831, pris en sa faveur.

Les mesures adoptées par le capitaine Capiaumont furent couronnées d'un entier succès, car dès le mois de juin suivant il put remettre au brave capitaine Ory, le commandement de l'escadron-compagnie qu'il venait de former, et qui présentait alors un effectif de 74 cavaliers éprouvés, qui se distinguèrent particulièrement à Kermpt, furent attachés à l'état-major général de S. M. par un arrêté spécial du 19 août 1831, et devinrent plus tard le noyau du beau régiment des guides que notre armée possède encore aujourd'hui (1). Chargé à la même époque d'organiser régulièrement, sous la dénomination de bataillon de tirailleurs de la Meuse, la légion belge de Londres, qu'il était parvenu à faire conserver, il apporta dans le choix des hommes et des officiers qui composèrent cette troupe un coup d'œil sûr, et il eut aussi la satisfaction de voir ce corps, qui sortait en quelque sorte de ses mains, se distinguer particulièrement aux combats de Hechtel et de Helechteren, pendant la campagne du mois d'août 1831 (2).

Le comte d'Hane de Steenhuyse venait de succéder au

(1) L'uniforme sévère de cet escadron de guides, se composait alors du kourtka bleu passe-poilé de drap rouge de distinction; épaulettes et aiguillettes rouges; chapska de drap noir orné d'un soleil avec foudre en cuivre jaune, panache rouge, pantalon bleu à bandes de drap rouge. L'équipement du cheval était semblable à celui de l'artillerie à cheval.

(2) Ce corps franc était commandé par le major titulaire Le Charlier; l'aide de camp Capiaumont y fit incorporer au mois de juin les compagnies franches tournaisiennes, de Namur, de Dinant, de Virginal, de Bruxelles et de Maestricht. Au mois d'août, l'habillement de ce bataillon n'était pas encore complété, et afin de satisfaire à une honorable susceptibilité, on lui laissa encore deux pièces de canon mal attelées et un obusier.

Digitized by Google

général Goblet, qui s'était retiré le 24 mars du département de la guerre : sous l'impulsion donnée par le nouveau ministre, l'on put croire que l'armée de la Meuse recevrait les secours en hommes et en matériel que son chef avait réclamés vainement jusqu'à cette époque. Du 24 mars au 17 mai, tous les corps francs de la Belgique prirent place dans les rangs de l'armée régulière ; plusieurs batteries d'artillerie furent complétées et attelées, et le général Daine espérait enfin parvenir à mettre en ligne des forces assez imposantes, lorsque les troubles qui éclatèrent dans différentes villes du royaume l'obligèrent à sacrifier au maintien de l'ordre une partie des forces dont il disposait pour la défense du territoire, ce qui réduisit à environ quatre mille hommes la totalité des troupes placées sous son commandement. Avec cette poignée de monde, il devait résister aux forces décuples de ses adversaires, qui comptaient alors dans le Brabant septentrional, la Zélande et Maestricht trois fortes divisions d'infanterie, une de grosse cavalerie, une brigade de cavalerie légère d'avant-garde, dont la masse réunie présentait, d'après des documents authentiques, un effectif de 38,813 combattants, 9,952 chevaux et 160 bouches à feu.

En présence des nombreuses colonnes ennemies qui venaient d'opérer leur concentration dans le Brabant septentrional, le capitaine Capiaumont, dont la position grandissait tout naturellement en raison du manque d'officiers et d'un chef d'état-major à l'armée de la Meuse, et qui par son activité et son dévouement s'était acquis des droits incontestables à la confiance de son général et du pays, le capitaine Capiaumont, disons-nous, crut devoir ouvrir

Digitized by Google

les yeux de son général sur la position critique de ses troupes, et faire tous ses efforts pour parer au danger qui chaque jour devenait plus menaçant; car l'instant de la reprise des hostilités approchait à grands pas. Le général Daine comprit toute la portée de ses avis et le chargea, le 31 mars, de se rendre à Bruxelles pour donner au régent du royaume une juste idée de l'état des choses, lui démontrer l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de conserver plus longtemps une base d'opérations aussi étendue, et combien serait grande la responsibilité qui pèserait sur lui, dans le cas probable où l'ennemi viendrait à prendre l'offensive. La lettre dont le capitaine Capiaumont était porteur, adressée à M. le baron Surlet de Chockier, contient des passages trop saillants pour qu'il ne soit point nécessaire d'en donner ici quelques extraits, qui prouveront que le général en chef et son aide de camp prévoyaient tout ce qui devait arriver à l'armée belge, si elle n'était point mise sur un pied convenable, et si on ne lui faisait prendre position derrière le Demer, dans les environs de Diest. Le mois d'août suivant vint confirmer ces tristes appréhensions, mais cette pièce restera debout comme un témoignage vivant qui disculpera au moins le général Daine aux yeux de la postérité du reproche d'imprévoyance, et nos soldats de celui de n'avoir pas soutenu leur antique réputation de valeur, tandis qu'elle fera retomber sur les vrais coupables les résultats malheureux de cette courte compagne de 1831, très-peu connue de l'armée et du peuple belge.

Digitized by Google

Cette pièce était conçue en ces termes :

« Quartier général de Tongres, le 31 mars 1831.

Monsieur le Régent,

. . . . . .

« Des troubles récents ont nécessité l'envoi à Liége de « deux bataillons et de deux autres à Bruxelles ; de sorte « qu'il ne m'en reste plus que quatre avec deux escadrons « du 1er régiment de chasseurs à cheval, une compagnie « de lanciers et une forte batterie attelée, commandée par « le capitaine Blondeau : voilà l'effectif de l'armée de la « Meuse, car il serait difficile de compter sur les volon- « taires du général Mellinet, que l'on organise. L'on exi- « gera peut-être beaucoup de mon expérience avec des « moyens si exigus ; on me promet de renforcer mon « armée, on m'annonce depuis quatre on cinq mois l'envoi « de nouveaux bataillons, de plusieurs escadrons, de trois « nouvelles batteries ; mais l'envie et l'intrigue leur font « prendre une autre route que le Limbourg. Cependant, « l'ennemi *a concentré ses forces en une masse compacte.* « *S'il vient se placer hardiment entre l'armée qui se trouve* « *dans la province d'Anvers et la mienne, il peut ravitailler* » *Maestricht et nous battre séparément avant que nous ayons* « *pu nous joindre, parce que partout il nous sera supérieur ; que* « *nous sommes disséminés, dispersés même sur une base* « *d'opération trop étendue,* et qu'il n'y a point encore d'unité

Digitized by Google

« ni d'ensemble dans nos opérations. Nos soldats sont « braves et dévoués, mais que pourraient-ils contre des « forces quintuples; je ne redoute point les chances des « combats, mais je crains d'être déshonoré parce que l'on « attend beaucoup de nous avec des moyens nuls! » .....

Il était impossible de mieux prévoir les résultats funestes qui devaient naître des ordres contradictoires, et toujours en opposition avec les plus simples notions de la guerre, que le gouvernement du régent se plut à donner au commandant en chef de l'armée de la Meuse; il était impossible aussi d'employer des termes plus précis pour éclairer le pouvoir sur l'imminence du danger. Mais les pressantes sollicitations de M. le capitaine Capiaumont ne triomphèrent qu'imparfaitement du mauvais vouloir, des arrière-pensées de quelques hommes appelés à prendre dans leurs mains les rênes du gouvernement, et qui évidemment oublièrent la sainteté de leur mission au profit d'une cause perdue sans retour; car deux mois plus tard, au 1er juin 1831, la petite armée de la Meuse, divisée en trois brigades d'infanterie, une faible brigade de cavalerie, une batterie d'artillerie, et une compagnie de mineurs, ne présentait qu'un effectif de 8,678 combattants, 747 chevaux de troupes et de trait, mais tellement disséminé par ordre supérieur sur une étendue de vingt lieues, qu'il était impossible à son commandant de réunir rapidement à un moment donné, des forces capables de résister avantageusement à une attaque de l'ennemi (1). Plusieurs circons-

(1) La première brigade, commandée provisoirement par le colonel Van den Broeck, vieux soldat de l'Empire, occupait Brée, Grootroy, Reppel,

Digitized by Google

tances contribuaient encore à rendre plus difficile la position de ce petit corps d'armée ; dans ce nombre il faut citer le manque de généraux de brigade, d'officiers d'état-major si indispensables à un commandant en chef, d'un corps d'intendance bien organisé, d'une ambulance attelée, d'effets de campement, de caissons d infanterie, d'un parc de réserve, et d'objet essentiels, pour l'obtention desquels le général Daine fit d'inutiles démarches (1) Le 12 juin, le baron de Failly ayant remplacé le général d'Hane de Steenhuyse au ministère de la guerre, le commandant de l'armée de la Meuse chargea encore son aide de camp

Bochholt, Weert, Nederweert, Ruremonde, Sittard, Maseyck et Thorn. Elle n'était composée que de corps francs nouvellement enrégimentés.

La 2e brigade, commandée provisoirement par le colonel H. L'Olivier, était composée de quatre bataillons des 10e et 11e régiments d'infanterie de ligne; elle occupait Herderen, Zonhoven et Hasselt.

La 3e brigade était commandée par le colonel Dufresnel ; composée de bataillons d'infanterie de ligne des 2e et 10e régiments et du bataillon de tirailleurs de la Meuse; elle formait en partie la garnison de Venloo et occupait Visé, Tongres, Bilsen, Saint-Trond et Haccourt.

La brigade de cavalerie, sous les ordres du colonel Moyard, se composait de trois escadrons du 1er régiment de chasseurs à cheval et de l'escadron-compagnie des guides de la Meuse. Elle occupait Hasselt, Cortessem, Halken, Tongres et Pirange.

Les deux batterie d'artillerie, capitaine Blondeau et Rahier, se trouvaient à Tongres et à Hasselt. Cette dernière ville était en outre occupée par les troupes du génie placées sous les ordres du capitaine Marein.

(1) Le 9 janvier 1831, il demande un parc d'approvisionnement, une ambulance attelée, des caissons d'infanterie, des effets de campement, etc., on ne lui répond pas.

Il renouvelle la même demande les 13 et 25 avril, les 22 et 24 mai, le 3 juin, le 20 juillet et le 3 août, il n'obtient que des secours insignifiants, ou pas de réponse.

Le 9 avril et le 18 juin il demande de concentrer ses troupes et de les faire camper; on ne lui répond que le 20 juillet, c'est-à-dire quelques jours avant la reprise des hostillés, qu'il peut faire camper ses troupes à Mechelen.

Digitized by Google

de se rendre le même jour à Bruxelles porteur d'une lettre où il se plaignait avec amertume de l'oubli dans lequel on laissait des soldats qui méritaient toute la sollicitude du gouvernement. Il exposait en même temps l'exiguité de ses resources en présence des forces nombreuses que l'ennemi allait faire entrer en ligne; il présentait la situation de son armée et de la garde civique du Limbourg; cette dernière, à laquelle on semblait accorder une certaine valeur, comptait à l'effectif 6,000 hommes, mais dans ce nombre 500 seulement étaient armés, et pouvait-on se fier au bon vouloir de cette milice citoyenne (1)? Mais M. Capiaumont s'efforça vainement de faire entendre la voix de la vérité, le pouvoir était alors sans force et sans prestige, et le général de Failly lui répondit qu'il ne pouvait envoyer des troupes de ligne au général Daine, puisque la garde civique de Bruxelles refusait de marcher, à moins que son chef le sieur Vankoekelberg ne fut nommé général de brigade dans l'armée !!!

La nation, peu initiée aux difficultés que rencontrait la formation de l'armée de la Meuse, paraissait surprise de son inaction forcée, et chaque jour les officiers supérieurs recevaient des avis qui les engageaient à dénoncer l'armistice de décembre et à prendre une vigoureuse offensive. Instruit de ces menées intempestives et dangereuses

(1) Ce qui prouve que le commandant en chef de l'armée de la Meuse ne pouvait avoir une bien grande confiance dans cette milice du Limbourg, c'est que, quand le canon se fit entendre un seul garde civique de la rive gauche de la Meuse, se présenta le fusil sur l'épaule. Ce citoyen, qui mérite une mention particulière pour la rareté du fait, était le baron de Woelemont, chef d'un corps de cette garde. Le général Daine le remercia de sa bonne volonté et il partit.

Digitized by Google

si l'on considère l'état de choses sous son véritable point de vue, le général Daine chargea le capitaine Capiaumont de retourner à Bruxelles le 30 juin, et de remettre au ministre de la guerre une lettre détaillée qui disait entre autre, que *si la reprise des hostilités était le vœu du pouvoir, il était obligé de lui déclarer qu'il n'était pas en mesure de faire la guerre d'une manière à assurer des succès qui pussent sauvegarder l'honneur de notre armée.* Cette déclaration si franche, les pressantes sollicitations de son aide de camp, ne purent convaincre le ministre, qui, malgré la gravité de la situation, fit congédier à la même époque, chose à peine croyable, 9,000 vieux soldats de la levée de 1826, qui furent remplacés par les recrues des années 1830 et 1831 ! Dans le courant du mois de juillet, l'armée de la Meuse reçut enfin trois bataillons du 1er régiment de chasseurs à pied, un bataillon de tirailleurs du Luxembourg et une batterie de douze ; ces forces prirent la place de la 1re brigade employée à la défense de la forteresse de Venloo, et de la 3e brigade forte de 1,500 volontaires dévoués et habitués déjà aux fatigues de la guerre, qui par ordre supérieur occupèrent la ville ouverte de Ruremonde et se trouvèrent ainsi compromis, puisqu'ils ne pouvaient s'appuyer ni par la droite, ni vers la gauche aux autres corps de l'armée (1).

(1) Afin de faire croire au peuple que l'on s'occupait sérieusement de la guerre, le ministère réunit un conseil de guerre composé des généraux divisionnaires à Bruxelles les 20, 21, 22 et 23 juin. Les généraux Daine et Tiecken, de Terhove déclarèrent qu'ils n'étaient nullement en mesure de prendre l'offensive ; le chef de l'armée de la Meuse demanda des troupes, des généraux de brigade, des officiers d'état-major, des effets de campement etc. : on lui promit tout ce qu'il demandait, on lui assura des renforts jusqu'à concurrence de 20,000 hommes, chiffre qui devait être aussi celui de l'armée de l'Escaut.

Digitized by Google

Cependant la Belgique venait de saluer le roi Léopold comme souverain, et cette circonstance qui faisait naître l'espoir dans les cœurs, contribua peut-être à ralentir les projets d'organisation qu'il importait au contraire d'activer sans relâche. Le 31 juillet, le nouveau monarque se rendit à Hasselt pour passer, dès le lendemain, 1er août, à Zonhoven, la revue de l'armée de la Meuse. Le général Daine lui soumit la carte des positions qu'il occupait, et ce prince éclairé s'étonna à juste titre de voir de si faibles colonnes chargées de couvrir une si grande étendue de terrain ; mais confiant dans les promesses de la diplomatie et la bonne foi de ses adversaires, il fit entrevoir au général qu'il espérait que l'épée ne serait point tirée du fourreau, et que la Belgique jouirait en paix de la liberté qu'elle avait conquise lors des événements de septembre.

Le Roi venait à peine de quitter l'armée de la Meuse pour se rendre à Liége, et les diverses troupes rassemblées à la hâte avaient repris leurs cantonnements, lorsque le 3 août, à deux heures du matin, le commandant en chef reçut un avis du ministre de la guerre, le baron de Failly, qui lui annonçait la reprise des hostilités et lui transmettait copie de la lettre du général Chassé, commandant supérieur de la citadelle d'Anvers, qui faisait part de cet événement, dont les résultats, dans des moments semblables surtout, pouvaient menacer notre indépendance. En même temps le

Parmi ces troupes promises étaient les 5e et 6e régiments de ligne, le 1er régiment de chasseurs à pied, le 2e chasseurs à cheval, le 2e lanciers et le régiment de cuirassiers; elles devaient venir le renforcer dès le 1er juillet. Il ne reçut au dernier moment que le 1er régiment de chasseurs à pied, et la cavalerie harassée par des parades à Bruxelles.

Digitized by Google

ministre recommandait au général Daine *de ne faire aucune démonstration qui pût faire naître une collision avec l'ennemi.* Mal ou point renseigné, il ignorait sans doute encore que dès la veille, 2 août, l'armée hollandaise réunie à Baerlehertog dans le Brabant septentrional, sous les ordres des princes d'Orange et Frédéric des Pays-Bas, et du duc de Saxe-Weimar, renforcée récemment d'une 4e division d'infanterie et présentant un total d'environ 45,000 combattants, avait repris l'offensive sans dénoncer les hostilités sur la ligne des avant-postes de la division de Tieken, établie à Sonderryen et à Baerle-Brugge, qu'elle avait attaqué un détachement de nos troupes fort de 400 hommes près du premier de ces villages, que la 2e division hollandaise, établie à Poppel et à Weelde, s'était portée sur nos avant-postes près de Ravels, et que ceux-ci avaient opposé une résistance tellement opiniâtre, que le prince de Saxe-Weimar, commandant la colonne ennemie, et le colonel Baggelaer avaient été forcés de se placer eux-mêmes à la tête du 2e bataillon de la 18e *afdeeling* pour refouler au delà de cette position les chasseurs du 2e régiment belge, qui s'étaient retranchés dans les maisons, et ne se retirèrent sur Merxplaets et Beere qu'après une défense héroïque et en disputant pied à pied le terrain que les forces supérieures de l'ennemi les forçaient d'abandonner. Enfin, le 3 août, le prince d'Orange s'était emparé de Turnhout, où il avait établi son quartier général; la 3e division hollandaise, commandée par le lieutenant général Meyer, occupait Arendonck et Rethy, et, dès le lendemain 4, poussait ses têtes de colonne jusqu'à Moll, tandis que la brigade de cavalerie du général-major Post et l'artillerie de réserve, abordant la gauche de l'armée de la Meuse, arrivaient à

Digitized by Google

Casterle, et que le prince d'Orange prenait position à Gheel dans la journée du 5.

Malgré la recommandation vraiment étrange du ministre de la guerre, qui prescrivait au général Daine *d'éviter tout ce qui pouvait donner lieu à une reprise d'hostilité,* celui-ci, sur l'avis émis par M. le capitaine Capiaumont, résolut de passer outre, et aussitôt la réception de la dépêche, il rassembla ses aides de camp, leur dicta des ordres pour prévenir les corps de se tenir prêts à marcher, et recommander aux chefs de redoubler de zèle et d'activité. L'une de ces pièces que nous avons sous les yeux, adressée au colonel Vanden Broeck, prouve que le commandant en chef de l'armée de la Meuse et les officiers qui avaient sa confiance, comprenaient les difficultés de la position et qu'ils employèrent tous les moyens en leur pouvoir, afin de parer aux éventualités qui ne devaient point tarder à se présenter. Cette lettre est conçue en ces termes :

« Hasselt, le 3 août 1831.

« Colonel,

« Notre beau pays commençait à oublier ses malheurs ; « l'arrivée du Roi, sa visite dans plusieurs de nos pro- « vinces nous faisaient présager un avenir plus heureux, « lorsque nos ennemis, jaloux de notre bonheur, osent « troubler nos fêtes en dénonçant l'armistice. Que leur « appel soit entendu de tout ce qui possède un cœur vrai- « ment belge ; qu'ils éprouvent à l'instant qu'il est dange- « reux de réveiller le lion trop longtemps endormi. Que

Digitized by Google

« toutes dissensions cessent, je vous en conjure ; réunis-
« sons-nous franchement autour de notre Roi pour voler au
« secours de la patrie. Vous jouissez, colonel, dans la pro-
« vince du Limbourg, et notamment dans les villes de Ru-
« remonde, Brée, Weert, Maseyck, etc., d'un grande popu-
« larité ; je compte que vous vous servirez de tout votre
« ascendant pour remuer les masses en notre faveur. Faites
« donner des ordres aux communes limitrophes de nos
« frontières, pour que, aussitôt l'approche de l'ennemi,
« on arbore le drapeau noir, que l'on sonne le tocsin, que
« la garde civique et tous les hommes valides courent aux
« armes, qu'ils se jettent sur les flancs de l'ennemi, l'as-
« saillent de tous côtés, interceptent ses communications,
« lui fassent une guerre à mort. Entre temps, colonel, je
« me porterai avec ma troupe de ligne partout où le dan-
« ger serait imminent : que notre cri de ralliement soit
« *Union et force. Vive la Belgique ! Vive le Roi !* »

Ce fut dès cette époque que l'aide de camp Capiaumont résolut de former un corps de partisans destiné à harceler les troupes hollandaises, dont il connaissait la manière de servir. La marche rapide des événements ne lui permit point de réaliser encore le projet qu'il avait conçu et qu'il devait plus tard mettre à exécution avec autant de savoir-faire que de talent. Le colonel Vanden Broeck, fidèle interprète des pensées de son divisionnaire, parcourut les villes de Ruremonde, de Brée, de Weert, etc., où sa présence fit revivre le feu sacré que les grands événements seuls peuvent rallumer. Le général Daine concentra aussitôt ses forces vers Zonhoven, dont la position lui offrait des avantages réels sous plusieurs rapports tactiques ; mais ce mou-

Digitized by Google

vement ne s'exécuta qu'avec lenteur surtout par la cavalerie qui avait servi d'escorte au roi, et qui venait très-fatiguée prendre sa place dans l'armée de la Meuse (1). Les colonnes ennemies de leur côté continuaient leur marche agressive ; le duc de Saxe-Weimar avait quitté Gheel le 5 août, et réalisant la pensée toute militaire qui lui prescrivait de séparer les deux ailes de l'armée belge, dont le centre était entièrement dégarni, il s'était emparé de Diest. Ce mouvement, nous l'avons dit déjà, avait été prévu par le général Daine ; mais ni ses réclamations réitérées, ni les pressantes sollicitations de son aide de camp, lors de son entrevue avec le régent le 31 mars, ne purent dessiller les yeux du pouvoir, et, par cette faute inconcevable, l'armée belge se trouvait vaincue, au moins stratégiquement, dès l'ouverture de la campagne. Le même jour, le lieutenant général hollandais Meyer avait quitté Moll à deux heures du matin, et s'était porté à l'attaque des cantonnements d'Oostham, de Tessenderloo et de Beeringen, occupés par les 1er et 2e bataillons du 10e régiment d'infanterie de ligne, commandés par le colonel Bouchez, et les força de se retirer sur Hasselt. Le second de ces bataillons, commandé par le major

(1) Dans la nuit du 3 au 4 août, le capitaine J. Raickem, aide de camp du général Daine, fut envoyé à Bruxelles, afin de prévenir le ministre de la guerre de l'approche de l'ennemi, et demander s'il n'était pas enfin temps de lui envoyer les renforts attendus et les effets de campement promis depuis si longtemps. Le capitaine Raickem devait insister sur l'envoi d'un chef d'état-major capable ; cet officier s'exprima à cet égard de la manière la plus catégorique devant les généraux de Failly, Goblet et d'Hane, réunis en conseil à l'hôtel du département de la guerre dans la nuit du 4 au 5 ; il désigna même de la part du général en chef les colonels Nypels et Hamesse comme étant propres à remplir ces fonctions. Cette dernière démarche comme tant d'autres n'eut aucun résultat !! et cet officier n'emporta que la certitude que nos troupes étaient abandonnées à leur sort.

Digitized by Google

Couzot (tant était grande la confiance ou l'incurie de quelques chefs), avait été surpris à Beeringen les armes non chargées ! Le général Daine fit arrêter ce chef de bataillon pour être traduit devant un conseil de guerre, et chargea le capitaine Capiaumont de prendre le commandement de sa troupe, de la ramener au combat, et de la retremper par des mesures vigoureuses (1).

Le 5 août à 11 heures du matin, le général Daine, reçut un ordre de M. le baron de Failly, daté du 4, qui lui prescrivait de se rapprocher de l'armée de l'Escaut, dont le quartier général était à Schilde. Rassemblant aussitôt ses troupes, Daine, qui à cet instant de la journée ignorait encore l'occupation de Diest par le duc de Saxe-Weimar, allait commencer son mouvement, lorsqu'une seconde dépêche de la même date et signée de Failly, lui ordonna de considérer la première comme non avenue, de transporter son quartier général à Hechtel et de couvrir Venloo (2), qui pouvait être menacé. Et cependant, tandis que ces or-

(1) Le 5 août 1831, le général Daine prescrivit au colonel Bouchez de réunir les 2e et 3e bataillons de son régiment dans une position avantageuse, de couvrir le poste important de Diest, et lui recommanda de se jeter dans cette ville et d'y faire une vigoureuse résistance s'il venait à être forcé dans ses positions.

La rapidité de l'attaque des Hollandais, qui se portèrent le 5 sur le front des cantonnements de cet officier supérieur vers deux heures du matin, la position prise sur son flanc gauche et à Diest par le duc de Saxe-Weimar, l'ont empêché sans doute de se conformer aux prescriptions de son général.

(2) Venloo, situé à 20 lieues du bivouac de l'armée belge, ne valait guère toutes les peines que se donnait le ministère pour assurer sa défense, et ne réclamait pas avec Ruremonde, ville ouverte, la présence des 1re et 2e brigades, commandées par les colonels Vanden Broeck et Dufresnel, militaires énergiques et dévoués qui avaient combattu glorieusement sous l'Empire. N'eût-il pas mieux valu réunir la plus grande partie de ces troupes aux colonnes du général Daine, établies à Zonhoven, et les faire concourir à la défense des

Digitized by Google

dres contradictoires annulaient toutes les dispositions du commandement en chef, l'ennemi attaquait ses cantonnements, et la garnison de Maestricht dirigeait une forte colonne sur ses derrières à Herderen, défendu par deux bataillons du 1er régiment de chasseurs à pied et une batterie d'artillerie, qui néanmoins parvinrent à conserver leurs positions et à repousser les Hollandais dans la forteresse, après leur avoir fait éprouver des pertes assez sensibles.

La nuit du 5 août était close depuis longtemps lorsque l'avant-garde de l'armée de la Meuse atteignit Hechtel, où elle s'établit. Le 6 au matin, quelques coups de feu annoncèrent que la 4e division hollandaise, commandée par le général Cortheiligers, forte de plus de 10,000 hommes, prenait l'offensive et attaquait le bataillon de tirailleurs de la Meuse et le 2e bataillon du 1er régiment de chasseurs à pied, qui formaient tête de colonne et qui ne se retirèrent sur Houthalen qu'après avoir forcé l'ennemi à mettre en ligne toutes les forces dont il pouvait disposer. Arrivés dans ce dernier village, les tirailleurs et les chasseurs firent halte, et d'après les ordres du général, prirent position dans les enclos et dans les maisons; renforcés à propos par le 3e bataillon du 2e régiment d'infanterie de ligne, deux compagnies de voltigeurs du 11e et une section d'artillerie, ils résistèrent avec avantage aux efforts de l'ennemi et l'obligèrent à s'arrêter.

rives du Demer et de l'intérieur du pays. L'ordre donné au général en chef de protéger Venloo est la preuve d'une ignorance complète des principes de stratégie, et peut être considéré comme une des fautes les plus graves commises par le ministère de cette époque.

Digitized by Google

Sur toute la ligne l'acharnement et la furie des combattants prirent bientôt des proportions remarquables ; pressés de tous côtés par des forces supérieures, nos soldats font un mouvement de retraite, l'ennemi marche vers eux ; l'espace qui sépare les combattants disparaît avec rapidité, lorsque l'artillerie belge tonne enfin sur le front de nos colonnes et porte le désordre et la mort dans les rangs des Hollandais. Le général Daine, ayant reconnu le moment d'hésitation qui en résulte, en profite habilement, et donne l'ordre aux trois bataillons d'avant-garde d'enlever Houthalen à la baïonnette. Ces braves s'élancent guidés par des officiers intrépides (1), joignent l'ennemi, le refoulent au delà de ses positions et l'obligent à se retirer en désordre vers Hechtel et Heusden, laissant la route couverte de morts et de blessés (2). Satisfait du résultat de cette journée, qui avait permis à ses jeunes soldats de se familiariser avec le feu, le général en chef crut prudent de ne point s'aventurer à la poursuite des Hollandais dans ce pays boisé et marécageux. Un peu plus d'initiative et de résolution eût mieux valu peut être ; c'était du moins l'avis de bon nombre d'officiers au premier rang desquels se trouvait l'aide de camp Capiaumont, et cette pensée est pleinement justifiée si l'on

(1) Les majors de la Gottellerie, Patou, Zantis, le major titulaire Lecharlier, un officier de cuirassiers M. Meuret, les capitaines Deschamps et Donckier, les lieutenants Tackoen de l'infanterie, Fonsny de l'artillerie, se sont distingués par leur belle conduite dans cette affaire.

(2) Des renseignements officiels constatent que l'armée hollandaise a dirigé sur Eyndhoven, 151 voitures de blessés aux affaires d'Hechtel et de Houthalen. Cette vue, paraît-il, répandit la démoralisation dans les gardes communales de la Hollande. Un colonel nommé de Villers, natif du Hainaut et resté au service du roi Guillaume, y fut tué d'un coup de baionnette par un soldat belge du bataillon des tirailleurs de la Meuse.

Digitized by Google

considère que nos troupes étaient exaspérées, qu'on avait bien de la peine à les contenir sur le plateau de Zonhoven, et qu'au moyen d'un changement de front, l'aile droite en avant, il était possible de prendre la divison ennemie en flanc et de l'envelopper, car la cavalerie belge était plus nombreuse que la sienne ; mais alors toutes ces circonstances était peut-être ignorées du général Daine, qui avait demandé en vain et à plusieurs reprises des fonds qui lui permissent de s'éclairer sur la marche, les ressources et les projets de ses adversaires, et qui fut condamné pendant toute la campagne à manœuvrer à l'aventure, privé de tous les moyens qui permettent à un chef d'armée de connaître la force de l'ennemi et de surprendre ses moindres intentions.

Tandis que le combat était le plus acharné, vers six heures du soir, le baron de Failly, naguère encore ministre de la guerre, rejoignit l'armée de la Meuse et remit à son chef un nouvel ordre sans date, signé d'Hane, ministre *ad interim*, qui lui prescrivait de se porter le même jour, 6 août, *s'il était possible*, sur Diest et Sichem, et le lendemain 7 sur Westerloo, afin de réunir son corps d'armée aux forces commandées par le général Tiecken de Terhove. Dans un moment semblable cet ordre était au moins dérisoire et un général qui eût pris sous sa responsabilité l'abandon à l'ennemi sans coup férir de toutes les positions qu'il venait de conquérir, eût certes mérité d'être traduit devant un conseil de guerre. Le général Daine en jugea ainsi et d'ailleurs, depuis la veille déjà, cette jonction était devenue inexécutable par la marche du duc de Saxe-Weimar sur Sichem et Diest, et les ordres contradictoires qu'il recevait

Digitized by Google

depuis trois jours étaient suffisants pour le faire hésiter dans l'exécution d'un projet pour le moment impossible. Il ne s'expliquait pas d'un autre côté un changement de ministère aussi prompt, sans qu'un ordre du jour vînt lui faire part d'un événement qu'il avait tant d'intérêt à connaître ; M. de Failly ne jouissait point de la confiance de son armée (1), il n'était revêtu d'aucun caractère officiel, puisqu'il se présentait comme volontaire, et il apportait enfin un ordre malheureux ; car, pour se rendre à Sichem le même jour, et il était six heures du soir, il eut fallu parcourir pendant la nuit une distance de huit à neuf lieues, par des chemins de sa Campine, inconnus aux colonnes du général Daine.

Le succès de Houthalen pouvait donner à l'armée de la Meuse une force d'autant plus grande, qu'il avait jeté la démoralisation dans les troupes qui lui étaient opposées, si son élan n'avait pas toujours été brisé par les ordres qui lui parvenaient. Mais obligé d'abandonner le projet de marcher immédiatement sur Diest ou Sichem, le général Daine résolut de donner quelques heures de repos à ses troupes, et de se conformer dès le lendemain aux nouvelles prescriptions émanant de l'autorité supérieure. Consulté par le commandant en chef, le capitaine Capiaumont lui indiqua la route

(1) Pendant la nuit du 6 au 7, le général Daine agita la question de faire arrêter le général de Failly, qui, dans l'armée, était considéré comme hostile à notre nationalité. Le capitaine Capiaumont l'en dissuada, en lui faisant comprendre qu'une mesure semblable aurait un très grand retentissement et jetterait de la défiance dans les rangs. La suite a prouvé que l'on eût commis une injustice grave en exécutant ce projet, car ce général s'est signalé par sa bravoure dans les combats qui ont succédé.

Digitized by Google

de Zolder à Tessenderloo comme étant la plus sûre, la plus courte et la seule que l'on pouvait réellement suivre pour rejoindre l'armée de l'Escaut; car après un parcours de cinq lieues, on touchait à une contrée marécageuse, qui annulait la supériorité numérique de l'ennemi. Le général se rendit aux conseils de son aide de camp et le chargea de pousser une reconnaissance dans cette direction le lendemain de bonne heure, avec une petite colonne composée de trois compagnies du bataillon dont il avait reçu le commandement, deux pièces d'artillerie de la batterie Blondeau, et un demi-escadron de guides : il devait ainsi éclairer la route que devait prendre l'armée le lendemain, et la mettre à l'abri de toute surprise.

Après avoir réuni la petite troupe qu'il devait guider, le capitaine Capiaumont partit le 7 au point du jour et reconnut bientôt que l'ennemi était en pleine retraite su Hechtel, Heusden et Zolder; faisant alors tête de colonne à gauche, il se porta dans cette dernière direction et atteignit l'arrière-garde de la division Cortheyligers près de ce village. Aussitôt il pousse ses tirailleurs en avant, et après avoir échangé un feu assez vif avec l'ennemi, il resta maître de la position, et crut reconnaître que ses adversaires étaient encore sous l'impression du désordre qui la veille au soir avait pénétré dans leurs rangs. Voulant profiter de cette circonstance favorable, il fit demander un bataillon et quelques escadrons de lanciers qui lui eussent permis d'achever l'œuvre commencée sous de si heureux auspices; mais depuis le départ de son aide de camp, le général Daine avait changé d'avis et avait pris la résolution de porter ses colonnes sur le chemin de Hasselt à Diest par Herck-la-Ville, détermi-

Digitized by Google

nation malheureuse, car cette route était hérissée d'obstacles naturels, et déjà au pouvoir de plusieurs détachements ennemis. Le capitaine Capiaumont, pour se conformer aux volontés de son général, dut se résoudre à faire rétrograder son détachement sur Zonhoven, lorsqu'un effort tenté par toute la division belge vers Zolder et Zammel eût culbuté la division ennemie de Cortheyligers, la seule qui pût lui être opposée. Le mouvement rétrograde que l'on entreprit sur Herkenroodt, par une chaleur accablante, eut encore l'immense inconvénient de démoraliser l'armée ; l'esprit d'indiscipline, trop facile à reparaître le lendemain d'une révolution, releva la tête, et contribua pour beaucoup à faire naître les événements malheureux qui en furent la suite.

Nous avons dit plus haut que la route à parcourir par l'armée de la Meuse, d'après les nouvelles dispositions arrêtées par le général, se trouvait parsemée d'obstacles. Cette assertion se trouve en effet justifiée par les positions qu'occupaient le même jour les troupes hollandaises : le village de Herkenroodt, l'abbaye et le bois de ce nom étaient au pouvoir de l'ennemi, qui attaqua notre avant-garde vers cinq heures du soir, au moment où nos colonnes s'engagèrent dans le défilé de Hasselt à Diest ; la tête de la division hollandaise Meyer avait pris position à Herck-la-Ville et à Berbroeck, et sa cavalerie, aux ordres du général-major Boreel, était placée un peu en avant, au village de Kermpt; cette division était échelonnée de Diest à Haelen, et soutenue par la 1re division, sous le général Van Geen ; ce dernier village se trouvait occupé en outre par la brigade de cuirassiers du général Post et quatre batteries d'artil-

Digitized by Google

lerie de réserve ; le prince d'Orange, établi à Diest dirigeait les mouvements de ses colonnes ; la 2e division, sous le duc de Saxe-Weimar, avait pris position à Saint-Trond le 27, à une heure de relevée, et débordait fortement la gauche de l'armée belge, tandis que la 4e division, Cortheyligers, placée à notre droite et ralliée à Heusden, s'était reportée en avant, et déjà ses éclaireurs se montraient près de Zonhoven. Tout concourait donc à rendre la position du général Daine excessivement difficile ; mais aussitôt que la fusillade se fit entendre, nos soldats, oubliant leurs fatigues et leurs privations, se portèrent résolument sur les Hollandais ; le 11e régiment, pour être plus léger, se débarrassa de ses sacs, et le 1er bataillon de ce corps attaqua avec vigueur le cimetière du village de Kermpt, situé au centre de la position ennemie ; en même temps, un combat très-vif s'engagea à Herkenroodt et à l'abbaye, qui furent pris et repris plusieurs fois par les tirailleurs du 10e régiment et par nos chasseurs, aux cris accoutumés de : *En avant! Vive le Roi!* et *Vivent les Belges!* Les tirailleurs luxembourgeois et un bataillon d'infanterie de ligne, soutenus énergiquement par l'artillerie du lieutenant-colonel Van Damme, qui portait le ravage dans les rangs ennemis, parvinrent à occuper le bois de Steenvoord. En cet instant, quelques escadrons hollandais s'élancèrent sur le chemin étroit de Herck-la-Ville à Kermpt et s'emparèrent d'une des pièces d'artillerie de la batterie Blondeau, qui prolongeait la route ; mais le capitaine Ducoron, à la tête d'un escadron du 2e régiment de chasseurs à cheval, chargea à son tour les cavaliers ennemis avec tant de vigueur et d'à propos qu'il reprit, aidé par nos artilleurs, ce trophée des mains de l'ennemi. A huit heures du soir, le général Daine jugeant que le mo-

Digitized by Google

ment était enfin venu de prononcer notre mouvement offensif d'une manière plus vigoureuse, fit attaquer l'infanterie et la cavalerie légère hollandaises, par les guides de la Meuse et les trois escadrons du 2e régiment de chasseurs à cheval. Ce mouvement obtint un entier succès (1); la première ligne ennemie fut traversée et enfoncée, la cavalerie du général Boreel jetée dans un désordre complet; l'infanterie hollandaise refoulée derrière Berbroeck et Herck-la-Ville, sa gauche ayant été débordée par le 3e bataillon du 2e régiment de ligne; le village de Kermpt, abandonné un instant, fut enlevé de nouveau par nos tirailleurs, qui avaient repris une glorieuse offensive, et poursuivirent l'ennemi jusqu'au pont de Herck-la-Ville, où ils s'arrêtèrent.

Le petit corps d'armée de la Meuse, exténué de fatigues et de besoin, car le service de l'intendance, entièrement nul, oublia pendant toute la campagne sa mission; ce corps d'armée, disons-nous, composé de jeunes soldats qui venaient de vaincre des troupes nombreuses et bien organisées, prit position à 500 toises au delà de Kermpt, laissant à deux bataillons du 11e régiment le service des avant-postes. Toutefois quelques incidents regrettables, suites naturelles d'une indiscipline difficile à dompter à toutes les époques de commotions populaires, signalèrent cette jour-

(1) Nos cavaliers ayant traversé la ligne ennemie, le maréchal des logis Coureux, du 2e régiment de chasseurs à cheval, aperçut son ancien chef, le colonel Van Belveren, commandant les hussards ennemis; comme il n'avait pas eu à s'en louer, il pique sur lui, le joint, lui donne une terrible balafre sur la figure, et repasse à travers les Hollandais étonnés, qui le poursuivirent cependant, et l'ayant atteint, le criblèrent de coups de sabre.

Digitized by Google

née, dont les résultats furent si glorieux pour nos armes: quelques soldats, emportés par leur ardeur guerrière, brûlèrent leurs cartouches au moment de la principale attaque sur Kermpt; les buffleteries blanches croisées de nos mineurs les firent prendre pour des Hollandais par le 10e bataillon de tirailleurs luxembourgeois et par le 2e bataillon du 10e régiment de ligne, et cette erreur fit naître de graves inquiétudes dans les rangs de l'arrière-garde. Plusieurs braves officiers, sous-officiers et soldats tombèrent à Kermpt le 7 août, frappés par le plomb ennemi, et léguèrent à la postérité une renommée sans tache (1). Dans cette journée, on reconnut que l'armée ennemie était composée en grande partie de soldats exercés et recrutés en Prusse, en Suisse et en Allemagne; cette circonstance est un nouveau témoignage du courage de nos jeunes soldats, qui luttaient avantageusement et depuis trois jours contre des forces quintuples. La perte de l'ennemi fut assez forte et les champs avoisinant Kermpt et Herck, étaient couverts de morts et de blessés.

Tandis que le corps d'armée du général Daine se préparait ce jour-là à tenir tête à l'ennemi, ses derrières étaient inquiétés vers dix heures du matin par une sortie de la garnison de Maestricht, composée de trois bataillons d'infan-

(1) Le major de La Gottelerie, attaché à l'état-major du général Daine, et le capitaine Ory, des guides, firent mordre la poussière à deux officiers hollandais dans la dernière charge de notre cavalerie; le brave capitaine d'artillerie Blondeau perdit la vie en défendant courageusement ses pièces contre la cavalerie ennemie. Les lieutenants Van Derzypen et Gourdin, du 10e régiment, furent tués; le capitaine Henry, blessé; le capitaine Papeyans, du 2e régiment de chasseurs à cheval, fut blessé grièvement; le lieutenant Vanlathem, tué; Desport, blessé mortellement; Michotte, gravement atteint, et Houart tué.

Digitized by Google

terie, de deux escadrons de cavalerie et d'une batterie d'artillerie, sous les ordres du général-major hollandais van Boecop, mais ayant rencontré le 3e bataillon du 1er régiment de chasseurs à pied embusqué dans les taillis près des villages de Rimpst et de Herderen, l'ennemi avait éprouvé des pertes assez sensibles, et s'était enfin retiré à l'approche du 1er bataillon de la même arme, appuyé de quatre bouches à feu. Les Hollandais furent poursuivis dans leur retraite jusque sur le glacis de la place, et le fort Saint-Pierre dut prendre part à la lutte pour arrêter la poursuite de nos soldats (1). Enfin, sur un troisième point, le colonel Vandenbroeck, commandant une de nos brigades, chargeait le major Crossée avec 1,500 hommes du 3e régiment de chasseurs à pied, de faire une utile diversion en se portant sur le territoire hollandais vers Eyndhoven; ce mouvement força l'ennemi à détacher un corps de 4,000 hommes pour conjurer le danger qui le menaçait de ce côté.

L'armée de la Meuse avait établi ses bivouacs en avant de Kermpt, lorsque, pendant la nuit du 7 au 8, le capitaine Capiaumont, qui se trouvait près de ce village avec le 2e bataillon du 10e régiment, apprit tout à coup que l'artillerie et la cavalerie du corps d'armée commençaient à se mettre en retraite sur Hasselt. Il cherchait à se rendre compte de ces nouvelles dispositions, lorsqu'il vit aussi l'infanterie suivre l'impulsion donnée, et vers une heure du matin il reçut l'in-

(1) D'après les rapports du colonel Wustein, commandant à Tongres le 1er régiment de chasseurs à pied, le major Baron et le major titulaire Aulard de ce régiment se sont distingués. Les capitaines Daman et Frantsen, les capitaines honoraires Dussot et Garnier, les lieutenants Clabbeck et Dombrouski, les sergents Barbier et Mathieu, tous de ce corps, se sont fait remarquer aux combats des 5 et 7, à Herderen et à Rimpst.

Digitized by Google

jonction de se porter avec son bataillon sur Curange, où le colonel H. L'Olivier, du 11e régiment de ligne, formait les troupes en bataille. Cette marche rétrograde, à la suite d'une victoire, fit renaître dans les esprits des symptômes de mécontentement et de défiance qui gagnèrent tous les rangs. Des officiers supérieurs s'adressèrent naturellement à l'aide de camp du général Daine, pour lui demander l'explication de cette manœuvre, qui leur paraissait inexplicable. Mais, depuis la fin du combat de Kermpt, le capitaine Capiaumont, obligé de se consacrer à son bataillon, qui comme tant d'autres était privé de vivres et des objets les plus indispensables, avait perdu de vue le commandant en chef; n'ayant aucune réponse à donner aux questions qui lui étaient adressées, il quitta momentanément sa troupe, monta à cheval, et courut à Hasselt, où il trouva le général en conférence avec le baron de Failly qui, quoique simple volontaire à l'armée de la Meuse, n'en conservait pas moins le rang et l'influence qu'il occupait dans la hiérarchie, et faisait prévaloir son opinion sur les conseils d'hommes au moins aussi dévoués et bien certainement plus capables d'envisager sainement une question militaire, dont la solution demandait des connaissances réelles.

A la vue de son aide de camp, dont il connaissait toute la loyauté et le dévouement, le général Daine, fidèle aux sentiments affectueux qu'il lui avait témoignés jusqu'alors, lui annonça la fâcheuse nouvelle de l'occupation de Saint-Trond par le duc de Saxe-Weimar, circonstance qui le forçait, disait-il, à abandonner sa marche sur Diest pour se rejeter sur Tongres, afin d'y rallier le colonel Wustein, ses 1,500 chasseurs, 14 pièces d'artillerie et la garde civique

Digitized by Google

de Liége ; de distribuer dans cette ville des vivres à sa division affamée ; puis, faisant tête de colonne à droite, d'attaquer à Saint-Trond, pour opérer par Léau et Tirlemont la jonction qui lui était prescrite. Le capitaine Capiaumont se rendit en partie à cette combinaison, mais il fit observer à son général que le mouvement qu'il projetait l'éloignerait davantage de la base d'opérations du général de Tiecken, qu'il devait atteindre à tout prix, et qu'il serait préférable peut-être de se porter de suite (il était alors trois heures du matin) sur Saint-Trond et Léau, dont on n'était éloigné que de trois lieues et demie, d'y attaquer avec les troupes victorieuses à Kermpt la gauche de l'armée ennemie, sous les ordres du duc de Saxe-Weimar, qui n'avait pour appui aucun autre corps de l'armée hollandaise, refoulée la veille sur Diest, tandis que le colonel Wustein pourrait faire en même temps une heureuse diversion en marchant par la route de Looz à Saint-Trond, et déborder la droite du duc de Saxe-Weimar, ou, à la rigueur, servir de réserve au corps d'armée principal. Il fit remarquer en outre, qu'en prenant la route de Hasselt à Tongres, puis enfin celle de cette ville à Saint-Trond, les soldats seraient obligés de faire une longue étape de neuf lieues, à une époque de l'année où le soleil avait acquis toute sa force, avec la perspective de se trouver peut-être le lendemain en présence de l'ennemi, qui présenterait un effectif de 45,000 hommes, et que l'on serait indubitablement battu. Le général de Failly ne voulut point se rendre à un avis si contraire à celui que le général Daine avait adopté, d'après son conseil; il fit entendre quelques paroles mordantes, qui, n'étant pas relevées par le commandant en chef, firent comprendre à M. Capiaumont qu'il était de trop dans ce

Digitized by Google

conseil. Il allait se retirer, lorsque le général le rappelant, lui communiqua une lettre qu'il venait de recevoir d'un colonel appelé à lui succéder s'il succombait à la tâche (1). « En présence d'un fait semblable, lui dit-il, et lorsque la patrie devrait pouvoir compter sur tous les dévouements, puis-je encore espérer de rallier la fortune à nos drapeaux ? » Cette circonstance grave ayant décidé la marche sur Ton-

(1) Cette lettre, écrite par un chef de corps dont nous ne voulons point citer le nom, de peur d'attaquer sa mémoire, était conçue en ces termes :

« Ce 8 août 1831.

« Mon général,

« Quel que soit mon désir de coopérer plus longtemps au salut de la patrie, « j'en suis privé, mon général, par mon état de maladie ; une année entière « de soins et de veilles ont anéanti mes facultés physiques, et la fluxion de poi- « trine dont je suis atteint, ainsi que le mal que j'endure quand je suis trop « longtemps à cheval, exigent des soins que je ne puis me procurer que par le « repos ; j'ai donc l'honneur de vous informer que j'ai remis le commandement « de mon régiment au major Breuer, et vous prie de permettre que je me « rende à Liége, à mon dépôt, pour y rétablir ma santé s'il est possible, et « dans le cas contraire demander la pension due à mes services, etc. »

Le général Daine répondit par ces quelques mots :

« Hasselt, 8 août, à 8 heures du matin.

« Monsieur le colonel,

« Je vous accorde la permission que vous me demandez de rentrer à votre « dépôt à Liége. Je vous laisse en face de vous-même et de l'armée, qui appré- « ciera la conduite d'un officier supérieur qui demande à se retirer le jour « où l'ennemi paraît vouloir livrer bataille. Si cette position n'a rien qui vous « répugne, *partez !*

« Le général de division commandant l'armée de la Meuse,

« Signé Daine. »

Digitized by Google

gres, malgré les observations du capitaine Capiaumont, ce dernier rejoignit son bataillon à huit heures du matin, et suivit la longue colonne qui pénétra tardivement dans la ville de Hasselt ; car l'on avait commis la faute impardonnable de ne point désigner la route de terre de Curange à Wumertinghem pour l'infanterie, et celle de Tongres à Hasselt pour la cavalerie. La fatigue, la faim, la soif qui obligeaient les soldats privés de vivres à entrer dans un grand nombre de maisons pour se rassasier, plusieurs encombrements de voitures, de fourgons, de chevaux de main, de bagages dans les rues tortueuses de cette ville, retardèrent d'une manière fâcheuse la marche des colonnes, qui, à 9 heures du matin, se portèrent enfin sur la route de Tongres. Trois pièces d'artillerie des volontaires du bataillon des tirailleurs de la Meuse furent laissés à Hasselt, sous les ordres du major du génie Beaulieu et d'un jeune officier d'artillerie nommé Hippert ; ils étaient chargés de contenir l'ennemi, qui n'avait point été rencontré par nos reconnaissances de cavalerie vers Saint-Trond ou Herck-la-Ville, mais montrait, disait-on, des éclaireurs dans la direction de Zonhoven.

Le jour même où l'armée de la Meuse exécutait son mouvement sur Tongres, le prince d'Orange dirigeait la marche de ses colonnes de manière à entourer et à accabler le général Daine de toutes les forces dont il disposait. En conséquence, le duc de Saxe-Weimar avait reçu l'ordre de s'avancer sur Hasselt par Herck-Saint-Lambert, tandis que le général Van Geen, avec la brigade d'élite du général-major Schuùrman (chasseurs et grenadiers) devait appuyer le mouvement de la division Meyer. Les princes d'Orange et Frédéric se placèrent à la tête de cette divi-

Digitized by Google

sion, d'une brigade de grosse cavalerie et de six batteries d'artillerie pour se diriger sur Kermpt et Curange, éclairés dans leur marche par la cavalerie légère de Boreel : Cortheyligers et sa division quittaient en même temps Heusden et se dirigeaient sur Hasselt par Zonhoven, tandis que la brigade Favange assurait à l'ennemi la possession de la ville de Diest en s'y retranchant. Ces manœuvres simultanées s'exécutèrent dans le plus grand silence, et à la pointe du jour, lorsque le prince fut arrivé à la hauteur de Curange, il forma son armée en bataille, couvrant sa gauche du village de Herkenroodt, qu'il fit occuper, tandis que sa droite s'appuyait au bois de Steenvoord, son artillerie à droite et entre ses bataillons déployés. Mais cette position, occupée la veille encore par nos troupes, ayant été abandonnée, et le prince n'apercevant rien qui annonçât la présence du corps d'armée de la Meuse, reprit son mouvement en avant ; il s'arrêta enfin à 15,000 pas environ de la ville de Hasselt, où il envoya un de ses aides de camp en parlementaire, afin de s'assurer des dispositions des habitants et de la route suivie par l'armée belge.

Le major du génie Beaulieu et l'officier d'artillerie demeurés à Hasselt disposèrent les trois pièces de nos volontaires, soutenues par une compagnie de mineurs : ces bouches à feu furent placées aux portes de Curange, de la Campine et de Tongres ; les canonniers, animés d'un enthousiasme tout national, demandaient à grands cris de faire feu sur l'ennemi, qui venait de franchir le Demer et n'était plus qu'à mille pas de la place ; l'officier allait donner cet ordre, lorsque le bourgmestre et les

Digitized by Google

échevins de Hasselt vinrent tout éplorés le conjurer de se retirer avec ses pièces, pour éviter à la ville les horreurs d'un combat livré dans son enceinte, et la sauver de l'incendie. Cet officier, trop jeune pour être chargé d'une mission aussi délicate, ou ne comprenant point que le salut de l'armée dépendait du plus ou moins de vigueur qu'il apporterait dans l'exécution des ordres qui lui avaient été donnés, eut la faiblesse de céder aux instances de ces magistrats pusillanimes, sans dignité ni courage, dont la démarche fut cause de la panique des colonnes du général Daine. Les troupes préposées à la défense de Hasselt se retirèrent donc ; et l'armée n'étant pas prévenue de l'approche de l'ennemi par les détonnations de son artillerie, continuait son mouvement, dans une entière et fatale sécurité, lorsqu'un événement aussi incroyable qu'imprévu vint, par une coïncidence malheureuse, précipiter les choses avec une rapidité extrême. Le lieutenant-colonel de Gand, du 10e régiment de ligne, avait été chargé du commandement de l'arrière-garde, ayant sous ses ordres deux bataillons d'infanterie, trois escadrons de cavalerie et deux bouches à feu. Au lieu de se conformer aux instructions du général en chef et aux plus simples notions de tactique, qui lui prescrivaient de ne commencer son mouvement que quand la colonne principale l'aurait devancé d'au moins une demi-lieue, il se mit en marche immédiatement après, et se confondit bientôt avec elle, mettant de côté toute prudence, et ne songeant même pas à se précautionner contre les incidents probables qui pouvaient surgir.

Nous avons vu déjà que la cavalerie légère du général

Digitized by Google

Boreel éclairait la marche des Hollandais; ce général pénétra donc un des premiers dans Hasselt, traversa rapidement la place, où il ne trouva aucun obstacle à vaincre (1), et bientôt les feux de son artillerie volante, tirant à mitraille et à 500 pas sur notre arrière-garde, qui descendait la côte de Wumertinghen, jetèrent le désordre dans cette masses d'hommes et de chevaux agglomérés. Un escadron de cuirassiers, sous les ordres du capitaine Vernier, et composé entièrement de recrues, se rua sur l'infanterie qui le précédait pour se mettre plutôt à l'abri des coups de l'ennemi; les voitures d'équipages et d'ambulance, qui se trouvaient en arrière, suivirent le mouvement de ces cavaliers et mirent le comble à la confusion qui régnait déjà; à l'arrière-garde, deux pièces de la 4e batterie furent culbutées dans les fossés qui bordaient la route, et les attelages de derrière ayant été tués par la mitraille hollandaise, il devint impossible de les en retirer; un grand nombre de braves canonniers s'obstinèrent à défendre leurs pièces, et moururent victimes de leur conduite courageuse (2); d'un autre côté, la cavalerie masquant les autres pièces d'artillerie qui se trouvaient à la prolonge sur la

(1) L'approche du général Boreel eût eu des suites encore plus funestes sans le courage téméraire et mal entendu de deux lanciers belges, appartenant à une reconnaissance qui rejoignait le corps principal. Au lieu de se diriger au galop vers notre arrière-garde pour la prévenir de l'approche de l'ennemi, ces deux braves gens se jetèrent sur le premier escadron de hussards hollandais, au moment où il débouchait dans la rue de Tongres, et y firent naître un désordre tel, que pendant dix minutes le mouvement de la brigade fut arrêté. Entourés de cavaliers ennemis, l'un deux succomba, criblé de blessures; l'autre put se précipiter dans la cour d'une maison et échapper aux recherches des hussards hollandais.

(2) Le lieutenant Gerber, du 2e régiment de lanciers, eut la jambe emportée dans ce moment.

Digitized by Google

chaussée les empêchait de tirer sur l'ennemi, qui déjà menaçait notre flanc gauche... Enfin le fatal *sauve qui peut!* poussé par quelques traîtres sans doute, retentit dans la colonne principale, où un désordre affreux, qui dura pendant dix minutes, venait de se propager (1). Le général, confiant dans le chef de son arrière-garde, se trouvait alors à la tête de son corps d'armée, ayant à ses côtés ses aides de camp : MM. Capiaumont, Raickem et de la Gottellerie; à l'approche des Hollandais, il s'arrêta soudain pour se porter où le danger l'appelait; ses aides de camp, le rouge de la honte et de la colère au front à la vue de nos troupes qui fuyaient devant des hommes qui la veille encore avaient été vaincus, demandèrent des ordres pour se porter vers les assaillants : « Eh bien, Capiaumont, dit le général, mettez-« vous à la tête de votre bataillon; prenez une position « défensive, et arrêtez l'ennemi qui gagne du terrain... » Tandis que son aide de camp se portait au pas de course avec le 2e bataillon du 10e régiment vers notre gauche menacée, quelques braves officiers firent de généreux efforts afin de rétablir l'ordre, exposèrent vingt fois leur vie pour rassurer les fuyards, et finirent par établir quelques bataillons qui avaient conservé de l'ensemble sur les hauteurs de Winterhauven, en arrière de Cortessem. Le major Breuer, du 11e, occupa l'aile droite de la position avec les trois bataillons de son régiment; le bataillon du major

(1) En 1792, les paniques de Valenciennes, de Tournai, de Gyzelles, dans les armées de la République, furent bien plus terribles : lors de la panique de Lille, le général français Théobald comte de Dillon fut massacré par ses soldats au moment où il rentrait en ville, et les Autrichiens, frappés de la même terreur, fuirent dans le plus grand désordre sur Tournai, avant même qu'un seul coup de fusil eût été tiré.

Digitized by Google

de Zantis, du 1er régiment de chasseurs à pied ; de Patou, du 2e de ligne, et de Borremans, du 10e, prirent position au centre et le capitaine Capiaumont à la gauche, avec le 2e bataillon du 10e de ligne, tandis que la cavalerie légère du colonel Spaye était placée sur les ailes, et que les cuirassiers du lieutenant-colonel Delobel menaçaient le flanc droit de l'avant-garde hollandaise, en se portant en avant sur la gauche de l'armée, dans la direction de Prinshagen; enfin le lieutenant-colonel Van Damme établit son artillerie en masse, au centre même de la position, pour accueillir les Hollandais au moment où ils se montreraient : deux pièces de 12 de la 5e batterie, et une de 6 de la 4e furent placées en avant de la ligne, sur la chaussée de Tongres, ayant en soutien les voltigeurs du bataillon de M. Capiaumont, embusqués dans les haies et les taillis, en arrière de Meersenhoven.

A peine ces dispositions furent-elles prises, que la pointe de l'avant-garde ennemie parut et échangea quelques coups de canon avec l'artillerie du major Kessels et du capitaine Gantois ; mais le feu bien dirigé de nos pièces de 12, qui balayait la route de Tongres, fit taire le canon hollandais, et l'on aperçut bientôt que l'infanterie ennemie se jetait sur les côtés pour éviter les projectiles meurtriers partis de notre batterie. Dans le même instant, les éclaireurs du prince de Saxe-Weimar arrivant de Saint-Trond, se montrèrent sur notre gauche et se bornèrent uniquement à observer le corps d'armée de la Meuse, qui, pendant quatre heures consécutives, attendit en vain les colonnes ennemies auxquelles il offrait la bataille. A trois heures et demie, les Hollandais ne faisant aucun mouvement

Digitized by Google

offensif, le général Daine ordonna de continuer la retraite sur Tongres, où il arriva à six heures du soir, sans être suivi ou inquiété par ses adversaires, qui n'osèrent hasarder une action générale, bien qu'ils eussent l'avantage du nombre et d'une première surprise toujours fâcheuse. Tels furent donc les événements qui signalèrent la journée du 8 août; tel est ce fait d'armes, que les journaux et les rapports exagérés et mensongers des Hollandais ont transformé en bataille de Hasselt (1). Atteint à l'improviste à Wummertingen par l'avant-garde ennemie, notre arrière-

(1) La Hollande avait, il est vrai, grand besoin d'un peu de gloire militaire pour se réhabiliter dans l'opinion publique, et se venger des attaques injustes et parfois un peu vives de nos journaux. Il n'est donc point extraordinaire que les journaux hollandais aient transformé ou exagéré les faits pour se grandir aux yeux de l'Europe; mais on reste saisi d'étonnement à la lecture du rapport du prince d'Orange, qui affirme avoir gagné le 8 août, à Hasselt, *une bataille* sur cette armée de la Meuse qui se disait invincible. Ce petit corps d'armée de 9,000 hommes au plus, sans généraux, sans état-major, sans instruction ni éducation militaire, loin de s'être déclaré invincible, avait avoué le 31 mars 1831 et le 30 juin suivant, par l'organe de ses chefs, qu'il n'était pas en état de faire la guerre, et moins encore d'assurer des succès, et de sauvegarder l'honneur de la nation.

Peut-être le chef d'état-major de Son Altesse Royale, auteur du rapport du prince au roi son père, sur la journée du 8 août, aura-t-il pris ses désirs ou ce qui *aurait pu arriver*, pour la réalité d'un fait accompli; toujours est-il qu'il fait attaquer l'armée de la Meuse à Curange dans la matinée de ce jour, par les corps de chasseurs de la Hollande septentriona'e, de Groeningue et de Leyde, tandis que le 2e bataillon du 10e régiment, commandé par l'aide de camp M. Capiaumont, qui fermait la marche de la colonne, n'a point aperçu de chasseurs ennemis auxquels il ne demandait pas mieux que de faire face. Au départ de Hasselt à 8 heures, l'on ne voyait encore aucun uniforme hollandais; et c'est vers neuf heures seulement que nos canonniers les aperçurent à mille pas. La démarche de la régence de Hasselt et la conduite de l'officier d'artillerie furent cause que l'armée ne se trouva point prévenue par les détonations des pièces de campagne. Le rapport du prince au roi Guillaume ne dit pas un mot des combats sanglants du 6 à Houthalen, et passe avec adresse sur celui de Kermpt. Voilà comme on écrit l'histoire.

Digitized by Google

garde, dirigée par un homme qui n'avait ni le sentiment de son devoir, ni les connaissances requises pour un officier de ce grade, fut jetée en désordre par quelques bordées de mitraille ; ce désordre, par la force des circonstances et la proximité de l'arrière-garde, pénètre dans la colonne principale, qui s'établit enfin sur les hauteurs de Winterhauven, et pendant quatre heures consécutives offre le combat au gros de l'armée hollandaise, qui, ignorant sans doute sa fausse position et ne voulant pas y croire, reste immobile et impassible! Honneur donc à cette poignée de braves, qui, sensibles à la voix de la patrie et ne désespérant pas du salut de notre nationalité, arrêtèrent par leur contenance la marche agressive de l'ennemi, lorsqu'un effort de celui-ci pouvait les anéantir. Ils ont prouvé, eux soldats de nouvelle levée dont la plupart n'avaient pas une année de service, que, bien dirigés, ils pouvaient prétendre à de grandes choses, et qu'ils étaient animés du sentiment de l'honneur national, qui ne fait battre que les cœurs vraiment généreux.

Nous avons dit déjà que le commandant en chef de l'armée de la Meuse, en marchant sur Tongres, espérait y rallier le colonel Wuestein avec 3,000 hommes (chasseurs, tirailleurs et gardes civiques appuyés de deux batteries d'artillerie). Sa lettre, datée du 3 août, et l'envoi d'un officier d'ordonnance prescrivaient à ce chef de corps des mesures de défense dont il semblait impossible qu'il pût s'écarter ; aussi, quelle ne fut pas son indignation lorsqu'il apprit que le colonel Wuestein, oubliant ses devoirs et cédant aux sollicitations du commandant de la garde civique, Charles de Behr, et de quelques fonctionnaires civils, s'était dirigé

Digitized by Google

sur Liége avec toutes les troupes placées sous ses ordres. Le nouveau coup qui le frappait, en lui faisant voir le mauvais vouloir ou le manque d'initiative de quelques officiers supérieurs, obligea le général Daine à ordonner la retraite de toutes ses troupes sur Liége, afin de retremper le moral de l'armée, en renforçant ses colonnes des bataillons de tirailleurs qui arrivaient du Luxembourg ; mais l'armée, qui reportait tous les incidents regrettables de cette campagne sur le commandant en chef, faisait entendre les mots de trahison et de connivence avec l'ennemi ; et ces murmures, assez confus d'abord, prirent bientôt une teinte plus menaçante. Ce fut alors qu'un sous-officier du 2e lanciers, nommé Debaye, dans un accès de delire frénétique, s'empare d'un pistolet d'arçon, se rend à *l'hôtel du Paon,* où loge le général, pénètre jusqu'à son appartement, et dirige son arme vers lui ; mais l'amorce seule prend feu, et Daine se précipite sur l'assassin avec lequel il entame une lutte corps à corps ; le capitaine Dekeyn, du 2e lanciers, survient heureusement le sabre à la main, dégage le général, et le maréchal des logis, après s'être mis en défense contre son capitaine, se retire tranquillement en disant : *Je déteste les traîtres* (1)*!!*

Tandis que cette scène déplorable avait lieu, le capitaine Capiaumont prenait des mesures pour protéger avec son bataillon, à la porte de Tongres, à Hasselt, l'artillerie du lieutenant-colonel Van Damme, confiée à sa garde et à son

(1) Tel était aussi le cri que faisaient entendre les soldats de la République, lorsque le lendemain de la révolution, peu manœuvrières et point disciplinées, elles éprouvaient quelques revers en combattant les armées de l'Autriche et de la Prusse.

Digitized by Google

honneur. A la nuit tombante, toute l'armée prit la route de Liége, agitée par les sensations pénibles que cette journée avait fait naître dans tous les cœurs. A deux heures du matin, le 9 août, elle arriva sur les hauteurs de Sainte-Walburge, où les troupes établirent leurs bivacs.

Le 9 août, l'armée de la Meuse, grâce au concours de quelques braves officiers, avait repris un peu d'ordre et de confiance ; mais le général Daine, accablé de chagrins et d'ennuis, demeurait dépourvu de tout moyen d'action par le manque de généraux et d'état-major, abandonné par quelques chefs, dont un grand nombre prévoyant la possibilité d'un revirement politique, voulaient se ménager sans doute la bienveillance du parti tombé en 1830, ou faire oublier un changement trop rapide dans leurs affections ; le général Daine disons-nous, en butte aux intrigues d'hommes qui, en présence de l'ennemi, se distinguaient par leur pusillanimité, circonvenu par le gouverneur civil de Liége, qui lui parlait sans cesse de conspirations dirigées contre sa personne et d'accusations de trahison, se démit tout à coup de son commandement en faveur du général Goethals, alors commandant de la forteresse de Namur, et lui écrivit à cet effet pour le prier de venir à Liége. M. Capiaumont, instruit de cette détermination au moins étrange, s'empressa d'en donner avis aux officiers les plus dévoués à la cause de la nation, avec lesquels il se rendit auprès du commandant en chef afin de lui faire comprendre qu'il avait outre-passé son droit en cédant à un autre le pouvoir dont la confiance royale l'avait investi. Le général Daine se rendit à ces observations, et son aide de camp, profitant habilement de cette disposition de son esprit, lui

Digitized by Google

demanda l'autorisation de se rendre au quartier-général du Roi pour prendre les ordres de S. M., en lui faisant promettre de conserver le commandement de l'armée jusqu'à son retour. Le chef de l'armée de la Meuse ayant accédé au désir du capitaine Capiaumont, celui-ci partit avec deux cavaliers bien montés du 2e régiment de chasseurs à cheval, gagna la route de Liége à Saint-Trond, et, pendant la nuit du 10 au 11 août, traversa les postes hollandais qui venaient de prendre possession de Looz et de Tirlemont. Rencontré au point du jour près d'Overhespen par un piquet de dragons, qui le poursuivit, lui et son escorte, pendant dix minutes, voyant le moment où il allait tomber aux mains de l'ennemi, il ordonne à ses cavaliers, dans l'espoir de dérouter leurs adversaires, de s'élancer dans diverses directions. Lui-même il s'enfonce dans la Hesbaye de toute la vitesse de son cheval, et cette ruse de guerre ayant réussi au gré de ses désirs, il parvint le 11 août, après de nombreux détours, couvert de boue, de poussière, et tombant de fatigue et de besoin, à atteindre le quartier général du Roi, qui se trouvait alors à Louvain. S. M. reçut immédiatement l'aide de camp du commandant en chef de l'armée de la Meuse, qui lui exposa avec la franchise d'un soldat toutes les péripéties des quatre jours de combat qui venaient de s'écouler. Il dépeignit au Roi la situation du général Daine, les craintes et les espérances de son armée ; le nouveau monarque que la Belgique venait d'inaugurer, dont la bonne foi avait été trompée sur l'état exact des ressources du pays et sur le nombre des troupes pouvant entrer en ligne, qui n'avait pu encore étudier l'échiquier sur lequel nos deux corps d'armée manœuvraient accueillit avec bonté et une faveur marquée le rapport du capitaine

Digitized by Google

aide de camp Capiaumont, et fit donner l'ordre au général Daine de conserver son commandement et de le rejoindre immédiatement avec ses troupes. Le même jour, M. Charles de Brouckere, alors ministre de l'intérieur, se rendit en poste par la route de Namur à Liége muni de pleins pouvoirs, accompagné dans son voyage par l'aide de camp du général en chef, qui venait de s'acquitter de la mission dont il avait été chargé, avec autant de zèle que de bonheur.

Ranimé par l'appui du Roi et par l'arrivée de M. de Brouckere, le général Daine retrouva son énergie et sa vigueur ; déjà il avait chargé le lieutenant-colonel d'artillerie Van Damme et le major du génie Beaulieu de couper et de retrancher les routes de Tongres et de Saint-Trond, pour se mettre à l'abri des insultes de l'ennemi, et institué une commission composée d'officiers dévoués, afin de subvenir aux besoins les plus ressants de son armée, et trois jours suffirent pour remettre ses colonnes, fortes de 12,000 fantassins, de 900 hommes de cavalerie de ligne, de 300 gendarmes mobilisés, et de 36 bouches à feu attelées, en état de reprendre la campagne. Menacé de la mort et du

(1) Après avoir été reçu par le roi, le capitaine aide de camp Capiaumont, se trouvant dans le cabinet du ministre, vit sur sa table un état indiquant le nouvel état-major qui était proposé pour l'armée de la Meuse. Parmi les noms des officiers qui devaient être élevés au grade de général, se trouvait celui du colonel dont nous avons reproduit plus haut la lettre au commandant en chef (page 154). Il fit remarquer au ministre l'effet déplorable que produirait sur nos soldats une faveur semblable accordée à un homme dont la conduite avait laissé tout à désirer pendant nos jours de misère. M. de Brouckere, après des explications indispensables, rentra dans le cabinet du Roi, et cette fâcheuse combinaison avorta fort heureusement. Qu'eussent-ils pensé en effet, ceux qui avaient loyalement embrassé la cause de notre nationalité ?

Digitized by Google

poignard, il se montra aux soldats, qui l'accueillirent par des vivats enthousiastes. Il chargea alors le lieutenant-colonel Fonson, son sous-chef d'état-major provisoire, du commandement de son avant-garde, composée des tirailleurs du Luxembourg et de la Meuse, et lui donna pour mission d'opérer sur la route de Waremme ; la colonne principale, divisée en trois brigades, deux d'infanterie et une de cavalerie, fut mise sous les ordres du colonel Wustein, du lieutenant-colonel De Gand (1) et du brave colonel de cavalerie Spaye, et devait marcher sur Jodoigne et Hannut en traversant la Hesbaye, pour se porter vers Tirlemont, où se trouvait une partie de l'armée hollandaise dirigée par les princes.

Le 14 dans la matinée, les colonnes du général Daine arrivèrent devant cette ville et offrirent inutilement le combat à l'ennemi ; bientôt après, nos tirailleurs du Luxembourg pénètrent dans la ville par la porte de Liége ; deux fortes reconnaissances de cavalerie, composées de lanciers et de guides aux ordres des capitaines Capiaumont et Ory, forcèrent les portes de Lumay et d'Hoegarden, après avoir taillé en pièces les avant-postes hollandais qui s'obstinaient à les défendre, et terminèrent la campagne par cet acte de vigueur ; car l'armée de la Meuse apprit presque en même temps, à son grand regret, qu'une suspension d'armes venait d'être conclue entre le général de Tiecken de Terhove et les différents corps de l'armée ennemie.

(1) La pénurie d'officiers supérieurs obligea le général Daine à confier encore des brigades à ces deux officiers, qui avaient montré tant de faiblesse et d'irrésolution, les colonels du 10e et du 11e étant tombés malades à Liége, lorsqu'on s'apprêtait à marcher à l'ennemi.

Digitized by Google

Après avoir retracé les événements qui ont signalé cette courte campagne, qu'il nous soit permis de l'envisager sous le point de vue des ressources de l'armée dite de la Meuse, et des obstacles qu'elle eut à surmonter. Forte de 9,000 combattants environ, mal organisée et sans expérience de la guerre, privée de généraux, d'officiers d'état-major, d'une intendance et d'officiers d'administration, comptant dans ses rangs quelques officiers supérieurs d'un mauvais vouloir inqualifiable ou d'une impéritie sans exemple, soumise à des ordres aussi différents que multipliés, contradictoires et impossibles à exécuter, ayant contre elle la nature craintive d'une grande partie des autorités du Limbourg, la nullité complète de la garde civique et des habitants, elle fut opposée à une armée de 45,000 hommes, confiante en elle-même et bien disciplinée, conduite par les princes des Pays-Bas, et parvint néanmoins à obtenir des succès éclatants à Houthalen et à Kermpt. Certes, l'irrésolution et la position perplexe dans laquelle le ministère d'alors maintenait le général Daine, furent cause qu'il n'opéra point sa jonction avec l'armée de l'Escaut, et il eût évité ce fâcheux événement si, le 7, il se fût rendu à l'avis de son aide de camp Capiaumont, qui, dans la nuit du 6 au 7 août, déclara qu'il fallait se porter directement sur Zolder et Eversel, y culbuter la division Cortheileger et manœuvrer ensuite dans la direction de Zammel et Westerloo, pays marécageux inaccessible aux fortes colonnes ennemies qui tenteraient de le poursuivre. Le manque de discernement du commandant en chef en cette circonstance ne peut être attribué, à notre avis, qu'à l'empire et aux conseils de l'officier général qui l'avait rejoint le 6. L'ordre qui lui fut donné de passer sur le ventre des 45,000 soldats qui lui étaient opposés était

Digitized by Google

au moins ridicule, si l'on considère que, trois mois plus tard, le 24 octobre, le ministre de la guerre déclarait à la chambre des Représentants, dans son comité secret, que l'armée belge n'était pas encore assez forte pour prendre l'offensive. Ce ministre (1) était cependant un homme actif et dévoué ; il était appuyé en outre par un conseil d'officiers généraux français. Pourquoi donc exiger au mois d'août, de troupes peu organisées et en partie mal commandées, ce que l'on ne put obtenir au mois d'octobre, lorsqu'elles étaient bien encadrées et placées sous les ordres de chefs expérimentés ? Mais une faute grave avait été commise en ne réunissant pas nos forces actives derrière le Demer, et en n'étendant pas les inondations de cette rivière à une demi-lieue en largeur pour opposer un obstacle à l'invasion ennemie. D'un autre côté, le conseil d'éviter tout ce qui pourrait donner lieu à une reprise d'hostilités devait amener la défaite de nos corps d'armée séparés, qui se trouvaient en présence de forces quintuples. Loin de mériter les reproches qui lui ont été adressés par des hommes fort légers, ou mal renseignés ou égarés par la passion, la petite armée de la Meuse a droit à la reconnaissance de la nation, car elle a montré en général autant de courage et d'abnégation à supporter les privations et les fatigues de tout genre, que de bravoure en présence de l'ennemi (2).

(1) M. Charles de Brouckere.

(2) Le général Daine chargea son aide de camp Capiaumont, à Lumay près de Tirlemont, de rédiger son rapport au roi, et lui remit la pièce suivante, entièrement écrite de sa main. Nous croyons devoir la reproduire en entier : « Si je me suis trouvé, » disait le général, « dans la nécessité de faire connaître « les officiers desquels j'ai eu à me plaindre, je dois rendre justice à ceux qui « ont fait plus que leur devoir ; je regrette seulement que les chefs de corps « n'aient pas satisfait aux ordres que je leur avais transmis de me faire con-

Digitized by Google

La conduite remarquable du capitaine Capiaumont pendant les moments difficiles qu'il venait de traverser, son activité et son dévouement, avaient fixé l'attention du Roi.

« naître les noms des officiers, sous-officiers et soldats qui s'étaient particu-
« lièrement distingués. Par cette circonstance, je ne puis citer que ceux que
« j'ai vus de mes propres yeux.

	Le lieutenant-colonel	d'artillerie	Van Damme.
	Le major	id.	Kessels.
	Le capitaine	id.	Pierson.
	Le lieutenant	id.	Fonsny.
	Le sous-lieutenant	id.	Lahure.
2e régiment	Le major		Van Derveken.
de chasseurs	Le major		Van Dekerkhove.
à cheval.	Le capitaine		Ducorron.
	Le capitaine		Frison.

2e lanciers : Il faut citer le colonel Spaye et le capitaine Duroi.

1er cuirassiers : Delobel et Frankart.

Guides : Les capitaines Ory, Smit, Moreau, et faire une mention honorable de toute la compagnie.

Infanterie, 11e régiment : le major Breuer.

2me id. id. Patou, citer particulièrement ce bataillon.

10me id. id. Borremans. id.

2e bataillon de chasseurs à pied : citer ce bataillon.

10e bataillon de tirailleurs, le major Petithan ; ce bataillon s'est distingué ;

Compagnie de sapeurs-mineurs : Beaulieu et Marcin ;

Bataillon de tirailleurs de la Meuse : mention honorable ;

État-major : le colonel Fonson ;

id. le major La Gottellerie ;

id. id. Coenraets ;

id. le capitaine Raikem ;

id. id. Capiaumont, pour les affaires de Houthalen, Kermpt et Cortessem ;

id. le premier lieutenant Ceuleners ;

id. le sous-lieutenant Taps.

Le général de brigade de Failly m'a rendu des services et à montré beaucoup de sang-froid à Kermpt et à Cortessen.

Le général de divison,

DAINE.

Digitized by Google

Dès le 5 du mois de septembre suivant, il l'attacha à sa personne en qualité d'officier d'ordonnance : bientôt M. de Brouckere, ministre de la guerre, qui depuis le 16 août s'occupait de la tâche difficile d'organiser l'armée, le chargea le 20 octobre, par ordre de S. M., de procéder à la formation d'un corps de partisans (infanterie et cavalerie), et d'en prendre le commandement en dehors de ses nouvelles fonctions. Heureux de remplir une mission qui pouvait lui permettre d'être utile à son pays et à son souverain, le major Capiaumont abandonna la belle position qu'il occupait et ne tarda pas à justifier la confiance dont il était l'objet. Chargé de surveiller avec sa troupe la place de Venloo, que l'armée hollandaise songeait à attaquer, d'intercepter les communications de cette armée avec la forteresse de Maestricht, dont la garnison était affaiblie par les maladies, et de s'opposer à ce qu'on introduisît dans cette place des approvisionnements de toute espèce, il comptait au 24 décembre suivant 600 volontaires fantassins et 25 cavaliers, choisis dans tout ce que l'armée comptait de plus audacieux, et prit d'abord Hechtel comme point central de ses opérations. Le corps d'officiers étant laissé au choix de M. Capiaumont, il s'entoura d'hommes énergiques et braves, dont le courage allait jusqu'à la témérité, et, six mois après, son corps de partisans présentait un effectif de 1,200 hommes d'infanterie légère et de 140 cavaliers, pris dans les rangs du 2e régiment de chasseurs à cheval, et commandés par les capitaines comte A. Vanderburght et Patosski, officiers aussi déterminés que braves. Cette troupe prouva bientôt que l'on n'avait point trop présumé en comptant sur les services signalés qu'elle était appelée à rendre.

Digitized by Google

Un zone de douze lieues de profondeur, sur une étendue de vingt lieues, séparait le corps de partisans de l'armée d'observation établie à Diest et dans les environs. Un service incessant, pénible et dangereux était imposé à ces enfants perdus de l'armée, qui ne tardèrent pas à briller dans diverses rencontres qu'ils eurent avec l'ennemi à Hamont, Achel, et dans les environs de Maestricht ; leurs excursions leur fournirent l'occasion d'enlever aux Hollandais quelques convois de chevaux et d'approvisionnements qu'ils dirigeaient sur la forteresse. La garnison de Maestricht faisait cependant encore des sorties dans le but de rançonner les villages voisins de la forteresse et de se procurer des vivres. Le major Capiaumont, ayant été informé qu'une sortie ou fort détachement devait se porter dans la direction de Rekkem, résolut de lui faire payer cher cette nouvelle tentative. En conséquence, il donna des ordres afin qu'au jour dit et à une heure donnée, les divers détachements de partisans placés sur les frontières à dix ou onze lieues furent réunis en un seul point de concentration sur les derrières de l'ennemi, pour menacer sa ligne de retraite. La rapidité, la hardiesse de leur marche, couronnèrent de succès l'entreprise de ces troupes ; la sortie hollandaise, surprise en flagrant délit de violation de territoire, éprouva des pertes et fut poussée en désordre dans la place, dont la garnison, rendue plus circonspecte par l'échec qu'elle venait de subir, ne se permit plus d'inquiéter les habitants de Lanaken, de Smeermaes, Rekkem et Montenaken. Le lieutenant général Desprez, major général de l'armée, félicita le major Capiaumont de ce mouvement hardi, dont le résultat heureux permit à nos campagnards de se livrer en toute sécurité à leurs travaux agricoles ; car les

Digitized by Google

partisans Capiaumont (1), préposés à la défense de leurs intérêts et à la garde du sol national, furent tellement redoutés dans les environs de Maestricht, que leur présence seule suffisait pour rassurer les populations inquiètes. Chargé d'instruire, de former et de diriger ces soldats intrépides, qui ployaient difficilement sous le joug de la discipline, le major Capiaumont parvint, à force d'activité et de résolution, à suffire à la tâche ; il se trouvait au reste récompensé de tant de travaux et de peines par l'ardeur, l'enthousiasme (2), et le dévouement sans bornes des soldats qu'il était appelé à commander. En janvier 1833, après quatorze mois d'un service pénible et sans trêve, jugeant que la présence de sa troupes n'était plus aussi indispensable à l'extrême frontière, il sollicita et obtint l'ordre de faire rentrer les partisans dans l'intérieur du pays. Arrivé à Termonde dans le courant de février, ses soldats, logés chez l'habitant et regrettant sans doute leur vie aventureuse et les émotions du voisinage de l'ennemi, témoignèrent sourdement d'abord qu'ils n'obtempéreraient point aux nouveaux ordres qui prescrivaient de les faire entrer dans les casernes. Le jour ayant été désigné, ils se rassemblèrent sur la place publique avant l'instant fixé par

(1) Le peuple et l'armée leur donnaient cette dénomination, parce que généralement les chefs de partisans donnent leur nom à la troupe qu'ils commandent.

(2) Un partisan nommé Pluimers, né à Curange, eut le bras fracassé par une balle dans une rencontre près de Lanaken. Cette blessure nécessita l'amputation, et le major Capiaumont, voulant consoler ce brave soldat, lui promit une bonne pension ; mais celui-ci refusa cette faveur, et demanda en grâce de pouvoir rester au corps comme clairon, puisqu'il ne pouvait plus combattre l'ennemi avec sa carabine. Sa demande lui fut accordée par le ministre de la guerre, et il servit en cette qualité dans l'armée jusqu'à la paix définitive.

Digitized by Google

leur commandant, et se livrèrent à des manifestations dont le résultat pouvait amener des suites fâcheuses, funestes même au repos des citoyens. Instruit de cette circonstance, le major Capiaumont, quoique n'ayant sous la main qu'un adjudant, se porte sur le point menacé; à son approche, les groupes se dissipent et chacun se range à sa place de bataille. Voulant profiter de cette circonstance, il fait faire un à-droite à sa troupe, et la mène au lieu désigné. Mais soudain tout s'arrête; la tête de la colonne a touché à la caserne et refuse d'y entrer; son chef intrépide ordonne aux soldats d'obéir, mais son autorité est méconnue et les plus mutins qu'il veut saisir le repoussent avec leurs baïonnettes. Furieux et résolu à succomber ou à faire exécuter ses ordres, il sabre ceux qui résistent, les poursuit dans plusieurs directions et brise enfin son sabre sur la tête des révoltés; en cet instant, les officiers, instruits des événements qui viennent d'avoir lieu, accourent, rejoignent leur chef pour lui prêter main-forte, et le major Capiaumont, armé de deux pistolets, fait entrer dans la caserne la moitié de la colonne. Mais le reste, 500 hommes environ, loin de suivre l'impulsion donnée par les premiers pelotons, s'était rejeté vers un des bastions de la place, et se retranchait dans cette position; leur commandant y court aussitôt suivi d'un seul officier, le lieutenant Rubens; il arrive près de ces soldats exaspérés et égarés, qui chargeaient déjà leurs carabines; sa présence, ses paroles à la fois éloquentes et pleines d'énergie imposent aux plus déterminés. Il leur ordonne alors de remettre leurs baïonnettes au fourreau, car ils ne sont plus dignes de servir la noble cause de la Belgique. Il menace de mort le soldat qui refusera de le suivre pour rejoindre ceux qui viennent de se soumettre.

Digitized by Google

Un d'entre eux veut élever la voix et poser des conditions au major Capiaumont, qui au même instant l'ajuste d'un des pistolets dont il est armé ; mais l'amorce seule brûle, et l'explosion n'a pas lieu. Toutefois, cette démonstration, aussi prompte que vigoureuse, avait dompté la sédition ; les partisans obéissent, reprennent leurs rangs en silence, et suivent leur commandant, qui les installe enfin dans les lieux qu'il leur désigne. Ce coup hardi, connu de l'armée entière, fournit un nouvel exemple de la puissance que peut et doit exercer un chef de corps sur des hommes dont la volonté semble être la moins flexible et la plus difficile à soumettre aux lois immuables de la discipline (1). Cet acte de fermeté porta ses fruits, et, depuis cette époque, le corps des partisans fut un des mieux disciplinés de notre armée.

Le Roi, instruit des événements qui venaient d'agiter la ville de Termonde, voulut témoigner son entière satisfaction au major Capiaumont pour l'énergie qu'il venait de déployer, et, le 26 mars 1833, l'adjudant général de S. M., le comte d'Hane de Steinhuyse, lui adressa à ce sujet une lettre excessivement flatteuse : « Le Roi, » disait cet officier général, « a particulièrement approuvé la conduite vigou-
« reuse que vous avez tenue, ainsi que vos officiers, lors
« du mouvement d'insubordination qui se manifesta parmi
« vos partisans, lorsqu'il s'agit de les caserner. S. M. m'a
« chargé de vous le dire, et je suis heureux, Monsieur le

(1) Douze des plus mutins du corps furent mis immédiatement aux fers ; cinq furent livrés à un conseil de guerre, qui en condamna trois à la peine de mort, commuée en celle du bannissement.

Digitized by Google

« major, de vous donner ce témoignage de la satisfaction « de notre souverain. » Le 18 juin suivant, le corps d'officiers offrit au major Capiaumont un sabre d'honneur pour remplacer celui qu'il avait brisé pendant la révolte (1).

Quelque temps après les événements que nous venons de rapporter, les troupes de la Confédération germanique avaient menacé de faire invasion dans le grand-duché de Luxembourg; déjà de nombreux partisans de la maison d'Orange avaient paru en armes, et la garnison de la forteresse de Luxembourg ayant enlevé un commissaire de district, le major Capiaumont reçut l'ordre de se porter avec ses troupes légères dans les environs de la forêt de Chiny. Mais la présence de nos troupes nationales ayant suffi pour mettre un terme aux agressions de l'ennemi, il rentra dans l'intérieur du pays. Le 17 décembre 1833, à la création de l'ordre de Léopold, le Roi fit réunir toutes les troupes stationnées à Bruxelles (2), les passa en revue, et les ayant fait former en carré, il se plaça en face du régiment des guides, adressa aux officiers de ce corps quelques paroles chaleureuses, et leur fit prêter le serment de fidélité et celui de défendre un étendard qu'il leur remit à cette occasion. Cette cérémonie étant terminée, il fit avancer les

(1) En 1838, lorsque la guerre avec la Hollande était imminente, les sous-officiers du 1er régiment de chasseurs à pied offrirent à M. Capiaumont une épée richement ornée, comme marque d'estime et de dévouement. En 1855, lorsqu'il fut élevé au grade de général, ils le prièrent d'accepter une carabine à deux coups comme souvenir de leur reconnaissance inaltérable.

(2) Le 9e régiment d'infanterie de ligne;
Le 1er bataillon du 3e régiment de chasseurs à pied;
Le régiment des guides;
Une batterie d'artillerie et l'école militaire.

Digitized by Google

officiers, sous-officiers et soldats qui s'étaient signalés par leur valeur pendant la campagne de 1831, pour leur remettre de sa main le gage de l'honneur. Lorsque le chef des partisans fut appelé, le roi lui adressa un regard affectueux, et lui donnant la croix de son ordre : « Mon « cher Capiaumont, « lui dit-il, » je suis heureux de pouvoir « aujourd'hui récompenser votre courage. J'ai connu peu « d'officiers aussi braves que vous, et il n'en est pas sur « qui je compte plus à l'occasion »

. . . . . .

. . . . . .

Ces paroles flatteuses suffiraient pour dépeindre le caractère de l'homme dont je retrace la carrière, car elles récompensaient la fidélité, la bravoure et le dévouement à la patrie.

En 1834, le Portugal, en proie à la guerre civile, avait vu la dictature passer dans les mains de don Miguel, oncle de la jeune reine dona Maria, forcée de se réfugier à Londres. La France et l'Angleterre secondèrent secrètement les émigrés portugais qui voulaient le renverser, et le gouvernement belge ayant autorisé l'organisation d'une légion étrangère, qui devait être dirigée sur le Portugal, le major Capiaumont choisit près de 400 partisans parmi les plus déterminés, les fit commander par six officiers dont il connaissait toute la valeur, et il eut la satisfaction d'apprendre que la légion belge, dont cette poignée de braves forma le noyau, rendait des services éminents à don Pedro, père de la jeune reine, dont les droits et la puis-

Digitized by Google

sance étaient menacés. Cette troupe, en effet, combattit avec une grande distinction sous les ordres du duc de Terceire, pendant toute la guerre de l'indépendance, et contribua puissamment à forcer don Miguel, sous les murs de Coimbre, à signer la capitulation d'Évora (1).

De 1834 à 1836, le major Capiaumont s'occupa exclusivement d'introduire dans son corps de partisans toutes les innovations possibles sur la tactique, ou relatives à l'équipement, à l'armement et à l'habillement, dont nos troupes légères pouvaient être dotées par la suite. Depuis 1831 déjà, il avait donné à ses soldats une tunique assez élégante avec fourragères jaunes, qui remplaçait le vêtement étriqué qu'ils portaient d'abord; le pantalon large et commode, semblable au modèle adopté aujourd'hui par toute l'armée: la bottine remplaçait les guêtres, et le schako avait disparu pour faire place au chapeau retroussé d'un côté et orné d'un panache. Les buffleteries, qui écrasaient la poitrine du soldat et servaient de point de mire aux chasseurs ennemis, avaient été mises de côté; la lourde giberne, qui entravait les mouvements rapides, fut remplacée par une cartouchière; les sacs, les capsules et les cartouches étaient portés d'une manière plus rationnelle, et leur conservation assurée par un moyen plus conforme à leur usage; il arma ses soldats d'une carabine à canon lisse et à percussion, surmontée d'une baïonnette longue et solide,

(1) En 1835, quatre officiers revinrent en Belgique, décorés de l'ordre militaire de la Tour et de l'Épée; un fut tué dans une rencontre avec les miguélistes; c'était un Anversois du nom de Peiffer. Ces officiers rentrèrent au corps de partisans sous les ordres du major Capiaumont après l'expédition de Portugal.

Digitized by Google

qui remplaça l'ancien fusil de munition; il fit donner des chevaux à ses capitaines, dont l'activité devait redoubler, assura ensuite par des dispositions efficaces et au moyen de chevaux de bât le transport des munitions de guerre; introduisit dans ce corps l'escrime à la baïonnette, cet exercice si essentiel au tirailleur isolé, qui augmente sa confiance dans ses armes, et le met à même de lutter avec avantage contre le cavalier; il perfectionna le tir à la carabine et les manœuvres des tirailleurs, surtout en ce qui concerne les surprises de nuit et les embuscades; il créa la première école de gymnastique dans l'armée, heureuse innovation qui développe à la fois les facultés physiques et morales de l'homme de guerre, et devrait former la base de toute instruction militaire, et fit enfin adopter à ses tirailleurs les allures vives, qui aujourd'hui sont mises en vigueur par toutes nos troupes légères.

En 1835, lors d'un séjour momentané de S. A. R. le duc d'Orléans à Bruxelles, ce prince manifesta le désir de voir les partisans dont S. M. avait bien voulu lui parler avec faveur. Il les passa en revue, se montra très-satisfait des dispositions habiles adoptées par le major Capiaumont, auquel il adressa les plus grands éloges, et lui dit en outre qu'il désirait voir former en France, pour la guerre d'Afrique, des bataillons d'infanterie légère semblables à ce petit corps d'élite; ce vœu s'accomplit en effet, et le 14 novembre 1838, une décision, émanant du ministère de la guerre à Paris, créa à titre d'essai un bataillon de tirailleurs dits de Vincennes, dont l'uniforme, l'armement, et

Digitized by Google

l'équipement, étaient presqu'en tous points semblables à celui de nos partisans (1).

Au mois de juin 1836, le roi, fort occupé alors de l'organisation de notre armée, reconnut que, pour la rendre complète, il lui manquait des chasseurs d'élite armés de carabines rayées, et il chargea le major Capiaumont de préparer l'organisation de notre premier régiment de chasseurs à pied. En conséquence, les partisans ayant été adjoints à ce régiment pour en former le 4e bataillon, le 1er septembre 1836, le roi nomma cet officier supérieur lieutenant-colonel et voulut que tous nos régiments de chasseurs fussent désormais armés, équipés et habillés à l'instar du bataillon de *partisans* et du premier régiment de chasseurs, qui a reçu depuis la dénomination de chasseurs carabiniers, et se distingue entre tous par son dévouement, son intelli-

(1) On croit assez généralement que notre infanterie légère, nos chasseurs et carabiniers, ont été calqués sur les chasseurs français, dits chasseurs d'Orléans. C'est une grave erreur, qu'il importe de rectifier, et la lettre suivante, datée de *Neuilly, 7 juillet* 1837, adressée à M. le colonel Capiaumont par le comte d'Hane de Steenhuyse, démontre que nous n'avons rien emprunté à nos voisins.

« Mon cher colonel,

« La juste réputation de votre organisation de partisans étant venue jusqu'ici, et la France voulant former un corps semblable, je suis chargé, de la part du général d'Houdetot, nommé pour cette formation, de vous demander votre organisation, soit imprimée ou écrite. Je vous prie donc de vouloir bien obliger un ancien camarade en me l'adressant au plus tôt, et d'entrer dans tous les détails que vous croyez nécessaires à cet effet. C'est d'ailleurs le désir du duc d'Orléans; comme toujours, mon cher Capiaumont, on ignore jusqu'à ce moment, etc. etc.

Ch. d'Hane. »

L'escrime à la baïonnette à été introduite en France seulement en 1844, par les ordres du maréchal Soult, et l'instruction sur le tir à la carabine en 1847.

Digitized by Google

gence et son adresse au tir. Pendant neuf années consécutives le nouveau lieutenant-colonel donna tous ses soins au corps qui lui était confié, et présida pendant le même laps de temps la plupart des commissions nommées pour faire des expériences sur le tir de la carabine rayée, et sur un grand nombre d'armes à longue portée, afin de doter nos chasseurs d'armes irréprochables. Colonel au 1er régiment de chasseurs à pied le 9 avril 1841, et désigné le 8 octobre 1843 pour commander la 2e brigade de la 2e division d'infanterie, un arrêté du 19 juillet 1845 nomma le colonel Capiaumont au grade de général-major, et le plaça à la tête de la 2e brigade de la 3e division, fonctions qu'il cumula le 2 mai 1849, avec celles de commandant de la province de Liége. Inspecteur général d'infanterie de 1845 à 1854, il apporta toujours dans cette position, aussi difficile que délicate, un dévouement à toute épreuve, une justice que rien n'est venu ternir. Officier de l'ordre militaire de la Tour et de l'Épée de Portugal, le 28 avril 1836, de l'ordre militaire de Léopold le 8 avril 1847, et chevalier de la branche Ernestine de Saxe, le 10 août 1844, S. M., par un arrêté du 20 décembre 1854, a daigné l'élever au grade de lieutenant général, et l'a chargé du commandement de la 1re division territoriale du royaume, le 2 avril 1855. D'un caractère qui décèle beaucoup de résolution, le général Capiaumont, qui a donné en maintes circonstances des preuves de sa bravoure, serait appelé sans doute, si notre armée entrait dans la lice des combats, à guider nos soldats qui, sous la conduite d'un chef aussi éprouvé, marcheraient avec confiance et sécurité.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL CAPIAUMONT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général baron de Tiecken de Terhove.

Tiecken de Terhove, Marie-Michel-Balthasar, (baron de) lieutenant général, naquit à Tongres, province de Limbourg, le 11 janvier 1777, d'une ancienne famille du pays de Liége, entra dans les armées de la république batave comme cadet, à l'âge de 18 ans, le 10 septembre 1795, au 2e régiment de hussards. Son zèle, son exactitude lui méritèrent bientôt les galons de sous-officier, et il fit partie des colonnes du maréchal Jourdan, qui, l'année suivante, franchirent le Rhin, repoussèrent le général Wartenleben, s'emparèrent de Wurtzbourg, et furent opposées à l'archiduc Charles, qui venait d'être investi du commandement en chef des armées autrichiennes. En 1797, il servait comme maréchal des logis chef sous les ordres du général Daenels, dans son expédition au Texel. La campagne de 1799 contre les Anglo-Russes s'ouvrit, et le général Brune, rappelé récemment d'Italie, fut placé à la tête de l'armée de la Batavie. Notre compatriote, toujours prêt à marcher à l'avant-garde, prouva, par l'intrépidité sans égale avec laquelle il affrontait le feu de l'ennemi, qu'il était né pour la carrière

Digitized by Google

des armes, fut cité avec éloges dans les rapports de ses chefs, et obtint en récompense le grade de lieutenant en second le 28 avril 1800. A cette époque déjà, le général Augereau, investi du commandement des colonnes hollandaises, s'était porté sur le bas rhin, afin de seconder les opérations de Moreau, qui, après avoir combiné ses mouvements avec son collègue, remporta le 3 décembre la célèbre bataille de Hohenlinden, qui ouvrait à son armée la route de Vienne. Les pertes des Autrichiens furent énormes tant en soldats qu'en matériel, et cette puissance ne dut son salut qu'à l'heureuse intervention de l'archiduc Charles, qui obtint une suspension d'hostilités à la suite de laquelle M. de Terhove rentra dans les provinces bataves.

L'inaction dans laquelle il fut obligé de rester à la suite de cette campagne, pesa gravement sur son avancement ; il s'occupa cependant de perfectionner son instruction et surtout à se familiariser avec la langue française, dont l'usage se répandait dans la plupart des contrées de l'Europe. Après avoir végété quelques années dans cette position, il reprit le harnais des combats en 1805, et reçut presqu'en même temps l'épaulette de lieutenant en premier (10 septembre suivant). Embarqué quelque temps après au Texel, puis dirigé vers l'Allemagne, il concourut à la prise de la ville d'Ulm, qui mettait à la merci du vainqueur de nombreuses colonnes autrichiennes, et se prépara dès le lendemain à faire face aux Russes, qui s'avançaient à marches forcées pour venir chercher un tombeau dans les champs d'Austerlitz. Chacun connaît ces paroles prophétiques de Napoléon à ses braves : « Soldats de la grande armée, » leur disait-il, » nous avons fait une campagne de quinze jours ;

Digitized by Google

« vous ne vous arrêterez pas là : cette armée russe, que l'or « de l'Angleterre à transportée des extrémités de l'univers, « nous allons l'exterminer. » Les colonnes françaises joignirent les alliés près de Diernstein, où s'engagea bientôt un combat terrible, dans lequel le lieutenant Tiecken se couvrit de gloire en chargeant à la tête de son escadron un bataillon ennemi qui fut jeté dans la plus épouvantable déroute. Le 2 décembre, il se trouva à l'immortelle journée d'Austerlitz, combattit avec toute la valeur dont il avait déjà donné tant de preuves, et après l'anéantissement des masses formidables que le Nord venait de jeter dans la balance, il fit partie des troupes chargées de conduire et de sauvegarder les Russes qui avaient échappé à l'effroyable ouragan de cette journée.

Le 5 juin 1806, sur la demande des états généraux de Hollande, Louis Bonaparte fut élu roi de ce pays. Au mois de septembre suivant, la Prusse ayant voulu faire prévaloir des prétentions singulières à l'égard de l'occupation française en Allemagne, Napoléon quitta Paris le 6 afin de se mettre à la tête de ses troupes. M. de Terhove prit donc part à tous les épisodes de cette campagne, et mérita le grade de capitaine, qui lui fut accordé le 21 octobre. Le combat de Saalfeld, la bataille d'Iéna, qui anéantit la monarchie prussienne et coûta la vie au duc de Brunswick et au prince Henri de Prusse, avaient achevé cette glorieuse campagne, et le nouveau capitaine fut employé au siége de Hameln, où il fit preuve de beaucoup de bravoure. Dirigé sur Hambourg bientôt après, il assista sous le général Mortier à la campagne de la Poméranie suédoise, en 1807, et déploya une valeur remarquable au

Digitized by Google

combat d'Anclam, en chargeant les lignes ennemies. La Russie, trop généreusement sauvée à Austerlitz, avait reparu dans la lice pour marcher au secours de son alliée, et de Terhove, après la suspension d'armes conclue à Schaltkow, fut appelé à combattre ce nouvel ennemi qu'il rencontra le 4 juin dans les plaines de Friedland, où il eut de nouveau l'occasion de se faire remarquer. L'armée russe y perdit plus de 55,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers, et sa déroute fut telle, que, pour échapper au vainqueur, ses débris firent couper tous les ponts qu'ils laissaient derrière eux. Nommé chevalier de l'ordre de l'Union par un arrêté du 25 novembre 1807, en récompense des services signalés qu'il avait rendus pendant cette dernière campagne, comme capitaine commandant aux cuirassiers de la garde royale, de Terhove rentra en Hollande à la conclusion de la paix, et fut rappelé en Allemagne, lorsque la guerre éclata de nouveau en avril 1809 entre l'Autriche et la France. Il ne tarda pas à se faire remarquer par sa valeur, qui brilla de tout son éclat le 17 juin au combat de Lintz, et le 6 juillet à la célèbre bataille de Wagram, où il eut deux chevaux tués sous lui et reçut une blessure grave.

L'armistice de Snaïm, signé le 12 juillet, arrêta la poursuite de l'ennemi, qui chaque jour avait éprouvé des pertes cruelles, et vint répandre un baume consolateur sur cette partie de l'Europe. Mais vers la même époque, les Anglais débarquaient dans les îles de la Zélande, et le maréchal Bernadotte reçut l'ordre de s'y porter et de leur barrer le passage le long de l'Escaut, où ils commençaient à se montrer. M. de Terhove fut désigné pour faire partie de cette nou-

Digitized by Google

velle expédition, pendant laquelle il mérita d'être élevé au grade de chef d'escadron (7 septembre 1809). La Hollande ayant été réunie à l'empire, il passa comme major-lieutenant-colonel au 2e régiment des chevau-légers lanciers de la vieille garde; le 30 octobre 1810, il fit partie de la grande armée qui, en 1812, envahit l'empire russe, et eut un cheval tué sous lui à la bataille de Mojaisk. La retraite ayant été ordonnée après l'occupation de Moscou, on abandonna cette antique cité le 22 octobre, et dès le 7 novembre, l'approche d'un hiver rigoureux se manifesta, et le thermomètre descendit tout à coup à 18 degrés Réaumur; les chemins devinrent impraticables; bientôt la cavalerie entière fut démontée, l'artillerie perdue. Ce fut alors que l'on vit les grands courages se roidir contre toutes les misères, repousser les attaques réitérées d'un ennemi nombreux, et montrer tout ce que peut l'héroïsme et le dévouement. M. de Terhove fut du nombre des vaillants soldats qui combattirent chaque jour pour l'honneur de leur drapeau et de la France, et s'arrêtèrent enfin sur les frontières de Prusse. Nommé chevalier de l'ordre impérial de la Réunion, le 7 mars 1812, et de la Légion d'honneur, le 14 avril 1813, pour avoir montré autant de distinction que de courage et de bravoure pendant toute la campagne de Russie, il reparut en Saxe, combattit à Lutzen, le 2 mai 1813, à Bautzen, le 20, à la Katzbach, le 26 août, et enfin à Dresde, où, sous les ordres du roi de Naples, il chargea avec une impétuosité remarquable le corps ennemi du général Giulay, et contribua puissamment, à la tête de son régiment, à assurer le succès éclatant obtenu par les armées françaises, succès qui devait briser la coalition sans l'imprévoyance de Van Damme dans les gorges de Culm.

Digitized by Google

Le courage héroïque de M. de Terhove lui valut d'être distingué par tous les généraux les plus éminents de l'époque et par l'empereur lui-même, qui, dès lors, l'attacha à son escorte. Pendant les journées sanglantes de Leipsick, il fut placé sous les ordres immédiats du brave général Latour-Maubourg, prit part à la charge terrible qui brisa les Russes établis à Gossa, porta ensuite le désordre et la mort dans les colonnes du prince de Wurtemberg, qui avaient occupé la bergerie d'Auenheim, et guida son régiment dans la charge à fond dirigée sur le centre de l'armée alliée. Lorsque le manque de munitions, la défection des Bavarois et des Saxons eurent changé la face de la bataille, et obligé ainsi les Français à la retraite, de Terhove, qui avait perdu deux chevaux tués sous lui pendant ces terribles instants, combattit un des derniers dans les faubourgs de Leipsick, couvrit avec des débris la marche des colonnes sur Mayence, arriva le 20 à Weissenfels, et eut, dès le lendemain, un engagement avec la cavalerie de Saken à Markranstadt. Le 22, dirigé avec le général Lefebvre-Desnouettes sur Weimar, pour arrêter le corps de Platow, qui se montrait dans cette direction, il fut entouré avec les siens par plusieurs régiments ennemis, et parvint cependant à effectuer sa retraite en bon ordre, sans se laisser entamer. Le 30, à Hanau, lorsque les Austro-Bavarois tentèrent d'entraver la marche des Français, il prit une part glorieuse à la charge conduite par Nanzouty sur la cavalerie ennemie, contribua puissamment à la jeter dans une déroute complète, et s'élança bientôt après sur les cosaques de Czernicheff, qui furent écrasés et disparurent avec l'aile gauche ennemie. Poursuivant alors sa retraite, toujours à l'arrière-garde il traversa enfin le Rhin et marcha

Digitized by Google

sur Metz, en attendant que de nouveaux événements vinssent l'appeler dans une autre direction.

Ils ne se firent pas attendre : l'année 1814 s'était montrée à la France sous les plus lugubres auspices. Le sol de l'empire envahi sur toutes les frontières par les troupes innombrables amenées des différents points de l'Europe, présentait le spectacle le plus pénible. Pour disputer la victoire à tant d'ennemis acharnés, il ne reste à Napoléon qu'une poignée de braves échappés aux dangers de cent batailles. Débris des phalanges d'Italie, d'Égypte et d'Allemagne, ils viennent offrir à leur patrie la dernière goutte de leur sang généreux, et s'efforcer de retenir encore la victoire fuyant leurs illustres drapeaux. Nobles soldats, dont l'âme est inaccessible à la crainte, ils ont compris qu'au jour du danger, tous les bons citoyens doivent voler à la défense de la patrie, et c'est dans leurs rangs que nous trouverons le plus d'héroïsme, le plus de dévouement, le plus d'abnégation. C'est au milieu de ces valeureux enfants que combat et brille le lieutenant-colonel de Tiecken de Terhove, c'est dans ces légions intrépides qu'il va déployer toute l'ardeur qui l'anime, et il débute dans cette nouvelle campagne en attaquant à Saint-Dizier, le 27 janvier, sous les ordres de Milhaud, la cavalerie du général Landskoï, qui est chassée des positions où elle s'était établie. Deux jours après, il se retrouve à Brienne : la division Duhesme, chargée par les quarante escadrons des généraux Pahlen et Wassiltschikoy, venait d'être repoussée et avait perdu une partie de son artillerie, lorsque le colonel de Terhove, entraînant après lui le régiment qu'il commande, s'élance sur les escadrons russes qu'il renverse, et reprend les

Digitized by Google

bouches à feu qui venaient d'être arrachées à la division française.

Dans cette journée glorieuse, notre compatriote avait été atteint par un éclat d'obus; mais la blessure ne présentait pas assez de gravité pour le forcer à abandonner l'astre impérial, alors à son déclin, et le 10 février, il se trouvait à Montmirail. Chargé d'appuyer les mouvements du général Bertrand et du maréchal Lefebvre à l'attaque du village de Marchais, occupé par une division ennemie, il contribua puissamment à chasser les alliés de leurs positions, à les rejeter en désordre dans la forêt de Nogent et, s'élançant alors à leur poursuite, fit déposer les armes à huit cents grenadiers russes, qui demeurèrent ses prisonniers. Château-Thierry, Vaux-Champs, Montereau, Provins, La Ferté-sous-Jouarre, où il mérita et obtint la croix d'officier de la Légion d'honneur, Soissons, le retrouvèrent plein d'ardeur, combattant toujours au plus fort du danger, et faisant éprouver chaque jour de nouvelles pertes aux colonnes qui lui étaient opposées; frappé d'une balle à l'épaule gauche à l'attaque de Reims, il eut un cheval tué sous lui à la bataille de Craonne, en chargeant la droite des alliés en retraite sur la position de l'Ange-Gardien, et se couvrit de gloire, le 10 du même mois, en se précipitant sur les Prussiens qui occupaient Étouvelles, et en les poursuivant l'épée dans les reins jusqu'aux montagnes de Laon.

Succombant enfin sous les coups de la fatalité qui, depuis deux, années semblait peser sur la France, l'empire était tombé, enveloppant ses glorieux souvenirs dans

Digitized by Google

un manteau de gloire impérissable. Le trône des Bourbons, rélevé après un long intervalle par l'intervention d'une force étrangère, retomba dans les errements qui avaient fait naître la révolution de 1789, et s'aliéna bientôt la confiance des Français. M. de Terhove, signalé au nouveau gouvernement comme un des soldats les plus intrépides de l'armée (1), reçut la croix de chevalier de l'ordre du Lys, le 4 mai 1814, et le brevet de chevalier de Saint-Louis, le 27 décembre suivant, en récompense de son dévouement à la France, à laquelle, comme beaucoup d'autres Belges, il avait voué toutes ses affections. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il revit avec une émotion profonde ces aigles qui avaient plané sur toutes les capitales de l'Europe ; il fit partie des colonnes qui envahirent la Belgique en 1815, pour venir y chercher les Prussiens et les Anglais dans les plaines de Ligny et de Waterloo. Comme dans toute sa carrière, il y déploya le grand courage qui l'animait, et reçut à la fin de cette dernière et mémorable journée, la mission de rassembler, autant que faire se pourrait, les débris du 2e régiment de la vieille garde et de couvrir les derrières de l'armée. A la suite de la seconde restauration, il songea à revoir sa patrie ; et d'ailleurs qu'eût-il fait désormais en France ? Les hommes de cœur et d'énergie qui professaient

(1) Le 14 mars 1814, le général comte de Colbert remit à M. de Tiecken de Terhove la déclaration suivante : « Je soussigné, colonel commandant le corps « royal des chevau-légers-lanciers de France, certifie que M. de Tiecken y « sert depuis son incorporation dans l'ex-garde impériale en 1810, avec la « plus grande distinction ; qu'il y a fait les campagnes de Russie, de Saxe et de « Champagne, avec une constance et un courage dignes d'éloges, et que plu- « sieurs fois je l'ai proposé pour être promu au grade de colonel. En foi de « quoi j'ai signé le présent. »

Comte DE COLBERT.

Digitized by Google

l'amour d'une nationalité fière et indépendante, ne devaient-ils pas céder la place aux émigrés et aux intrigants, envieux d'accaparer les emplois et les honneurs? Le grade de colonel, qu'il obtint le 1er juillet 1815, ne put vaincre sa détermination; il sollicita donc sa démission le 5 juillet 1815, et fut admis dans l'armée des Pays-Bas, le 11 août suivant, mais avec le grade de lieutenant-colonel seulement, car on ne pardonnait guère le dévouement à l'empire.

Désigné d'abord pour servir au 4e régiment de dragons, il reçut enfin le brevet de colonel au 5e régiment de la même arme, le 27 août 1820, et un arrêté royal du 16 avril 1830 l'éleva au grade de général-major, et l'admit en même temps à faire valoir ses droits à la retraite. A la suite des événements qui séparèrent violemment la Belgique de la Hollande, il fut chargé (arrêté du gouvernement provisoire du 25 novembre 1830) de prendre le commandement des troupes stationnées dans la province de Limbourg. Général de division le 28 mars 1831, il reçut peu de temps après le commandement de l'armée de l'Escaut (1), et lors de la reprise des hostilités avec la

(1) 19 mai.

Quartier général d'Anvers.

ORDRE DU JOUR.

OFFICIERS ET SOLDATS.

Appelé par le Gouvernement au commandement de l'armée de l'Escaut, mon premier acte sera d'exprimer ici combien une pareille destination me flatte et répond à mes vœux.

Digitized by Google

Hollande, il se trouvait établi à Schilde avec son quartier général, les ailes de ses colonnes s'étendant outre mesure depuis le Donck, à la jonction des routes de Breda et de Berg-op-Zoom, jusqu'à Gheel, et hors d'état de donner la main au général Daine, laissé dans l'isolement le plus complet. Une partie de l'armée hollandaise avait occupé le Brabant septentrional dès le mois de juillet ; ses divisions commencèrent leur concentration à dater du 1er août, et occupèrent la 1re (Van Geen) formant l'extrême droite près de Chaam ; la 2e (Saxe-Weimar) formant le centre droit à Alphen, ayant en appui la réserve d'artillerie et de cavalerie, plus un bataillon de chasseurs, et enfin la 3e (Meyer) le centre gauche à Eersel et à Bergeyck. La 4e division (Kortheyligers) était destinée plus particulièrement à tenir en échec les colonnes du général Daine ; appuyée à l'Escaut par sa droite, à la Meuse par sa gauche, protégée par la citadelle d'Anvers et

Pénétré de cette persuasion que la bravoure qui caractérise le soldat belge, seule, ne peut le rendre parfait, qu'une bonne discipline est l'âme et constitue la force de toute armée, que sans l'obéissance passive à ses supérieurs, que sans la subordination graduelle, la force militaire n'est plus qu'une illusion, je compte sur le concours de tous les officiers, pour le maintien de la discipline, du bon ordre et de la tranquillité : j'ai trop de confiance dans les sentiments qui animent l'armée belge pour croire qu'il faille jamais recourir à des moyens de rigueur pour atteindre ce but. Officiers et soldats, la Belgique a conquis son indépendance, elle l'a payée de son sang, c'est à nous à la consolider. Pour y parvenir, soyons unis, soyons fermes, mais sachons aussi être dociles à la voix de l'autorité supérieure. Forts de la justice de notre cause, nous triompherons s'il faut recourir aux armes. Mon premier soin comme mon premier devoir, sera alors, comme en tout temps, de signaler ceux qui auront acquis des titres à la reconnaissance nationale.

Le général de division commandant de l'armée de l'Escaut,

TIECKEN DE TERHOVE.

Digitized by Google

par les forteresses de Maestricht, de Breda et de Berg-op-Zoom, la position stratégique de l'armée hollandaise était excellente, et des magasins abondants, des transports attachés à chaque division, assuraient aux soldats, exercés à la vie des camps, un bien-être matériel, qui malheureusement manquait à nos troupes. A la fin de juillet, S. A. R. le prince d'Orange ayant été nommé feld-maréchal, prit le commandement en chef des colonnes ennemies, et leur annonça dès le lendemain qu'elles allaient se porter en avant.

Le 2 août, les armées hollandaises manœuvrèrent avec habileté afin d'occuper l'aile gauche de Terhove, et de lui donner des craintes pour la place d'Anvers, tandis que le général Chassé, par des dispositions hostiles et des apprêts militaires, confirmerait les appréhensions du général belge. La 4e division ennemie menaçant la route de Bois-le-Duc à Hasselt, inquiéta en même temps le chef de l'armée de la Meuse, en lui faisant croire à la possibilité d'une attaque sur Venloo. Ce fut lorsque l'attention et les efforts des généraux Daine et de Therhove se furent portés aux extrémités opposées à leur ligne, que le généralissime ennemi, s'élançant à tire-d'aile sur le centre dégarni de l'armée belge, résolut de le briser et de battre ensuite séparément les deux corps qui lui étaient opposés, et qui étaient tout à fait hors d'état de résister avec quelque avantage à une attaque sérieuse.

Mais si le commndant en chef de l'armée de la Meuse se trouvait dans une position critique, le général Tiecken de Terhove, à l'armée de l'Escaut, était lui aussi menacé par

Digitized by Google

des forces supérieures, et si la marche des Hollandais eût été plus rapide, leurs mouvements moins indécis, nul doute que nos faibles colonnes, accablées par le nombre, n'eussent été totalement écrasées. Le roi, instruit à Liége de la reprise des hostilités, et qui dans son excursion avait été à même de reconnaître le manque d'organisation et d'homogénéité dans notre armée, chargea M. Lebeau d'écrire à M. Le Hon, pour solliciter l'assistance éventuelle de la France, et transporta son quartier général à Malines le 5, afin d'avoir sous la main le corps de Tiecken, dont l'avant-garde, sous Niellon, était en avant de Merxplas, tandis que le gros de ses troupes gardait cette partie de la frontière et surveillait la citadelle d'Anvers.

Nous avons démontré dans la précédente biographie, combien étaient nuls les moyens d'attaque et de défense mis à la disposition du général Daine. L'armée de l'Escaut n'avait pas été mieux traitée par les ministres du régent, et de Schilde, où il se trouvait, son commandant écrivait le 8 juillet au chef de l'aile droite : « Je n'ai pas reçu de » renfort. Vous savez qu'un corps d'observation de 10,000 » hommes, savoir : 2,000 de troupes de ligne, 8,000 gardes » civiques, devaient m'être envoyés pour bloquer la cita- » delle, et garder la ville et les bords de l'Escaut ; que, » indépendamment de cela, vous et moi devions avoir une » force disponible de 15,000 combattants. Eh bien, pas » un homme des 10,000 qui m'avaient été promis n'est » arrivé, et je suis loin d'avoir les autres 15,000 ; ainsi, » avec ces faibles ressources, je fournis la garnison d'An- » vers et j'occupe trois villages sur la rive gauche. Je » garde les batteries sur la rive droite et bloque la cita-

Digitized by Google

» delle. Je m'étends d'ici jusqu'à Turnhout. Nos troupes » sont échelonnées sur la grande route d'Anvers et sur » celle qui rejoint la frontière à Gheel. Ainsi, mon cher » général, il ne m'est pas possible de consentir à votre de- » mande, en ce qui concerne les positions que vous désirez » me voir occuper. Vous devez, en conséquence, les occu- » per vous-même. (et nous savons si Daine, avec ses faibles » ressources, le pouvait). Je dois ajouter que je n'ai que » deux batteries d'artillerie, et que les principales forces » de l'ennemi sont concentrées à Tilburg, Breda, Berg-op- » Zoom et Rosendaal, et il est probable, s'il fait le plus » léger mouvement, que ce sera sur Anvers, pour se » joindre à la flotte et à la citadelle. »

A l'annonce de la reprise des hostilités, le peuple entier courut aux armes, et les villes et les campagnes retentirent bientôt des chants guerriers de l'époque. Des nuées de volontaires se portèrent vers nos frontières menacées, mais dans leur confiance aveugle, ils ne faisaient point de différence entre la guerre des rues et celle d'un champ de bataille. Dans cette dernière, le courage individuel, la bonne volonté, sont d'un faible secours contre une armée organisée, et ils devaient en faire promptement une dure expérience.

Nous avons dit que le roi avait établi son quartier général à Malines, le 5 ; de cette position défensive, il n'avait pas tardé à pénétrer les desseins de ses adversaires, qui s'avançaient sur notre territoire, et il envoya au général Daine l'ordre de concentration que nous connaissons (voir Capiaumont), tandis qu'il ordonnait à Tiecken de faire un

Digitized by Google

mouvement par sa droite pour donner la main à son collègue. Mais les événements qui survinrent à l'armée de la Meuse devaient faire avorter ce projet, et après la fatale déroute de Hasselt, l'ennemi marchant sur Louvain montra ses têtes de colonnes près de Bautersem, et ne tarda pas à menacer le flanc droit de l'armée de l'Escaut.

Le 9, le roi, de son quartier général à Aerschot, fit transmettre l'ordre au général de Tiecken de rassembler ses colonnes près de cette place, afin d'attaquer les Hollandais établis à Montaigu, et de se rapprocher ensuite de l'armée de la Meuse. Ce mouvement s'exécutait, lorsqu'il apprit les avantages qu'ils venaient d'obtenir dans le Limbourg; il ne restait donc plus, pour sauver la capitale menacée, qu'une seule ressource, qui consistait à faire un mouvement rétrograde avec le plus de promptitude possible, et de prendre position en avant de Louvain pour arrêter l'ennemi jusqu'à l'arrivée des troupes françaises. Le roi donna des ordres en conséquence, et dans la soirée du même jour l'armée de l'Escaut poussait ses avant-postes vers Bautersem.

Le 11 à dix heures du matin, S. M. quitta Louvain pour inspecter les positions des différentes divisions établies depuis la droite de la route de Tirlemont jusqu'au delà de la chaussée de Louvain à Diest, et son apparition fut saluée des cris les plus enthousiastes. A midi, nos colonnes se mirent en marche; le roi, à l'avant-garde avec son état-major, dirigeait lui-même les reconnaissances; nos tirailleurs atteignirent et dépassèrent Lonvignoul, s'établirent sur les hauteurs avoisinantes, et engagèrent presque immédiatement la fusillade avec l'ennemi, qui montra bientôt

Digitized by Google

des forces assez imposantes. L'armée, laissée à une demi-lieue, reçut l'ordre de se porter promptement en avant, et de s'échelonner sur la route, tandis qu'un bataillon du 12e de ligne et un escadron du 1er lanciers attaquaient résolûment Bautersem. Assaillis avec beaucoup d'élan, les Hollandais furent forcés d'abord dans une partie de leurs positions, mais deux pièces d'artillerie qu'ils avaient dans le village, faisant éprouver des pertes assez sensibles à nos soldats, S. M. ordonna d'établir une batterie légère qui pût battre la route en arrière de leur position, et cet ordre ayant été exécuté, l'ennemi ne tarda pas à être ébranlé par nos feux, et se décida enfin, après avoir perdu beaucoup de monde, a évacuer Bautersem, qui demeura au pouvoir des nôtres; nos éclaireurs se portèrent le même soir jusque près de Roosbeck.

Résolu à tenter le lendemain une attaque générale des positions occupées par les Belges, le généralissime ennemi porta le 12, à la pointe du jour, sa 1re division appuyée de sa grosse cavalerie vers les hauteurs de Pellenberg, et menaça ainsi la gauche de notre ligne, défendue par la brigade de Niellon; en même temps, la 3e division hollandaise prit position sur la chaussée de Tirlemont, manœuvra sur le centre, et le duc de Saxe-Weimar avec la 2e et la cavalerie légère, obliqua vers la gauche, passa la Dyle et occupa la route de Bruxelles, si indispensable à notre armée, qui dès lors ne posséda pour toute ligne de retraite que l'étroite chaussée qui borde le canal de Malines.

Vivement attaqué par des forces supérieures, Niellon, après une résistance héroïque, se vit forcé de battre en re-

Digitized by Google

traite, et ce mouvement obligea l'armée à rétrograder sur Louvain et à s'établir en avant des portes de Diest et de Tirlemont. Enhardi par ce premier succès, qui marquait heureusement le début de la journée, le prince d'Orange fit entrer en ligne la plus grande partie des forces dont il pouvait disposer ; notre artillerie, établie sur les remparts de la place, dirigée par de braves officiers, foudroya leurs têtes de colonnes ; l'infanterie et la cavalerie rivalisaient d'ardeur, lorsque la garde civique, qui naguère encore demandait à marcher la première au feu, lâcha pied, abandonna une partie de son armement et de son équipement, et jeta le désordre et la confusion dans les colonnes organisées. En vain le roi et quelques chefs s'efforcèrent-ils de rétablir l'ordre ; les rangs étaient rompus et il devint impossible de leur rendre une puissance de solidité qui permît d'arrêter l'ennemi, dont les ailes s'étendirent bientôt de manière à envelopper Louvain. Ce fut pour éviter d'attirer les boulets hollandais sur cette ville, que le roi prit la résolution de reporter l'armée en arrière ; mais au moment où il allait s'engager sur la chaussée de Malines pour se diriger vers le pont de Campenhout, les tirailleurs de Saxe-Weimar tentèrent de l'arrêter, et il dut pour ainsi dire défiler sous leur feu.

Cependant, l'armée belge continuait à occuper Louvain ; livrés à eux-même et rendus plus forts par l'absence des gardes civiques, qui n'entravaient plus leurs mouvements, nos soldats, qui occupaient les boulevards, se préparaient à une défense opiniâtre, et ne cédèrent qu'avec peine aux ordres qui leur étaient donnés de ne plus faire feu sur l'ennemi. Divers parlementaires ayant été envoyés de part

Digitized by Google

et d'autre pour conclure un arrangement, qui répondît au désir du roi d'épargner la ville menacée d'un bombardement, sans toutefois compromettre l'honneur de l'armée, on signa une convention, d'après laquelle nos colonnes durent évacuer la place dans les 24 heures en emportant tout leur matériel, etc. Elles commençaient donc leur mouvement le 13, vers une heure de l'après-midi, par la porte de Malines, lorsque le prince de Saxe-Weimar tenta d'arrêter leur marche. Aussitôt Tiecken de Terhove, qui avait conservé le commandement en l'absence du roi, s'élança sur l'ennemi, qu'il culbuta avec une telle impétuosité, que l'on crut un instant que notre armée prenait à son tour l'offensive ; mais il voulait seulement débarrasser la route de Louvain à Malines, et ce but ayant été atteint, il marcha sur le pont de Campenhout, où le roi était arrivé, et dont la garde fut confiée au 4e régiment de ligne, commandé par le colonel Leboutte.

Tel est le résumé de cette courte campagne, où une seule action a eu lieu, où l'armée hollandaise, si supérieure en nombre, accrue de tant de mercenaires, ne nous a pas fait essuyer une seule défaite, bien que l'ennemi ait honoré du nom de bataille une forte escarmouche pendant laquelle il déploya toutes ses masses, tandis que les Belges, privés d'état-major, d'administration militaire, sans autre moyen de résistance que le courage individuel, durent suffire à à tout ce qui est nécessaire à la mise en activité d'une armée. La lutte n'a donc pas été engagée sérieusement entre la Belgique et la Hollande, et l'on ne peut voir dans les événements qui viennent d'être relatés, qu'un coup de main assez hardi, qui pouvait avoir les résultats les plus

Digitized by Google

funestes à notre nationalité, si l'armée du maréchal Gérard, par une marche rapide, ne fût arrivée à Cortenberg le 31, en présence même des troupes hollandaises, qui rétrogadèrent aussitôt et furent escortées jusqu'à la frontière par nos alliés.

Appelé le 21 août 1831 au commandement de la 2e division d'infanterie, le lieutenant-général Tiecken de Terhove fut désigné le 24 novembre 1832 pour être attaché au quartier général du roi, et reçut la croix de chevalier de l'ordre de Léopold, le 15 décembre 1833. Admis à faire valoir ses droits à la retraite le 3 juillet 1835, le vaillant soldat vivait retiré dans une propriété qu'il possédait aux environs de Tongres (Limbourg), lorsque la croix d'officier de l'ordre de Léopold vint le trouver dans sa retraite, le 17 juillet 1840. A la fin de 1847, une maladie grave, résultat sans doute de ses nombreuses blessures et des fatigues de la guerre, se développa avec une cruelle rapidité, et il mourut le 8 juillet 1848, entouré de l'estime de ses concitoyens, qui honoraient en lui sinon le savoir d'un général en chef, au moins la loyauté d'une âme courageuse et sincère.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON DE TIECKEN DE TERHOVE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général baron de Boussart.

Boussart, André-Joseph (baron de), général de division dans les armées françaises, est né à Binche (Hainaut), le 13 novembre 1758, d'un père qui lui-même avait acquis une certaine célébrité au service de Hollande, et qui berça ses premières années par les récits guerriers de sa longue carrière. Cette circonstance contribua sans doute à faire naître les instincts belliqueux qui se développèrent dans la suite avec une rapidité extrême chez le jeune Boussart, qui, après avoir fait une partie de ses classes au collége de sa ville natale, entra comme cadet au régiment de Vierset (1), alors en garnison à Bruges (1776). Trois mois après, la guerre de Bavière vint à éclater, et le bataillon dont faisait partie notre compatriote fut dirigé vers l'Allemagne; son

(1) Le régiment de *Vierset* portait le n° 5 de l'infanterie wallonne; c'était un ancien régiment liégeois, dont la bravoure était devenue proverbiale, et qui avait été formé en 1757, par le colonel baron de Vierset, originaire du Brabant, dont la famille était établie dans le pays de Liége, depuis le XVIe siècle. Les autres corps belges avaient reçu les dénominations suivantes : Le 1er régiment (*Clerfayt*) porta d'abord le nom de *Los-Rios*, et s'illustra dans la guerre de sept ans, et plus tard sous la République; le 2e (*Charles-de-Ligne*), ancien

Digitized by Google

regard assuré, que voilait cependant l'affliction sincère qu'il éprouvait en quittant sa bonne mère, dont les sentiments maternels grandissaient encore les périls de la guerre ; sa démarche toute martiale, semblaient annoncer en lui un caractère ferme et résolu. Ces pronostics ne trompèrent point en effet, et au retour de cette campagne, aussi courte que peu sanglante, il avait trouvé l'occasion de se distinguer et de gagner l'épaulette de lieutenant porte-enseigne.

Rentré en Belgique avec son régiment pour y tenir garnison, le jeune Boussart, condamné à un repos forcé par la longue paix qui suivit, demeura pendant neuf années dans la position qu'il avait acquise, et résolut de chercher dans une autre carrière un aliment à l'activité insatiable qui formait la base de son caractère. Il donna donc sa démission en 1787, et venait à peine de recouvrer son indépendance, lorsque les premiers symptômes de la révolution brabançonne éclatèrent. A cette époque, les patriotes cherchaient à s'entourer d'hommes énergiques ; ils firent donc des propositions assez favorables à l'ex-lieutenant de Vierset, qui se rendit à Breda, reçut le commandement d'une compagnie avec le grade de capitaine (1789) et suivit Vander Mersch, lorsque ce général tenta d'affranchir son pays du joug que faisaient peser sur lui les ennemis de notre natio-

Saxe-Gotha, s'était couvert de gloire dans toutes les campagnes auxquelles il avait été appelé à prendre part ; le 3e, *Wurtemberg*, avait appartenu au marquis de Deynze de Mérode, et avait fait avec succès les campagnes contre le grand Frédéric ; enfin, le 4e régiment d'infanterie, ancien *d'Arberg*, était devenu la propriété du comte *Murray*, dont il prit le nom en 1768. Le régiment de cavalerie *chevau-légers*, plus tard dragons de la Tour, se couvrit d'une auréole de gloire, qui, aujourd'hui encore, a conservé tout son prestige.

Digitized by Google

nalité. La conduite du capitaine Boussart dans ces moments singuliers, fut celle d'un brave et loyal soldat qui combat de cœur et d'âme pour une cause dont il a adopté les principes et les conséquences; elle lui mérita une palme de gloire que les résultats malheureux de cette guerre ne purent lui ravir, et lorsque la puissance autrichienne eut reconquis dans nos provinces une prépondérance qui lui eût échappé si le cabinet de Vienne n'avait appelé à son aide des moyens qu'une saine loyauté réprouve, il dut chercher sur le territoire français un abri contre les persécutions dont il était devenu l'objet.

Admis avec le grade de lieutenant dans l'armée du Nord, le 28 juillet 1791, il fut nommé capitaine le 1er octobre suivant, et reçut peu de temps après le commandement d'une compagnie dans les dragons du Hainaut, qui se formaient alors. Son dévouement, sa bravoure servirent toujours d'exemple à ses soldats et à ses nombreux compatriotes, qui, eux aussi, combattaient pour les libertés nationales; mais sa brillante valeur à la bataille sanglante de Jemmapes, où il s'élança avec quelques soldats au plus épais des bataillons ennemis, lui valut d'être proposé pour les fonctions de lieutenant-colonel sur le théâtre même de ses exploits. Élevé à ce grade le 1er mars 1793, il rencontra six jours après les Autrichiens à Laroche, paralysa tous leurs efforts pendant huit heures de combat, et assista dès lors à toutes les actions importantes de l'armée de Sambre-et-Meuse, où à chaque pas nous retrouvons des noms belges qui paraissent avec éclat dans les rangs des colonnes républicaines. Dirigé vers l'Italie pour prendre part, sous le général Bonaparte, à cette glorieuse campagne,

Digitized by Google

il se trouvait à la célèbre journée de Mondovi, chargea la cavalerie piémontaise à la tête de deux escadrons de son régiment, et reçut trois coups de sabre en enfonçant la ligne ennemie. Lors du passage de l'Adda, Boussart, guidé par son intrépidité, franchit la rivière à la tête de ses braves, rejeta les avant-postes autrichiens au delà de leurs positions, reparut avec éclat à Lodi, à Castiglione, où, avec une poignée d'hommes, il fit prisonniers deux escadrons de hussards après avoir combattu pendant trois jours; à Rivoli, où il mérita et obtint du général en chef le grade de chef de brigade, et enfin à Mantoue, Boulogne, Faenza, Ancône et Rome, où il se reposa de ses glorieux travaux et se prépara à de nouveaux triomphes.

En effet, à peine la conquête de l'Italie fut-elle assurée, que le général Bonaparte, sentant la République libre et triomphante, voulut frapper l'Angleterre dans ses possessions d'outre-mer, qui formaient toute sa force et sa richesse. Il fallait conquérir l'Égypte, berceau des arts et des sciences, la donner à la France, et menacer le commerce et la puissance de ses adversaires aux Indes. Ce vaste projet, qui vint étonner le monde, mis à exécution avec la rapidité qui caractérisait le héros de l'Italie, répondit d'abord à l'attente de la France. Alexandrie fut enlevée au premier assaut, et nous y retrouvons Boussart au plus fort de la mêlée; à Scheybress il culbutte les mameluks placés sous les ordres de l'intrépide Mourad-Bey, et enfin aux Pyramides il se distingue par de nouveaux exploits en chargeant les janissaires. A la bataille d'Aboukir, placé à la tête de sa brigade de cavalerie composée des 3e et 14e régiments de dragons, il attaqua la première ligne anglaise avec une telle

Digitized by Google

impétuosité, qu'il la brisa de fond en comble, tandis que les braves généraux Roize et Lanusse trouvaient une mort glorieuse en guidant leurs troupes au combat. Cette manœuvre malheureuse, commandée par l'imprévoyant Menou, ne pouvait cependant amener un résultat favorable aux Français; les feux meurtriers de la seconde ligne ennemie semèrent la mort dans les escadrons qui venaient de se couvrir de gloire, et Boussart, atteint de trois coups de feu et renversé de cheval, dut ordonner à ses braves cavaliers de se replier derrière l'infanterie française.

Général de brigade le 9 vendémiaire an IX, sa noble conduite, lors de la capitulation d'Alexandrie, prouva que le courage civil s'alliait chez lui à l'énergie du champ de bataille, et il se distingua toujours au premier rang des officiers généraux qui montrèrent le plus de fermeté pour le maintien des stipulations honorables à l'armée française, qui venait de soutenir les efforts d'une armée nombreuse. Rentré dans la mère patrie au retour de cette expédition lointaine, il fut employé à l'organisation de différents corps, et établit successivement le siége de ses opérations à Paris, à Lyon, à Besançon, à Bruxelles, à Mons, etc. Mais cette vie était trop différente de celle à laquelle il avait voué ses affections, pour qu'il ne cherchât point à en rompre la monotonie; elle lui avait été imposée du reste par l'obligation où il se trouvait de donner des soins à ses blessures, et il avait reçu le commandement du département de la Haute-Saône le 25 juillet 1803. Commandeur de la Légion d'honneur le 15 juin de l'année suivante, il fut enfin rappelé à l'armée le 3 mai 1806, en même temps qu'il était placé à la tête de la 3e brigade de la 2e division des dra-

Digitized by Google

gons de la grande armée, qui montrait déjà ses avant-gardes aux environs de Neustadt. Le 4 octobre suivant, au combat d'Anklam, il assure la destruction d'une colonne prussienne aux ordres du genéral Bila, enlève quatre mille prisonniers et plusieurs bouches à feu ; le 13, à Iéna, ayant sous son commandement une division de dragons, il déploie une grande valeur et contribue puissamment à l'anéantissement de l'armée ennemie ; le 27, après avoir traversé Berlin, il combat bravement à Petruch, et placé le lendemain sous les ordres de Murat, qui commande à dix mille cavaliers, il charge l'infanterie ennemie, s'empare de quatre bouches à feu, et prend une noble part aux succès de la journée, qui obligent seize mille soldats de la garde royale prussienne à déposer les armes. Le 2 décembre, il est à Varsovie avec la première brigade de la cinquième division, et reçoit une blessure le 20, en s'emparant des retranchements élevés par les Russes à Czarnowo ; le 26, à Pultusk, il a un cheval tué sous lui en chargeant les escadrons qui lui sont opposés, et reçoit un coup de feu qui l'oblige à quitter le champ de bataille. Au mois de janvier 1807, il combat sur les bords du Bug, et le 16 février, à Ostrolenska, il enfonce les grenadiers russes établis sur la côte qui domine la partie nord, et s'élance à leur poursuite avec les dragons ; mais, entraîné par son ardeur, il se trouve seul au milieu d'un parti de cosaques, et il va sucomber après avoir reçu une nouvelle et glorieuse blessure, lorsqu'un maréchal des logis de son régiment, suivi de quelques dragons, arrive à son secours, sabre les assaillants et sauve son général.

A la fin de la même année (1807), Boussart, transporté

Digitized by Google

des froides contrées où il avait brillé d'un si grand éclat, reçut l'ordre (2 novembre) d'aller prendre le commandement de la cavalerie du 2e corps d'observation de la Gironde, et partit pour l'Espagne le 14 décembre suivant. Baron de l'empire le 19 mars 1808, il reçut trois jours après une dotation de dix mille francs sur un domaine de Westphalie. Au mois de juin, placé sous les ordres du comte Vedel, qui s'égara dans les montagnes, il arriva près de Baylen, après avoir marché pendant trois jours et trois nuits, et se trouva ainsi à une légère distance de l'armée du général Dupont. Les colonnes de Vedel étaient accablées de fatigue, mais ce chef d'armée n'en ordonna pas moins de se porter sur Baylen, et le général Reding, commandant les Anglo-Espagnols, forma aussitôt ses troupes pour arrêter la petite colonne française, et empêcher la jonction des deux corps séparés. Mais voulant éviter une bataille dont les résultats pouvaient lui être défavorables, il envoya en même temps deux parlementaires, pour annoncer qu'une suspension d'armes venait d'être conclue avec le commandant en chef. « *Allez dire à votre général que je m'en soucie peu, et que je vais l'attaquer* ; » répondit Vedel. Mais les parlementaires renouvellent leurs instances, et affirment qu'un officier d'état-major français est à leur quartier général. Le comte Vedel se décide alors à envoyer son aide de camp, en lui intimant l'ordre de revenir dans un quart d'heure; une demi-heure s'écoule, il ne paraît point, et une canonnade assez violente se fait entendre à une distance très-rapprochée. Regrettant sa temporisation et la confiance qu'il à mise dans les paroles des envoyés de Reding, Vedel ordonne à Boussart et à Cassagne de commencer l'attaque, et ces deux généraux s'élancent aussitôt sur le mamelon

Digitized by Google

que défendent les Anglo-Espagnols ; leurs braves escadrons jettent le désordre dans un régiment de milice, et font mettre bas les armes à un bataillon irlandais ; l'artillerie tonne sur la position de *l'Ermitage* bien défendue : la terrible cavalerie va reprendre son élan, lorsqu'un aide de camp du général Dupont remet au comte Vedel, au milieu du feu, l'ordre écrit de cesser toute attaque, parce qu'on traitait avec Castagnos d'un armistice, dont les conditions seraient notifiées ultérieurement.

Cette circonstance fatale, la capitulation qui s'ensuivit, annula les succès que venaient d'obtenir les bouillants cavaliers de Boussart et de Cassagne, qui seuls, des officiers généraux, combattirent avec force la détermination du commandant en chef (1), et persistèrent dans l'opinion qu'il fallait rejeter les articles de la capitulation : « Il ne sera pas « écrit un jour, disait notre compatriote, qu'un soldat des « Pyramides aura mis son nom au bas de ce traité hon- « teux ; » Mais il fallut se soumettre et passer sous les fourches caudines imposées par le général Dupont. L'Empereur, appréciant la conduite de Boussart, le chargea d'un commandement à l'armée d'Espagne, le 10 janvier 1809, et le nomma chevalier de la Couronne de fer le 1er mars suivant, en le plaçant à la tête de la cavalerie du cinquième corps

(1) Les articles de la malheureuse capitulation de Baylen ayant été violés par les Anglo-Espagnols, le général Dupont revint seul avec son état-major, et débarqua à Toulon, où l'Empereur Napoléon le fit arrêter comme ayant trahi les intérêts de l'armée, et l'ayant abandonnée à l'instant où sa présence y était le plus nécessaire. Le général comte Vedel et tous les autres généraux, à l'exception de Boussart et de Cassagne, furent disgraciés et privés de leurs commandements.

Digitized by Google

d'armée. Dirigé sur Saragosse pour dissiper les bandes d'insurgés qui se montraient dans les environs, il accomplit sa mission avec une vigueur remarquable, et se porta ensuite vers Lerida pour arrêter la marche du général O'Donell, qui avait formé le projet de forcer les Français à lever le siége de cette place importante. Le 22 avril, la colonne ennemie forte de huit mille hommes environ, s'avançait par la plaine de Margalef, et venait de repousser les avant-postes de l'armée de siége, lorsque Boussart, masqué jusque-là par la disposition du terrain, parut tout à coup, et s'élança avec le 13e régiment de cuirassiers (600 sabres) sur la tête de colonne du général O'Donell, composée de huit bataillons d'infanterie et de plusieurs escadrons de cavalerie. Poussant alors ses redoutables cuirassiers en avant, il détruit complétement un bataillon suisse qu'il trouve sur son passage, atteint la seconde colonne, et après des prodiges de valeur, il sème la mort dans ses rangs et l'oblige à déposer les armes. Une panique épouvantable s'est emparée de l'armée ennemie; tout fuit : O'Donell, entraîné dans la déroute, cherche en vain à faire entendre sa voix qui est méconnue, et il abandonne au brave Boussart, qui vient d'accomplir ce brillant fait d'armes avec un seul régiment de cuirassiers, et sans que l'infanterie ait eu le temps d'intervenir, cinq mille cinq cents prisonniers, deux cent soixante et onze officiers, huit colonels, le général Dupuig, trois bouches à feu, quatre drapeaux et une grande quantité d'armes de guerre.

Cette journée, une des plus glorieuses de notre compatriote, lui valut les félicitations de toute la brave armée qui combattait alors dans la Péninsule. Au mois de novembre

Digitized by Google

suivant, ayant toujours sous ses ordres la cavalerie du cinquième corps d'armée, il se trouvait dans les cantonnements d'Uldecona, lorsque les Anglo-Espagnols attaquèrent à la fois les Français vers la Rapita et Amposta. Après s'être maintenu sur une prudente défensive, pour connaître approximativement les forces de ses adversaires, le général Musnier prit l'offensive le 26 novembre 1810, et vint chercher l'ennemi qui s'était mis en bataille au delà du pont de Vinaros, défendu par plusieurs bouches à feu. L'action s'engage, l'artillerie tonne et mêle sa voix redoutable aux feux de la mousqueterie ; quelques colonnes d'attaque ont vainement tenté de franchir le pont, lorsque Boussart s'élance à son tour à la tête de trente hussards du 4e régiment : la cavalerie entière le suit, l'obstacle est franchi au galop, les Espagnols, après une noble et vigoureuse résistance, cherchent un refuge dans le fort Péniscola, et laissent au pouvoir des vainqueurs deux mille trois cents prisonniers, tandis que quinze cents des leurs gisent sur le champ de bataille. Ce succès important, dû au courageux entraînement de Boussart, devait être suivi bientôt après (le 20 mai 1811) d'un nouveau triomphe, auquel il prit encore une large part. Mais laissons parler ici le maréchal Suchet lui-même, qui rend compte de cet événement : « Le 20 mai, un corps de chasseurs « espagnols, d'environ douze cents hommes, commandé par « le général Saarsfield, s'avança par Vals jusqu'à Alcover, « et y prit position. Le général Suchet ne voulut pas le « laisser s'établir si près de nous : il envoya d'abord cent « cinquante hommes de la garnison de Reuss, occuper les « hauteurs de Selva, et fit marcher contre Saarsfield le « général Boussart avec deux bataillons du 14e et du « 1er de la Vistule, cent cinquante cuirassiers et quelques

Digitized by Google

« lanciers. Les Espagnols occupaient la montagne escarpée « du Calvaire et les couvents qui dominent Alcover ; ils « avaient allumé des feux pour faire connaître leur arrivée « à la place et à la flotte. Jamais position d'un aussi rude « accès ne fut enlevé avec plus d'ardeur et de rapidité. La « cavalerie ne pouvant agir, le général Boussart se mit à « pied à la tête des tirailleurs. . . . . Les voltigeurs « grimpèrent d'étage en étage, sous un feu meurtrier, au- « quel ils ne pouvaient répondre qu'en hâtant leur marche « et en brusquant l'attaque. Ils débusquèrent l'ennemi de « partout, arrivèrent en haut, le mirent en fuite, et le « poursuivirent autant que la fatigue put le leur per- « mettre. »

Peu de jours après, les armées françaises s'étant portées vers Puebla de Benaguasil, trouvèrent l'ennemi fortement établi derrière un canal d'irrigation. Boussart, chargé de forcer le passage du canal avec des hussards et des voltigeurs, exécuta ce mouvement avec une telle rapidité, que l'ennemi, attaqué en même temps par les généraux Paris et Chlopiski, fut entièrement culbuté, et laissa au pouvoir des Français de nombreux prisonniers. Lorsque la forteresse de Sagonte, assiégée par les colonnes impériales, fut sur le point d'être secourue par le général Blake, qui accourait avec des forces imposantes, et que la garnison pleine d'espoir faisait déjà des démonstrations menaçantes, le général Harispe attaqua vigoureusement la droite des Anglais, et parvint à les rejeter au delà de leurs positions ; mais au centre et à la gauche, le succès avait été moins complet, et l'ennemi, après avoir fléchi un instant, appelait des renforts à son secours. Le général Suchet, prévoyant que cette circonstance

Digitized by Google

pouvait transformer la face de la bataille, courut aux cuirassiers commandés par Boussart, leur rappela leurs nombreux exploits, et chargea notre compatriote d'arrêter les efforts de l'ennemi, et de terminer cette journée par un coup éclatant. Sous la charge impétueuse de ces indomptables cuirassiers, les bataillons anglais, fauchés comme de faibles épis, disparaissent brisés, anéantis, et de cette armée, naguère encore si menaçante, il ne reste bientôt que des débris et des fuyards. Blake était vaincu, et ce brillant succès, comme celui de Margalef, était dû à Boussart. Dirigé alors sur Torrente, il y déploya une valeur qui faillit lui coûter la vie ou la liberté ; mais ici encore nous laisserons parler le duc d'Albuféra : « Dans la nuit du 25 au 26 décembre, « dit-il, Boussart avait passé le Guadalquivir avec sa cava- « lerie et la division du général Musnier. Dans la matinée « du 26, il se porta sur Torrente avec un escadron de « hussards d'avant-garde, ayant ordre de passer le ravin. « L'escadron de hussards précédait les colonnes du géné- « ral Harispe, à travers un terrain tellement couvert d'ar- « bres, qu'on voyait à peine à une courte distance. L'esca- « dron tomba au milieu du gros de la cavalerie ennemie, « vers Aldaga ; il fut chargé et ramené sur notre infanterie « qui s'avançait en bon ordre. La charge échoua sur nos « masses ; mais l'intrépide général Boussart, qui marchait « avec l'escadron d'avant-garde, et qui avait fait de vains « efforts pour soutenir la retraite, était resté blessé de cinq « coups de lance et de trois coups de sabres sur le champ de « bataille. Son aide de camp Robert et plusieurs hussards, « périrent en voulant le couvrir de leurs corps. Notre cava- « lerie s'élança néanmoins sur celle des Espagnols, la mit « en déroute, et la poursuivit jusqu'à Torrente. Elle déli-

Digitized by Google

« vra le général Boussart et fit quelques prisonniers. »

Guéri de ses blessures et nommé général de division, le 15 mars 1812, il ne put cependant reprendre la vie des camps, mais il s'occupa à Valence de l'organisation de diverses colonnes françaises. La douceur de son administration toute paternelle, sa bonté d'une brusquerie affectueuse, lui gagna l'estime des habitants, qui ne l'appelaient jamais autrement que *le brave Wallon*. Il espérait bientôt pouvoir reprendre le harnais des combats, lorsque deux blessures se rouvrirent et mirent ses jours en danger. On venait d'atteindre le mois de juin 1813, et le 15 il se rendit à Bagnères pour donner à sa santé des soins qui, malheureusement, devaient rester impuissants contre la gravité du mal ; mais il y trouva son beau-frère et compatriote, colonel de l'empire, qui était accouru dans l'espoir d'être utile à son noble compagnon d'armes. S'il ne put sauver le vieux guerrier, il adoucit au moins les souffrances de ses derniers instants, et le brave général Boussart, en fermant les yeux le 10 août 1813, pressait à la fois la main d'un ami et d'un frère, et n'eut pas la douleur d'apprendre et de survivre aux funestes revers qui bientôt après accablèrent les armées françaises, et condamnèrent à l'exil le dispensateur des trônes et des empires. Aussi simple que brave, aussi estimé pour sa probité et la noblesse de son caractère que pour ses victoires, le soldat illustre dont je viens de retracer la carrière, frappé de vingt-trois blessures, mérite une place brillante dans le siècle le plus fecond en grands capitaines.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON DE BOUSSART.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général Jardon.

Jardon (Henri-Antoine), général de brigade, et l'un des soldats les plus intrépides des armées de la république et de l'empire français, naquit à Verviers le 3 février 1768, de parents peu favorisés des dons de la fortune, qui, pour toute instruction, lui firent apprendre à signer son nom. D'un caractère audacieux, l'activité surprenante du jeune Jardon trouva bientôt un élément dans les guerres de la révolution liégeoise, où il ne tarda pas à briller d'un vif éclat. Nommé sous-lieutenant en 1789, dans le régiment du général Fyon, il fut désigné en même temps pour commander les volontaires Franchimontois (1) qui se couvrirent de gloire dans

(1) En 1468 la ville de Liége, après avoir perdu tous ses défenseurs dans une bataille sanglante, fut assiégée par les armées réunies du roi Louis XI et de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Six cents Franchimontois (pays situé dans la même province entre Verviers et Spa), résolurent de délivrer la place, ou de succomber glorieusement dans l'accomplissement de leur noble projet. Pendant la nuit du 29 octobre, ils s'avancent en silence, et surprennent les postes des Bourguignons qui tombent sous leurs coups, ainsi que tout ce qui leur est opposé. Une résistance opiniâtre, qu'ils rencontrèrent au pavillon occupé par le duc d'Alençon, permit à toute l'armée ennemie de courir aux

Digitized by Google

ces moments de troubles, fut cité plusieurs fois avec éloges pendant la campagne du *Zuttendael,* contre les troupes de l'empire germanique, obtint le grade de lieutenant en récompense des services qu'il venait de rendre à la cause de nos libertés, et se trouva toujours le premier au feu lors de la guerre que soutinrent nos provinces contre la puissance autrichienne. Lorsque la trahison, venant en aide au cabinet de Vienne, força la Belgique à s'incliner encore sous le fer du despotisme, Jardon vit sa noble conduite taxée de crime, et dut, comme tant d'autres cœurs généreux, chercher en France un abri contre les persécutions dont il fut l'objet. Réfugié à Givet, il conserva son grade de lieutenant dans la légion liégeoise qui se formait dans cette place, fut nommé capitaine le 27 avril 1792, et fit avec Kellerman la campagne de la Champagne contre les armées coalisées. La bataille, livrée le 17 septembre sur les hauteurs de Valmy, lui ayant permis de se distinguer sous les yeux du général en chef, qui lui adressa les compliments les plus flatteurs, il mérita le brevet de chef de bataillon le 11 mars 1793, fut investi du commandement de la légion liégeoise le 1er avril suivant, et reçut la mission difficile de couvrir la retraite de l'armée républicaine, lorsque Dumouriez, après la journée de Neerwinden, se vit forcé de replier ses colonnes vers la France.

armes; mais ils parvinrent néanmoins aux maisons occupées par Louis XI et Charles le Téméraire, et ces deux monarques, pour échapper à la mort, n'eurent que le temps de sauter par les croisées. Le but essentiel était manqué, et bientôt l'ennemi, reconnaissant qu'il n'a devant lui qu'une poignée de braves, reforme ses rangs, et presse ses hardis adversaires qui y trouvèrent presque tous une mort glorieuse. Les autres puissances rappelleraient par un monument cette noble conduite, qui peut être comparée au dévouement des spartiates; la Belgique indépendante n'a rien fait encore pour honorer leur mémoire!

Digitized by Google

Ce poste d'honneur ne pouvait être confié à un soldat plus accompli, à un cœur plus dévoué à la cause qu'il avait embrassée ; aussi chaque journée lui fournit l'occasion de déployer une valeur qui allait jusqu'à la témérité, ce défaut des âmes fortement trempées, qui, dans des moments semblables, forme les héros. Maintes fois on le vit alors s'élancer avec une poignée de braves à l'encontre des bataillons ennemis qu'il arrêtait dans leur marche, donnant ainsi le temps au corps d'armée principal d'opérer tranquillement sa retraite ; tête de feu, cœur de bronze, bras infatigable, le poste le plus dangereux était toujours celui qu'il choisissait, et il se jouait avec un sang-froid imperturbable des dangers les plus menaçants, encourageant ainsi par son exemple, ceux qui auraient pu douter un instant que le vrai courage ne forçait pas toujours la fortune à s'incliner devant lui.

Le mérite éminent de Jardon comme soldat d'avant-garde, lui valut le grade de général de brigade le 23 mars 1794 ; mais seul peut-être il ignorait toute la valeur des services qu'il avait rendus, et ne voulut point d'abord accepter une position aussi élevée. Il écrivit donc au citoyen Andoin, adjoint au ministre de la guerre, pour lui faire connaître son refus : « En réponse à la lettre par laquelle tu me fais part « du nouveau grade que le conseil exécutif m'a conféré, je « te dirai que j'ai écrit au comité de salut public, que je ne « me sens pas les talents nécessaires pour justifier la con- « fiance que le conseil a bien voulu avoir en moi. Salut et « fraternité. »

« (Signé) JARDON. »

Cette lettre, qui prouve toute la modestie du soldat illustre

Digitized by Google

dont nous avons à nous occuper, ne put vaincre la détermination du ministre de la guerre, et Jardon se vit forcé de devenir général. Un jeune Liégeois nommé Guerette (1), qui s'était distingué déjà par plusieurs traits de bravoure, devint son aide de camp, et le suivit dans la campagne de Hollande qui s'ouvrait à cette époque. Le 13 juin 1794, le comte Clerfayt venait d'enlever la position de Roulers, après avoir semé le désordre dans la droite des Français, lorsque Jardon, s'avançant à la tête de sa brigade, renforcée de la colonne du général Daendels, se précipite tête baissée sur les Autrichiens, qui sont repoussés avec perte. A Boxtel, nous le retrouvons encore plein de vigueur, chargeant avec une rare impétuosité les masses ennemies ; à Oude-Waetering, ayant rencontré une colonne de 400 émigrés, il eut son cheval tué sous lui et tomba un instant au pouvoir de l'ennemi ; mais étant parvenu à rejoindre les siens, il les ramena au combat et détruisit presque entièrement la troupe qui lui était opposée. Soixante émigrés seulement ayant été sauvés, ils allaient être passés par les armes, car les lois de la république, sévissant avec une vigueur que l'on doit approuver, punissaient de mort tout Français qui portait les armes contre sa patrie, lorsque Jardon, usant de son influence et ne voyant plus en eux que des hommes désarmés, les sauva de la mort qui les attendait. Les représentants du peuple Bellegarde et Lacombe, en rendant compte au comité du salut public du combat sanglant dont il vient d'être fait mention, disaient entre autres « . . . . . Le général de division « Souham a été parfaitement secondé par les généraux « Macdonald, Dewruter et Jardon. Ce dernier (de Verviers,

(1) Mort colonel pensionné, le 17 mai 1845, à Bruges.

Digitized by Google

« pays de Liége) qui mérite les plus grands éloges, saisi « deux fois par les hussards ennemis, s'en est débarrassé. « Il a eu un cheval tué sous lui, en a pris un autre, et a con- « tinué la charge à la tête des braves républicains, qui ont « exterminé la légion de Rohan. »

Bois-le-Duc, Venloo, Nimègue vinrent lui permettre de cueillir de nouveaux lauriers. Lorsque les Français assiégèrent cette dernière ville, une sortie de la garnison ayant jeté du désordre dans l'armée républicaine, Jardon accourut à la tête de son avant-garde, rétablit le combat, et reprit les tranchées et les bouches à feu qui venaient d'être abandonnées. A Heusden, un poste de trente hommes occupait une avancée; notre compatriote se fait accompagner d'un trompette du 5e régiment de chasseurs, somme l'ennemi de se rendre, et ramène les trente-huit hommes prisonniers. Poursuivant sa marche victorieuse, il enlève avec Reynier la forteresse de Bourtanges, fait trois cents prisonniers, s'empare de plusieurs bouches à feu et contribue puissamment à la conquête de toute la Hollande. Lors de la signature des préliminaires de paix, le général Blücher, auquel Jardon inspirait une grande estime, fondée sur la noblesse de son caractère et son courage héroïque, se hâta de l'en instruire, dans des termes qui dénotaient tout son désir de fraterniser avec lui, et en l'invitant à *aller partager sa soupe militaire* à Embde.

Trente mille alliés, Anglais, Prussiens, Hanovriens et Hessois, occupaient en ce moment la rive droite de l'Ems, et Jardon, sur la rive gauche, avec une poignée de braves et trois pièces d'artillerie, devait les tenir en échec et arrêter leurs efforts. Il fallait pour cela parvenir à dissimuler sa

Digitized by Google

situation, et il y réussit en faisant former un camp où des troupes nombreuses auraient pu s'abriter, mais qui en réalité n'avait pour toute garde qu'une seule compagnie de la 30e division des gendarmes à pied. Les signaux, le coup de canon qui annonce le réveil d'un camp, celui qui prescrit la retraite, se faisaient avec une régularité telle, que l'ennemi n'osa point tenter de franchir la rivière. A l'instant où la paix allait être conclue, le général Mullendorf, convaincu de la force de Jardon, vint solliciter la liberté de l'Ems, en lui annonçant la retraite des alliés de la Prusse. Ne doutant point de la véracité de ces assertions, notre compatriote s'embarqua avec une faible escorte pour se rendre sur la rive droite; mais à peine y avait-il posé le pied, qu'il reconnut les uniformes hanovriens et hessois. Croyant à une trahison, il s'avance vers le général anglais, entouré de soldats, lui pose la main sur la poitrine et le somme de se rendre; mais celui-ci se rejette en arrière et ordonne de faire feu sur Jardon. Les Prussiens, ne voulant point prendre part à un acte aussi déloyal, s'y opposèrent, et le général verviétois rejoignit ses troupes sur la rive gauche sans être inquiété. Après la cessation complète des hostilités, il reçut le commandement du département de la Dyle.

Au mois de novembre 1796, malgré les témoignages incontestables d'une bravoure et d'une loyauté que rien ne pouvait ternir, Jardon fut mis en non-activité; mais cette disgrâce, attribuée à la générosité avec laquelle il avait traité les émigrés lors de la campagne de Hollande, devait lui faire connaître tous les sentiments de vénération qu'il avait su inspirer aux officiers et soldats qui avaient combattu sous ses ordres; en effet, ils publièrent à cette époque,

Digitized by Google

dans *le Républicain du Nord, l'Exposé de quelques semaines du général Jardon,* « pour prouver, par l'utilité dont il « avait été à l'armée du Nord, de quelle utilité il pouvait « être encore à la tête des braves qu'il avait déjà comman- « dés, et qui tous ont exprimé le vœu que le Gouverne- « ment le remît en activité. »

Nous extrayons de ce mémoire le récit suivant :

« Vers la fin de la campagne de 1794, Jardon partit de « Howelgaen, *avec treize hussards et un officier du 9e régi- « ment,* pour faire une reconnaissance jusqu'à Harderwyk. « De là, il se porta sur Elburg, où il fit prisonniers treize « chasseurs tyroliens. Y ayant laissé *un hussard* pour la « correspondance et pour commander la place, il marcha « sur Campen avec le reste de son monde, le frère de son « aide de camp et un trompette. Arrivé devant cette place, « il la fit sommer, au nom du général Jardon pour la répu- « blique française. Une demi-heure s'étant écoulée sans « que personne parût pour répondre, il entre dans la ville « avec le frère de son aide de camp, va directement trou- « ver le commandant de la place, et le somme, au nom du « général Jardon, de se rendre prisonnier de guerre. Le « commandant lui ayant demandé quelles conditions le « général lui accorderait pour la reddition de la ville, il « lui remit lui-même une lettre du général Jardon qui avait « été préparée, portant pour toute explication qu'il eût à « se rendre prisonnier de guerre et à mettre bas les armes. « Le commandant faisant encore quelques difficultés, Jar- « don le menaça de faire entrer sur-le-champ toute l'armée « dans la ville (il avait *huit hommes* rangés en bataille à

Digitized by Google

« un quart de lieue) : le commandant l'invita à se trans-
« porter avec lui à l'hôtel de ville, où, après quelques
« pourparlers, les magistrats convinrent de rendre la place.
« Jardon ordonna au commandant de la troupe hollandaise
« de faire assembler le lendemain, à dix heures du matin,
« toute la garnison devant l'hôtel de ville, puis retourna à
« Elburg avec son détachement. Le lendemain, à neuf
« heures du matin, il revint à Campen, avec huit hussards
« et un officier. La garnison, déjà assemblée, consistait
« en un bataillon composé de neuf cents hommes, environ
« deux cents hommes de plusieurs dépôts, et un escadron
« de chevau-légers d'environ cent cinquante hommes.
« Jardon se fit connaître, leur fit mettre bas les armes et
« prêter serment de ne pas servir contre la république
« française, tant que durerait la guerre, et les renvoya
« sans armes dans leurs casernes.

« A six heures du soir, la municipalité de Zwol écrivit
« à celle de Campen, que les Anglais et les émigrés mena-
« çaient d'attaquer leur ville, en priant le commandant
« français de leur porter secours. La municipalité de Cam-
« pen s'étant réunie, invita le général à se rendre au lieu
« de ses séances; le commandant des troupes hollandaises,
« qu'il avait fait prisonnier le matin, s'y rendit aussi ; le
« général lui demanda cinquante hommes de cavalerie.
« *J'ai fait serment de ne plus servir contre la république fran-*
« *çaise,* répondit le commandant hollandais, *mais je ne puis*
« *me battre contre les puissances coalisées* — *Eh bien !* re-
« prend Jardon, *je vous ferai mettre tous à la citadelle !* »
« Ce ton d'assurance fit fléchir la résistance des Hollan-
« dais ; Jardon fit répondre à la municipalité de Zwol

Digitized by Google

« qu'il se mettrait en marche à sept heures du soir avec « son armée, pour y arriver vers une heure du matin : il « laissa l'officier français avec un hussard pour commander « la place de Campen, et marcha sur Zwol, avec sept hus- « sards et cinquante dragons hollandais ; il ordonna au « commandant de ce détachement de faire mettre son « monde en bataille, et de renvoyer trente cavaliers, di- « sant qu'il trouverait des troupes françaises à Zwol (l'ar- « mée en était éloignée de dix lieues). Quand il arriva à « Zwol, à une heure du matin, les bourgeois avaient pris « les armes et gardaient les portes : il traversa la ville, « attaqua sur-le-champ les avant-postes ennemis, et ne se « retira dans la ville qu'à trois heures du matin. L'ennemi « fit d'abord brûler le pont qui était à une demi-lieue de « Zwol. Le général fit rassembler la municipalité, lui de- « manda et obtint la remise de deux pièces de canon qui « se trouvaient sur la place, appartenant à un bataillon « hollandais, et avec six hussurds qui lui restaient, les « vingt cavaliers hollandais, les deux pièces de canon et « deux cents bourgeois, il se dirige contre l'ennemi, le « pousse de l'autre côté de la rivière, et poursuit sa marche « sur Hasselt. Arrivé devant cette place, il range sa petite « troupe en bataille, s'avance avec un trompette, et fait « sonner neuf fois ; les canonniers de la marine, qui com- « posaient la garnison, étaient à leurs pièces, mèche allu- « mée ; il entre dans la ville et se fait conduire chez le « commandant, qu'il somme de remettre les clefs *au nom* « *du général Jardon.* Le commandant lui remit les clefs « avec l'inventaire des magasins, dans lesquels se trou- « vaient beaucoup d'effets appartenant aux Anglais. Il prit « dans cette place quatre-vingt-dix canonniers de la ma-

Digitized by Google

« rine, confia les clefs à un hussard qu'il y laissa pour te-
« nir garnison, et se retira sur Zwol. Il y avait encore dans
« cette dernière place deux escadrons et un bataillon de
« cinq cents hommes, qui n'avaient pas été faits prisonniers
« le matin. Il leur fit prêter le serment de ne plus servir
« contre la république française, ni contre la république
« batave, et les envoya en garnison à Campen. Ce ne fut
« que quatre jours après qu'il put faire arriver à Zwol la
« brigade qu'il commandait (1). »

Remis en activité au mois de février 1799, il fut appelé bientôt après à réprimer les troubles qui venaient d'éclater dans quelques-unes de nos provinces ; sa conduite, à la fois modérée et énergique, triompha des difficultés qu'il avait à combattre, et il venait à peine de voir ses efforts couronnés de succès, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à l'armée du Danube, sous Jourdan. Placé peu de temps après dans les colonnes du général Masséna, il fit avec ce grand capitaine toute la campagne de Suisse, et contribua puissamment à la défaite des Russes dans les plaines de Zurich. Chargé de la défense du Voralberg et du pays des Grisons, avec quatre bataillons, il arrêta toutes les entreprises de l'ennemi, et attaqua Bregentz, le 10 mai 1800, avec les généraux Leval et Lapoype. S'en étant rendu maître, il s'empara de Lindau peu de jours après, et reçut la mission de seconder un mouvement du général Lecourbe contre les armées autrichiennes ; mais, emporté par son impétuosité et son humeur guerrière, Jardon franchit le Rhin avec la colonne du centre placée sous ses ordres, et

(1) *Républicain du Nord* du 20 messidor an IV.

Digitized by Google

ce mouvement intempestif compromit un instant la réussite de l'entreprise ; mais une fois engagé contre l'ennemi, ce valeureux soldat n'était pas homme à lui céder la place, et sa résistance opiniâtre contre des forces nombreuses ayant permis à la colonne de droite de se porter en ligne, l'attaque obtint un entier succès, et le général en chef crut devoir en attribuer la plus belle part au général Jardon. Investi du commandement d'une brigade dans les immortelles légions du général Moreau, il prit part aux sanglantes batailles d'Hoschstedt, de Nedersheim, de Nortlingen et enfin de Hohenlinden, où il eut trois chevaux tués sous lui.

Tant d'actions éclatantes auraient dû, semble-t-il, en inspirant le respect et l'admiration, écarter toute nouvelle disgrâce. Il n'en fut rien cependant, et lorsque Moreau, dont il était devenu l'ami sans toutefois partager ses principes, fut écarté du commandement des armées, il se ressentit de cet événement et fut privé de sa brigade. Mais le premier consul devait faire cesser une défaveur qui pesait sur un de ses plus vaillants généraux, et lors de son passage à Liége en 1803, il témoigna le désir de voir Jardon, auquel il demanda s'il serait bien aise de marcher encore à l'ennemi : « Général, lui répondit celui-ci, je ne sais point faire de « discours, mais en revanche je sais très bien me battre ; « si vous avez besoin d'un soldat donnez-moi du service. » Ces paroles, empreintes d'une courageuse éloquence, plurent au vainqueur de l'Italie, qui savait si bien inspirer l'amour de la gloire à ses légions ; il répondit donc à Jardon par quelques mots affectueux, et le chargea du commandement du département des deux Nèthes.

Digitized by Google

Lors de la formation du camp de Boulogne en 1804, notre compatriote reçut le commandement d'une brigade sous les ordres du général Brune, victime plus tard de la fureur des royalistes, et passé peu de temps après dans le corps d'armée de Gouvion-Saint-Cyr, il fut investi du commandement de la 2e division des côtes de l'océan, honneur qu'il ne pouvait refuser, puisqu'il n'était que momentané. Commandeur de la Légion d'Honneur le 19 mai, à la création de l'ordre, un décret impérial du 14 août 1806 le nomma membre du collége électoral du département de l'Ourthe. A la même époque, il dirigeait les efforts de ses troupes au camp de Boulogne, pour empêcher les Anglais d'opérer une descente, ou leur faire payer cher toute tentative semblable. Mais pendant l'automne de 1806, des négociations ayant eu lieu entre les parties belligérantes, le gouvernement britannique crut pouvoir profiter de cette espèce de trève pour tenter d'incendier la flotille et le port de Boulogne. Le 8 octobre au soir, la croisière ennemie, grandement renforcée, s'avança donc, et les batteries de Jardon tonnèrent d'abord avec violence; mais supposant bientôt que les Anglais tenteraient de débarquer s'ils ne trouvaient qu'une faible résistance, et voulant leur donner toute sécurité à cet égard, il fit taire le feu de son artillerie : « *Ayons l'air de dormir,* avait-il dit, *laissons les mettre « pied à terre, et nous les hacherons comme chair à* PATÉ.... » Son espoir devait être trompé, car les Anglais, disposés à brûler des vaisseaux à l'aide des fusées à la congrève dont ils faisaient alors les premiers essais, n'étaient pas assez audacieux pour tenter un débarquement, et les soldats de Jardon, qui s'étaient joints aux marins de la flotille, aidèrent puissamment à faire disparaître tout vestige de cette tentative.

Digitized by Google

La guerre d'Espagne, qui depuis longtemps déjà semblait menacer le continent européen, ayant été définitivement résolue, l'empereur se rendit dans cette contrée en 1808, et notre brave compatriote fut désigné le 17 novembre de la même année, pour prendre part à cette campagne difficile.

Le maréchal Soult ayant été chargé le 1er janvier 1809, de poursuivre les Anglais dans leur retraite sur la Galice, et d'empêcher leur embarquement à la Corogne, Jardon prit part à cette poursuite acharnée, attaqua l'ennemi le 16 janvier à la tête du 2e régiment d'infanterie légère, dans les positions qu'il avait prises au village d'Elvina, le culbuta avec une vigueur incomparable de tous les points où il avait voulu s'arrêter, et le 30e bulletin, qui rendit compte des événements de cette journée sanglante, attribua la plus grande partie du succès obtenu au *brave général Jardon*. Les félicitations qu'il reçut à cette occasion du général Mermet devaient être les dernières qui lui furent adressées ; en effet, le 25 mars 1809 les villes de Barcelos et de Guimaraens ayant été attaquées par les armées françaises, Jardon fut chargé d'enlever le pont de Negrelos sur la rivière d'Ave, défendu par 900 Portugais. Mais sans s'occuper du nombre considérable de ses adversaires, le valeureux soldat, prenant avec lui quelques pelotons de tirailleurs appartenant au dix-septième régiment d'infanterie légère, attaque l'ennemi avec impétuosité et après un combat acharné, donne la victoire à ses soldats et tombe mort, frappé d'une balle au-dessus de l'œil droit. Son neveu, Henri Jardon, simple sergent de grenadiers, qu'il venait de charger des fonctions d'aide de camp, le reçut dans ses

Digitized by Google

bras, mais déjà il ne tenait plus qu'un corps inerte et insensible (1).

La mort de Jardon fit une perte réelle pour l'armée française, dans laquelle, il avait su conquérir une place distinguée parmi les plus braves, et jamais il n'affecta de supériorité avec ses soldats, que lorsqu'il s'agissait de les précéder au feu. Cœur bon, franc et sensible, dans une enveloppe un peu rude, songeant médiocrement aux formes extérieures de sa toilette, il arrivait souvent que son uniforme et son cheval tout équipé ne valaient pas trois cents francs. Il avait une prédilection marquée pour la guerre de tirailleurs, et on le voyait alors combattre aux avant-postes comme un simple grenadier, le fusil à la main et la ceinture garnie de cartouches. Sa grande expérience, son coup d'œil juste et rapide, remplaçaient avantageusement l'instruction et la

(1) *Les victoires et conquêtes des Français,* rendent compte en ces termes de ce fatal événement.

« Le général Jardon, l'un des plus anciens et des plus braves officiers de « l'armée française, perdit la vie à cette attaque, en faisant le coup de fusil « avec les tirailleurs du 17e régiment d'infanterie légère. Ce général, né à « Liége, s'était enrôlé comme volontaire dans les bataillons belges qui prirent « service pour la France, en 1792. Il se distingua si bien par sa bravoure et « sa rare intrépidité, que, dès l'année suivante, on vit son nom figurer parmi « ceux des officiers généraux de la République. Jardon parut prendre à tâche « de prouver qu'il n'avait point cessé d'être soldat en devenant général. Aussi « combattait-il toujours aux avant-postes avec toute la témérité d'un simple « grenadier. Être choisi par lui pour aide de camp, c'était recevoir un bre- « vet de mort. Le nombre de ceux tués à ses côtés était devenu si considé- « rable, que, dans les derniers temps, il n'avait plus auprès de lui que des « sergents d'infanterie pour faire ce service. Les soldats dont il était le compa- « gnon inséparable, dont il partageait toujours toutes les fatigues et les pri- « vations comme tous les dangers, l'aimaient comme un père, et donnèrent « des larmes abondantes à sa mémoire. »

Digitized by Google

théorie et chose remarquable, il ne perdit jamais pendant toutes ces guerres une seule pièce d'artillerie, tandis qu'il en enleva plus de cinquante à l'ennemi et au delà de seize mille prisonniers. Le service d'aide de camp auprès de sa personne était reçu comme un brevet de mort, et le nombre bre de ses officiers tués à ses côtés devint si considérable, qu'il se vit forcé de confier ces fonctions à des simples sergents de grenadiers, qu'il mettait à cheval. En effet, à chaque bataille ou combat, ses chevaux étaient presque constamment mutilés, leurs membres étaient brisés par les projectiles ennemis, ceux qui combattaient à proximité étaient tués, et lui, toujours invulnérable, semblait défier le sort et les balles. Pendant les guerres d'Espagne, il reçoit un ordre écrit de la main de l'empereur, mais son aide de camp Guerette n'étant pas là pour en prendre connaissance, il dut attendre son retour, car l'écriture de Napoléon était parfois indéchiffrable. Deux heures après, son secrétaire arrive enfin : « Tonnerre, s'écrie-t-il, il y a deux heures « que nous aurions dû forcer là-bas cette position, et les « deux autres qui nous restent sont nécessaires pour re- « joindre l'empereur. » *Écrivez-lui qu'elle est prise,* dit Jardon, sans s'émouvoir, *et à cheval!* En effet, la position fut enlevée et il rejoignit l'empereur à l'heure indiquée.

En terminant cette trop courte notice, rappelons encore que si Jardon exposait sa vie avec une témérité rare, il était avare du sang de ses soldats, dont il partageait toutes les fatigues, et que maintes fois on le vit se dépouiller de son dernier écu, pour adoucir les privations qui leur étaient imposées. Vaillant à la guerre, méprisant le péril, chef et ami de ses soldats, prodigue à les récompenser, toujours

Digitized by Google

ferme contre le malheur, sans orgueil ni fierté, toute son ambition consistait à bien servir sa patrie, et s'il oubliait sa propre gloire, il mettait tous ses soins à rehausser celle de ses compagnons d'armes. Tel était Jardon, dont la Belgique s'honore, et qui a laissé à la ville de Verviers d'impérissables et glorieux souvenirs.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL JARDON.

Digitized by Google

Le maréchal duc d'Arenberg [1].

Arenberg (Léopold-Philippe-Charles-Joseph, prince et duc d'), duc d'Aerschot et de Croy, prince de Porcéan, che-

(1) Parmi les descendants du feld-maréchal Léopold d'Arenberg, nous remarquons le duc Charles-Marie d'Arenberg, né en 1721, chevalier de la Toison d'or, capitaine général du Hainaut, qui se fit remarquer par une grande bravoure pendant la guerre de sept ans, obtint la grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, et mourut à Enghien en 1778, des suites d'une blessure qu'il reçut à la bataille de Torgau. Louis-Engelbert, duc et prince d'Arenberg, né à Bruxelles, le 3 août 1750, qui épousa mademoiselle de Brancas-Lauraguais, et perdit la vue à l'âge de vingt-quatre ans par un accident de chasse. Retiré dans ses propriétés d'Enghien et d'Héverlé, il y passa toute la période de la révolution française. Les qualités éminentes de son esprit le firent appeler au Sénat par l'empereur Napoléon (19 mai 1806), et il devint bientôt après grand officier de l'ordre de la Réunion. Rentré à Bruxelles après la Restauration, il mourut en 1820, en laissant pour héritier le prince Prosper-Louis d'Arenberg, chef actuel de la famille. (Voir plus bas.) Auguste-Marie-Raymond, duc et prince d'Arenberg, plus connu sous le nom de comte de la Marck, naquit à Bruxelles en 1753, embrassa de bonne heure la carrière militaire, en Autriche, et devint général-major. Passé au service de France, il fut nommé colonel propriétaire d'un régiment allemand, commandé précédemment par son aïeul maternel, et lors de la guerre des Indes, il se rendit dans ces contrées lointaines, et s'y fit remarquer par son courage et la rapidité de son coup d'œil. Après

Digitized by Google

valier de la Toison d'or, feld-maréchal, gouverneur de la province du Hainaut et capitaine des gardes de l'empereur, naquit à Mons en 1690, et descendait de l'illustre maison de Ligne. Un de ses ancêtres, Jean de Ligne, baron de Barbançon, chevalier de la Toison d'or, fut créé comte par Charles-Quint, en récompense des services signalés qu'il avait rendus à ce grand monarque. Il épousa, en 1547, Marguerite de la Marck, héritière du souverain comté d'Arenberg, près de l'archevêché de Cologne, et prit dès lors le nom et les armes de cette maison, que ses descendants portent encore aujourd'hui. Charles Ier, comte d'Arenberg,

avoir assisté à plusieurs combats sur les côtes du Coromandel, il reçut une blessure grave à la bataille de Gondelaur, où il commandait l'aile gauche, rentra en France en 1784, et fut envoyé aux états généraux en 1789, par les électeurs de la Flandre française. Se rangeant avec le tiers-état, le comte de la Marck se lia intimement avec Mirabeau, revint en Belgique lors de la révolution brabançonne, et embrassa avec ardeur le parti de la nation, qu'il voulait dégager des influences extrêmes du clergé, et des entraves apportées chaque jour par les Vandernoot, etc. Vander Mersch ayant été incarcéré, et tous les bons patriotes écartés, le comte de la Marck, malgré les services qu'il avait rendus à la nation, se vit bientôt menacé d'un sort analogue, et dut chercher en France un abri contre les persécutions dont il était devenu l'objet. Rentré à l'Assemblée nationale, et ses convictions étant demeurées ce qu'elles étaient avant son départ pour la Belgique, il vota toujours avec ses anciens amis, et se montra le défenseur de la révolution. Mais les excès populaires vinrent enfin refroidir son élan patriotique, et dès lors il résolut de se rapprocher de la cour. Son influence auprès de Mirabeau contribua, peu de temps après, à gagner ce brillant orateur au parti de Louis XVI; mais les vagues toujours plus menaçantes de la révolution, engloutirent enfin le vaisseau de l'État, et il dut abandonner la France et bientôt la Belgique, à l'approche des armées républicaines. Réfugié à Vienne, il rentra en possession de son grade de général-major, revint à Bruxelles en 1814, fut nommé lieutenant général par le roi Guillaume, et demeura dans sa patrie après la révolution de 1830. Il est mort à Bruxelles en 1833.

Arenberg (Louis-Prosper duc d'), naquit à Bruxelles en 1785, fut admis au

Digitized by Google

amiral, duc d'Aerschot et grand d'Espagne, fut élevé à la dignité de duc par un diplôme de l'empereur Maximilien (1576); il épousa en 1587 Aimée de Croy, duchesse d'Aerschot, et ce mariage fit entrer dans sa maison le duché d'Aerschot et la grandesse d'Espagne. Un de ses fils, Philippe-Charles, né en 1587, devint chevalier de la Toison d'or, colonel propriétaire d'un régiment wallon, avec lequel il obtint des succès éclatants, et mourut en 1640, en qualité de gouverneur et de capitaine général de la province de Namur. Philippe-François, duc et prince d'Arenberg, amiral général des mers des Pays-Bas, capitaine général du Hainaut, naquit en 1625, et fut le premier duc de ce nom, créé

nombre des princes de la Confédération du Rhin, en qualité de duc régnant d'Arenberg, et fut chargé par Napoléon, en 1806, d'organiser un régiment de cavalerie (chevau-légers belges), qui forma plus tard le 27e régiment de chasseurs à cheval, et avec lequel il entra au service de France. Envoyé en Prusse, puis dans la Poméranie suédoise, il fut dirigé vers l'Espagne après la paix de Stralsund, et s'y distingua à la fin du mois de mars 1810, à l'attaque du port de Huelba, en enlevant à l'ennemi plusieurs bâtiments chargés de grains. Le 15 mai suivant, un brillant combat de cavalerie où il renversa les escadrons ennemis, lui livra Huelba; mais attaqué, le 24 août, par des forces nombreuses, il dut se replier sur San-Lucar, et défendit avec une grande opiniâtreté les postes qui lui avaient été confiés. Le 28 du même mois, il prit une glorieuse revanche, en détruisant presque en entier un corps de cavalerie espagnole, qui s'était aventuré sans infanterie, et se couvrit de gloire au mois de septembre 1811, en s'emparant, à la tête de son régiment, des deux rives du Tage, du côté d'Albuquerque, et en poursuivant les débris des colonnes de Castaños jusque sur les frontières du Portugal. Blessé grièvement au combat d'Aroyo-de-Molino, et renversé sous son cheval, il ne dut la vie qu'à un maréchal des logis de son régiment, qui le couvrit de son corps, et le fit connaître aux Espagnols, six fois plus nombreux, à l'instant où ils allaient l'achever. Fait prisonnier de guerre au même combat, il espéra d'abord être échangé, mais son espoir fut déçu, et transféré en Angleterre, il ne revint en Belgique qu'après la conclusion de la paix. Le prince Louis-Prosper d'Arenberg est aujourd'hui le chef de la maison d'Arenberg, et habite Bruxelles.

Digitized by Google

en vertu de la bulle d'or donnée en 1644, par l'empereur Ferdinand III, qui assimilait en même temps la maison d'Arenberg aux maison ducales de Saxe, etc., et lui donnait rang immédiatement après celle de Wurtenberg. Charles-Eugène-Léon, duc et prince d'Arenberg, devint lieutenant général du Hainaut; enfin Philippe-Charles-François, père de celui dont nous allons nous occuper, prince d'Arenberg, duc d'Aerschot, chevalier de la Toison d'or, capitaine général des gardes de l'empereur, naquit en 1663, et mourut à la fin de 1691, à la suite des blessures qu'il reçut à la bataille de Peterwardein, le 19 août de la même année.

Le duc Léopold d'Arenberg, quoique fils unique, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et ne tarda pas à se faire remarquer par l'énergie de son caractère. Il fit ses premières armes sous le prince Eugène, au siége de Tournay, marcha ensuite à la rencontre des Français, et reçut une blessure grave le 11 septembre 1709, à la bataille de Malplaquet, où le maréchal de Villars dut céder à la fortune, infidèle à ses drapeaux. Dès cette époque aussi ses qualités se développèrent avec une grande rapidité; il franchit tous les grades inférieurs, et s'éleva successivement par son mérite et son courage, aux premières dignités de l'échelle militaire. Major général en 1716, il fit en cette qualité la campagne de Hongrie, et fut blessé à la figure au siége de Temeswar. Après quelques mois de repos, il reparut sous les murs de Belgrade, et contribua puissamment au gain de la bataille de ce nom, en culbutant avec l'aile droite qu'il commandait, la gauche de l'armée turque. De retour à Vienne après cette glorieuse campagne, il recueillit de la bouche même de l'empereur les témoignages les plus flat-

Digitized by Google

teurs, et reçut en récompense le gouvernement du Hainaut, et le titre de conseiller d'État.

Parti de Vienne en 1719, pour aller prendre possession de ses nouvelles fonctions, le prince Léopold d'Arenberg ne tarda pas à faire chérir son administration par les populations qui lui étaient soumises, et sous sa main à la fois ferme et bienveillante, les abus disparurent pour faire place au règne de la justice. De nombreuses familles proscrites par un pouvoir arbitraire, vinrent reprendre leur place au foyer de la patrie, et si parfois la licence voulait détrôner à son profit la liberté et le bien-être des populations, son activité savait, par une mesure aussi prompte que vigoureuse, arrêter le mal à son début et déconcerter les entreprises de quelques esprits téméraires et mécontents. Lors de la conclusion de la paix entre la France et l'Autriche, il se rendit à la cour de Louis XIV ? où il fut accueilli avec la faveur marquée que lui méritaient à la fois, son esprit fin et délicat, sa haute naissance et le crédit immense dont il jouissait près de son souverain. Sa grande fortune, son amour pour les lettres, le firent se lier avec toutes les célébrités littéraires de cette époque féconde. Voltaire, Rousseau devinrent les commensaux de son hôtel, et son amitié et ses bienfaits s'étendirent sur tous ceux qui s'occupaient de la recherche du beau. Malheureusement, le bonheur qu'il goûtait devait être brusquement rompu, lors de la reprise des hostilités entre la France et l'Allemagne en 1733; replacé à la tête d'une partie des armées autrichiennes appelées sur le Rhin, il y déploya tous les talents militaires d'un grand capitaine, et fut élevé trois années plus tard à la dignité de feld-maréchal, dans les armées impériales.

Digitized by Google

Chargé peu de temps après du commandement en chef des armées stationnées dans les Pays-Bas, le prince Léopold d'Arenberg mérita l'estime et l'affection de ses subordonnés, qui trouvèrent en lui un chef aussi bienveillant que juste ; sa bourse, toujours ouverte aux officiers sans fortune qui éprouvaient un embarras momentané, ne fut jamais fermée aux malheureux, et personne plus que lui sans doute ne mit en pratique cette maxime trop souvent oubliée : *Noblesse oblige*. Replacé à la tête d'une partie de l'armée qui entra en campagne au printemps de l'année 1743, il déploya une intrépidité remarquable à la bataille d'Ettingen, ramena trois fois ses bataillons rompus au combat, et parvint à force d'opiniâtreté et de courage à conserver les positions essentielles qui lui avaient été assignées. Frappé d'un coup de feu qui brisa sa Toison d'or (1), le prince d'Arenberg guérit de cette blessure, et reçut le gouvernement important du Milanais. Le désir de revoir son pays, auquel il vouait une affection qui se trahit dans toutes les actions de sa vie, l'engagea à décliner cette nouvelle faveur, pour reprendre le gouvernement du Hainaut, où il avait laissé de nombreux et bons souvenirs. En 1747, Voltaire vint faire une visite à son château d'Enghien, reçut de notre compatriote une hospitalité princière, et l'année suivante, l'auteur de la Henriade donna une fête brillante à Bruxelles au duc d'Arenberg, à la princesse de Chimay et à madame

(1) M. de Reiffenberg, dans son *Histoire de l'ordre de la Toison d'or*, raconte que non-seulement le prince Léopold d'Arenberg eut sa toison d'or brisée d'un de feu à la bataille d'Ettingen, mais que son fils, le duc Charles, fut frappé d'une balle à la bataille de Torgau, au même endroit de la poitrine sur sa toison, et que le prince Auguste, son petit-fils, reçut aux Indes la même blessure.

Digitized by Google

du Châtelet. Ce fut à cette occasion que l'illustre poëte écrivit au prince royal de Prusse, à propos d'un tonneau de Tokai :

Ce nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelles est venu;
Le duc d'Arenberg l'a reçu
Dans la nombreuse compagnie
Des vins dont sa cave est fournie, etc.

Jean-Baptiste Rousseau fut du nombre des grands hommes de l'époque, sur lesquels se répandirent les bienfaits du prince Léopold d'Arenberg. Pendant son exil, il fut traité avec tous les égards dus au malheur, et oublia plus tard la loi sacrée de la reconnaissance. Malgré cet événement, qui le dégageait de toute considération, le prince continua, comme par le passé, à lui faire payer la pension qu'il lui avait assurée. Son grand âge, ses nombreuses blessures, l'obligeant enfin à abandonner la vie active, il se retira dans son château d'Héverlé, près de Louvain, et mourut le 4 mars 1754, après avoir laissé partout des traces de son inaltérable bienfaisance, et de sa haute capacité.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU FELD-MARÉCHAL PRINCE LÉOPOLD D'ARENBERG.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général marquis Albert du Chasteler.

Chasteler de Moulbais (Albert-François, marquis du), grand d'Espagne de première classe, général de brigade, naquit à Wurtzbourg (Bavière), le 16 décembre 1794, d'une famille noble établie dans la province du Hainaut depuis le commencement du XIIIe siècle. Thiéry du Chasteler, surnommé d'Enfer, petit-fils de Mathieu II, duc de Lorraine, épousa l'héritière de la seigneurie de Moulbais, propriété que possède aujourd'hui encore le marquis du Chasteler, dernier rejeton de cette illustre maison Thiéry du Chasteler, en 1307, et Gabriel, vicomte du Chasteler, en 1613, furent grands baillis du Hainaut; Guillaume, Arnould et Michel du Chasteler, se distinguèrent par une grande bravoure, et furent tués tous trois à la bataille d'Azincourt en 1415; Jean du Chasteler occupa les premiers échelons de la hiérarchie militaire, et fut tué glorieusement à la journée de Montlhéry en 1465; Jean-Philippe du Chasteler, créé vicomte par l'empereur Charles-Quint, devint capitaine des hommes d'armes de ce grand monarque, plus tard gouverneur et grand bailli du Tournaisis, et mourut

Digitized by Google

dans ces hautes fonctions en 1568 ; Gabriel, vicomte du Chasteler, lieutenant général et propriétaire d'un régiment de trois mille Wallons, qui servit sous les rois d'Espagne Philippe III et Philippe IV; puis Claude-Philippe du Chasteler, ambassadeur au congrès d'Utrecht, fut créé marquis par l'empereur Charles VI. Un des aïeux du général, François-Gabriel du Chasteler de Courcelles, remplissait à la cour de Vienne les hautes fonctions de chambellan près de Leurs Majestés Impériales et Royales, tandis qu'il était revêtu des titres de lieutenant de la garde noble aux Pays-Bas autrichiens, de gouverneur de Binche, de conseiller d'État, d'Épée, etc. ; son cousin germain, le feldzeugmeester dont j'ai retracé déjà la brillante carrière, mérita d'être signalé comme un des généraux les plus habiles de l'époque, et enfin son père Antoine-Chrétien, marquis du Chasteler de Moulbais, chambellan de S. M. l'empereur d'Autriche, fut aussi député de la noblesse aux États du Hainaut, et légua un de ces souvenirs d'intégrité et de grandeur d'âme, qui laissent loin derrière eux des réputations parfois éclatantes, mais qui ne s'appuient pas toujours sur une base irréprochable.

Rentré en Belgique lors de la réunion de nos contrées à la France, le jeune marquis Albert du Chasteler témoigna par les dispositions de son esprit qu'il était né pour briller un jour dans la carrière des armes, et, après lui avoir fait donner une brillante instruction, son père le fit entrer au Prytanée militaire de la Flèche, le 28 février 1810. Sous l'impulsion de maîtres habiles, notre compatriote s'identifia bientôt avec le genre de vie auquel il se destinait; son intelligence s'élargit, sa science s'accrut, et, s'il est permis

Digitized by Google

de s'exprimer ainsi, son âme déployée à toutes les brises intelligentes qui grandissent et élèvent le cœur de l'homme, devint comme un miroir limpide où l'on put lire les instincts les plus généreux. Le 1er du mois d'octobre suivant, son aptitude ayant amené des résultats conformes à la pensée de ses maîtres, Albert du Chasteler passa à l'école de Saint-Germain, et devint page de Napoléon, le 15 février 1811. Son esprit jeune et ouvert, qui s'était développé prématurément, ne passa point inaperçu à la cour de l'empereur, qui lui-même daigna lui donner à différentes reprises des marques de sympathie affectueuse et presque paternelle. Mais alors déjà la guerre de Russie se préparait en silence; les armées se complétaient; les maréchaux, les généraux, quoique n'ayant pas été initiés aux pensées intimes du chef de la France, rejoignaient leurs colonnes dont les drapeaux flottaient sur l'immensité du sol impérial; un sourd frémissement agitait les rangs inférieurs et la masse de la nation; une explosion prochaine et terrible semblait grandir à l'horizon comme un point noir qui se transforme en ouragan et menace le repos des villes et des campagnes, et ce fut sous l'impression de ces sentiments divers que notre jeune compatriote, avide de gloire et de combats, sollicita son admission immédiate dans l'armée active, et fut nommé sous-lieutenant au 6e régiment de cuirassiers, le 5 mai 1812.

Quatre jours plus tard, l'empereur Napoléon quittait Paris et se portait à la tête de ses armées. Mais sans nous étendre ici sur les événements gigantesques qui signalèrent cette terrible guerre, sans suivre le jeune et déjà brillant officier dans tous les combats où il fut appelé à donner des

Digitized by Google

preuves d'un courage inné chez ses ancêtres, et dont il avait recueilli tout l'héritage, il nous suffira de dire qu'il fut digne en tous points de figurer dans les rangs d'une armée qui compta autant de héros que de soldats, et qu'après les désastres de cette campagne, où les éléments s'unirent pour accabler les colonnes françaises, il fut dirigé vers les plaines de la Saxe, dans lesquelles devait se dérouler encore les destinés de l'Europe entière. Les journées les plus sanglantes devinrent bientôt pour du Chasteler, qui saisissait avec ardeur toutes les occasions de se distinguer, les plus glorieuses de toutes celles qui parurent dans la suite sur son blason militaire. L'atmosphère de combats et de dangers dans laquelle il vivait, réalisait en effet les rêves de chevalerie et d'avenir qui avaient bercé ses jeunes années. De ces pensées vastes devait surgir, si les événements le favorisaient, un homme supérieur et doué de cette abnégation qui très-souvent fait battre le cœur de celui qui combat pour sa patrie. Et qui oserait soutenir en effet que l'homme qui abandonne toutes les affections de famille, pour défendre son pays, n'est pas pénétré du plus saint des devoirs? De nos jours cependant, époque des spéculations, règne du veau d'or, on ne croit plus guère à aucun genre de dévouement, et les esprits matériels qui brillent d'un éclat si passager, mettent bien au-dessus des nobles sentiments qui font battre le cœur du soldat, la possession des biens qu'ils ont acquis trop souvent dans des crises funestes; mais rendons à César ce qui lui appartient : les dangers du champ de bataille, la gloire et l'honneur de passer à la postérité au guerrier qui combat pour son pays (1); la puissance,

(1) Cette expression ne peut être exclusive; elle s'applique à tous les hommes qui, chacun dans la sphère où la fortune les a placés, travaillent pour le bonheur de leur patrie et le bien-être de leurs concitoyens.

Digitized by Google

le repos et souvent l'oubli à celui qui, mettant de côté tous les instincts généreux, ne rêve qu'aux moyens d'acquérir et d'atteindre quand même le faîte de l'échelle sociale.

Lorsque, après avoir brillé d'un grand éclat dans les champs de Lutzen, de Wurtchen et de Dresde, l'armée française se replia vers Leipsick, où le marquis Albert du Chasteler, qui s'était fait remarquer pendant toute la campagne par son héroïque bravoure, reçut une blessure grave en chargeant les armées de la coalition, les colonnes impériales marchèrent sur Hanau, et nous y retrouvons notre compatriote au nombre des cavaliers intrépides qui culbutèrent à la Kintsig les forces du général de Wrede, repassèrent le Rhin, le 2 novembre 1813, et rentrèrent en France. Décoré de l'étoile de la Légion d'honneur le 4 décembre suivant, récompense qu'il ne devait qu'à son courage, et qui avait d'autant plus de prix qu'il comptait dix-neuf ans à peine, il fut nommé lieutenant le 8 janvier 1814, aide de camp du général baron Dariule, commandant une brigade de la 4e division de la garde impériale, le 22 du même mois, fut dirigé à la même époque vers les frontières du nord de la France, et prit place dans les rangs de la petite, mais valeureuse armée du général Maison, qui défendait cette partie de l'empire contre les envahissements de l'ennemi. Le 25 mars suivant, il marcha sur Menin, prit part au combat qui amena la retraite, et presque la destruction des partisans du major Hellwig, et pénétra ensuite un des premiers dans la ville de Courtrai. Mais ce n'était là que le prélude de la manœuvre du général en chef, qui dès le lendemain se porta rapidement sur Gand, et s'en empara après avoir enlevé un nombre assez

Digitized by Google

considérable de Cosaques. Dans cette affaire glorieuse, le marquis Albert du Chasteler déploya un courage remarquable en se précipitant sur les Russes à la tête de lanciers français, et les dispositions qu'il prit pour couper la retraite à l'arrière-garde ennemie furent couronnées d'un entier succès. Le 30, lorsque le général Maison, jugeant qu'un plus long séjour à Gand pouvait compromettre ses colonnes menacées par des forces nombreuses, donna l'ordre de marcher sur Courtrai, M. du Chasteler parut encore avec éclat au combat de Deynze, et à celui plus sanglant de Courtrai, où il contribua, par les efforts de son courage et l'énergie de sa volonté, à jeter le désordre et la mort dans les rangs de la cavalerie saxonne. S'élançant alors avec l'avant-garde du général Dariule, qui avait été chargé de harceler les Russes dans leur retraite, son activité surprenante ne se démentit pas un instant, et il parvint dans cette poursuite acharnée à faire éprouver aux ennemis de la France des pertes sensibles en hommes et en munitions.

Dans cet année qui vit s'éclipser l'astre impérial brillant encore d'une auréole de cent victoires, le marquis du Chasteler fit pour sa patrie adoptive des efforts qui décelaient un cœur franc et courageux ; mais, lorsque le flot politique, grandissant chaque jour avec une rapidité singulière, eut forcé Napoléon à chercher un abri à l'île d'Elbe, lorsqu'il crut que son pays réclamait son bras et ses talents, il sollicita et obtint sa démission du service de France (7 mai 1814), et fut admis comme capitaine dans l'armée des Pays-Bas (hussards de Crooy) le 20 décembre suivant.

Digitized by Google

Ces événements s'accomplissaient donc au moment où l'Angleterre et l'Allemagne, après avoir épuisé leur magnifique essor, venaient de venger vingt-cinq années d'humiliations et de défaites ; mais le marquis Albert du Chasteler avait à peine pris possession de son nouveau grade, que déjà le Nord, ébranlé par l'apparition de Napoléon au golfe Juan, reformait en toute hâte ses colonnes qu'il allait opposer aux légions impériales en marche vers nos provinces. La journée de Waterloo survint ; foudroyante et terrible, elle renversa les immenses projets du colosse qui avait foulé de son pied victorieux toutes les capitales de la vieille Europe. Notre compatriote, attaché au drapeau qui alors encore semblait devoir couvrir de ses plis protecteurs nos droits et nos libertés, y combattit avec sa bravoure habituelle, et nous ne pouvons mieux faire l'éloge de sa conduite que de rappeler ici qu'il fut blessé aux Quatre-Bras et mérita la croix militaire de l'ordre de Guillaume, faveur appréciée et rare, car ce témoignage d'un vrai courage devint l'apanage exclusif des soldats dont l'intrépidité avait brillé aux yeux de l'armée entière. Cette récompense ne fut pas la seule que lui méritèrent ses vertus guerrières, et, le 25 novembre de la même année, il était nommé major au 8e régiment de hussards (anciens hussards de Crooy) dans lequel il avait été admis à son retour du service de France. Mais si le gouvernement de Guillaume se montrait impartial avec quelques-uns de nos compatriotes, il eut le mauvais esprit de ne pas étendre cette justice distributive au delà des limites trop restreintes qu'il s'était tracées, et les quelques actes de saine politique qui éclairèrent un instant le règne des Nassau, sont obscurcis, engloutis même par les nombreuses erreurs qu'il commit. Entre les hommes de l'époque

Digitized by Google

qui, quoique soumis au pouvoir, se sentirent assez forts pour s'opposer à ses malheureuses tendances dans l'armée, brille sans contredit le marquis Albert du Chasteler, qui, fort de sa fortune, de son indépendance et du rang éminent que lui donnait sa haute naissance, employa les plus nobles efforts pour faire rendre aux Belges, ses compagnons d'armes, des faveurs qu'ils avaient méritées par leurs courage où leur instruction. Mais ses conseils judicieux ne purent triompher des esprits novateurs et irréfléchis qui menaient l'État vers une ruine certaine. Froissé dans son patriotisme, qui souffrait des injustices infligées chaque jour à ses concitoyens, dégoûté d'une carrière qui avait perdu tout prestige, il donna sa démission le 3 mai 1820, et revint dans le Hainaut, où l'appelaient l'enchaînement d'honorables devoirs fortement compris, et l'espoir patriotique qui germait dans cette province courageuse.

Les prévisions du marquis Albert du Chasteler ne tardèrent pas à s'accomplir, et lorsque éclatèrent les événements de 1830, il occupa la place élevée que lui réservait son ardent patriotisme. Et pourtant dans cette seconde période de la vie de l'homme, il y a un jour décisif, fatal quelquefois, qui succède aux triomphes de ses premières années; lorsqu'il s'agit de réaliser ses espérances, d'asseoir enfin une seconde et définitive destinée, l'on ne réussit qu'avec bien des peines à surmonter les difficultés qui bordent notre route. Au sortir des gorges étroites où l'on a gravi longtemps et où l'on a même obtenu quelques succès, si on se trouve par ces circonstances même porté dans un champ plus vaste, il faut que des qualités réelles et souvent transcendantes imposent silence à l'envie, et combien de talents

Digitized by Google

pleins de promesses ont succombé à cette redoutable épreuve ! combien peu ont su paraître honorablement sur ce nouveau champ de bataille ! Du Chasteler ne se trompa ni sur les besoins de son époque, ni sur les moyens à employer pour cicatriser les plaies de notre Belgique, qui cherchait autour d'elle un appui tutélaire. Sa fortune, sa santé furent employées à l'organisation d'une troupe d'élite, les chasseurs du Chasteler, dont le nom est devenu aussi populaire que notre nationalité elle-même, et qui sous la conduite de son chef se signala pendant les journées de septembre à Bruxelles, et à toutes les affaires importantes où nos volontaires furent appelés à faire face à des troupes organisées.

Le Gouvernement provisoire récompensa enfin son dévouement, et, au mois d'octobre 1830, il fut élevé au grade de général de brigade, et chargé de l'organisation de notre cavalerie. Ancien officier de l'empire français, il déploya dans ces attributions un savoir-faire et une loyauté qui méritent des éloges d'autant plus flatteurs, qu'à cette époque surtout, les dévouements étaient encore bien rares, et on le vit maintes fois employer ses propres deniers à l'acquisition d'objets indispensables réclamés par le service des armées, ou le bien-être des soldats, mais pour lesquels le Gouvernement n'accordait que des crédits illusoires. Lorsque l'arrivée du Roi en 1831 eut élevé la Belgique à une position indépendante, en lui donnant un rang honorable dans la grande famille des nations européennes, Albert du Chasteler devint aide de camp du nouveau monarque, qu'il accompagna dans son voyage à Anvers, Liége, etc., et pendant toute la campagne du mois d'août

Digitized by Google

1831. Appelé peu de temps après à la haute position de grand écuyer de Sa Majesté, il fut nommé membre de l'ordre militaire de Léopold à sa création, le 15 décembre 1833, reçut la croix de Fer en récompense des services qu'il avait rendus à notre indépendance pendant les événements de 1830, et le Gouvernement de juillet, voulant acquitter une dette de reconnaissance, à l'égard d'un soldat qui avait déployé tant de bravoure sur les derniers champ de bataille de l'empire, le nomma officier de la Légion d'honneur, le 15 juin 1832, et commandeur, le 30 novembre 1835. La croix de commandeur de l'ordre de la Tour et de l'Épée de Portugal venait de parvenir au vaillant officier dont je retrace la carrière, lorsque des symptômes alarmants, résultat des fatigues et des travaux qu'il s'était imposés pour affermir notre nationalité, après avoir contribué puissamment à la conquérir, se manifestèrent. En vain les secours de l'art s'efforcèrent-ils de combattre le mal, ils ne purent en triompher, et le marquis Albert du Chasteler âgé à peine de quarante-deux ans, expira le 16 juillet 1836 dans les bras de sa famille, et entouré des nombreux amis qui toujours l'avaient vu combattre sur la brêche pour établir nos libertés et nos droits.

Intelligence d'élite, il emporta dans la tombe l'amour et l'estime de ceux qui approchèrent assez près de sa personne, pour connaître tous les trésors de virilité et de loyauté dont son âme était empreinte. Pour nous qui ne touchons qu'avec respect à des noms aussi éclatants, et qui ne les quittons qu'à regret, il faut nous arrêter pourtant, mais nous serons heureux, si à défaut d'une exposition complète de sa glorieuse carrière, cette étude biographique

Digitized by Google

fait revivre quelques-unes des grandes actions d'un homme dont la noble ingénuité égalait le patriotisme et l'amour de la patrie.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL MARQUIS ALBERT DU CHASTELER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général comte du Chastel de la Howarderie.

Chastel de la Howarderie, Pierre-Dominique (comte du), général de brigade, né à Liége, le 7 avril 1776, d'une ancienne et noble famille qui depuis le xve siècle déjà s'était acquis une juste célébrité dans les armes (1) et la magis-

(1) *Lyon du Chastel* se rendit célèbre à la défense de Valenciennes. Lorsque cette ville fut assiégée par les Français au mois de juillet 1477 et le 1er août suivant, il contribua puissamment à la prise d'assaut de St.-Amand. *Gérard du Chastel*, capitaine au service de la duchesse Marie de Bourgogne en 1477, fut fait prisonnier par les Français dans un combat qu'il leur livra à la tête des bourgeois d'Audenarde, et dans la vente du butin et des prisonniers à Tournay, fut adjugé pour 2,000 écus d'or. Le 20 février 1488, les Gantois s'étant révoltés contre l'empereur Maximilien, l'entourèrent, lui et sa garde, au marché du Vendredi, et ce fut en défendant ce prince que Gérard du Chastel fut frappé mortellement.

Denis-Jean-Joseph du Chastel se fit remarquer par sa brillante valeur à la bataille de Fontenoy, et, le 11 octobre 1746, à celle de Raucou, près de Liége. Il mourut de ses blessures le 6 octobre 1749, à Breda, étant capitaine de cavalerie au service de la république batave. Son fils aîné, Henri, fut tué sous les murs de Prague, le 6 mai 1757, ainsi que le plus jeune; le cadet Eugène, comme les précédents, officier au service de la reine de Hongrie, fut mortellement blessé et mourut à Bruxelles, le 10 août 1762. Ferdinand-François, *comte du Chastel de la Howarderie*, officier aux gardes wallones, mort en 1812. Fer-

Digitized by Google

trature, et dont les aïeux, établis à Valenciennes au XIe siècle, furent revêtus des premières dignités accordées aux membres de la cité, et s'allièrent aux familles les plus illustres des Pays-Bas.

D'un caractère qui dénotait son origine, le comte Pierre du Chastel embrassa la carrière des armes à l'âge de dix-neuf ans, le 21 janvier 1795, et entra comme volontaire aux chevau-légers de Latour, commandés alors par le colonel de Rol. Dans les rangs de soldats aussi accomplis, son jeune courage ne tarda pas à se développer encore, et le 7 mai 1795, dans un combat acharné qui eut lieu aux environs de Bamberg, sa brillante valeur ayant été remarquée de l'armée entière, il mérita et obtint l'épaulette de sous-

dinand-Ernest, capitaine dans le régiment d'Orléans, fut promu au grade de lieutenant-colonel des dragons n° 1, le 7 septembre 1790 (États du Brabant).

Robert-François-Charles-Henri-Marie, comte du Chastel, officier aux gardes wallones, devint lieutenant-colonel d'infanterie, par arrêté du roi Charles III, du 28 janvier 1786; son fils aîné, Albéric-Ernest, né à Tournay, le 31 décembre 1788, devint officier de cavalerie dans les armées de Napoléon, fit glorieusement les dernières campagnes de l'empire, et fut grièvement blessé en 1812. Le cadet, Camille, né à Tournay, le 24 novembre 1791, devint capitaine aux hussards de Crooy (service des Pays-Bas), et fut tué à la bataille de Waterloo.

Denis-Pierre-Dominique, comte du Chastel de la Howarderie, né le 6 juillet 1748, servait dans le régiment de *Nassau-Siegen*, au service de France, en 1779. Passé au *Royal-Allemand* en 1787, il rentra dans sa patrie lors de la révolution brabançonne, devint colonel des dragons du Hainaut, sous-préfet de la Dyle sous l'empire, et mourut à la Haye, le 23 septembre 1833, en laissant pour héritier Eugène-Henri-Fortuné, comte du Chastel de la Howarderie, qui, lui aussi, embrassa la carrière des armes, et fut attaché comme capitaine à l'état-major du prince Frédéric en 1830. Chevalier du Lion néerlandais, commandeur de la couronne de Chêne et décoré de la croix de bronze, il a quitté le service des Pays-Bas en 1843.

Digitized by Google

lieutenant. Bientôt après, il se trouvait sous les ordres du feld-maréchal de Clerfayt, à l'armée du Bas-Rhin, et combattit les colonnes du général Jourdan, qui venaient de franchir le Rhin à Nieuwied, Bonn et Dusseldorf, tandis que l'armée de Pichegru traversait ce fleuve à Manheim. Les Autrichiens ayant été refoulés derrière la Lahn, après un sanglant combat livré le 19 septembre, le comte du Chastel, qui s'était distingué par son courage héroïque, fit partie des colonnes qui reprirent l'offensive, et obligèrent Jourdan à abandonner la ligne du Mein pour se replier sur Cologne. Placé à l'avant-garde de Clerfayt avec deux escadrons du régiment des chevau-légers de Latour, il donna de nouvelles preuves de valeur aux combats de Hackenberg, de Frankenthal, et contribua puissamment à l'enlèvement de cinq pièces d'artillerie qui furent prises aux colonnes en retraite.

L'occupation de Dernbach ayant permis à notre compatriote de déployer de nouveaux talents militaires, il passa bientôt après sous les ordres de l'archiduc Charles, et, guidé par ce chef remarquable, il prit part aux divers combats livrés au général Moreau, accompagna le prince Charles, lorsque, après avoir laissé une partie de ses forces sous Latour, il se porta sur la Franconie, pour opérer sa jonction avec le général Wartensleben, et assista à la journée de Wurtzbourg, qui décida de la retraite des Français. Lors du départ pour l'Italie de l'archiduc (février 1797), le comte du Chastel demeura à l'armée du Rhin; mais nous savons que la guerre qui eut lieu vers cette partie de l'Allemagne, dans le courant de cette année, fut une des plus funestes que la maison d'Autriche ait eu à

Digitized by Google

soutenir, pendant toute la période républicaine. Hoche, investi récemment du commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, remporta successivement les batailles de Neuwied, d'Ukérath, d'Altenkirchen, de Diedorf, s'empara de Wetzlaer, de huit mille prisonniers, de trente bouches à feu, et allait pénétrer dans les États héréditaires, lorsqu'il fut arrêté par la nouvelle inopinée de l'armistice conclu en Italie entre le général Bonaparte et le généralissime autrichien. Les chevau-légers de Latour, dans les rangs desquels combattait toujours le comte du Chastel, placés à l'arrière-garde pendant toute la retraite, opposèrent la plus glorieuse résistance aux républicains, dans les plaines de Rendorf; mais, pressés de toutes parts au passage du défilé de Zollengers, ils perdirent deux escadrons qui furent faits prisonniers, et notre compatriote n'échappa à la captivité, que parce que seul il parvint à se débarrasser des assaillants qui le pressaient de trop près, et à rejoindre ses colonnes en retraite.

Le retentissement homérique des immortelles batailles gagnées par les armées françaises dans les plaines d'Italie avait été couronné par le traité de Campo-Formio, signé le 17 octobre 1797 par le général Bonaparte. C'est à cette grande époque qu'il faut reporter la renonciation par la Maison d'Autriche à tous ses droits sur les Pays-Bas autrichiens en faveur de la république, et sur les pays qui faisaient partie de la république cisalpine, dont elle reconnaissait l'indépendance; mais, tandis que le jeune vainqueur de l'Italie transportait en Égypte le drapeau tricolore, entouré déjà d'un si vif éclat, les hostilités reprenaient en Allemagne, et le général Jourdan placé à la tête de l'armée

Digitized by Google

républicaine, la mit en mouvement au commencement de 1799, à l'époque même où le congrès de Rastadt délibérait encore, passa le Rhin le 1er mars, et étant rentré en Souabe, il attaqua le prince Charles à Stockack, le 23 du même mois. En vain les valeureuses légions placées sous ses ordres firent-elles des prodiges de courage, il fallut céder à la fortune rebelle, et il replia ses bataillons vers Liebtingen, où un nouveau combat ne tarda pas à s'engager. Le comte du Chastel, toujours dans les rangs des fameux dragons de Latour, placés pendant cette période sous les ordres du prince de Hesse-Hombourg, assista donc à tous les épisodes de cette campagne mémorable, et concourut le 23 mars à la défense des hauteurs du château de Langenstein, placées à la gauche de l'armée autrichienne. Opposé alors aux colonnes françaises, qui venaient d'être placées sous le commandement de Masséna, il continua par sa bravoure à mériter l'estime de ses compagnons d'armes, fut placé constamment aux avant-postes au commencement de la guerre qui éclata en 1800, se couvrit de gloire, ainsi que le régiment entier des dragons de Latour, à la bataille d'Ehingen, et reçut en récompense le brevet de lieutenant en premier, le 27 mai de la même année.

Les guerres qui signalèrent l'époque que nous venons d'esquisser rapidement, ne furent point favorables à la maison d'Autriche, mais celles qui eurent lieu dans la suite la frappèrent plus cruellement encore dans sa puissance et dans son orgueil, et chacun des traités qui nous passent sous les yeux rappelle à chaque pas ses défaites, souvent ses humiliations. La fortune semble l'accabler avec une

Digitized by Google

persistance inouïe, et, malgré la bravoure de ses soldats, elle est forcée, pendant plus de quinze années, à s'incliner sous la loi que lui impose la France. Le comte du Chastel, qui se distinguait parmi les hommes les plus courageux qui combattissent dans les légions autrichiennes, ne quitta point un instant le poste de l'honneur, où l'appelaient, du reste, et son devoir et les dangers toujours plus menaçants qui s'accumulaient sur le drapeau qu'il avait adopté; nommé capitaine, le 1er décembre 1807, il assista en 1809 aux journées d'Abensberg, d'Eckmühl, de Ratisbonne, d'Essling et enfin de Wagram, où la noble énergie de l'archiduc Charles ne put triompher du génie et de l'habileté de son redoutable adversaire, et il fut nommé commandant d'escadron, le 1er octobre 1809.

En 1812, un corps d'armée autrichien de trente mille hommes ayant été mis à la disposition de Napoléon pour seconder ses opérations contre la Russie, le prince de Schwartzenberg en reçut le commandement, et le comte du Chastel fut désigné pour en faire partie. Il pénétra donc en Galicie au début des hostilités, passa le Bug à Droghitschin dans les premiers jours de juillet, pénétra dans le duché de Varsovie, et combattit vaillamment sous les murs de Pinsk. Placé bientôt après à la droite de l'armée française, il fut opposé aux colonnes de Tormasoff et de Tschichagoff, qui s'avançaient par la Volhinie; mais, lorsque les événements funestes de la campagne de Russie obligèrent l'empereur Napoléon à créer une nouvelle armée, le cabinet de Vienne, changeant tout à coup de politique, tourna rapidement ses armes contre celui dont la veille encore il implorait l'alliance, et, lors de la bataille de

Digitized by Google

Dresde, le comte du Chastel se trouva placé dans les rangs des armées coalisées.

Signalé par le général Hardegg comme s'étant distingué dans cette journée, en arrêtant avec son escadron une colonne ennemie qui débouchait de Freibergerlag, et ayant permis à cette partie de l'armée autrichienne de replacer son infanterie et son artillerie en avant du village de Rukwitz, vers lequel elle avait été repoussée, le comte du Chastel fit avec distinction la campagne de 1814 en France, se fit remarquer dans une charge de cavalerie aux environs de Mâcon, et, lors de la création du royaume des Pays-Bas en 1814, il sollicita sa démission du service d'Autriche, reçut dans notre armée nationale le brevet de major au 2e régiment de carabiniers belges (7 septembre 1814), et fut chargé, le 10 avril 1815, de former le régiment de cuirassiers n° 9, mission dans laquelle il déploya autant de savoir que d'énergie. Nommé successivement adjudant du roi, le 8 septembre 1820, lieutenant-colonel, le 1er janvier 1822; colonel commandant le régiment de cuirassiers n° 3, le 20 décembre 1826, vice-grand-écuyer du roi des Pays-Bas en 1829, il demeura au service de ce souverain à la suite des événements de 1830 (1), et fut élevé au grade de général-major de cavalerie par un arrêté du 13 février

(1) Le comte du Chastel, dont je viens de retracer la carrière, a laissé deux fils : l'aîné, Charles-Antoine-Gabriel-Marie, né en 1807, décoré des ordres du Lion néerlandais, de Léopold et de la Croix de bronze, a servi dans l'armée des Pays-Bas depuis 1825 jusqu'en 1839. Rentré en Belgique à cette époque avec sa démission honorable comme capitaine de dragons, il est aujourd'hui colonel commandant de la garde civique à Gand (arrêté du 9 septembre 1848). Le second, Louis-Gabriel-François, après avoir servi comme officier dans l'armée des Pays-Bas, a embrassé la carrière diplomatique en 1839.

Digitized by Google

1834. Devenu plus tard grand veneur de S. M. le roi des Pays-Bas, il mourut à la Haye, le 17 juillet 1839, en laissant la réputation d'un cœur franc et loyal, qui joignait aux vertus militaires toutes les qualités qui forment les grands citoyens.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL COMTE DU CHASTEL DE LA HOWARDERIE.

Digitized by Google

Lieutenant général baron d'Asper.

Asper (Constant-Guislain-Charles Van Hoobrouck, baron d'), lieutenant général au service d'Autriche, naquit à Gand le 27 décembre 1754, d'une ancienne famille des Flandres, illustre déjà dans les annales de la Belgique, et reçut au collége de Bruges une éducation qui, sans être complète, lui permit cependant d'occuper honorablement les hautes fonctions qu'il mérita dans la suite par son courage et ses talents militaires. A cette époque, la Belgique étant soumise à la maison d'Autriche, le jeune d'Asper, qui rêvait plutôt à la gloire qu'il pourrait acquérir sur un champ de bataille, qu'aux moyens d'atteindre sa philosophie, s'engagea comme cadet, à l'âge de 16 ans, dans le régiment du prince de Ligne, composé exclusivement de Belges, et parvint par sa conduite et ses constants efforts à obtenir le grade de capitaine, ce qui, dans les moments de paix qu'il eut à traverser, offrait surtout aux soldats nés dans nos provinces de nombreuses difficultés.

Mais la vie de garnison à laquelle il devait se résigner

Digitized by Google

ne répondait point aux illusions de sa jeunesse ; enchaîné cependant à la carrière des armes, car le riche patrimoine de son père ayant été partagé entre dix-sept enfants, la part qui revenait à chacun d'eux ne lui créait pas une entière indépendance, il attendait avec impatience le moment où il pourrait employer ses qualités guerrières, lorsque la révolution brabançonne venant à éclater, il ne tarda pas à déployer dans ces journées néfastes, un courage digne d'une meilleure cause.

Sans rentrer ici dans les détails relatifs aux épisodes qui marquèrent le début et la marche des événements dont l'issue fut si funeste à nos libertés, nous nous contenterons de suivre notre héros dans les diverses phases où il fut appelé à servir les intérêts du drapeau autrichien. Partisan des principes de Joseph II, et nécessairement opposé à la cause de ses concitoyens, il se fit remarquer, dès l'ouverture des hostilités, par une grande activité et une énergie qui grandissait à mesure que le péril devenait plus menaçant. Dirigé vers le Limbourg en 1790, et toujours aux avant-postes, il y mérita la confiance de ses chefs, et reçut peu de temps après le commandement d'une petite colonne volante, composée de cinquante grenadiers, les seuls de sa compagnie qui ne fussent point passés dans les rangs des patriotes, de quarante chasseurs et d'une vingtaine de hussards. Avec cette poignée de soldats, il devait harceler les corps détachés de l'armée brabançonne, menacer leurs communications, et maintenir en respect la partie de la population des campagnes qui se montrerait la plus hostile à la domination autrichienne. Les services qu'il rendit ne furent point au-dessous de ce que l'on attendait de son courage ; chaque

Digitized by Google

jour il reparaissait sur différents points du territoire, et chaque jour aussi il acquérait de nouveaux titres à la bienveillance du gouvernement. La ville de Herve étant devenue un centre de réunion pour les patriotes, il s'y porta rapidement, les attaqua avec résolution, et parvint à les mettre dans une entière déroute (1). Nommé major à la suite de ce fait d'armes, il continua à servir avec une grande distinction, prit part à la campagne du Luxembourg, au combat de Marche, et reçut en récompense des services qu'il venait de rendre à l'empereur, le titre de baron et la croix de l'ordre de Marie-Thérèse.

Mais une guerre bien plus terrible, pendant laquelle il devait cueillir des lauriers véritables, ne tarda pas à éclater, et força la maison d'Autriche à déployer toutes les forces de son empire. En effet, la république française sortant des anciennes limites de ce royaume, allait bientôt étonner le monde par sa puissance et son élévation, le remplir de la renommée de ses vaillants soldats, et donner un grand exemple aux souverains qui croyaient encore pouvoir fonder leurs trônes sur des bases plus solides et plus durables que la liberté des peuples et le respect de leurs droits. Chargé de l'organisation d'un corps de chasseurs limbourgeois (chasseurs Laudon-vert), le baron d'Asper révéla

(1) Certains auteurs, en parlant de cette circonstance, disent que cette colonne, renfermée à Herve, était forte de trois mille patriotes. C'est une erreur qu'il importe de rectifier : le général Vander Mersch, seul, avait un corps qui approchait de ce chiffre, et celui dont il est question ici était fort d'environ six cents paysans armés de fourches, etc. Du reste, pour quiconque a visité la ville de Herve, il est constant que 3.000 soldats ne tiendraient pas dans son enceinte.

Digitized by Google

dans la formation de ce corps des connaissances sérieuses, fut nommé lieutenant-colonel au commencement de 1792, et se distingua la même année à l'ouverture de la campagne, par plusieurs coups de main hardis, et lors du bombardement de la ville de Lille par les Autrichiens, qui durent abandonner honteusement leur entreprise, il fut chargé par le duc de Saxe-Teschen de sommer cette place de se rendre. Nous avons vu dans une précédente biographie que cette prétention subit le sort qu'elle méritait; après la retraite de l'armée dont il faisait partie, d'Asper fut placé à l'arrière-garde, combattit avec une bravoure remarquable à la journée de Jemmapes, reparut le 1er mars 1793 dans les champs d'Aldenhoven, et enfin à Neerwinde le 18, où, à la tête de sa colonne légère, et aidé du colonel Vinchant de Gontrœul (1), il s'élança sur la gauche de l'armée française

(1) Gontrœul (Charles-Philippe-Joseph-Agathon comte Vinchant de), général-major au service d'Autriche, naquit à Mons, le 5 juillet 1755, entra comme cadet au régiment de *Vierset*, à l'âge de 17 ans, obtint une sous-lieutenance huit mois après, fut nommé capitaine en 1774, puis bientôt major, passa comme lieutenant-colonel au régiment *Charles de Ligne*, et commanda le régiment de Wurtemberg trois années plus tard.

Les alliés, repoussés des Pays-Bas au début de la guerre contre la France, ayant repris l'offensive en 1793, le comte de Gontrœul combattit bravement à la journée de Linuich, prépara le passage de la Meuse aux Autrichiens près de Heel, dans la matinée du 5 mars, et se distingua par sa valeur au combat d'Oberwinden. Le 23 mai, on le vit paraître à la tête des colonnes d'attaque dirigées sur les retranchements de Rusme et de Vicogne, contribuer puissamment au succès de cette opération, et obtenir, en récompense, la croix de chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse. Le 27 octobre, ayant été attaqué dans les positions qu'il occupait à Merbes-le-Château, il déploya un courage opiniâtre, qui dut enfin céder devant la fureur des assaillants. Les alliés ayant entrepris l'investissement de Landrecies, il repoussa avec une grande vigueur plusieurs sorties de la garnison, et fut cité avec éloge dans les rapports du prince d'Orange, qui rendait compte de la prise du camp retranché de Preux-aux-

Digitized by Google

commandée par Miranda, parvint à l'enfoncer après les plus louables efforts, et s'empara d'une grande partie de l'artillerie de ce général.

L'armée française ayant repris l'offensive sur toute la ligne, obtint un succès éclatant à Hondschoote contre l'armée anglaise, et le comte de Clerfayt s'étant porté à l'appui de ses alliés, pour arrêter les colonnes victorieuses, les rencontra près de Courtrai, au bois d'Hasnon. Une redoute, vaillamment défendue, résistait à toutes ses attaques, lorsque le baron d'Asper s'avançant à la tête de ses chasseurs, s'élance à son tour sur ce terrible obstacle, renverse d'abord tout ce qui s'oppose à sa marche, et parvient à enclouer plusieurs bouches à feu ; il allait triompher complétement de la résistance des Français, lorsqu'un nouveau renfort leur arrivant, il dut songer enfin à ordonner la retraite, sans permettre toutefois à l'ennemi d'entamer son bataillon. Sa valeureuse conduite lui mérita dès lors d'être salué par ses soldats du nom glorieux de *brave d'entre les braves,* et il témoigna une fois de plus, au siége

Bois. Chargé de couvrir la retraite du comte de Clerfayt, après la perte de la bataille de Turcoing par les Autrichiens, il fut digne de la mission difficile qui venait de lui être confiée, et défendit Wervicq avec beaucoup de talent Cerné à Roulers par des forces supérieures, il dut s'ouvrir un passage sanglant au travers des rangs ennemis, parvint à rejoindre son corps d'armée, après avoir éprouvé les pertes les plus sensibles, fut nommé général-major le 4 mars 1796, en récompense des services qu'il avait rendus pendant ces moments difficiles, se couvrit de gloire à la journée d'Amberg, le 24 août de la même année, et ajouta de nouvelles palmes à sa couronne militaire à la sanglante bataille de Wurtzbourg, livrée le 3 septembre suivant. Mais les fatigues de la guerre avaient altéré sa santé, et, obligé de quitter le service, il mourut à Vienne des suites de ses blessures, le 15 juillet 1798.

Digitized by Google

de Valenciennes, qu'il était digne de figurer au premier rang des soldats les plus accomplis de cette époque gigantesque. En effet, tandis qu'une partie de l'armée se portait à l'assaut du chemin couvert, d'Asper, suivi seulement de douze grenadiers intrépides, s'empara par surprise d'un bastion très-important, qui permit de canonner la place, et força la garnison à capituler.

La bataille de Fleurus ayant décidé l'abandon de nos provinces par les Autrichiens, notre compatriote, toujours au poste le plus dangereux, fut chargé de la mission difficile de couvrir la retraite de cette armée vers la Roer, et les services éminents qu'il rendit en cette occasion, lui méritèrent les témoignages de satisfaction les moins équivoques. Après avoir franchi le dernier le pont de Deynze, sur la Lys, il le défendit avec succès contre des forces supérieures, en assura la destruction lorsqu'une plus longue résistance devint impossible, et couvrit ensuite la marche de l'armée. Nommé colonel en 1795, et placé dans les rangs de l'armée du Rhin, il tenta d'arrêter le général Moreau dans les défilés du Val-d'Enfer, de la forêt Noire, lorsque ce brillant capitaine, après de glorieux succès, dut se résoudre à rétrograder sur Kehl, pour éviter d'être tourné par l'archiduc Charles, vainqueur de Jourdan. Mais atteint grièvement d'un coup de feu à l'instant où le combat était le plus acharné, et forcé dans toutes ses positions par la vigueur incomparable de son adversaire, d'Asper dut céder à la fortune rebelle. Emporté loin du champ de bataille, sa blessure était à peine cicatrisée qu'il reparut au combat de Neustadt, où il fut frappé une seconde fois du fer de l'ennemi, en chargeant les colonnes républicaines, et s'y distin-

Digitized by Google

gua tellement par son intrépidité, que l'archiduc, en lui envoyant son chirurgien pour lui donner les soins que réclamait son état, le félicita par une lettre conçue dans les termes les plus flatteurs, des nouveaux services qu'il venait de rendre à son armée et à la maison d'Autriche.

Le grade de général de brigade devint la récompense qui fut accordée à notre compatriote à la suite de ces événements, et lorsqu'il se sentit capable de reprendre le harnais des combats pour voler à de nouveaux dangers, il fut dirigé vers l'Italie, pour commander les chasseurs d'avant-garde qui, plus tard, portèrent son nom, et avec lesquels il se couvrit de gloire pendant toute la campagne. Les journées de Vérone, de Lignano, le passage de l'Adda, le 27 avril 1799, ne tardèrent pas à le retrouver plein de feu et d'audace, et placé dès lors sous les ordres de Suwarow, appelé récemment au commandement de l'armée austro-russe, et qui s'avançait rapidement pour livrer à Macdonald la célèbre bataille de la Trebbia, le baron d'Asper rendit des services éminents aux alliés en se portant partout où le danger l'appelait, pendant les deux jours de combats acharnés que se livrèrent les armées belligérantes, et mérita d'être distingué par le généralissime russe, qui certes ne prodiguait pas les éloges. S'étant dirigé sur Bologne, où il précéda la colonne qui lui était confiée, il apprit bientôt que la populace, excitée par quelques esprits exaltés, voulait massacrer sept cents prisonniers français, renfermés à la citadelle, et que la voix des magistrats avait été méconnue. Aussitôt il se porte sur le point où ce honteux forfait allait s'accomplir, harangue le peuple, et sa

Digitized by Google

voix, empreinte de l'éloquence du champ de bataille, impose aux révoltés, triomphe de la sédition, et sauve les victimes de la guerre.

Envoyé en Toscane pour donner plus de force et d'unité à l'insurrection qui venait d'éclater dans ces contrées, le baron d'Asper ne tarda pas à se trouver à la tête d'un corps assez redoutable avec lequel il s'empara de Florence, après avoir forcé la garnison à capituler. Les défenseurs de la place devaient être transportés à Gênes, sur trois frégates françaises, destinées à emmener aussi la garnison de Livourne. Ces dispositions ayant été prises et la convention signée, il se porte aussitôt vers cette dernière ville, accompagné d'un seul aide de camp, et il apprend que les Français viennent de l'évacuer. En effet, les couleurs autrichiennes flottent sur les édifices ; d'Asper ordonne de les faire disparaître : il espère ainsi tromper le commandant de la flotille qui, sur cette apparence, entre dans le port où il espère trouver des mains amies ; mais à peine y est-il engagé que des cris de mort se font entendre, sa ligne de retraite est coupée, à droite et à gauche des batteries qui viennent d'être établies le menacent, et le général avec lequel il a signé la capitulation de Florence le somme de se rendre prisonnier ! Hors d'état d'opposer une résistance sérieuse, il dut se soumettre aux dures conditions qui lui furent imposées, et le baron d'Asper reçut en récompense de sa conduite dans cette journée, la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse.

Le Saint-Bernard avait été franchi par les armées fran-

Digitized by Google

çaises qui occupaient aussi le mont Cénis, et les positions les plus importantes qui avoisinent le Saint-Gothard ; les rives du Tessin, à la défense desquelles s'était illustré le colonel Le Loup (1), tombaient au pouvoir des républicains. Le baron d'Asper rejoignit dès les premiers jours d'avril les colonnes autrichiennes, qui pressaient avec une rare impétuosité le siége de Gênes, et fut chargé presqu'en même temps de garder le fort de Rochetta. Après avoir défendu

(1) Le Loup, Jean, né à Gand vers 1760, entra fort jeune dans les armées autrichiennes, et devint capitaine dans le régiment du prince *Charles de Ligne* en 1788. La bravoure et les talents militaires qu'il avait déployés déjà l'ayant fait remarquer par ses chefs, il fut chargé l'année suivante d'organiser les chasseurs *Le Loup*, qui, sous sa conduite, devaient acquérir une gloire immortelle. Ce corps d'élite, formé d'abord d'une compagnie, ayant rendu de grands services, présentait en 1792 un effectif de 1,500 hommes, répartis en six compagnies, et placés sous les ordres de Le Loup, qui avait obtenu le grade de major en 1790. Sous les ordres du lieutenant général Kinski, pendant la campagne de 1794, Le Loup se distingua par une grande valeur aux combats de la Chapelle, le 18 janvier, de Courtiche le 9 février, et prit une part active à la poursuite dirigée contre les Français, poursuite qui ne s'arrêta qu'au village de Flines. Le 26 avril, le combat ayant recommencé à Courtiche avec un nouvel acharnement, Le Loup redoubla d'ardeur, et chaque journée de cette campagne lui ayant fourni l'occasion de se distinguer, il obtint en récompense le grade de lieutenant-colonel. L'année 1795 lui procura de nouveaux titres de gloire. Placé en 1796 à l'avant-garde de l'archiduc Charles, il contribua puissamment à conserver le poste de Freylingen aux armées autrichiennes, et fut cité avec éloges par le général Hortzé, sous les ordres duquel il était placé. Chargé au mois d'avril 1799 de protéger le flanc droit des Austro-Russes, en marche sur Milan, il s'acquitta avec courage de cette mission, s'empara, le 8 mai, de Chiavenna, et combattit avec une grande valeur, trois jours plus tard, aux affaires sanglantes de Beronico, de Mont-Cénéré, et enfin dans la vallée de Brigg. Nommé colonel, le 7 mars 1800, en récompense des services qu'il avait rendus dans la précédente campagne, il prit part à la défense du Saint-Gothard, et fut cité à l'ordre de l'armée pour sa conduite héroïque lors de l'attaque dirigée par Murat contre les positions des Autrichiens près de Turbigo. Après le traité de Lunéville, *les chasseurs Le Loup* ayant été licenciés, le colonel obtint le commandement du 50e régiment d'infanterie.

Digitized by Google

cette position importante avec tout l'héroïsme dont il ne cessa de donner des preuves pendant sa carrière ; il avait enfin été repoussé de toutes ses positions, et cerné par un ennemi bien supérieur en nombre, il était tombé au pouvoir des Français. La bataille de Montebello, puis bientôt après la journée éclatante de Marengo, qui affranchissait l'Italie et rétablissait la république Cisalpine, ayant donné lieu à un armistice (15 juillet 1800), d'Asper rentra dans les rangs de l'armée autrichienne, et lors de la reprise des hostilités se retrouva sur le Mincio, où il fut placé en tête de l'avant-garde. Chargé de défendre San Lorenzo contre une colonne républicaine aux ordres du général Chambarlhac, il réussit pendant une journée entière à repousser toutes ses tentatives, et évacua sa position à la nuit tombante, sans laisser aux mains de ses adversaires un seul prisonnier ; peu de jours après, il emportait à la baïonnette le village de Ceresara, et ajoutait à son blason militaire ce nouveau et glorieux fait d'armes.

Rentré dans sa patrie après le traité de Lunéville, notre compatriote jouit quelques instants d'un repos chèrement acquis, et visita Paris, où le premier consul, alors dans la plénitude de sa gloire, le reçut avec distinction. Lorsqu'en 1805 la guerre se ralluma, et que l'on vit les phalanges impériales s'élancer dans les plaines de l'Allemagne, avec l'ardeur et l'assurance de troupes habituées à vaincre, d'Asper rejoignit son drapeau, et se trouva placé sous les ordres du général Mack, qui loin de suivre les conseils courageux de l'archiduc Ferdinand, conclut à Ulm, à la tête de son armée, la capitulation la plus ignominieuse dont les annales militaires fassent mention. d'Asper n'eut

Digitized by Google

point la honte de se soumettre à cet acte inqualifiable : en effet, s'étant porté sur Wertingen deux jours avant, il avait traversé le Danube pour menacer le flanc droit des armées impériales, à la tête d'une colonne de 2,500 hommes, qu'il porta en tirailleurs. Après quelques succès, qui ne pouvaient être d'aucun résultat sur le sort de la campagne, il fut vivement attaqué par la cavalerie française, et voulut se replier sur Wertingen ; mais, trompé dans sa marche par un brouillard qui l'écarta de sa direction, il tomba dans une embuscade, vit tous les siens frappés à ses côtés, eut son cheval tué sous lui, et demeura au pouvoir des dragons de Savary, qui présenta lui-même son prisonnier à l'empereur. Napoléon savait honorer le courage, même chez ses ennemis, et il se fit un devoir de consoler le vaillant soldat, que le sort des combats lui livrait; envoyé à Auxerre, le préfet de ce département s'efforça par tous les moyens en son pouvoir d'adoucir la captivité de notre compatriote, qui rentra en Autriche après la paix qui suivit la bataille d'Austerlitz, et reçut le titre de chambellan de l'empereur, et le grade de lieutenant général.

La guerre d'Espagne ayant obligé la France à envoyer dans cette péninsule une partie de ses armées, le cabinet de Vienne saisit cet instant pour recommencer la guerre, et envahit sans déclaration préalable une partie du territoire bavarois. Le baron d'Asper, placé à la tête d'une colonne de seize mille grenadiers, reparut encore dans la lice des combats, défendit à la sanglante bataille d'Essling, où le succès fut longtemps balancé, le village d'Aspern contre Masséna, et parvint par l'opiniâtreté de sa résistance,

Digitized by Google

à balancer pendant neuf heures de carnage, les succès des armées de Napoléon. L'archiduc Charles lui en témoigna toute sa reconnaissance en présence de son nombreux état-major, et lui fit pressentir qu'avant peu il recevrait le bâton de feld-maréchal, en récompense des brillants services qu'il venait de rendre à l'armée autrichienne. Décoré en même temps de la grande croix de l'ordre de Marie-Thérèse, il reçut aussi le titre de colonel-propriétaire du régiment de Stuart, auquel il donna son nom d'Asper.

Le 14 juin, l'armée d'Italie, commandée par le général Macdonald, sous les ordres du prince Eugène, qui venait de subir quelques revers, gagna la bataille de Raab, contre l'archiduc Jean, qu'elle rejeta au delà du Danube, et réussit ainsi à établir ses communications avec la grande armée française, et la bataille d'Enzerdorff, devint bientôt après le prélude de la glorieuse journée de Wagram. Le baron d'Asper, chargé du commandement de l'aile gauche de l'armée autrichienne, qui allait y trouver son tombeau, attaqua avec une rare impétuosité les hauteurs d'Alderklaa, et culbuta de cette position importante les colonnes du général Bernadotte. Dirigeant alors la marche de ses soldats sur la droite de l'armée française, au milieu du fracas le plus épouvantable, il allait atteindre ces lignes, lorsqu'un boulet de canon le renversa de cheval, lui fracassa le bras droit et la jambe gauche, et mit une partie de ses entrailles à découvert. Transporté sans connaissance au château du prince de Lichtenstein, il subit avec son courage habituel l'amputation du bras, mais le principe vital était atteint, et il expira deux heures après, laissant la réputation d'un homme de

Digitized by Google

guerre aussi distingué par sa bravoure, que par la haute portée de son esprit et les qualités de son cœur (1).

(1) Le lieutenant général baron d'Asper a laissé un fils naturel, qu'il avait légitimé, et qui reçut son dernier soupir. Il se distingua par une grande bravoure pendant toute sa carrière, et mourut en 1850, feldzeugmeister et colonel propriétaire du régiment qui avait été donné à son père. Un frère du général, Charles-François-Joseph d'Asper, se distingua au combat de Vicogne, à la prise du camp de Famars, et mourut à Liége en 1802, colonel des hussards de Ferdinand. Dans une bataille contre les Turcs, il avait sauvé la vie à l'empereur d'Autriche.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON D'ASPER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général Osten.

Osten, Pierre-Jacques, général de division, l'un des soldats les plus intrépides qui brillèrent dans les grandes guerres de la république et de l'empire, sut conquérir par son courage et ses vertus militaires, un rang élevé dans une armée dont l'héroïsme soumit l'Europe entière, naquit à Menin le 4 avril 1759, et lorsque la révolution brabançonne vint à éclater, il sentit s'allumer en son cœur l'amour de la liberté, et conçut l'espoir de contribuer à l'affranchissement de nos contrées, soumises à la puissance de la maison d'Autriche. Ayant rejoint l'armée brabançonne qui, sous les ordres de Vander Meersch, son compatriote, allait marcher sur Turnhout, il prit part aux événements qui signalèrent l'ouverture de cette campagne, se fit remarquer par sa résolution et sa bravoure, et devint sous-lieutenant au 1er régiment de chasseurs de Namur, le 24 novembre 1789.

Le jeune officier, avide de gloire et de danger, sollicita alors l'honneur de combattre à l'avant-garde, et dès lors

Digitized by Google

nous le retrouvons toujours plein d'élan et de témérité, harcelant sans cesse l'ennemi, le surprenant dans ses cantonnements, l'écrasant lorsqu'il se hasardait sans être suffisamment soutenu, et lui inspirant bientôt une crainte qui décuplait les forces du brave Osten, et le rendait très-redoutable à ses adversaires. Son intrépidité sans égale, si funeste aux Autrichiens, le fit remarquer par le général en chef, qui le signala aux États du Brabant, et ce fut en récompense de ses services éminents qu'il avait rendus pendant toute la campagne, qu'il obtint le brevet de capitaine, le 1er avril 1790. Passé au service de France, dans la légion belge, après la réoccupation de nos provinces par les impériaux, il continua à s'y distinguer par sa grande bravoure, et lors de l'invasion de la Belgique par les armées républicaines, il enleva, à la tête de 400 chasseurs belges appuyés de 100 hussards, les postes de Warneton, de Commines et de Wervicq, sur la rive gauche de la Lys, força le pont établi sur cette rivière, et ouvrit ainsi un passage certain à l'armée entière. Il contribua ensuite, sous Valence, à l'attaque et à la prise de Courtrai, vaillamment défendu, se rendit maître d'un moulin où l'ennemi s'était retranché, et enleva la première pièce d'artillerie qui fût prise pendant cette glorieuse campagne. Chargé alors de se porter sur Furnes et Harlebecke, où les Autrichiens s'étaient retirés, la rapidité de sa marche ne peut être comparée qu'à l'impétuosité de son attaque, et quoique l'ennemi possédât des forces beaucoup plus nombreuses que celles qui avaient été mises à sa disposition, il parvint à le repousser en désordre, s'empara du pont de la Lys, qu'il défendit vaillamment contre les Autrichiens lorsqu'ils reprirent l'offensive, et dont il assura la destruction lorsqu'il se vit dans

Digitized by Google

l'impossibilité de lutter plus longtemps avec succès. Couvrant alors la retraite des colonnes républicaines sur Lille, pendant la journée du 30 juin 1792, il obtint, le 3 août suivant, le brevet de chef de bataillon, et continua à déployer une grande valeur dans le cours de toute la campagne.

Lorsque les impériaux commencèrent le bombardement de Lille, Osten, toujours infatigable, s'empara du Quesnoy sur la Deule, défendit cette place avec succès contre les entreprises du duc Albert de Saxe, et rejeta toutes les propositions qui lui furent faites au nom de l'Autriche, dans le but d'ébranler son attachement à la cause de la liberté. Il occupa ensuite Deulement et Pont-Rouge, parvint à s'y maintenir malgré tous les efforts que firent ses adversaires pour s'en rendre maîtres, et empêcha ainsi l'armée ennemie de compléter le réseau d'investissement qu'elle s'efforçait d'établir aux abords de cette capitale de la Flandre française. Rentré une seconde fois en Belgique et formant l'avant-garde du général Lamarlière, il fit preuve de talents militaires très-distingués à l'attaque des positions ennemies à Wervicq, détruisit le pont que les Autrichiens défendaient avec acharnement, leur fit éprouver des pertes sanglantes, et leur enleva quarante prisonniers qui furent ramenés au camp des Cisoings. Dumouriez commençait alors la célèbre campagne, illustrée par la victoire de Jemappes et assombrie par le revers de Neerwinde; notre compatriote, créé chef de brigade le 25 octobre 1792, y déploya comme toujours une grande valeur, qui brilla surtout à l'attaque du château d'Anvers, et plus tard, sous le général Berneron, à Klundell et à Willemstadt; bientôt

Digitized by Google

après il prit le commandement de l'arrière-garde lorsqu'il fallut céder à l'ennemi le terrain que l'on venait de conquérir, arrêta les alliés pendant vingt jours dans les bois de l'Espérance et de Vicoigne, près de Valenciennes, et se maintint dans ces positions, bien qu'il eût perdu quatre cents chasseurs et une vingtaine d'officiers dans les nombreux combats qu'il avait eu à soutenir contre des forces considérables. Élevé au grade de général le 27 février 1793, il reçut, le 23 novembre suivant, la mission de faire des démonstrations menaçantes vers le camp des Cisoing, afin d'inquiéter le duc d'Yorck, et de prêter ainsi un concours efficace au général Souham, qui se proposait d'enlever Menin aux Autrichiens. Non-seulement notre compatriote atteignit le but que le général en chef s'était proposé, mais il le dépassa avec autant de bonheur que de bravoure, en harcellant les Anglais pendant cinq jours, et en les forçant enfin à abandonner leurs positions pour se retirer vers Tournay. Dans une des charges qu'il dirigeait avec son ardeur habituelle, il se trouva tout à coup sans appui, mêlé aux cavaliers ennemis qui le pressèrent vivement; mais sans s'inquiéter du nombre de ses adversaires, Osten, doué d'une force prodigieuse, d'une taille gigantesque (il avait plus de six pieds) et d'une bravoure à toute épreuve, parvint à se faire jour au travers de la masse des assaillants en culbutant les plus hardis, et ayant été rejoint par quelques braves que l'exemple de leur général encourageait, il obligea l'ennemi à se retirer en désordre et à lui abandonner le terrain qu'il venait d'illustrer par son courage.

Chargé, peu de jours après, du commandement des *flanqueurs de droite* de l'armée, il venait d'arriver à Ath,

Digitized by Google

le 22 messidor an II, lorsqu'il reçût la mission du général Pichegru d'exécuter une contre-marche, et de se porter sur Valenciennes et Condé, pour maintenir en respect les garnisons de ces places fortes. Il remplit avec succès les intentions du commandant en chef, s'empara de nombreux convois de vivres destinés aux assiégés, repoussa toutes leurs attaques, et il était parvenu à rétrécir considérablement le réseau qu'il avait établi autour de cette forteresse, lorsque le général Schérer, qui venait de faire le siége du Quesnoy, se porta sur Condé, et laissa à Osten le soin d'enlever la citadelle de Valenciennes. Trois redoutes en défendaient l'approche ; mais notre hardi compatriote, jugeant sans doute qu'il faudrait éprouver une perte de temps trop grande en attendant que la famine vînt obliger la garnison à se rendre, résolut d'enlever de vive force les retranchechements ennemis, et, le 10 fructidor, ayant tout disposé pour son attaque, il se mit à la tête de ses troupes, se porta vers la redoute du centre qui, sous une grêle de balles, fut enlevée à la baïonnette, sauta dans les fossés, enleva lui-même les premières palissades, et, après un combat acharné, qui en trois quarts d'heure le rendit maître des trois redoutes, il fit retrancher ses soldats derrière les débris qu'il avait transformés en barricade, ordonna d'ouvrir aussitôt le feu contre la place qui, le lendemain à onze heures du matin, arborait le drapeau blanc, et envoyait un major autrichien en parlementaire pour demander à capituler. A peine fut-il entré en vainqueur à Valenciennes, qu'il fut chargé par le général Schérer de s'emparer de Condé, qui jusque-là avait résisté avec beaucoup de courage. Osten s'y porte aussitôt, fait ses préparatifs d'attaque, et lorsqu'il n'a plus qu'un mot à donner pour engager

Digitized by Google

l'action, fait sommer la place de lui ouvrir ses portes. La terreur salutaire que son nom inspirait aux ennemis de la république, suffit pour imposer à la garnison, qui ouvrit ses portes au vainqueur de Valenciennes, dont la bravoure donnait aux soldats de la France un nouveau point d'appui vers les frontières du Nord.

Couvert des lauriers qu'il venait de cueillir dans la Flandre française, notre brave compatriote reçut l'ordre de rejoindre avec ses troupes l'armée du Nord, et, après avoir emporté Anzin à la baïonnette, il se dirigea vers les lignes de Hollande, où son apparition fut saluée par la retraite de l'ennemi, qui campait sous les murs de Grave. Poursuivant ses succès, il s'empare, le 7 nivôse an III, de plusieurs forts retranchés, de 36 bouches à feu et de nombreux prisonniers; le 1er brumaire, il franchit la Meuse, chasse les Bataves devant ses colonnes victorieuses, et s'établit sur la gauche du Wahal; le 6, il enlève à la baïonnette la position de Heuvarden et les redoutes qui couvrent le fort Saint-André; le 22 nivôse suivant, une batterie de neuf bouches à feu, établie devant Warcum, donnait en plein sur ses colonnes : à la tête d'une poignée de cavaliers intrépides, il s'élance au milieu de la mitraille, sabre les artilleurs sur leurs pièces, et s'empare de la batterie. La redoute de Doelen, en avant de Gorcum, opposait une résistance opiniâtre : Osten y arrive le 1er pluviôse et s'en rend maître; le 26, au village d'Hartinisweld, il prend à l'ennemi plusieurs bouches à feu, et le 30 il enlève Dordrecht et s'empare de 630 pièces d'artillerie, 20,000 fusils, de nombreuses munitions, quinze bâtiments de transport anglais, et termine ses glorieux faits d'armes en

Digitized by Google

Hollande par la prise de Gorcum, suivie bientôt après de son entrée victorieuse à Rotterdam.

Après la conquête de la Zélande, il passa sous Beurnonville à l'armée du Rhin, et y consolida encore sa réputation de bravoure, déjà si bien établie. Chargé plus tard de commander une brigade dans les colonnes du général Moreau, il fit avec lui la campagne d'Italie, se couvrit de gloire à la bataille de Bassignano, combattit à Tortone, à Voghera, demeura dans les rangs de cette armée lorsque le général Joubert vint en prendre le commandement, et fut placé sous les ordres du général Hatry, après la perte de la sanglante bataille de Novi. Passé successivement aux armées de Bavière et de Hanovre, il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur le 1er janvier 1806, reçut, lors de la guerre qui éclata dans le courant de la même année et à laquelle la Hollande prit part comme alliée de la France, le commandement important de la forteresse de Middelbourg, contribua puissamment, en 1807, à faire organiser sur des bases solides une légion hollandaise destinée à la défense du sol national, et fut investi du commandement du camp de Walcheren, dont le but était de s'opposer à toutes les entreprises de l'Angleterre, qui faisait à cette époque des armements considérables.

Cette puissance étant parvenue à rassembler une armée nombreuse, se décida, au mois de juillet 1809, à tenter un débarquement dans l'île de Walcheren. L'approche de l'ennemi ayant été signalée le 29 au général Monnet, gouverneur de Flessingue, il ordonna aussitôt à Osten de se diriger sur le camp de West-Capelle, et de prendre toutes

Digitized by Google

les dispositions nécessaires pour entraver les projets des Anglais. Celui-ci rassembla trois bataillons d'infanterie, qui présentaient environ 1,200 combattants, se fit appuyer de quatre bouches à feu, et marcha à la rencontre de l'ennemi vers Brée-Zand, où l'action ne tarda pas à s'engager. Mais que pouvait cette poignée de braves contre les vingt-quatre mille hommes qui s'avançaient sous les ordres du lieutenant général Dundas, soutenu par une artillerie formidable! Néanmoins, Osten opposa à toutes les attaques de l'ennemi la résistance la plus opiniâtre, lui fit éprouver des pertes sensibles, et ne se retira que lorsqu'il fut pressé de tous côtés, débordé à la fois par la chaussée de Weer et la route de Serooskerke, et menacé de perdre sa ligne de retraite. Ayant exécuté son mouvement retrograde, d'abord sur Middelbourg et ensuite sur Flessingue, il se trouva tout à coup pressé par des force supérieures, et n'écoutant que son courage, il s'élança, suivi seulement de quelques cavaliers, sur une colonne ennemie qui, surprise de ce choc inattendu, subit un instant d'hésitation. Mais bientôt les Anglais se reforment, ils entourent l'intrépide général : celui évite tous les coups qui lui sont portés, et quoique abandonné à lui-même, il ne désespère pas à forcer encore la fortune à s'incliner. En effet, après avoir frappé de sa redoutable épée les plus hardis de ses assaillants, il renverse tous les obstacles et rejoint les siens couvert de sang et de poussière. On le croyait perdu, on le retrouvait plus terrible encore qu'au début de la campagne, inspirant par son grand courage tous les vaillants soldats qui combattaient sous ses ordres.

Rentré à Flessingue, notre compatriote dirigea avec une

Digitized by Google

valeur remarquable toutes les sorties de la place qui furent si funestes aux Anglais ; soumis aux ordres du commandant en chef qui, incapable de concevoir un plan de défense bien organisé, envoyait une poignée d'hommes combattre à découvert toutes les forces de l'ennemi, Osten, toujours plus dévoué à mesure que le danger augmentait, bravait chaque jour la mort, et tandis que ses compagnons d'armes tombaient à ses côtés, seul il paraissait invulnérable et semblable à une colonne de granit, il restait debout au milieu des décombres et des débris. Tant de courage ne pouvait triompher d'obstacles insurmontables et d'ennemis dont le nombre, allant toujours croissant, présenta bientôt une armée de quarante mille combattants. Il fallut donc se renfermer dans Flessingue et, par de nouveaux et constants efforts, s'efforcer enfin de retarder si non d'empêcher l'occupation de la forteresse.

Cependant, du 3 au 8 août, la place avait été complétement investie, disent les victoires et conquêtes : « L'ennemi construisit des batteries devant la place, et retrancha sa ligne de contrevallation pendant que les troupes de la garnison, sous les ordres de l'infatigable général Osten, continuaient à livrer au dehors des combats meurtriers. Le rempart tirait sans interruption comme sans avantage sur tous les points où l'on remuait la terre. La batterie ennemie qui, par son étendue et son commandement, devait le plus inquiéter les assiégés, était établie sur la dune, dite du Nolle, au saillant de la digue de mer, en aval et à neuf cents mètres de la place. Elle n'était point encore complétement armée, mais le général Monnet, supposant au contraire qu'elle était prête à

Digitized by Google

« jouer, résolut de la faire enlever, et ordonna une grande « sortie pour le 8 août au point du jour. Flessingue « n'ayant ni chemin couvert ni ouvrages extérieurs, les « troupes furent rassemblées derrière les courtines ; on « déboucha par les deux ponts jetés sur le fossé qui en- « toure la place du côté de la terre, et on fit une fausse « attaque sur la chaussée de Middelburg. L'ennemi ne « résista point à ce premier choc, ses avant-postes furent « surpris et passés au fil de l'épée ; mais il découvrit bien- « tôt le but de la sortie ; il porta au Nolle ses meilleurs « bataillons et sa réserve, et là les Français, commandés « par le général Osten, eurent à soutenir contre des forces « décuples, un combat opiniâtre et sanglant. Il était im- « possible d'emporter la batterie ; on s'y acharna cepen- « dant, et quelques hommes parvinrent jusqu'à l'épaule- « ment où ils se firent tuer. Enfin, après des prodiges de « valeur, il fallut songer à la retraite, qui devenait difficile « à une si grande distance de la place : elle s'effectua en « bon ordre. Les Anglais poursuivirent à peine l'arrière- « garde : quelques blessés seulement restèrent entre leurs « mains. »

Quatorze jours de combats meurtriers et de prodiges de valeur, épuisèrent la garnison qui, lancée sans cesse à l'encontre de l'ennemi, fit des pertes irréparables. Les Anglais ayant démasqué six nouvelles batteries armées de quatorze mortiers, de seize obusiers et de dix pièces de 36, tiraient sans relâche sur la ville, dont le matériel de guerre était épuisé et hors de service, tandis qu'une grande quantité de fusées à la congrève incendiaient les différents quartiers. Ce fut dans cet instant que le général

Digitized by Google

Monnet, gouverneur de la place, signa, le 16 dans la matinée, une capitulation honteuse qui lui valut une condamnation flétrissante (1), et à laquelle Osten refusa sans cesse de prendre part. D'après ces conventions, qui demeurèrent inconnues jusqu'au dernier moment, les défenseurs étaient considérés comme prisonniers de guerre! Lorsqu'ils connurent ce fatal dénoûment, ils manifestèrent l'intention de se défendre; mais déjà les Anglais avaient été mis en possession des portes, et dès lors toute résistance devenait inutile. Nous croyons devoir emprunter encore à l'ouvrage déjà cité, les détails relatifs à ce malheureux événement.

« La faute la plus grave du général Monnet, dit-il, fut « tout entière dans sa capitulation. Puisqu'il ne dépendait « plus de lui de sauver la place, il fallait sauver l'honneur. « Il choisit pour parlementaires deux jeunes capitaines, « officiers d'espérance et personnellement recommanda- « bles, mais qui étaient encore sans habitude des affaires « de guerre et sans vigueur d'esprit. Placés contre leur « gré dans la plus pénible situation, en face de généraux « anglais qui avaient sur eux une grande supériorité de « grade, d'âge et de jactance, ils n'obtinrent rien, et seuls « ils signèrent cette convention si dure, pour laquelle le

(1) Après cette capitulation, l'empereur ordonna la réunion d'un conseil de guerre qui condamna unanimement à mort, par contumace, le général Monnet, comme coupable de lâcheté *ou de trahison*. On crut avoir acquis la certitude que tout ce qui s'était passé entre lui et les Anglais, avant et depuis la capitulation, et sa captivité même, étaient l'effet d'une connivence criminelle avec l'ennemi, et la rigueur du jugement qui venait de le condamner fut universellement approuvée.

Digitized by Google

« général Osten n'avait point été consulté. L'homme à « envoyer aux Anglais, était ce même général Osten, qu'ils « avaient vu à la tête des soldats, et dont ils avaient pu « apprécier toute l'énergie. Guerrier intrépide, d'une sta- « ture colossale, étranger aux formes des discours, mais « ayant l'éloquence du courage ; Osten aurait dit aux gé- « néraux ennemis : « Nous sommes encore quatre mille « soldats ; nous ne voulons pas être vos prisonniers ; lais- « sez-nous rentrer en France, autrement nous irons bra- « ver la mort dans vos carrés, et Dieu sait ce qu'il vous en « coûtera. »

« Nul doute qu'un pareil langage eût imposé à lord « Chatam, qui n'aimait pas les moyens extrêmes, et il est « probable que la garnison de Flessingue n'eût pas été plus « maltraitée, que ces douze mille Français qui, n'ayant « d'autres ressources que la fermeté de leur chef, et l'élo- « quence énergique du plénipotentiaire Kellerman, furent « ramenés par les Anglais de Lisbonne à Quiberon. Le gé- « néral Monnet ne suivit pas le noble exemple de Junot ; il « dédaigna l'intervention du brave Osten ; il manqua d'ins- « truction, de dévouement et d'énergie. »

D'après un article de la convention, les officiers avaient le droit de conserver leurs épées ; le gouvernement anglais, peu scrupuleux dans sa haine aveugle, ne crut point devoir reconnaître cette faveur accordée à la bravoure, et la garnison entière fut désarmée. Délié de tout serment par cette infraction aux lois de la guerre, Osten fut embarqué pour la Grande-Bretagne, demeura prisonnier à Liethsfield pendant six mois, et parvint à s'évader et à débarquer en France

Digitized by Google

dans le courant de février 1810, après avoir couru des dangers inouïs. Il se rendit aussitôt à Paris, où l'empereur l'accueillit avec toute l'estime que lui inspirait la bravoure et la loyauté, et il fut appelé presqu'en même temps à commander une brigade de l'armée d'Illyrie, placée alors sous les ordres du Maréchal Marmont. Les nouveaux services qu'il rendit à la France ne tardèrent pas à lui mériter la bienveillance du duc de Raguse, et en 1811 l'empereur l'appela au commandement de l'Yssel supérieur, où son activité et sa prudence, unies à une fermeté inébranlable, dissipèrent les éléments de troubles qui s'étaient manifestés avant son arrivée. Appelé à l'armée du Rhin en 1813, il fut élevé au grade de lieutenant général, le 23 juin de la même année, et fut placé en même temps à la tête de la 32e division militaire. Un mois après, il passait sous les ordres du prince d'Eckmühl, dont le quartier général était à Hambourg, et qui lui confia le commandement de la 50e division du 13e corps d'armée.

Chargé de la défense de l'île de Willembourg, lors du blocus, Osten fit preuve pendant ces instants difficiles d'un courage au-dessus de tout éloge. Enveloppé par des armées victorieuses, il déploya pour la défense du poste important qui lui avait été confié, toutes les ressources de l'art et de la bravoure, et chaque jour on le voyait aux avant-postes, bravant avec une intrépidité sans égale les feux terribles de ses adversaires. Le 17 février 1814, l'ennemi ayant reçu de nombreux renforts, fit une attaque générale des positions défendues par notre brave compatriote, qui, avec quatre régiments tellement réduits par la famine, les privations et les combats de chaque jour (33e d'infanterie lé-

Digitized by Google

gère, 3e, 29e et 105e régiments de ligne) qu'ils présentaient à peine le quart de leur effectif, parvint cependant à maîtriser leurs premiers efforts, et à donner le temps à sa réserve de venir lui prêter un concours efficace. Le combat se rétablit donc avec un nouvel acharnement ; mais pressé de toutes parts, Osten fut contraint de se replier et d'abandonner une grande partie de l'île ; en cet instant, le maréchal Davoust, qui voit le courage et le danger de son lieutenant, lui fait parvenir un nouveau régiment. Osten forme aussitôt ses colonnes d'attaque, il se met à leur tête, les précipite tête baissée sur l'ennemi, qui est culbuté à son tour de toutes les positions où il avait voulu s'appuyer ; déjà deux chevaux ont été tués sous lui ; il en monte un troisième, poursuit ses succès à la tête de ses braves, et tombe enfin mortellement atteint, en laissant la victoire à ses soldats.

Cette mort glorieuse, digne en tous points d'une carrière aussi bien remplie, fut une perte sensible, que l'armée française, bloquée à Hambourg, ressentit avec douleur. Un ordre du jour fit connaître cet événement funeste, et rendit compte de l'héroïsme déployé dans cette journée sanglante par notre compatriote, qui succomba aux suites de sa blesblessure le 14 mars 1814. L'armée entière le suivit à sa dernière demeure, et le prince d'Eckmühl prononça sur sa tombe quelques paroles touchantes, qui, avec le souvenir des grandes actions du brillant soldat dont je retrace la carrière, deviendront le plus cher patrimoine de sa famille. « La France, disait l'illustre maréchal, vient de perdre un « de ses plus fidèles et de ses plus braves guerriers ; sa « bonne renommée et ses nobles et glorieuses actions, ho-

Digitized by Google

« noreront longtemps sa mémoire, qui sera toujours chère « à sa patrie. »

A ces paroles éloquentes nous n'ajouterons que quelques mots : Le général Osten (1), doué d'un sens droit et

(1) Osten (Jacques-Octave), lieutenant-colonel d'infanterie, fils du général dont nous venons de retracer la carrière, naquit à Middelbourg le 27 janvier 1798, s'engagea volontairement au 105e régiment de ligne, le 28 août 1813, et après avoir franchi en trois mois tous les grades, devint sous-lieutenant le 1er décembre de la même année, et fut attaché au prince d'Eckmühl en qualité d'aide de camp, au mois de mars 1814. Mis deux fois à l'ordre du jour au commencement de cette année, pour s'être distingué dans la nuit du 5 au 6 janvier à la prise du village d'Insbuttel, près de Hambourg, puis le 9 février suivant dans un combat sanglant livré aux Anglais, il servit les drapeaux de la France impériale jusqu'au licenciement de l'armée de la Loire. Rentré en Belgique à la suite de cet événement, il fut admis dans l'armée des Pays-Bas comme sous-lieutenant au 44e bataillon de la milice nationale, le 12 décembre 1816; mais toute perspective d'une carrière rapide étant perdue, il donna sa démission et accepta, en 1828, le grade de capitaine adjudant-major de la garde communale de la ville de Gand. Sous l'impulsion vigoureuse qu'il sut lui donner, cette milice bien organisée rendit de grands services en 1830, et M. Osten fut appelé bientôt après au commandement de la place de Termonde.

Au mois d'octobre 1830, le lieutenant-général Duvivier, commandant les deux Flandres, chargea le major Osten de se rendre à Watervliet, pour organiser la défense de la lisière de la Zélande, et lui ordonna de prendre les dispositions nécessaires pour mettre cette contrée à l'abri des inondations. L'activité et l'énergie qu'il déploya dans ces circonstances répondit en tous points à ce que l'on était en droit d'attendre de son patriotisme; appelé à Gand, à la fin du mois de mai 1831, pour prendre le commandement de la citadelle de cette place importante, il prit des dispositions énergiques pour se mettre à l'abri d'un coup de main que méditait le parti républicain dirigé par les avocats de Soeter et Spilthorn, et triompha des efforts de la sédition. Désigné, le 25 mars 1832, pour commander le dépôt du 1er de ligne, qui à cette époque présentait une entière désorganisation, et en outre du soin de tous les payements et dépenses nécessités par l'intervention française, il s'acquitta de cette double et pénible mission avec autant de savoir faire que de loyauté. Après avoir régularisé toutes les branches de service, il rejoignit les bataillons de guerre de son régiment en janvier 1833, et fut chargé, le 6 avril 1836, du commande-

Digitized by Google

étendu, qui s'attachait au vrai par une espèce de sympathie, méprisait une politesse superficielle dont le monde se contente, et qui se couvre trop souvent de sentiments peu avouables ; mais sa bonté et sa libéralité lui composaient une autre politesse plus rare, qui était toute dans son cœur. Il a su conquérir tous ses grades au prix de son sang, et malgré les hautes positions qu'il a occupées dans sa longue et glorieuse carrière, il a eu la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune médiocre.

ment de la rive gauche de l'Escaut et de l'organisation du bataillon destiné à sa défense ; il parvint à vaincre les difficultés sans nombre qu'il rencontra et fut enfin récompensé, le 20 mai 1837, par le grade de lieutenant-colonel commandant le 2e régiment de chasseurs à pied. Admis à faire valoir ses droits à la retraite le 14 octobre 1840, lorsqu'il était encore dans la force de l'âge, le lieutenant-colonel Osten, décoré des ordres de Léopold, de la Légion d'honneur et de la Croix de Fer, retiré depuis 17 ans à la campagne, est un des hommes qui ont rendu le plus de services à notre nationalité.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL OSTEN.

Digitized by Google

Général Leboutte.

Leboutte (Jean-François-Nicolas), lieutenant général honoraire, né à Liége, le 6 décembre 1784, entra comme volontaire au service de France (jeune garde) le 10 septembre 1804, à une époque où les dangers de la patrie appelaient sous les drapeaux tous les jeunes gens en état de porter les armes. Leboutte, nous venons de le voir, répondit volontairement à cet appel, et il partit dès l'année suivante pour faire la campagne de 1805 en Allemagne. Actif, intelligent et brave, il s'y fit remarquer par ses chefs, et assista bientôt après au combat de Wertingen, à la prise d'Ulm et à la célèbre journée d'Austerlitz, où la victoire couronna les efforts des Français. Iéna, Eylau, où il fut blessé d'un coup de feu au pied droit, devinrent les nouveaux champs de gloire où il se retrouva, et lorsque Napoléon partit pour l'Espagne, en 1808, il fut appelé à faire partie des colonnes intrépides qui portèrent le drapeau impérial sur le territoire de la Péninsule ibérique.

Par l'entrevue d'Erfurt, l'empereur des Français rattacha

Digitized by Google

à son char la politique d'Alexandre, et rassuré par les dispositions favorables de son puissant allié, il partit pour Bayonne, transporta son quartier général à Miranda le 8 novembre, et entra à Burgos deux jours plus tard. M. Leboutte assista donc à tous les épisodes, toujours glorieux et sanglants, qui signalèrent la guerre d'Espagne, et après de nombreux combats, où les armées belligérantes luttèrent très-souvent corps à corps, il entra à Madrid, qui elle aussi s'inclinait sous la loi du vainqueur, et ouvrait ses portes aux colonnes impériales. Vers la même époque, l'Autriche, naguère encore vaincue, venait de relever pour la cinquième fois contre l'empire français, l'étendard de la guerre. Rappelé en France et dirigé bientôt après vers l'Allemagne, où devaient se décider les destinées de cette puissance, notre compatriote assista aux combats de Neumarck, d'Elbersberg, à la prise de Vienne et, enfin à la célèbre bataille d'Essling, pendant laquelle ce village, pris et repris huit fois, resta enfin au pouvoir des Français. Placé sous les ordres immédiats du général Curial, Leboutte reçut dans la dernière attaque un coup de feu à la cuisse gauche, et après le succès éclatant obtenu dans les plaines de Wagram, il rentra en France, où il reçut les soins nécessités par l'état de sa blessure.

Les efforts de l'Angleterre pour entretenir l'Espagne dans une guerre continuelle contre l'empire, les perfidies simultanées où alternatives de son gouvernement, remplirent cette époque de troubles et d'agitations, et pendant cette longue période de combats acharnés, de batailles sanglantes, Leboutte se retrouva dans les légions de la France, qui pendant les années 1810 et 1811 se couvrirent de gloire

Digitized by Google

dans la Péninsule. Rappeler ces glorieux épisodes de notre histoire militaire, qui se liait alors à celle de l'empire français, c'est commander l'estime des étrangers eux-mêmes, pour les Belges qui y ont pris une part active, et l'on se sent enflammé de la plus généreuse émulation, lorsqu'en étudiant les sanglantes annales de cette époque gigantesque, on retrouve à chaque pas des soldats, nés dans nos provinces, dignes descendants de cette énergique et noble race, dont César reconnut toute la valeur, et qui se perpétuant sans cesse à travers les siècles, sent encore bouillonner dans ses veines le sang de ses pères, lorsqu'il s'agit ou de défendre ses droits, ou de combattre pour une cause que ses instincts lui disent être aussi celle de la civilisation et de l'avenir. En dépit des tiraillements que les partis font naître parfois dans nos contrées, en dépit des pensées que l'on s'efforce de faire dominer pour arrêter la marche de l'esprit humain, et d'une apathie apparente qui semble se répandre à certaines époques sur les masses, notre Belgique serait prête à prouver encore, si de grands événements venaient à surgir, qu'elle a conservé toute la virilité d'un peuple brave et courageux.

La campagne de Russie allait s'ouvrir ; l'empereur ayant rappelé à lui une partie des phalanges qui venaient de s'illustrer en Espagne, notre compatriote, placé dans les rangs de la garde impériale, sous les ordres du maréchal Lefebvre, combattit bravement pendant toute la campagne, franchit le Niémen à Kowno, s'avança en Lithuanie, se trouva sous les murs de Smolensk, à Valoutina, où le brave général Gudin trouva une mort glorieuse, à Borodino, où l'armée russe, après une retraite précipitée, s'était enfin décidée à

Digitized by Google

tenter le sort des armes, pénétra en vainqueur dans l'antique cité des Czars, et lorsque la retraite fut ordonnée, il se retrouva aux affaires sanglantes de Malo-Jaroslawetz, de Wiasma, et quitta Smolensk le 14 avec l'empereur. Dans la soirée du même jour, il combattait à Merlino, et contribuait à culbuter les Russes établis sur le chemin de Krasnoé. Le 15, le vice-roi ayant trompé l'ennemi, qui avait espéré le séparer du reste de l'armée, rejoignit Napoléon qui partit le lendemain 16, de Krasnoé, pour ouvrir au prince d'Eckmühl, commandant les premier'et troisième corps, la route de France, fermée par les troupes des généraux Milloradowitch et Galitzin. La garde, ayant l'empereur à sa tête, prit position en face du village, et tandis que le maréchal Davoust faisait un mouvement par sa gauche, elle attaquait avec une intrépidité que rien n'a jamais pu ébranler, les positions occupées par l'ennemi. En vain celui-ci appelle à son aide de puissantes réserves, il est renversé sur tous les points, la garde triomphe, et le prince d'Eckmühl est sauvé avec ses vaillants soldats.

Blessé d'un coup de feu au pied gauche pendant le terrible choc qui venait d'avoir lieu, M. Leboutte, par un effort suprême de courage, parvint cependant à rejoindre les débris de la grande armée qui regagnaient la France ; il franchit la Bérésina, si funeste à tant de braves, dans la journée du 27 novembre, se trouva dès le lendemain aux prises avec les colonnes de Tchitchagow, qui attaquèrent les bataillons français placés en tête de l'armée, et tandis qu'un grand nombre de corps, après avoir perdu toute apparence d'organisation, étaient démoralisés et perclus, il eut l'honneur de faire partie de cette poignée de braves qui, portant l'uniforme

Digitized by Google

de la garde, surent le faire craindre et respecter par les ennemis eux-mêmes, et qui groupés autour de leurs aigles, serviront toujours de modèles de bravoure, de loyauté et d'abnégation.

Rentré à Paris, Napoléon, avec une activité prodigieuse, réorganisa son armée, qui bientôt allait porter ses étendards sur les bords de l'Elbe. Nommé lieutenant au 145e régiment de ligne le 16 mars 1813, Leboutte fit partie des nouvelles colonnes qui allaient une dernière fois, sous le premier empire, illustrer les armes françaises sur le sol étranger, et il assista aux journées de Lutzen, de Bischoffwerda, de Bautzen, de Wurtchen et enfin de Hanau, où son courage lui mérita les témoignages les plus flatteurs. Capitaine quatre jours plus tard, le 30 mai 1813, il continua à servir avec distinction pendant toute la campagne, rentra en France à la suite de la journée de Leipzig, et fut placé sous les ordres du duc de Castiglione, opposé aux armées autrichiennes, du côté des Alpes. Une colonne conduite par les généraux Marchand et Dessaix, ayant été poussée vers la Savoie, il en fit partie, et assista aux combats de Saint-Julien, de Poligny, de Saint-Georges et à la bataille de Limonest, dont les résultats forcèrent le maréchal Augereau à évacuer Lyon. Après les événements qui amenèrent la première abdication, notre compatriote demeura au service de la France, et reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur par un arrêté du roi Louis XVIII, du 30 août 1814, mais en récompense des services qu'il avait rendus à la patrie, pendant la dernière période de l'empire. Tous les souvenirs de gloire se réveillèrent dans l'âme du capitaine Leboutte, lorsque Napoléon, rétabli sur le trône par les

Digitized by Google

fautes des Bourbons, reparut au milieu de la France; il reprit sa place dans la grande armée, fit partie des colonnes amenées en Belgique en 1815, pour y chercher les armées alliées qui se ressemblaient sur notre territoire, et lorsque la funeste journée de Waterloo eut précipité Napoléon du faîte de sa puissance, il sollicita et obtint sa démission du service de France (16 juin 1816), et revint dans sa patrie.

Le gouvernement de Guillaume ne pouvait accueillir favorablement un soldat, qui à son gré était demeuré trop longtemps fidèle au drapeau qu'il avait adopté; aussi Leboutte fut admis dans l'armée des Pays-Bas le 17 juin 1818 seulement, et fut désigné le 1er janvier 1819, pour servir à la 6e division d'infanterie. Lorsque la liberté, poussée en avant par la main puissante du Créateur, se répandit sur la Belgique, pour y faire couler le flot bienfaisant des idées de la civilisation et du progrès de l'intelligence, il comprit qu'il se devait à son pays, fut démissionné le 23 octobre 1830, et admis le même jour dans l'armée belge, avec rang de lieutenant-colonel (arrêté du Gouvernement provisoire); il fut désigné d'abord pour servir au 5e de ligne. Sa vieille expérience fut d'un puissant secours à notre jeune armée, et le régent lui en témoigna sa reconnaissance en l'élevant au grade de colonel, et en lui confiant le commandement du 4e régiment de ligne, le 11 mai 1831. Lors de la campagne du mois d'août, M. Leboutte était à l'armée de l'Escaut avec son régiment; il assista donc à la journée de Louvain, où il eut son cheval tué sous lui, fut blessé à la main droite d'un coup de mitraille, couvrit la marche de l'armée vers le pont de Campenhout, dont la garde lui fut confiée, et le roi, voulant le récom-

Digitized by Google

penser de sa belle conduite dans ces moments difficiles, et des nombreux témoignages de bravoure qu'il n'avait cessé de donner, le nomma son aide de camp honoraire, par un arrêté du 22 septembre 1831, et chevalier de son Ordre, le 15 décembre 1833 (date de la création). Décoré de la Croix de Fer, le 2 avril 1835, il reçut, le 22 juillet 1836 le brevet d'officier de la Légion d'honneur, et un arrêté royal du 19 avril 1841 le nomma général-major et lui confia le commandement de la Flandre orientale. Officier de l'ordre de Léopold le 18 juillet 1845, le vieux guerrier, après avoir passé quarante-quatre années sous les drapeaux, pendant lesquelles il comptait seize campagnes, atteignit enfin l'âge fixé par la loi, et fut admis à faire valoir ses droits à la retraite le 15 août 1847. Mais le roi voulut lui témoigner combien il appréciait les services éminents qu'il avait rendus dans sa longue et glorieuse carrière, et il lui accorda le titre de lieutenant général honoraire, par un arrêté du 20 janvier 1856. Depuis cette époque, le lieutenant général Leboutte, vaillant débri des phalanges impériales, habite Liége, sa patrie, qui a produit tant de cœurs généreux, tant de soldats illustres.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL LEBOUTTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Général De Mercx.

Mercx (Édouard-Alexis de), général de brigade, né à Bruxelles, le 22 mai 1788, était fils d'un ancien conseiller du Brabant, devenu plus tard président à la Cour d'appel de Bruxelles. Il témoigna de bonne heure un penchant irrésistible pour la carrière des armes, dans laquelle il avait été précédé par son aîné, et où il ne tarda pas à être suivi par ses deux autres frères, qui s'efforcèrent toujours de marcher dignement dans les sentiers de bravoure et de loyauté qu'il sut leur indiquer.

Les dispositions de son esprit le portant vers l'arme de la cavalerie, il s'engagea comme cadet à l'âge de treize ans (11 juillet 1801) dans les uhlans autrichiens de Meerfeld, fut nommé sous-lieutenant le 16 août 1803, et fit, deux années plus tard, la campagne de 1805 contre la France. Son début dans la carrière sembla devoir lui devenir fatal ; en effet, le premier combat auquel il assista fut celui d'Aichach, et dans une charge impétueuse, il fut blessé, renversé de cheval, et serait indubitablement de-

Digitized by Google

meuré au pouvoir des Français, si une seconde charge des siens ne fût venue le délivrer. Les journées de Memmingen, d'Ulm, Donawerth, Landsbach, Lintz, Stokerau et enfin d'Austerlitz, le virent bientôt déployer un courage remarquable, et lui méritèrent le grade de lieutenant en premier, le 2 juin 1806. Il avait à cette époque dix-huit ans à peine, mais déjà sa brillante valeur le plaçait au rang des officiers les plus braves, et le désignait à l'armée comme un des hommes qui devaient rappeler avec honneur le pays qui lui avait donné le jour. Lors de la reprise des hostilités en 1809, M. de Mercx se trouvait placé dans les rangs de l'armée commandée par l'archiduc Charles, et prit part à la bataille d'Abensberg et à la défense de Landshut, confiée au général Hiller, qui, après un combat meurtrier, dut se replier devant les colonnes conduites par l'empereur Napoléon en personne. La bataille d'Eckmühl, le combat de Ratisbonne, où il fut blessé de deux coups de sabre, la journée d'Essling, où l'intrépide Lannes eut les deux jambes emportées par un boulet, et enfin Wagram, où de Mercx reçut une nouvelle et glorieuse blessure en chargeant les colonnes de Masséna, devinrent de nouveaux titres de gloire, et lui méritèrent le grade de capitaine de cavalerie.

François II, contraint d'invoquer la générosité de son vainqueur après cette dernière bataille, qui venait de mettre une troisième fois la monarchie autrichienne à la discrétion de Napoléon, obtint, le 14 octobre, une paix beaucoup plus favorable qu'il ne pouvait l'espérer. En effet, on se borna à exiger de lui qu'il rompît à l'instant toute relation politique avec la Grande-Bretagne et qu'il recon-

Digitized by Google

nût tous les changements intervenus et qui pourraient intervenir en Espagne, en Portugal et en Bavière. Il s'agissait alors pour la maison d'Autriche de conserver son existence politique. Ce qui, à une autre époque, eût été pour elle l'excès de l'humiliation, fut regardé comme un bienfait; elle souscrivit, avec les démonstrations de la reconnaissance, aux conditions qui lui étaient imposées, et se chargea d'être médiatrice auprès de l'Angleterre, pour rendre la paix générale. Les Belges demeurés dans les rangs autrichiens, furent admis avec leurs grades dans l'armée française, et Édouard de Mercx, répondant à l'appel du chef de l'empire d'Occident, donna sa démission du service d'Autriche le 4 juin 1811, malgré l'affection sincère du comte Bellegarde, alors ministre de la guerre, et les témoignages de sympathie qu'il reçut de tous ses compagnons d'armes, et particulièrement du général Bogdam, sous les ordres duquel il se trouvait immédiatement placé. Incorporé comme capitaine au 8e régiment de chevau-légers français (lanciers), le 23 octobre de la même année, il fut désigné en 1812 pour faire partie des colonnes appelées à porter la guerre au cœur de l'empire d'Alexandre.

Dès l'ouverture de la campagne, notre compatriote témoigna, par la plus brillante valeur, qu'il était digne de figurer dans les rangs d'une armée dont les exploits avaient étonné le monde; mais la fortune, qui jusque-là lui avait souri, devait enfin lui devenir contraire; blessé grièvement au combat de Volency, sur la Dwina, il demeura au pouvoir de l'ennemi, et nous croyons à ce propos devoir donner place ici à une lettre du colonel du 8e de chevau-légers, écrite au père du capitaine de

Digitized by Google

Mercx : elle explique du reste les événements dont il vient d'être question :

« Du camp de Loroska, 31 juillet 1812.

« Monsieur le président,

« Quoique n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, « je prends la liberté de vous adresser ces lignes pour vous « rassurer sur la santé de monsieur votre fils, le capitaine « Édouard de Mercx. Je dois en même temps vous prévenir « que, victime du sort des armes, il se trouve en ce moment « prisonnier des Russes. J'ai eu hier une lettre de lui ; il a « reçu deux coups de lance à la main et à la poitrine, mais « ils ne doivent vous donner aucune inquiétude. Si quelque « chose pouvait consoler un père affligé en pareille occa- « sion, ce serait la manière dont votre fils fut fait prisonnier : « après avoir combattu avec cette brillante valeur qui le « caractérise, le capitaine de Mercx se trouvait hors de « danger; il aperçoit alors un sous-lieutenant de son esca- « dron entouré d'ennemis; il vole à son secours et tombe « victime de son humanité. Il est bien traité par les Russes, « et sera, j'espère, guéri de ses blessures, le chirurgien « aide-major ayant été fait prisonnier dans le même « temps, me l'a assuré dans une lettre qu'il m'a adres- « sée. Après ce malheur, j'ai envoyé immédiatement à « monsieur votre fils vingt fréderics d'or qui, j'ai lieu de le « croire, lui seront parvenus et suffiront à ses premiers be- « soins; dès que l'occasion s'en présentera, je lui en enverrai « davantage. Ce serait avec le plus grand plaisir que nous « verrions son échange, car pendant le peu de temps qu'il

Digitized by Google

« a passé parmi nous, il s'est acquis l'amour et l'estime de « tous ses compagnons d'armes.

« Veuillez, monsieur le président, me permettre de « mêler mes regrets aux vôtres, et agréez, etc.

« Signé F. Lubienki.

« Colonel du 8e de chevau-légers (lanciers). »

L'espoir d'échanger le capitaine de Mercx ne tarda pas à être déçu, et il fut dirigé, ainsi que plusieurs autres officiers, vers Saratow, ville frontière de Sibérie, dont le gouvernement avait été confié au général de Krudner. Placés ainsi sur les confins de l'Asie, dans un pays sans ressources, les prisonniers de guerre, hors d'état de tenter une évasion, soumis aux privations les plus pénibles, ne pouvaient et ne devaient inspirer aucune crainte au gouvernement russe. Et en effet, comment supposer qu'un être vivant, et sans autre ressource que sa volonté, pût parvenir à franchir l'immense empire russe dans toute sa longueur, lorsque, pour se procurer le moyen de transport le plus insignifiant, il fallait une autorisation spéciale du gouverneur, et qu'à chaque pas on était soumis aux investigations les plus minutieuses de la police moscovite! Mais après neuf mois de captivité, il devait se présenter une de ces circonstances exceptionnelles, qu'un homme de la trempe du capitaine de Mercx ne laisse point échapper, car s'il met sa vie à la merci du hasard, une étoile lumineuse, la liberté, appuyée sur un courage que rien ne peut abattre, le soutient et l'élève à la hauteur des dangers qui sont suspendus sur sa tête.

Digitized by Google

Vers le milieu du mois de juillet 1813, un courrier que le général de Krudner expédiait à l'empereur Alexandre, offrit à quelques officiers avec lesquels il s'était mis en relations, de faire parvenir de leurs nouvelles aux avant-postes français. Cette proposition fit naître dans l'esprit de notre compatriote un projet hardi, dont la réussite devait assurer l'évasion de l'un d'eux : il consistait à enivrer le courrier le jour fixé pour son départ, à s'emparer de son costume, de ses dépêches, à partir à sa place, et à tenter de rejoindre les colonnes françaises alors en Saxe. Après avoir fait part de son projet, que mille chances pouvaient faire échouer encore, à quelques compagnons de gloire et d'infortune, on décida qu'il serait mis à exécution, et on tira au sort la dangereuse faveur de l'entreprendre. La fortune désigna l'auteur même de la proposition, et bientôt après le capitaine de Mercx, aidé de ses camarades, s'empara du costume tant désiré, se transforma en courrier russe, et partit de Saratow le 4 août 1813.

Redire ici les péripéties de ce voyage exécuté avec tant de détermination, ce serait montrer notre compatriote aux prises avec des difficultés, qui sans doute eussent été insurmontables, si son habitude de la langue allemande, car nous nous rappelons sans doute qu'il avait servi dans les armées autrichiennes, ne fût venue à son secours, et ne lui eût permis de surmonter les obstacles qui naissaient avec une effrayante rapidité sur son passage. Arrivé en Autriche, après un trajet de quatre cents lieues, à bout de ressources dans un pays qui venait de rompre avec la France, il emprunta le nom de son frère aîné, alors capitaine au service de cette puissance, se rendit chez son

Digitized by Google

banquier, et se fit remettre une somme d'argent qui lui permit de reprendre la route de la Saxe. Son énergie, son habileté triomphèrent de tous les périls, et il parvint, après cette course rapide, à rejoindre le quartier général de l'armée française à Dresde. L'empereur Napoléon, alors à la tête de ses colonnes, ayant appris quelques-unes des circonstances relatives à cette audacieuse évasion, voulut recueillir de la bouche même du capitaine de Mercx les phases qui avaient marqué chaque journée, et lui conféra immédiatement après le grade de chef d'escadron.

Rentré au régiment dont il avait été éloigné pendant plus d'une année, notre compatriote était à peine revêtu de son nouveau grade, que la principale armée alliée aux ordres du prince de Schwartzenberg, franchissant les montagnes de l'Erz-Gebirge, déboucha sur quatre points différents; en même temps les Russes, sous Wittgenstein, montraient leurs têtes de colonnes vers Pyrna, et le 26 août les coalisés attaquèrent, mais inutilement, la ville de Dresde. Le lendemain, la bataille reprit avec un nouvel acharnement, et le chef d'escadron de Mercx, voulant venger sans doute les souffrances qu'il avait endurées pendant son séjour en Sibérie, y fit preuve d'un courage remarquable. Pyrna, Kulm, et enfin Leipzig et Hanau le retrouvèrent plein de feu et d'ardeur, combattant toujours où le péril était le plus menaçant. Blessé grièvement à cette dernière bataille, le 30 octobre, en chargeant avec ses braves les colonnes du bavarois de Wrede, il reçut le 4 décembre suivant la croix de chevalier de la Légion d'honneur, se retrouva bientôt après à Montmirail, à Provins, à Dolencourt, à Meaux, à Craone, à Laon, à Bar-sur-Seine, à la

Digitized by Google

bataille de Paris, et n'abandonna les drapeaux de la France qu'après l'abdication de Fontainebleau, et lorsque la marche des événements lui fit comprendre que le courage et toutes les vertus militaires ne tarderaient pas à être oubliés en faveur des émigrés et des hommes dévoués au nouveau gouvernement. Une lettre que nous avons sous les yeux témoigne néanmoins de l'estime qu'il avait su inspirer à ses chefs; elle émane du lieutenant général Bordesoult, chargé de la réorganisation de la grosse cavalerie en 1814.

« Je soussigné, » dit ce général illustre, « certifie avoir « admis M. le chef d'escadron de Mercx, à concourir au « 8e de cuirassiers, par le désir que j'avais d'employer cet « officier supérieur, distingué sous tous les rapports. C'est « à regret que, par son peu d'ancienneté dans son grade, « je me suis vu forcé de le mettre en non-activité. Je le « recommande à S. E. le Ministre de la guerre, comme « un des officiers supérieurs les plus distingués de l'ar- « mée.

« Signé : Comte Bordesoult. »

Rentré dans sa patrie au mois de juillet 1814, M. Édouard de Mercx fut admis dans l'armée des Pays-Bas, le 21 septembre suivant, avec le grade de lieutenant-colonel, et, désigné dans le courant du mois d'octobre pour commander le régiment belge de dragons légers n° 5, il se trouvait le 16 juin 1815 aux Quatre-Bras, s'y conduisit avec une bravoure héroïque en chargeant sur la route de Charleroy la cavalerie française, qui menaçait d'envelopper les hussards n° 6, et reçut dans ce choc impétueux trois blessures graves

Digitized by Google

qui le mirent hors de combat. Décoré de la croix d'officier de l'ordre militaire de Guillaume, le 8 juillet suivant, en récompense de la valeur qu'il venait de déployer, il fut promu le 2 septembre au grade de colonel, et conserva le commandement du régiment à la tête duquel il avait brillé d'un si vif éclat, dans la journée du 16 juin.

Les qualités généreuses du colonel Édouard de Mercx égalaient sa bravoure, et dans toutes les circonstances où il se trouvait, il se faisait un devoir de défendre les intérêts de ses subordonnés et de ses compatriotes, lorsqu'ils étaient menacés soit par un abus de pouvoir, soit par tout autre motif sérieux. Ce fut à la suite d'une circonstance semblable que sa carrière fut brusquement interrompue en 1820; ses démarches, ses vives instances pour obtenir que la haute cour militaire prononçât entre lui et ses accusateurs anonymes, furent sans succès: il demeura frappé par des ennemis qui, sans doute, craignaient de paraître au grand jour, et dut se résoudre à une vie inactive qui pesait à sa volonté et à son organisation; mais il emporta dans la retraite les témoignages affectueux de ses compagnons d'armes, auxquels son noble caractère avait inspiré les plus vives sympathies, et le prince d'Orange lui-même exprima ostensiblement son chagrin de voir l'armée hollandaise privée désormais d'un de ses meilleurs officiers.

Lorsque éclatèrent les événements de 1830, Édouard de Mercx combattit pour notre indépendance avec tout le courage que nous lui connaissons; mais, d'une modestie rare, il rentra dans la retraite aussitôt que les dangers de

Digitized by Google

la patrie furent écartés. Sa valeur devait enfin obtenir sa récompense, et un arrêté du 17 mai 1831, en l'élevant au grade de général de brigade, répara l'acte inqualifiable commis à son égard en 1820. Nommé plus tard chevalier de l'ordre de Léopold, et admis à faire valoir ses droits à la retraite en 1842, M. de Mercx, franc et loyal, d'une bravoure à toute épreuve, d'un tempérament vigoureux et ardent, possédait toutes les qualités d'un excellent chef de cavalerie, d'un soldat accompli. Toujours où le danger l'appelait, il entraînait ses braves par son élan irrésistible, veillait avec une sollicitude toute paternelle à leur bien-être, à leurs besoins, et tout en maintenant parmi eux une discipline sévère, il savait aussi se faire aimer et respecter. Décédé à Namur, le 6 février 1855, il a laissé des souvenirs glorieux, qui se perpétueront dans les rangs de notre armée.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL ÉDOUARD DE MERCX.

Digitized by Google

Comte de Gages.

Gages, Jean-Bonaventure Dumont (comte de), naquit à Mons, le 27 décembre 1682, de parents aisés, qui lui firent donner une instruction solide et durent céder à la résolution inébranlable de leur fils, qui embrassa la carrière des armes en 1703, sous le règne de Philippe V, roi d'Espagne. Devenu officier aux gardes wallonnes, après une année de service, il se fit remarquer par une grande bravoure chaque fois qu'il fut appelé à combattre, et joignit bientôt à cette première qualité du soldat un coup d'œil rapide et étendu, qui le plaça au rang des officiers les plus méritants et les plus distingués de l'armée espagnole. Après avoir franchi rapidement tous les grades de l'échelle militaire, il devint général-major en 1736, et nommé lieutenant général, quatre années plus tard, il fit avec l'armée de Catalogne, placée sous les ordres du comte de Glimes, la campagne de 1740, contre l'île Minorque, s'y distingua par des talents militaires qui fixèrent l'attention de son souverain, et reçut, en 1742, le commandement en chef de l'armée espagnole, qui, après avoir traversé le

Digitized by Google

royaume de Naples, marcha à la rencontre des Autrichiens en Lombardie.

S'étant arrêté un instant dans le Bolonais, pour permettre à ses troupes de se concentrer, et pouvoir ainsi donner un coup décisif à l'ennemi, il se reporta en avant le 28 janvier 1743, traversa le Panaro le 5 février, et livra bataille aux Autrichiens, qu'il défit complétement le 8, dans les plaines de Campo-Santo. Maître de cette partie de l'Italie par cette victoire, qui avait mis en son pouvoir quatre bouches à feu, plusieurs drapeaux et étendards, quatre cents prisonniers et une grande quantité de munitions et de blés, il fut attaqué à son tour par des forces supérieures, qui semblaient devoir l'écraser, dérouta toutes les combinaisons de l'ennemi, et se maintint dans la Romagne, jusqu'à l'arrivée des secours qui lui étaient expédiés de Naples sous les ordres du duc de Modène. Appuyé de ces nouvelles colonnes, le comte de Gages reprit une vigoureuse offensive, culbuta les Autrichiens sous le général de Lobkowitz, dans différentes rencontres où ils éprouvèrent les pertes les plus sanglantes, et les chassa successivement des places de Nocera, Lodi, Tortone, Alexandrie et Asti.

La France venait de s'unir à l'Espagne, et ses légions, guidées par le maréchal de Maillebois, se portèrent en Italie, pour appuyer les prétentions de don Philippe, second fils de la reine Élisabeth Farnèse. Le comte de Gages, par des manœuvres aussi habiles que bien exécutées, opéra sa jonction avec les renforts qui lui arrivaient d'au delà des Alpes, et s'empara de Milan le 19 décembre 1745.

Digitized by Google

Certain de trouver un concours efficace dans les Génois, écrasés d'impôts, frappés dans toutes leurs libertés par le gouvernement de Marie-Thérèse, il résolut de faire avancer simultanément les deux armées qu'il commandait, par les deux rivières de la Ligurie, de se servir des ressources et des arsenaux de la république de Gênes, pour frapper successivement au centre de la Lombardie les Autrichiens et leurs alliés, et pousser ensuite leurs colonnes vaincues, les unes vers les provinces allemandes, les autres sur les forteresses situées au pied des Alpes, et contraindre ainsi ses adversaires à s'incliner sous les conditions que son souverain trouverait bon de leur imposer. Cette vaste pensée, entravée par des événements qu'il ne pouvait prévoir, n'atteignit qu'imparfaitement le résultat qu'il s'était promis : après avoir forcé le passage du Tésin, à la tête d'une armée de vingt-deux mille hommes, il marcha sur Oleggio, battit le prince de Lichtenstein, qui dut s'abriter derrière la Secchia, planta ses drapeaux victorieux au centre même de la Lombardie, et reçut en récompense de ses brillants faits d'armes, le collier de la Toison d'or.

L'infant don Philippe, qui s'était porté inconsidérément au delà du Pô, ayant été battu par les alliés, qui avaient réuni tous leurs efforts pour accabler cet ennemi inexpérimenté, le comte de Gages, privé ainsi de l'appui de son aile droite, menacé d'être tourné, dut abandonner l'offensive, et vit l'espoir qu'il avait fondé sur l'ensemble de ses opérations, complétement anéanti. La perte de la bataille de Campo-Freddo, conséquence naturelle des événements qui viennent d'être décrits, le passage du Tidon en présence des armées combinées, commandées par le mar-

Digitized by Google

quis de Botta, qui eut six mille hommes mis hors de combat, témoignent un génie fait pour être placé au rang des plus grands capitaines. On ne peut en effet se défendre d'une juste admiration, en voyant avec quel art il disputa, à la tête des faibles débris d'une armée sans solde et sans espoir de renforts, quelques lieues de terrain, que toute l'Europe croyait ne plus devoir coûter que des marches aux armées victorieuses, appuyées récemment encore de puissants secours en hommes et en munitions. Revenu à Madrid, après un armistice qui lui permit de remettre le commandement de son armée au marquis de Los Minas (15 août 1746), il fut reçu avec les plus grands honneurs par le roi Ferdinand VI, qui venait de succéder à Philippe V, et reçut les insignes de commandeur des ordres de Saint-Jacques et de Calatrava.

En 1748, les hostilités ayant repris avec une nouvelle vigueur en Italie, le roi d'Espagne, qui n'avait cessé de combler le comte de Gages de bienfaits et d'honneurs, voulut lui confier encore le commandement de ses armées; mais notre compatriote, épuisé par les fatigues de la guerre et par de nombreuses blessures, ne put se rendre au désir de son souverain, et il fut nommé, peu de temps après, vice-roi, gouverneur et capitaine général de la Navarre espagnole. Sa haute sollicitude, qui s'étendait sur tout ce qui pouvait être favorable à l'État, se fit remarquer encore dans ces nouvelles fonctions; de nombreuses améliorations furent apportées dans le royaume soumis à son commandement, et la Navarre lui doit entre autres les belles routes qu'elle possède, et qui sont sans contredit les plus belles voies de communication de toute la Péninsule. Mort à Pam-

Digitized by Google

pelune, le 31 janvier 1753, dans la soixante-treizième année de sa vie, le comte de Gages joignait aux qualités de l'homme de guerre, un amour très-prononcé pour les arts, auxquels il accorda toujours une protection signalée; réunissant les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, il était simple et modeste dans ses mœurs, et possédait au plus haut degré la passion de la gloire et un zèle inaltérable pour le bien public.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU COMTE DE GAGES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo (1).

Nous vivons à une époque où tout se hâte, s'explique et se divulgue, et si l'événement d'hier devient la chronique d'aujourd'hui, pourquoi ne raconterais-je pas quelques-unes des pages de la vie d'un des plus nobles descendants

(1) La famille de Mérode, une des plus anciennes et des plus nobles de la Belgique, tire son origine, au XIIe siècle, de Raymond Bérenger, roi d'Aragon, comte de Barcelone et de Provence. Successivement protecteurs de la république de Cologne, barons libres, comtes du saint-empire, marquis de Westerloo et de Trélon, comtes de Mametz et d'Ougnies, puis plus tard princes de Rubempré, d'Everberghe et de Grimberghe, grands d'Espagne, décorés de la Toison d'or, ils ont eu tous les genres d'illustrations. Jean de Mérode, seigneur de Westerloo, vivait au XVIe siècle; il acquit une certaine célébrité dans la diplomatie, et donna l'hospitalité, dans son château de Westerloo, à Sabine de Bavière, comtesse d'Egmont, et à ses onze enfants, dépouillés de tous leurs biens. Cette noble conduite dura deux années, c'est-à-dire jusqu'au moment où Philippe II rendit à la famille qui venait d'être si cruellement frappée, ses titres et sa fortune. Il mourut en 1601.

Charles de Mérode, comte de Mérode-Westerloo, prince de Rubempré et d'Everberghe, ministre plénipotentiaire de Joseph II en 1788, reprit sa place aux États du Hainaut lors de la révolution brabançonne, et fut envoyé en Hollande pour rendre cette puissance favorable à l'émancipation de nos provinces. Grand cordon de l'ordre de la Réunion et sénateur sous l'empire français, il avait été

Digitized by Google

d'une maison qui, à chaque journée de notre histoire, fournit des hommes illustres, et mêle toujours son nom aux luttes glorieuses que notre pays a soutenues depuis tant de siècles pour son indépendance et ses libertés? Pourquoi hésiterais-je à m'appuyer sur une des colonnes principales qui doivent servir de base au travail que j'ai entrepris, afin de perpétuer dans ma patrie les souvenirs des grandes actions qui guideront nos derniers neveux, lorsqu'ils vou-

précédemment maire de Bruxelles en 1805, et sut faire chérir son administration. Vice-président du conseil sous le gouvernement provisoire du prince d'Orange en 1814, et plus tard maréchal de la cour du roi des Pays-Bas, il fut créé grand-croix du Lion néerlandais en 1825. En 1829, il signa le premier la mémorable pétition en faveur de la liberté de l'enseignement, et il mourut à Bruxelles au commencement de l'année suivante.

Henri-Marie-Ghislain de Mérode, comte de Mérode et du saint-empire, prince de Rubempré et de Grimberghe, marquis de Westerloo, grand d'Espagne de première classe, grand-croix de l'ordre de Léopold, sénateur belge, naquit à Bruxelles en 1783, et épousa, quelque temps après la fin de l'émigration de sa famille, mademoiselle de Thésan, petite-fille de la duchesse de Noailles, morte sur l'échafaud avec le vieux maréchal de Noailles, qui, dans ce moment extrême, disait à la foule assemblée: « A dix-neuf ans, je montais à l'assaut pour mon roi; à quatre-vingts, je monte sur l'échafaud pour mon Dieu! » D'un esprit fin et délicat, le comte Henri de Mérode alliait à beaucoup d'instruction d'autres éminentes qualités, et tout en demeurant fidèle aux traditions du passé, il se rangea de bonne heure sous la bannière d'une liberté sage et prospère. La monarchie constitutionnelle belge établie, il fut élu sénateur par cinq districts différents; plus tard, chargé par le roi Léopold de représenter la Belgique à Vienne lors de l'avénement de l'empereur Ferdinand, il assista au sacre de ce prince comme roi de Lombardie et de Venise, et remplit gratuitement cette mission pour l'honneur du pays. Concurremment avec le comte Amédée de Beauffort, il a fait élever à ses frais dans l'église de la Chapelle un monument à Agnessens, mort pour le triomphe des libertés publiques, et a publié les Mémoires du feld-maréchal Westerloo, et deux volumes in-8° de ses Souvenirs personnels. Il est décédé à Bruxelles au mois de septembre 1847, en laissant pour héritier son fils Charles-Antoine-Ghislain, comte de Mérode et du saint-empire, marquis de Westerloo, etc., aujourd'hui membre de la chambre des représentants.

Mérode (Philippe-Félix-Balthazar-Othon-Ghislain, comte de), né le 13 avril 1791, ministre d'État et membre de la chambre des représentants, est l'un des

Digitized by Google

dront trouver des modèles de vaillance et de dévouement? A l'ombre de quelques hautes renommées, un peuple peut combattre et vaincre pour la défense de ses droits s'ils sont menacés, car un passé éclatant lui montre qu'il peut prétendre encore à un avenir certain. J'accomplis donc un devoir en transformant le bruit lointain d'une renommée placée sur les confins si orageux du XVIIe siècle, en souvenirs plus récents, en les rajeunissant enfin à la flamme des rayons de notre époque.

hommes les plus éminents de l'époque par la haute portée de son esprit et par les qualités de son cœur. Marié en 1809 à mademoiselle de Grammont-Fallon, fille du marquis de ce nom, de l'ancien comté de Bourgogne, il se livra fort jeune à l'étude des questions politiques et sociales, si ardues et si difficiles, et traitées conformément à l'amélioration réelle du sort des classes laborieuses des villes et des campagnes. En 1825, il publia une courte brochure sur la liberté généreusement comprise, et venait d'arriver à Bruxelles, lorsque, la révolution belge éclatant en 1830, il devint un des défenseurs les plus loyaux et les plus désintéressés des droits du peuple, et l'activité qu'il déploya dans ces moments peut être comparée à son dévouement. Il contribua puissamment à la prompte réunion du congrès national, et fit preuve des sentiments les plus désintéressés, lorsqu'on proposa de le placer à la tête du gouvernement. Athlète infatigable et défenseur zélé des libertés publiques, ses discours, empreints d'une éloquence parfois un peu caustique et souvent originale dans la forme, ont toujours rallié, par leur justesse et leur vérité, les partis extrêmes de la chambre, qui tous admirent la sincérité de ses convictions. Une part de sa fortune fut toujours attribuée aux besoins des malheureux, et l'émigration polonaise a trouvé chez lui un appui tutélaire. Les sciences et les arts trouvent en lui un puissant auxiliaire, et la ville de Bruxelles lui doit l'initiative de l'érection de la statue de Godefroid de Bouillon; pour laquelle il fournit une souscription de trois mille francs. Ministre de la guerre associé au général baron Évain, du 15 mars au 20 mai 1832, ministre des affaires étrangères, du 27 décembre 1833 au 4 août 1834, chargé du ministère des finances, du 4 au 18 février 1839, ministre d'État avec voix délibérative au conseil pendant sept ans, il résigna cette dernière partie de ses fonctions en 1839, lors de l'acceptation du traité des 24 articles, auquel il s'était vivement opposé. Grand officier de l'ordre de Léopold, officier de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre du Christ, et décoré de la croix de Fer, il est en ce moment encore membre de la chambre des députés.

Digitized by Google

Certes la noble tête dont je vais m'efforcer de faire revivre quelques traits, se détache avec éclat de son siècle; sa destinée se déroula majestueusement, et étreignit pour ainsi dire à son début, la colonne militaire qu'elle ne tarda pas à couronner par l'assemblage des vertus chevaleresques les plus éclatantes. Cette idée de noblesse et d'antique naissance, que souvent nous rencontrerons en lui, est surtout nécessaire pour expliquer le caractère et la physionomie de l'homme ardent et opiniâtre, qui pendant sa longue carrière ne s'est jamais courbé sous les faveurs, et sut montrer une indépendance rare, à l'égard des souverains qui se plaisaient à lui témoigner estime et affection.

Mérode-Westerloo (Jean-Philippe-Eugène, comte de) feld-maréchal des armées impériales, capitaine des trabans de l'empereur Charles VI, chevalier de la Toison d'or, grand d'Espagne, naquit donc à Bruxelles le 22 juin 1674; mais la débilité de sa santé ne donna d'abord que peu d'espoir de le conserver, et son père, mort à Spa dans le courant de l'année suivante, à la suite des fatigues qu'il avait éprouvées pendant la guerre de Hollande, sembla craindre que son héritier ne le suivît promptement dans la tombe. Ces prévisions ne devaient point s'accomplir, et sa veuve ayant épousé deux années plus tard le duc de Holstein-Rethwisch, qui avait succédé au prince de Vaudemont dans le grade de général de la cavalerie étrangère au service des Pays-Bas, le jeune comte devint l'objet constant des soins assidus les plus touchants, et accompagna son beau-père dans un voyage qu'il entreprit en 1786, pour se rendre à Madrid. Après trois années de séjour dans cette partie de l'Europe, dont le soleil vivifiant produisit

Digitized by Google

les résultats les plus salutaires pour la santé de notre compatriote, la guerre ayant éclaté entre la France et l'Espagne, le duc de Holstein obtint un passe-port pour rentrer en Flandre, et traversa Pampelune, où il rencontra comme vice-roi de la Navarre espagnole le duc de Bournonville, d'origine belge, qui mourut peu d'années après dans la haute position que lui avaient méritée son courage et ses grandes qualités. Traversant alors Roncevaux, célèbre par la bataille qui coûta tant de braves à Charlemagne, il toucha à Saint-Jean-Pied-de-Port, à Bayonne, à Blois, à Amboise, où il visita le château qui fut témoin de l'assassinat du duc de Guise, s'arrêta quelques semaines à Paris, qui à cette époque déjà était la ville des merveilles, et après avoir traversé Chantilly, Péronne, Cambrai et Valenciennes, arriva enfin à Bruxelles le 24 novembre 1689.

Au milieu de ces périgrinations perpétuelles, l'instruction du jeune comte de Mérode devait laisser à désirer, et c'est ce qui arriva en effet : « Mon éducation, » dit-il dans ses mémoires, « avait été fort négligée; non-seulement je « restai beaucoup trop entre les mains des femmes, mais « j'ai eu le malheur de n'avoir jamais auprès de moi « d'hommes de savoir..... Je n'ai jamais eu d'inclination « bien prononcée pour l'étude, et même après la troisième « école, où j'avais lu et traduit *Quinte-Curce*, l'envie de « la guerre me prit si fort, que je n'ai plus rien fait qui « valût, y pensant continuellement, et la répugnance et « l'opposition de ma mère ne faisaient qu'augmenter mon « ardeur..... » Avec des dispositions si conformes à la carrière de ses ancêtres, il ne devait pas tarder à chercher une nouvelle illustration dans les hasards des combats. La

Digitized by Google

campagne de 1692 devait lui en fournir l'occasion, et on le vit en effet combattre comme volontaire dans les colonnes commandées par le roi Guillaume d'Angleterre, et déployer à la bataille de Steinkerque, le 3 août 1692, un courage qui lui mérita de ce monarque les paroles les plus flatteuses.

L'année 1693 ne fut pas moins favorable que la précédente à ses débuts dans les camps, et il prit une part active à la bataille de Neerwinde, où son sang-froid et son courage sauvèrent d'une mort certaine son beau-père, le duc de Holstein, engagé dans les rangs des cavaliers ennemis. Créé chevalier de la Toison d'or vers la même époque, sa mère s'efforçait par tous les moyens qu'inspire l'affection maternelle de le détourner d'une route où l'on rencontre à chaque pas des dangers nouveaux, et elle crut atteindre ce but, en engageant le duc de Holstein à admettre le comte de Mérode comme simple cavalier dans la compagnie qu'il commandait, et à lui faire subir tous les ennuis possibles. Mais, loin de se décourager, le jeune cavalier trouva un charme véritable dans ce que le métier offrait de plus rude, et ce fut en cette qualité qu'il assista au siége de Namur en 1695, et se distingua quelques jours plus tard dans une escarmouche contre des hussards français, en blessant de sa propre main, et sous les yeux du maréchal d'Arco, le colonel d'un régiment qui le sommait de se rendre.

Désigné au retour de la campagne pour aller prendre le commandement de deux compagnies de cavalerie dans le Milanais, pour le service du roi d'Espagne, il ne tarda pas

Digitized by Google

à se lier d'amitié avec le duc de Savoie, le prince Eugène, et toutes les célébrités militaires de l'époque. Lors du siége de Valence, son courage, parfois téméraire, rendit de grands services à l'armée; toujours aux avant-postes, il osa un jour, à la tête de deux cents chevaux, pénétrer dans le camp ennemi, auquel il enleva un étendard, bon nombre de prisonniers, et rentra dans ses lignes en ramenant ses trophées au milieu des acclamations de l'armée entière.

Lors de la conclusion de la paix, le marquis de Légañès, qui avait été à même d'apprécier la bravoure du comte de Mérode, lui offrit le commandement d'un régiment d'infanterie allemande, que celui-ci crut devoir refuser, ainsi que les propositions du prince Eugène, qui rassemblait alors les éléments nécessaires à la campagne de Hongrie, où il devait illustrer son nom par le succès éclatant qu'il obtint dans les plaines de Zentha. Son désir de rentrer dans les Pays-Bas, fut sans doute le motif le plus puissant à sa détermination, et bientôt après son retour dans sa patrie, il reçut, avec le brevet de mestre de camp, le commandement d'un régiment d'infanterie espagnole, qui à cette époque tenait garnison à Ostende, et assista avec l'électeur de Bavière, à l'élection comme évêque de Liége du prince Joseph-Clément, qui avait un prince palatin pour compétiteur. Charles II étant venu à mourir, le comte de Mérode éprouva d'abord quelques ennuis que firent naître les dispositions peu bienveillantes de l'électeur; mais, rentré promptement en faveur, il épousa en 1701 la duchesse de Monteleone, qu'il avait eu l'occasion de voir à Madrid pendant son premier voyage en Espagne, lorsqu'elle était

Digitized by Google

encore enfant, et se rendit à Bayonne, où eut lieu la cérémonie du mariage. Lors de son retour en Flandre, il s'arrêta quelques jours à Paris, et visita Versailles, où Louis, XIV alors tout-puissant, lui témoigna la plus grande bienveillance.

La guerre ayant éclaté entre la France et l'Espagne, le comte de Mérode reçut l'ordre de rejoindre les colonnes qui, sous le roi Philippe V, commençaient les hostilités en Italie (1). Il reprit donc la route de la France, traversa Chambéry, Montmélian, le mont Cénis, Turin, et rejoignit à Paris le nouveau chef que Louis XIV donnait à son armée d'au delà des Alpes. Attaché à sa personne en qualité de brigadier, il assista, peu de jours après, au passage de Crostolo, le 26 juillet 1702, et par l'habileté des dispositions qu'il donna à sa cavalerie, il empêcha qu'elle ne fût prise en flanc par le régiment de Darmstadt, et poussa une charge avec tant d'à-propos et de vigueur, qu'il culbuta, dès le début de cette journée, une grande partie de la colonne de gauche qui lui était opposée, et fit prisonnier le lieutenant-colonel comte d'Arberg. La bataille de Luzzara, livrée au mois d'août suivant, le retrouva commandant la réserve de l'armée française, et si cette armée conserva ses communications avec le Pô, pressée comme elle l'était par les impériaux, que guidait habilement le prince Eugène, il faut attribuer ce résultat aux sages dispositions qu'il adopta, et à la manœuvre hardie qu'il fit exécuter pour

(1) A cette époque déjà, les étendards français flottaient dans les provinces belges.

Digitized by Google

chasser l'ennemi des postes dont il était parvenu déjà à s'emparer.

Le comte de Mérode contribua, quelques jours après, à la prise de Guastalla, où il déploya autant de bravoure que de talents militaires, et Philippe V étant parti pour l'Espagne, il témoigna alors le désir de revenir dans sa patrie, au lieu d'accompagner le monarque dans son voyage, et reprit le commandement d'une brigade de cavalerie. Lors de l'ouverture de la campagne des Pays-Bas par le maréchal de Boufflers et le marquis de Bedmar, il reparut à la tête de sa colonne, et se distingua au combat d'Eeckeren en chassant l'ennemi du cimetière où il s'était retranché, et en poussant ses escadrons dans la direction de Lillo. Complimenté sur le courage éclatant dont il n'avait cessé de donner des preuves pendant toute cette campagne, il reçut peu après le commandement d'un corps de troupes espagnoles et wallonnes envoyé en Allemagne, et qui avait été placé pendant quelque temps sous les ordres du comte de Horn. Après avoir traversé le Rhin à Kehl, il pénétra dans la forêt Noire, s'empara avec sa cavalerie seulement du camp de Rotzberg, prit part à l'attaque du fort de Villengen, et marcha sur Augsbourg pour y rallier les troupes de l'électeur de Bavière. Franchissant ensuite le Danube près de Lavingen, il arriva le 12 août près du village de Hochtedt, où la sanglante bataille de ce nom allait bientôt être livrée : l'armée française sous le maréchal de Tallard, appuyant sa droite au Danube, sa gauche au bois et au village de Lutzingen, couverte au centre par des terrains marécageux et quelques hameaux, occupait ainsi une ligne trop étendue ; les impériaux, commandés par le prince

Digitized by Google

Eugène et le duc de Marlborough, établirent leur gauche au Danube, leur centre au cloître de Munster, leur droite à des bois impénétrables, mais à une distance tellement rapprochée des Français, que déjà les avant-gardes pouvaient en venir aux mains. Cette armée, forte de cent quatre-vingt-deux escadrons de cavalerie et de soixante-trois bataillons d'infanterie, comptait en outre soixante bouches à feu ; les colonnes françaises présentaient une masse de cent quarante escadrons, de quatre-vingt-quatre bataillons d'infanterie et de quatre-vingt-quatorze pièces d'artillerie ; mais, si le nombre des bataillons de ces derniers présentait un chiffre plus élevé, la balance était rétablie en considérant que les bataillons allemands étaient d'un tiers plus forts que ceux de leurs adversaires.

Les dispositions habiles prises par les généraux ennemis, les fautes commises par le maréchal de Tallard, devaient assurer la victoire aux impériaux. Dès le début de la canonnade terrible qui préluda à cette sanglante bataille, le cheval monté par le comte de Mérode eut la tête emportée par un boulet, et lorsque la première ligne de la cavalerie française eut été repoussée dans le mouvement agressif qu'elle avait exécuté mal à propos, le comte dirigea avec une intrépidité rare, la brigade placée sous ses ordres sur les escadrons ennemis, qui furent renversés pêle-mêle, poursuivit son succès, culbuta la seconde ligne et entamait la troisième, lorsque les feux bien nourris de l'infanterie ennemie, vinrent jeter de l'hésitation dans les rangs des siens, qui, chargés à leur tour par des forces quintuples, furent ramenés en désordre. Dans ce combat acharné, le comte de Mérode, ayant eu un second cheval tué sous lui, parvint néan-

Digitized by Google

moins à se dégager et s'efforça de reformer ses colonnes rompues. Après avoir atteint le but qu'il s'était proposé, et lorsque sur toute la ligne l'armée française eût prononcé sa retraite, il ramena ses intrépides cavaliers sur les impériaux, qui, déconcertés un instant par cette attaque imprévue, furent renversés et eussent éprouvé un échec plus sanglant encore, si le prince héréditaire de Hesse ne fût accouru à la tête de nouveaux renforts, qui écrasèrent par leurs masses imposantes la poignée de braves qui s'efforçaient de ressaisir la victoire. Obligé de céder au nombre, le comte de Mérode voulut d'abord effectuer sa retraite en bon ordre ; mais, pressé de toutes parts, il fut culbuté avec les siens, et ne dut de conserver la vie que parce qu'il fut couvert de son cheval expirant, à l'abri duquel il échappa aux piétinements de toute la cavalerie ennemie qui lui passa radicalement sur le corps. Après cette charge furieuse, qui fut exécutée avec la rapidité d'un ouragan, il se releva blessé, mais en état encore de manier son épée, et bien lui en prit, comme nous allons le voir par la relation qu'il en fait lui-même. « Quand la foule fut passée, » dit-il, « et elle le fut bientôt, car ces gens-là allaient vite, « je me tirai de dessous mon cheval, qui n'était pas mort, « et de dessous les autres qui étaient tombés morts sur lui « et sur moi. Je ne fus pas plus tôt debout, qu'un hussard « passa, qui me tira un coup de pistolet et continua son « chemin. Un moment après, vint un grenadier anglais « qui était plus haut que moi des épaules et de la tête. Ce- « lui-ci, mettant pied à terre, s'en vint à moi avec peu « d'envie de me donner quartier. Je m'en aperçus à son « air, et, comme j'avais encore mon épée, je la tins em- « poignée seulement sans la lever. Quand il fut à deux pas

Digitized by Google

« de moi, j'en fis un vers lui, et sentis pour lors que j'avais « mal au genou gauche, ce qui me fit appuyer ferme des- « sus, pendant que l'Anglais levait le bras pour me dé- « charger son coup de sabre; mais, moi, en l'évitant, je lui « donnai ma large épée au travers du corps, quasi jusqu'à « la garde..... En cet instant je vis passer mon valet de « chambre à cheval, regardant fort effaré autour de lui. Il « me reconnut quoique, pendant que j'étais à terre, il me « fût tombé sur le visage quelque chose que je crois être « un pommeau de pistolet, qui m'avait mis le nez et les « dents tout en sang. Il me dit : « Est-ce vous, monsei- « gneur ! » et lui ayant répondu oui, il se jeta à bas du « cheval, me mit lui-même dessus, ne pouvant, à cause « de mon genou, m'aider assez moi-même. »

Dépassé par toute l'armée ennemie, mais connaissant parfaitement la langue allemande, le comte de Mérode résolut de payer d'audace, aborda les escadrons des impériaux, et après avoir causé familièrement avec les soldats qui, sans le reconnaître, lui adressèrent la parole, feignit de vouloir examiner les positions des Français, qu'il rejoignit sous une grêle de balles, parties des rangs ennemis Sauvé lorsqu'on le croyait mort ou prisonnier, il remit en état quelques escadrons de cavalerie, et prit tout d'abord l'avant-garde de l'armée, qui marchait sur Ulm. Mais trois fortes contusions qu'il avait reçues lui causèrent bientôt des douleurs telles, qu'une fièvre ardente le saisit, et lorsque le maréchal de Villeroi, fut venu renforcer les Français en retraite, il partit pour Strasbourg, et après quelques jours d'un repos indispensable, jugeant que sa présence n'était plus nécessaire à l'armée, car l'on entrait en pourparlers pour

Digitized by Google

une cessation d'hostilités, il sollicita et obtint l'autorisation de rentrer dans sa patrie, traversa Sarrebourg, Lunéville, Nancy, Stenay, Mezières, Charleroi et atteignit enfin Bruxelles, où, après les dangers de la guerre, l'attendaient les joies intimes.

Les services rendus par le comte de Mérode, pendant la campagne qui venait de s'accomplir, semblaient devoir le mettre à l'abri de certaines injustices qui, lorsqu'elles s'adressent à un homme de cœur, entraînent souvent après elles des suites funestes. Il n'en fut rien cependant et la charge de général de la cavalerie des Pays-Bas, récemment établie, fut donnée, par une intrigue de cour, à laquelle madame des Ursins contribua puissamment, au comte d'Egmont, sorti naguère des mousquetaires de Louis XIV, et qui jusque-là n'avait pris qu'une part très-insignifiante aux événements militaires qui avaient marqué les précédentes années. On touchait alors au printemps de 1705 ; justement froissé d'un procédé qui le privait de droits acquis, le comte de Mérode, malgré les pressantes sollicitations du ministre de la guerre et du maréchal de Villeroi, qui rendaient justice à ses éminentes qualités, et regrettaient de voir la faveur détrôner le savoir et le courage, donna sa démission du service de France, et rentra dans ses terres.

Le gouvernement autrichien devait profiter avec habileté de la faute commise par le cabinet de Versailles, et dès le mois d'août suivant le comte de Mérode, s'étant rendu à Aix pour donner à sa femme les soins que réclamait sa santé, reçut une lettre extrêmement flatteuse de l'empereur d'Autriche, qui lui envoyait le brevet de général de sa ca-

Digitized by Google

valerie, et l'engageait fortement à prendre dans ses armées une place qu'il aurait dû occuper dans l'armée française. Après avoir écrit à ce sujet à Louis XIV et à Philippe V, le comte accepta l'offre qui lui était faite, et combattit le 23 mai 1706 à la bataille de Ramillies, qui eut pour résultat de remettre les impériaux, sous le duc de Marlborough, en possession des Pays-Bas. Le 11 juillet 1708, il se retrouva à la célèbre journée d'Audenarde, où le prince Eugène, après avoir traversé l'Escaut, défit l'armée française, dans les rangs de laquelle se trouvaient les ducs de Bourgogne et de Berry, héritiers de la couronne ; à la prise de la ville et de la citadelle de Lille, les 22 octobre et 8 décembre, et enfin à l'enlèvement de Gand et de Bruges, qui eut lieu le 30 décembre 1708 et le 1er janvier 1709.

Peu de jours après les événements que nous venons de décrire, le comte de Mérode, mandé à la Haye pour donner son avis sur la création d'un nouveau corps de troupes wallonnes, tomba gravement malade et ne put revenir à Bruxelles que quatre mois plus tard. Des soins assidus lui ayant enfin rendu la santé, il apprit alors que, profitant de son absence, lord Albermarle, commandant à Malines, avait donné ordre au régiment de chevau-légers belges de prendre la gauche des troupes hollandaises qui y tenaient garnison, circonstance qui devait être considérée comme attentatoire aux droits acquis et à la renommée que cette troupe d'élite avait su mériter et conserver. Quoique pouvant à peine marcher, le comte de Mérode sentit bondir dans son cœur la fibre la plus sensible, se fit transporter chez le feld-maréchal d'Ouwerkerque, placé à la tête de l'armée en l'absence du duc de Marlborough, et exigea

Digitized by Google

que l'on rendît à ses soldats un honneur que personne n'avait le droit d'altérer. Sa volonté inflexible, si bien connue de tous ceux qui avaient servi avec lui, produisit l'effet désiré; le régiment wallon reprit la droite de toute l'armée, et notre compatriote, heureux d'avoir fait rendre à à ses braves une justice qui leur était due, espérait ressaisir bientôt son épée, qui depuis quelque temps demeurait inutile ; mais le prince Eugène et de duc de Marlborough, alors tout-puissants, avaient résolu qu'il en serait autrement, et parvinrent en effet à l'écarter pendant quelques mois de l'armée alliée, qui s'empara successivement de Tournay et de Mons, et gagna, le 11 septembre 1809, la bataille de Malplaquet, sur les colonnes françaises placées sous les ordres du maréchal de Villars.

Retiré dans sa terre de Westerloo, le comte de Mérode s'occupait des améliorations nécessitées par suite d'une trop longue absence, lorsque, vers la fin de l'année 1711, il fut appelé par l'empereur Charles VI, pour assister à son inauguration comme comte du Tyrol, et fut désigné pour l'accompagner, lors de son couronnement à Francfort, le 22 décembre 1711. La cérémonie était magnifique : « Tous les électeurs, » dit-il dans les mémoires déjà cités, « vinrent à cheval avec leur brillante suite, prendre l'em- « pereur chez lui. Ils étaient revêtus de leurs robes rouges « électorales, doublées et garnies d'hermine, et leur bon- « nets en tête. L'empereur était en habit royal, ayant sur « la tête la couronne de roi, toute brillante de diamants. « Il montait un cheval tout couvert de diamants et de « perles, housse, selle, harnais, et tout son équipage. « Les électeurs et les ambassadeurs des absents portaient

Digitized by Google

« chacun, à la main, la marque de sa dignité devant « l'empereur : l'un l'épée, d'autres le globe, le sceptre, la « couronne, etc. La couronne de Charlemagne avait été « portée à l'église, le jour d'auparavant, avec les habil- « lements impériaux par le grand maître, et placée sur « l'autel. Tous les conseillers d'État, gentilshommes de « la chambre et autres, à pied, marchaient devant l'empe- « reur ; il n'y eut que les chevaliers de la Toison d'or qui « l'attendirent à l'église, assis sur leur banc, qui était le « premier en face de l'autel, etc..... » Emmené à Vienne par l'empereur, qui le nomma gentilhomme de sa chambre et lui témoigna toujours le plus sincère attachement, l'impuissance de ce monarque, qui ne tarda pas à se manifester dans la suite, déplut au comte de Mérode, homme d'action et d'une volonté inébranlable. Il résolut donc de quitter la cour, et sollicita l'autorisation de voyager en Italie.

Parti de Vienne le 27 octobre 1712, il arriva à Venise dans les premiers jours de novembre, et après avoir visité cette ville dans tous ses détails, il poursuivit sa route sur Rome, dont il admira les richesses, surpassées seulement par les œuvres d'art; traversa Radicofani, aux eaux si limpides et si belles ; Florence, aux palais et aux galeries gigantesques ; Sienne, Ferrare, Vicence, Vérone, où l'on retrouve dans un cirque immense des vestiges de la puissance des Romains, et revint enfin à Vienne, dans le courant du mois de juillet 1713. Reçu avec une grande distinction par l'empereur, qui dès cette époque lui offrit un gouvernement à sa convenance, il ne voulut point cependant, en faveur de cette considération, retarder son retour à son château de Westerloo, où il arriva dans la journée du 9 novembre suivant.

Digitized by Google

Les années 1714 et 1715, donnèrent au comte de Mérode un repos d'autant plus cher, que, dégoûté de la cour, il trouvait dans son indépendante solitude, et au milieu de sa famille, une large compensation aux vains honneurs, dont il était entouré à Vienne. A la fin de cette année, le gouvernement du Luxembourg, qui lui avait été offert à son retour d'Italie, fut donné au maréchal comte de Gronsfeld, créature du prince Eugène. Il se croyait donc totalement oublié, lorsque dans le courant de 1716, il reçut sa nomination de feld-maréchal et de vice-président du conseil de guerre à Vienne. Peu disposé d'abord à accepter les nouvelles distinctions qui venaient le chercher dans sa retraite, il céda enfin aux sollicitations de quelques amis, et partit pour la capitale de l'empire, au mois de juillet 1717. Une circonstance grave eût suffi du reste pour vaincre sa résistance : la guerre contre les Turcs venait d'éclater, et il comprenait qu'à l'appel du canon, un soldat se devait tout entier à son drapeau, et devait oublier tous les souvenirs fâcheux qui pourraient arrêter l'élan de son courage. Arrivé à Vienne le jour même où l'ennemi déployait ses colonnes sous les murs de Belgrade, il apprit bientôt que le prince Eugène venait de remporter un succès éclatant dans les plaines de Peterwardein, et s'était emparé de la forteresse de Temeswar.

Les fautes commises par le gouvernement de Charles VI, la faiblesse de l'empereur, qui laissait tout le pouvoir dont il était revêtu dans les mains de quelques courtisans ambitieux et insatiables, décidèrent le maréchal à quitter définitivement la cour. Cette résolution étant demeurée irrévocable, il partit de Vienne le 18 juin 1728, arriva à

Digitized by Google

Westerloo à la fin du mois d'août, et ne s'occupa plus dès lors que des soins à donner à l'éducation de ses enfants et à ses propriétés. Quatre années plus tard, le 12 septembre 1732, la mort le frappait, mais il laissait la réputation d'un vaillant homme de guerre, et d'un cœur auquel on ne put jamais reprocher que trop de franchise et de loyauté.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU FELD-MARÉCHAL COMTE DE MÉRODE-WESTERLOO.

Digitized by Google

Lieutenant général baron d'Huart [1].

Huart (Gérard-Mathieu baron d'), lieutenant-général des armées d'Espagne, commandant général du Lampadour, gouverneur civil et militaire de Gironne, naquit au château d'Hebrouval (Luxembourg), le 2 février 1677, entra comme cornette (porte-étendard), en 1692, au régiment de Manderschedt, service de France, après la cession du duché du Luxembourg à ce royaume, s'éleva assez rapidement au grade de capitaine, et lorsque la paix

(1) Petit-fils de Jean-Gaspard d'Huart, né à Luxembourg en 1579, conseiller et maître des requêtes au grand conseil de Malines, et chevalier du saint-empire, le lieutenant général dont nous allons nous occuper, eut pour fils Jean-François-Henri-Gérard, baron d'Huart, né à Luxembourg en 1712, major des grenadiers réunis des gardes wallonnes, qui fit avec gloire et comme adjudant-général de l'armée d'Espagne la campagne d'Italie de 1744, sous le comte de Gages, et pour arrière-petit-fils Édouard-Dominique-Marie-Joseph, baron d'Huart, né en 1800 à Bofferdange (Luxembourg), qui fit partie du Congrès national après la révolution de 1830, devint membre de la chambre des Représentants en 1831, ministre des finances de 1834 à 1839, ministre d'État en 1845, et occupa jusqu'en 1847 les fonctions de gouverneur de la province de Namur. Membre des ordres de Léopold, de la croix de Fer et de la Branche Ernestine de Saxe, il est rentré depuis peu dans la vie privée.

Digitized by Google

de Ryswick rendit le grand-duché à l'Espagne, il obtint le brevet d'aide-major au régiment des gardes wallonnes, composé exclusivement de soldats belges, et combattit non sans gloire dans les campagnes qui signalèrent les années 1704, 1705 et 1706. Élevé par Philippe V au grade de brigadier, le 15 janvier 1707, en récompense des services éminents qu'il venait de rendre à ce prince, et des nombreux témoignages de bravoure qu'il n'avait cessé de donner à la tête de ses soldats, il prit bientôt après une part active à la bataille d'Almanza, se fit remarquer par son bouillant courage à la prise de Lérida et de Tortose, en guidant sur la brèche les gardes wallonnes, et fut anobli avec le titre de baron, le 19 juillet 1709, à la suite des nouveaux faits d'armes par lesquels il venait d'illustrer sa carrière.

Nommé à la même époque gouverneur de Monçon, il fut appelé à défendre cette place contre les entreprises de l'archiduc d'Autriche, qui, s'avançant à la tête d'une armée anglo-autrichienne, bloqua étroitement Monçon, et après des efforts infructueux pour s'en rendre maître, somma d'Huart de lui en ouvrir les portes, en le menaçant *de le faire pendre sur la brèche*, s'il refusait d'obtempérer immédiatement à ses ordres. Peu ému d'une menace dictée par le dépit que devait éprouver le général ennemi de ne pouvoir atteindre le but qu'il s'était promis, notre compatriote répondit, que, pour le pendre, il fallait d'abord *le prendre*, ce qui ne semblait point aussi facile qu'on se l'était figuré d'abord; dirigeant alors les coups de son artillerie sur la tente archiducale, il ne tarda pas à l'abattre et fit sommer à son tour l'archiduc d'avoir à lever le siége, s'il

Digitized by Google

ne voulait subir le sort de son logement improvisé. Comme bien on pense, le commandant de l'armée campée sous les murs de Monçon ne répondit que par le mépris à cette menace, qu'il regardait comme ridicule; mais bientôt des sorties nombreuses, exécutées avec autant d'ensemble que de vigueur, inquiétèrent ses travailleurs, égorgèrent les postes chargés de la défense de ses tranchées, et le forcèrent enfin à se retirer par une nuit d'automne, sombre et pluvieuse; son arrière-garde ayant été atteinte par les colonnes de d'Huart, fut taillée en pièces et laissa au pouvoir des vainqueurs de nombreux prisonniers, et une quantité considérable de vivres et de munitions.

Ce fait d'armes accompli et le baron d'Huart ayant été renforcé de quatre bataillons d'infanterie et de quatre escadrons de cavalerie, il se porta à la rencontre d'une colonne autrichienne qui s'avançait en Aragon sous les ordres du général comte de Starthemberg, lui livra bataille aux environs de Balbastro, et l'obligea à se retirer en désordre sur le camp de Balaguès; dirigeant alors en toute hâte sa petite armée sur la vallée de Cinca, qui venait de tomber au pouvoir d'un corps de douze cents Miquelets, il leur livra plusieurs combats sanglants, les poursuivit jusque sous les murs d'Estadilla, enlevé d'assaut malgré la défense désespérée des assiégés, qui presque tous y trouvèrent la mort, et fit arborer l'étendard de Philippe V sur toutes les places fortes de l'Aragon.

Quelques bataillons anglais nouvellement débarqués, sous les ordres du général Stanhope, entreprirent vers la même époque de relever la fortune des armes de l'archiduc

Digitized by Google

d'Autriche, si gravement compromise par les succès que venait d'obtenir notre compatriote, s'emparèrent de Naval, et vinrent assiéger la petite garnison d'Estadilla, qui semblait devoir n'offrir qu'une faible résistance aux alliés; mais l'espoir d'être promptement secourus soutint les défenseurs, qui parvinrent à se maintenir, malgré tous les efforts de l'ennemi : en effet, d'Huart après avoir chassé les Anglais de Naval, accourut au secours d'Estadilla, obligea Stanhope à se retirer à marches forcées, et parvint à faire entrer cinq cents hommes du régiment de Béarn dans la citadelle de Jaca, bloqué par les Miquelets.

Élevé au grade de maréchal de camp le 16 mars 1711, en récompense de ses nouveaux services, notre compatriote se porta sur Jaca à la tête des nouvelles troupes qui venaient d'être mises à sa disposition, força les Miquelets à lever le siége rigoureux établi sous les murs de cette place, les attaqua et les défit à Caufrans, dont il s'empara malgré la résistance opiniâtre de ses adversaires, et les poursuivant sans relâche dans les nombreuses retraites qu'ils s'étaient ménagées dans les montagnes, il parvint, par la promptitude de ses mouvements et la hardiesse de ses entreprises, à les expulser définitivement de l'Aragon et de la Catalogne, assura la puissance de son souverain dans ces contrées si longtemps insoumises, et par l'habileté des dispositions qu'il sut prendre, il fit lever, en 1713, le siége de Barcelonne. Lors de l'expédition de Sicile, il reçut le commandement de l'aile droite de l'armée espagnole, contribua puissamment à la victoire de Villafranca, prit part aux siéges de Castellemar et de Messine, reçut, le 5 juin 1718, le brevet de lieutenant général des ar-

Digitized by Google

mées d'Espagne, le commandement général de Lampadour, et fut investi en même temps du gouvernement civil et militaire de Girone.

L'année suivante, la guerre ayant éclaté entre l'Espagne et la France, Philippe V confia au baron d'Huart le commandement de ses armées, et les qualités éminentes qu'il déploya dans ces hautes fonctions lui méritèrent de nouveaux titres à la bienveillance de son souverain. Après la paix de Madrid, qui assura pour quelque temps le repos de l'Europe, il donna tous ses soins à encourager les sciences, les arts, l'industrie et l'agriculture, dans les provinces qui lui étaient soumises; et sous son administration aussi sage qu'éclairée, la Catalogne vit accroître ses richesses et son bien-être. Chargé de représenter les intérêts de son roi, lors des conférences qui s'ouvrirent à Figuières, il s'y fit remarquer par la haute portée de son esprit et par la courtoisie de son caractère. Il se trouvait à Madrid, lorsqu'une maladie grave se manifesta et l'enleva à l'affection de son souverain et des populations soumises à son autorité, aussi ferme que bienveillante et affectueuse, le 24 mars de l'année 1730.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON D'HUART.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général baron de Collaert.

Collaert, Jean-Antoine (baron de), lieutenant général de cavalerie, trahit de bonne heure des dispositions remarquables pour la carrière des armes, et devint plus tard un des héros dont les exploits sont désormais inséparables du récit de toutes les grandes actions qui ont entouré d'une auréole de gloire impérissable les guerres de la révolution et de l'empire. Né à Blehin (Liége), le 13 juin 1761, ses parents lui firent donner une éducation distinguée; mais avant même d'avoir achevé entièrement ses études, la vivacité naturelle de son caractère lui fit désirer avec ardeur d'entrer au service militaire, où il espérait acquérir de la gloire. Le crédit dont jouissait son père, la précoce intelligence du jeune Collaert, lui valurent d'être admis, en 1778, avec l'épaulette de lieutenant, dans le régiment de Donceel (service d'Autriche), et il fit dans ce grade la campagne de Bohême dans la même année. Capitaine neuf mois plus tard, en récompense de ses nombreux actes de bravoure, il venait d'être admis dans cette position au régiment de dragons de Mattha (service de Hollande) en 1785, lorsque

Digitized by Google

la paix étant intervenue, et ne pouvant se soumettre aux ennuis de la vie de garnison, il quitta l'armée en 1786.

Rentré dans la vie privée, Collaert suivit avec une anxiété fiévreuse la marche des événements, qui à cette époque déjà semblaient prédire un remaniement social; et lorsque éclata l'orage, il ne pouvait balancer sur le parti à prendre. Il se rangea donc ouvertement sous les drapeaux de l'indépendance, et lors de la formation de l'armée des Provinces-Unies, sous la protection du gouvernement français, il fut appelé comme lieutenant-colonel au régiment des hussards bataves, avec lequel il fit l'année suivante la campagne d'Allemagne. Au mois de mai 1797, il s'embarqua dans la rade du Texel pour faire partie de l'expédition d'Irlande, que devaient exécuter les forces combinées de la France et de la Hollande; mais cette entreprise échoua par l'impossibilité de débarquer sur les côtes de ce royaume. En 1799, lorsque les Anglo-Russes effectuèrent une descente, Collaert fit partie des colonnes qui leur furent opposées, se distingua par sa bravoure dans toutes les affaires les plus importantes, et contribua, ainsi que ses braves, à forcer le duc d'Yorck à souscrire aux conditions qui lui furent imposées par la capitulation d'Alkmar, si glorieuse pour l'armée gallo-batave.

En juillet 1800, le lieutenant-colonel Collaert fut appelé à prendre part à la nouvelle campagne d'Allemagne, et fut dirigé vers la Franconie, pour agir de concert avec les troupes françaises. Il assista donc aux diverses opérations, fut blessé d'un coup de feu au bras et d'un autre au bas-

Digitized by Google

ventre, près d'Afschaffenbourg, le 24 novembre, en chargeant les bataillons ennemis ; il reçut en récompense de son éclatante valeur, un sabre d'honneur. qui lui fut décerné par le pouvoir exécutif de la république batave. Colonel de hussards, le 18 juillet 1803, peu après la rupture du traité d'Amiens, il fut nommé en 1805, lors de la réorganisation de toute l'armée hollandaise, colonel commandant la garde du grand pensionnaire, qui forma plus tard le noyau de la garde royale (28 juin 1805). Le mois suivant, l'armée gallo-batave s'embarqua dans la rade du Texel, pour menacer les Anglais sur leur propre territoire, et notre compatriote qui, à la tête de son corps d'élite, avait été appelé à prendre part à cette guerre offensive, fut dirigé vers l'Allemagne, lorsque les démonstrations menaçantes de l'Autriche forcèrent l'empereur Napoléon à changer le plan gigantesque qu'il avait conçu. Chargé d'abord de coopérer au blocus d'Augsbourg, il fut lancé à la poursuite de l'archiduc Ferdinand, qui, après la bataille d'Ulm, voulait se retirer sur Nordlingen, et s'acquitta de cette mission avec un entier succès. La victoire d'Austerlitz termina cette guerre; Collaert rentra en Hollande et reçut le brevet de général de brigade, le 7 mars 1806. La république batave ayant été érigée en royaume, Louis-Napoléon lui témoigna autant de bienveillance que d'estime, et bientôt après le nouveau général prenait part à la campagne de Prusse, où il recevait deux blessures graves, qui mirent ses jours en danger, et l'obligèrent à prendre quelque repos.

Nommé successivement chevalier, commandeur et grand officier de l'ordre royal de l'Union, dans le courant de l'an-

Digitized by Google

née 1807, et colonel-général de la garde du roi, le 8 mai 1808, il dut solliciter sa mise à la retraite au mois d'octobre suivant, pour donner à sa santé des soins indispensables. Il fut rappelé à l'activité lors de la réunion de la Hollande à l'empire. Pendant l'année 1811, il se rendit en Dalmatie, reçut peu de temps après le commandement de Zara, où il ne cessa de donner des preuves de dévouement et de fermeté, et après la retraite de Russie par la grande armée, il fut placé à la tête du cinquième corps de cavalerie, qui concourut à la campagne de 1813. Les journées de Lutzen, de Bautzen et de Dresde devinrent bientôt pour Collaert des titres de gloire, et, le 6 octobre, ayant rencontré à Augustenbourg un corps ennemi (Autrichiens), il le chargea à la tête de cinq cents dragons avec une telle impétuosité, qu'il le jeta dans une complète déroute et lui enleva huit cents hommes qui demeurèrent ses prisonniers.

Chevalier de la Légion d'honneur pour ce nouveau fait d'armes, notre compatriote fut opposé aux colonnes du Bavarois de Wrede, qui marchaient sur Huningue, et rencontra le 24 décembre, à Sainte-Croix, le corps autrichien du général Frimont, qui venait d'occuper ce poste et s'étendait jusqu'à Colmar. Sans consulter la force de ses adversaires, le brave Collaert guide sa division (deuxième, sixième et onzième de dragons) sur les bataillons de Frimont, qui bientôt atteints et renversés par cet ouragan de cavalerie, sont rompus et brisés ; les braves dragons poursuivent leur succès, se rabattent sur les ailes de l'ennemi, auquel ils font subir des pertes cruelles, et lui enlèvent quatorze chariots, plusieurs officiers et deux cents prisonniers. Ce résultat heureux, qui retarda la marche de cette partie de

Digitized by Google

l'armée alliée, obligea le général Frimont à se replier sur Rixheim, et annula momentanément les entreprises du comte de Wrede.

L'empire, menacé sur toutes ses frontières, se préparait avec les débris de ses glorieuses armées à combattre la coalition dont les masses triomphaient. La fatale retraite de Russie avait anéanti une grande partie de tant de valeureuses légions, et la France, pour faire face à l'Europe en armes, ne possédait que cinq corps presque entièrement désorganisés, dont les cadres, vides de tant de braves soldats, morts les uns les armes à la main, les autres détruits par les rigueurs d'un hiver sans exemple, ou par les étreintes de la faim, des maladies et de la misère, laissaient ainsi leur patrie, veuve de ses plus vaillants défenseurs, en proie à toutes les angoisses d'une invasion imminentes. C'est avec ces faibles débris que le vainqueur de l'Italie, de l'Égypte et de l'Allemagne va lutter, souvent avec succès, toujours avec gloire ; et si dans ce moment suprême ses lieutenants ont conservé le feu sacré qui a illustré leur carrière, il peut sauvegarder encore la patrie et faire repentir l'ennemi de sa témérité.

Les colonnes de Blücher et celles de Schwartzenberg n'ayant point encore opéré leur jonction, l'empereur rejoignit son armée à Saint-Dizier, et manœuvra sur le flanc des Autrichiens. Le général Collaert, décoré le 8 janvier 1814 de la croix d'officier de la Légion d'honneur, rencontra le 27 mars une colonne de douze mille cavaliers ennemis, qui chargèrent sa division de dragons : l'habileté de ses dispositions, le sang-froid et le courage qu'il déploya dans cette

Digitized by Google

journée contre des masses dont le grand nombre semblait devoir l'anéantir, réussirent à paralyser tous les efforts de la cavalerie autrichienne, commandée par le général Landskoy, et à la rejeter au delà de Saint-Dizier, où elle avait tenté vainement de s'établir (1).

Dans cette brillante campagne, dont tous les incidents sembleraient tenir du prodige, si l'étonnement n'avait été épuisé par tant de nobles travaux accomplis déjà, notre compatriote rendit à l'empire des services éminents, et prit une part active à tous les épisodes qui signalèrent cette grande époque. Après le succès de Saint-Dizier, les Prussiens furent battus à Brienne, dont ils étaient parvenus à se rendre maîtres, et le 9 février un corps russe fut écrasé et détruit par l'empereur à Champ-Aubert; le 13, la victoire éclatante de Montmirail jetait le désordre dans l'armée de Blücher, et lui ravissait dix mille soldats, six drapeaux et une grande partie de son artillerie. Dans d'autres circonstances, ces succès importants eussent assuré la perte de l'ennemi; mais la France était tellement envahie par les armées coalisées, qu'aucun résultat partiel, quelque brillant qu'il fût, ne pouvait contraindre à la fois toutes leurs forces à se retirer. Battu sur un point, l'ennemi reparaissait sur un autre, et souvent les troupes françaises éprouvaient des revers fu-

(1) « Le 27 mars 1814, à Saint-Dizier, disent ses états de services, il a su « maintenir ses dragons contre une charge générale, et la bonne issue de ce « combat sur l'aile gauche est due à son courage et à celui de ses soldats, à la « tête desquels il chargeait dans les moments opportuns. L'ennemi était fort « de 12,000 chevaux. »

(Extrait certifié par le ministre de la guerre en Hollande.)

Digitized by Google

nestes, lorsque Napoléon ne commandait pas en personne. Menacé tour à tour par les armées du Nord, de l'Est ou du Midi, qui pouvaient se prêter un mutuel appui, réparer leurs échecs, et se renforcer de nouvelles colonnes, qui arrivaient successivement de l'Allemagne, Napoléon qui à aucune autre époque de sa brillante carrière n'avait développé des talents plus extraordinaires, des combinaisons plus sages, des ressources plus imprévues et une plus surprenante activité, renfermait réellement une âme de feu dans un corps de fer. Inaccessible au découragement, il était partout à la fois, et lorsque les émotions les plus fréquentes et les plus terribles semblaient devoir briser toutes ses facultés, l'harmonie la plus complète régnait dans la distribution de tous ses ordres et dans les mouvements de ses armées. Mais la fortune avait abandonné ses illustres drapeaux. Paris capitula, et la France entière fut occupée par l'ennemi. Le général Collaert, décoré le 16 août 1814 de l'ordre militaire de Saint-Louis, crut un instant que le nouveau monarque, comprenant les intérêts de sa dynastie, se montrerait le défenseur des droits acquis et s'efforcerait de cicatriser les plaies de la nation. Trop promptement désillusionné, il résolut alors de rentrer dans sa patrie, et obtint sa démission du service de France le 3 mars 1815. Admis avec son grade de général-major de cavalerie dans l'armée des Pays-Bas, le 26 du même mois, ses rares qualités ne tardèrent pas à le faire remarquer comme un des hommes de guerre les plus distingués de l'époque, et le 21 avril suivant, il fut nommé lieutenant général chargé du commandement de la division de cavalerie de l'armée mobile. Dans ces importantes fonctions, il déploya une activité remarquable, et se trouva à Waterloo, à la tête de la cava-

Digitized by Google

lerie de l'armée des Pays-Bas. Après des prodiges de valeur, le baron de Collaert fut grièvement blessé d'un coup de feu et dut abandonner le champ de bataille. Nommé commandeur de l'ordre militaire de Guillaume, le 8 juillet suivant, et chargé du commandement provincial du Brabant septentrional le 16 mars 1816, sa dernière blessure donna, vers la même époque, des craintes sérieuses, et il mourut à Bruxelles le 17 juin de la même année, entouré de l'estime de ses concitoyens, et laissant une réputation d'honneur dont son pays a le droit de s'enorgueillir.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON DE COLLAERT.

Digitized by Google

Lieutenant général baron Van Geen.

Van Geen, Joseph (Baron), lieutenant général d'infanterie, naquit à Gand, le 1er septembre 1775, de parents obscurs, et dut, comme tant d'autres glorieux soldats, tous ses grades à son mérite personnel et à son grand courage. Le sang des anciens Gantois qui coulait dans ses veines, le fit tressaillir au cri de liberté poussé par nos provinces à la fin du siècle dernier, et dès que les États du Brabant formèrent des régiments, il fut admis comme cadet (20 novembre 1789) et fit une partie de la campagne entreprise pour affranchir la Belgique du joug de la maison d'Autriche. Passé au service de France, le 15 juin 1791, comme volontaire aux chasseurs belges qui s'organisaient alors, Van Geen partit l'année suivante avec son bataillon pour le camp de Maulde. Il se signala, dans différentes affaires qui lui valurent l'épaulette de sous-lieutenant, le 15 décembre 1792. Entré à Bruxelles quelques jours plus tard à la suite d'une escarmouche assez vive, il fut dirigé sur Lille après la bataille de Neerwinde, et se distingua par sa valeur aux combats de Courtrai et de Willemstadt, sous les murs de

Digitized by Google

Valenciennes, et enfin à Hondschoot, où, à la tête de sa seule compagnie, il parvint à repousser toutes les tentatives de la cavalerie anglaise, qui croyait pouvoir écraser cette poignée de braves. Premier lieutenant depuis le 6 avril 1793, Van Geen fut blessé d'un coup de feu à la main droite en février 1794, au combat de Bosschippen ; il fut placé bientôt après sous les ordres de Pichegru, qui venait de remplacer Hoche dans le commandement en chef de l'armée du Nord, prit part au combat de Menin, livré le 29 avril, et se distingua par une grande bravoure le 10 mai suivant aux approches de Tournay. Le 18 du même mois, il prenait part à la difficile victoire de Courtrai, dont les résultats livrèrent aux Français soixante-cinq canons, des drapeaux, un grand nombre de prisonniers, et marcha sur Ypres, que l'on se proposait d'enlever aux Autrichiens.

Les colonnes ennemies établies aux environs de Thielt se portèrent aussitôt à la rencontre des républicains, et Van Geen se trouva aux journées de Rousselaere et de Hooglede (10 et 13 juin) ; après cette dernière victoire, il fut dirigé successivement sur Bruges, Gand, Audenarde, etc., qui ouvrirent leurs portes aux colonnes de Pichegru; marcha ensuite sur Malines, prit part le 15 juillet à la bataille de ce nom, et le 28, au passage de la Nèthe, fut frappé d'un coup de sabre à la tête et d'un biscaïen au côté droit, en précipitant les coalisés dans cette rivière. Obligé de faire soigner ses blessures, tandis que les Français entraient à Nieuport et à Anvers, il reparut dans les colonnes d'avant-garde qui poussaient l'ennemi sur Venloo, et fut dirigé vers Nimègue, qui ne tomba qu'après une défense héroïque.

Digitized by Google

Déjà distingué par sa valeur et par plusieurs actions d'éclat, notre compatriote prit part au blocus de Breda, à la prise de Grave, passa le Wahal, et fut placé dans les rangs des colonnes qui s'emparèrent de vive force de l'île de Bommel, du fort Saint-André, etc. Au mois de janvier 1795, il entra dans Tiel, et au mois de mai 1797, il fut embarqué au Texel avec la division du général du Monceau. Cette entreprise n'ayant pas eu de suites, pour des causes que nous connaissons déjà, il mérita et obtint le brevet de capitaine le 11 décembre suivant, et fut opposé, deux années plus tard, aux Anglo-Russes, qui venaient d'opérer une descente dans la Hollande septentrionale; l'armée républicaine s'étant portée à leur rencontre, et la brigade dont faisait partie Van Geen ayant été séparée de la colonne principale, il fut chargé du commandement de l'avant-garde, s'y fit remarquer par une opiniâtreté qui eut pour sa brigade les résultats les plus favorables, et lui fraya un chemin du Helder au Zypedyck, lorsque déjà sa ligne de retraite était vivement menacée par l'approche de nombreux bataillons ennemis. Blessé d'un coup de mitraille qui le mit hors de combat, le 10 septembre de la même année, il ne put prendre aucune part à la fin de la campagne qui obligea l'ennemi à évacuer le territoire où il avait tenté vainement de planter ses drapeaux.

Les préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre avaient été signés à Londres le 1er octobre 1801, et le traité d'Amiens, conclu le 25 mars 1802, entre la République française et la Grande-Bretagne, l'Espagne et la République batave, donna à l'Europe une trêve qui lui permit de cicatricer de nombreuses blessures. La duplicité du cabinet de

Digitized by Google

Saint-James ne tarda pas à faire renaître les éléments de discorde qui décidèrent en 1804 la création du camp de Boulogne; menacée gravement par les apprêts formidables qui se faisaient sur les côtes de France, cette puissance parvint à rallier à ses intérêts les empereurs de Russie et d'Autriche, et le 7 septembre les armées de François II envahirent la Bavière, alliée à la France. Tandis que les colonnes impériales se portaient à marches forcées au cœur même de l'Allemagne, l'armée de la Batavie, embarquée d'abord au Texel, reçut l'ordre de marcher vers le Danube, et le capitaine Van Geen, décoré de l'ordre de l'Union depuis le 26 avril 1801, fut placé sous les ordres de son illustre compatriote, le général comte du Monceau, avec lequel il marcha d'abord sur Augsbourg, puis sur Donawerth.

Rentré en Hollande après avoir donné de nouvelles preuves de bravoure et d'intelligence, il obtint bientôt des témoignages flatteurs de la bienveillance du roi Louis-Napoléon, qui le nomma lieutenant-colonel du 2e régiment de chasseurs, le 15 février 1807. Passé dans la garde de ce souverain, le 24 mars suivant, il prit une part glorieuse à la défense des côtes de la Zélande, menacées par une expédition anglaise, et ne montra jamais plus d'habileté que dans les circonstances difficiles où il se trouva placé. Toujours aux avant-postes, il réussit, par le développement d'une activité prodigieuse et avec une poignée d'hommes qu'il sut multiplier par des évolutions savantes, à persuader aux Anglais qu'il avait à sa disposition des forces considérables, et à prévenir ainsi, de la part de lord Chatam, toute tentative qui, en présence de moyens de dé-

Digitized by Google

fense si bien organisés, eût pu paraître hasardeuse. Colonel commandant le 8e régiment de ligne, le 29 août 1809, il passa au service de France, lors de la réunion de la Hollande à l'empire, et fut placé à la suite du 126e régiment d'infanterie, le 6 décembre 1810. Dirigé vers l'Espagne au commencement de l'année suivante, sa brillante conduite dans le Péninsule ne tarda pas à le faire remarquer par le maréchal Suchet, et sa valeur parut dans tout son éclat aux sanglantes journées de Saint-Christoval, Salamanque, Burgos, Monesterio, Frias, Villa-Franca, Pampelune, Bidassoa, Saint-Jean-de-Luz, puis enfin pendant quatre jours entiers sous les murs de Bayonne. Décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, le 9 janvier 1813, le colonel Van Geen, placé depuis longtemps déjà au rang des soldats qui illustraient par leur bouillante ardeur les drapeaux de la France, se retrouva bientôt après aux combats terribles livrés aux Anglais à Saint-Palais, à Sauveterre, et enfin à la bataille d'Orthès, où trente mille soldats, sous le maréchal Soult, tinrent en échec les quatre-vingt mille hommes de Wellington. Onze jours après, il combattait à Aire avec sa valeur accoutumée, puis à Tarbes et enfin à Toulouse, dernier triomphe obtenu par les armées françaises, et qui coûtait aux Anglais dix mille hommes hors de combat. L'abdication de Fontainebleau et l'arrivée de Louis XVIII ayant brisé les liens qui l'attachaient à la France, il sollicita et obtint sa démission au mois d'avril 1814, revint dans sa patrie, et fut admis dans l'armée des Pays-Bas avec rang de colonel, au mois de mai suivant.

Accueilli avec tous les égard dus à un soldat qui por-

Digitized by Google

tait d'aussi honorables cicatrices, notre compatriote fut nommé général-major commandant la 1re brigade de la 1re division d'infanterie, le 21 avril 1815, et chevalier de troisième classe de l'ordre militaire de Guillaume, le 24 novembre 1816; il fut appelé au commandement provincial d'Utrecht, le 21 octobre 1818. Passé à l'armée des Indes orientales, le 3 novembre 1819, il fit preuve dans ces contrées lointaines de connaissances remarquables, et contribua puissamment à maintenir ou à rappeler à l'obéissance ces populations qui, comme nous l'avons vu déjà, tentèrent, vers la même époque, de s'affranchir du joug de la mère-patrie. Son administration ferme et vigoureuse fit rentrer dans l'ordre les tribus révoltées, et le roi des Pays-Bas lui témoigna toute sa reconnaissance en l'élevant, le 20 décembre 1826, au grade de lieutenant général. Rentré en Hollande en 1828, il fut placé, le 20 février 1829, à la tête du sixième grand commandement militaire, chef-lieu Namur, et reçut, le 4 juillet suivant, la croix de commandeur de l'ordre militaire de Guillaume.

Lorsque éclatèrent les événements de 1830, le général Van Geen se trouvait à Namur, et son devoir de soldat inspirant sa conduite, il mit la ville en état de siége dès le 14 septembre, et prit contre l'insurrection des mesures qui, surtout après les événements de Bruxelles, redoublèrent de sévérité. Le 1er octobre, le peuple entier ayant couru aux armes, une vive fusillade s'engagea sur tous les points de la ville, et les troupes, accablées par le nombre, durent se replier sur la citadelle; la bataille ayant continué plusieurs jours avec un redoublement d'ardeur, et le géné-

Digitized by Google

ral Van Geen, voyant des pelotons entiers de soldats qui combattaient dans ses rangs, abandonner les drapeaux de son souverain pour se joindre aux Belges, leurs compatriotes, se renferma, à sept heures du soir, dans la citadelle, et conclut le lendemain une convention qui accordait à ses troupes les honneurs militaires. Sa marche vers les avant-postes hollandais, établis à Vilvorde, ayant été inquiétée, on reconnut bientôt à ses dispositions qu'il était plus sage de lui laisser continuer son mouvement, et il rejoignit ainsi, sans perdre un seul homme, les colonnes du prince Frédéric.

Le roi Guillaume ne pouvait méconnaître les services et la loyauté du général Van Geen, et il lui donna de nouveaux témoignages de satisfaction, en l'élevant à la noblesse des Pays-Bas, avec le titre de baron, le 22 mars 1831, et en lui confiant le commandement de la 1re division de l'armée mobile, le 10 avril suivant. Nous connaissons toute sa conduite à la reprise des hostilités entre les deux États, et il est hors de doute que si son activité eût été secondée, la marche de l'armée hollandaise eût été plus prompte et surtout plus décisive. Commandeur du Lion néerlandais, le 31 août 1831, en récompense des nouvelles preuves de dévouement qu'il avait données à la cause de son roi pendant toute la campagne, il reçut, le 15 avril 1832, la croix métallique, et devint aide de camp du roi des Pays-Bas, en service extraordinaire, le 28 novembre 1840. Admis à faire valoir ses droits à la retraite, par arrêté du 1er janvier 1841, le lieutenant général Van Geen, décédé le 10 novembre 1846, était un de ces types rares qui, enchaîné par la loi de la reconnaissance, il se serait fait un

Digitized by Google

crime d'abandonner la cause qu'il avait adoptée en 1814, lorsqu'elle fut menacée plus tard par l'ouragan révolutionnaire. Ennemi de la flatterie, soutien des intérêts de ses subordonnés, d'une bravoure remarquable sur le champ de bataille, il a légué à ses enfants un noble patrimoine de gloire.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON VAN GEEN.

Digitized by Google

Général Coussement.

Coussement, Bernard-Josse, général de brigade, né à Gand, le 21 octobre 1794, fit de bonnes études au collége de sa ville natale, et s'enrôla comme volontaire au 32e régiment d'infanterie de ligne, en France, le 30 avril 1810. Il avait embrassé la carrière des armes avec l'enthousiasme d'une âme généreuse et ardente, et son éducation était à peine achevée, qu'il partit pour l'Espagne au mois de mai 1811, avec un bataillon de son régiment, pour prendre part, sous les ordres du général Auguste Caffarelli, à la guerre si désastreuse de la Péninsule. Le 9 juin de la même année, il fut opposé, dans la vallée d'Ulzama, aux troupes conduites par le chef de guérillas Espoz-y-Mina, et dans cette première affaire, qui obligea l'ennemi à se retirer en désordre, après avoir abandonné un convoi de vivres, il donna des preuves de bravoure qui semblaient annoncer qu'il deviendrait un jour, si la marche des événements n'entravait sa carrière, un homme de guerre aussi remarquable par son courage que par son sang-froid. A la fin du mois d'août de la même année, il contribua à la

Digitized by Google

défaite, dans les environs de Saragosse, des forces conduites par le général Mendizabal, et en 1812, une partie des troupes françaises qui étaient dans la Péninsule ayant été dirigées vers l'Allemagne, les Anglo-Espagnols prirent l'offensive. M. Coussement venait de passer sous les ordres du maréchal Marmont, et se signala bientôt après à la sanglante bataille des Aropiles, livrée aux portes de Salamanque. Blessé d'un coup de feu à la jambe gauche dans cette journée, il fut rappelé en France le 1er mai 1813, avec les cadres d'officiers et de sous-officiers de son bataillon, et fut dirigé sur Mayence, puis sur le camp de Wurtzbourg, pour hâter l'organisation et l'instruction des jeunes soldats qui venaient d'être appelés sous les drapeaux.

Rentré en campagne lorsque déjà le canon de Lutzen et de Dresde avait fait entendre sa voix redoutable aux coalisés surpris et consternés, il assista à l'affaire de Naumbourg, fut atteint d'un coup de sabre à la main droite, le 18 octobre, à Leipzig, et s'y fit remarquer par une valeur tellement éclatante, qu'il reçut les félicitations les plus flatteuses, obtint l'épaulette de sous-lieutenant, et mérita d'être proposé pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Au retour de cette campagne désastreuse, et lorsque les Austro-Bavarois fermaient la retraite à l'armée francaise, harcelée par toutes les forces de la coalition, notre compatriote, quoique blessé, donna dans les plaines de Hanau de nouvelles preuves de son intrépidité. Désigné pour concourir à la défense de Mayence, où il arriva le 16 novembre 1813, et dont il ne sortit qu'au mois de mai 1814, il ne put donner le secours de son bras à la cause impériale, qui se décidait en Champagne, puis enfin sous les murs de

Digitized by Google

la capitale de la France ! Il rejoignit alors le dépôt de son régiment à Paris, où Louis XVIII avait remplacé l'Empereur, et cette circonstance le priva de l'étoile des braves, qu'il avait conquise au prix de son sang dans les plaines de la Saxe. Le 32e régiment, dont il faisait toujours partie, et qui dans les guerres d'Italie et d'Égypte avait mérité d'être surnommé *l'intrépide,* dut prendre dans la nouvelle organisation, adoptée par le général Dupont (1), le n° 31 des régiments de l'armée (2). Cinquante officiers, au-dessus du complet, furent placés dans la position de non-activité, et virent ainsi leur carrière brisée ; M. Coussement, conservé dans les cadres de l'armée active, distinction d'autant plus flatteuse qu'il n'était pas Français, et auquel on promettait le brevet de capitaine avant quatre années (il avait alors dix-neuf ans à peine), crut néanmoins qu'il était de son devoir de rentrer dans sa patrie, pour lui offrir son épée, et donna sa démission, qui fut acceptée le 20 août 1814.

Loin de trouver en Belgique l'accueil bienveillant auquel il avait des droits incontestables, il n'y rencontra d'abord que déception et mauvais vouloir. Le baron de Poederlé, alors commissaire général de la guerre à Bruxelles, non-seulement lui refusa l'avancement qui avait été accordé à la plupart de ses devanciers dans l'armée des Pays-Bas, mais

(1) Le même qui conclut la honteuse capitulation de Baylen, et que Louis XVIII, lors de son arrivée en France, appela au département de la guerre.

(2) Obligé de satisfaire au juste orgueil des braves qui avaient immortalisé le 32e régiment, le ministre de la guerre permit de porter sur toutes les pièces administratives : 31e *régiment de ligne, ci-devant* 32e.

Digitized by Google

il lui reprocha vivement d'être arrivé *trop tard*. Il ne comprenait pas sans doute que cette arrivée tardive était exclusivement à l'avantage de ceux qui s'en étaient rendus coupables; que la première qualité du soldat est de se montrer fidèle à son drapeau, que M. Coussement et plusieurs de ses compagnons de gloire, en n'abandonnant l'armée française que quand tout danger fut disparu, avait rempli le plus saint des devoirs, qui parla plus haut dans son cœur que son intérêt personnel. La conduite loyale de l'homme dont je retrace la carrière, était tellement en opposition avec celle de quelques habiles, qui enjambent par-dessus les lois de la reconnaissance et de la loyauté, sans s'inquiéter de l'opinion publique, elle semblait tellement surannée et étrange aux hommes du jour, habitués au volte-face qui était la conséquence naturelle de leur carrière, mesurant le siècle au compas rétréci de leurs imaginations mesquines, qu'il se vit écarté et placé en demi-solde jusqu'au 11 novembre 1814. A cette époque il fut placé dans les rangs du 7e bataillon belge, dont la conduite fut si remarquable pendant toute la durée de la campagne de 1815; successivement lieutenant et capitaine sous le gouvernement de Guillaume, il se trouvait en garnison à Anvers, lorsque les symptômes de la révolution de 1830 se manifestèrent dans nos provinces.

La quinzième division d'infanterie dont faisait partie M. Coussement, fut dirigée sur Bruxelles dans le courant du mois d'août, pour appuyer dans cette capitale du Brabant les prétentions du roi Guillaume; arrivée à hauteur de Vilvorde, où le commandant en chef des colonnes hollandaises avait établi son quartier général, elle reçut un

Digitized by Google

ordre du général de Bylandt, qui l'obligeait à s'arrêter et à prendre position. Plus tard, elle rétrograda sur Malines, puis sur Lierre après les événements de septembre, et ce fut dans cette ville que la plupart des officiers belges, au nombre desquels se trouvait M. Coussement, déclarèrent à leur colonel, le comte de Lens, qu'ils ne voulaient plus combattre contre leurs compatriotes, et lui remirent leur démission du service néerlandais.

Des débris de la 15e division on forma le 7e régiment de ligne belge, dont le commandement fut confié au colonel L'Olivier. Tous les officiers de l'ex-armée, qui au premier signal de l'insurrection avait eu hâte de prendre les armes..... contre la Hollande, sans songer sans doute à offrir leur démission, avaient été comblés de brevets et d'honneurs, dont, il faut bien l'avouer en passant, tous ne se montrèrent pas toujours dignes. L'on devait supposer que ceux dont la conduite avait pris pour base la discipline, jouiraient au moins de l'avantage d'un grade; mais cet espoir ne tarda pas à être déçu, et le lieutenant général Goethals, chargé à cette époque de l'organisation de l'armée belge, fit connaître tout à coup que, vu le grand nombre de majors déjà existants, et ceci n'a rien qui puisse surprendre si l'on se souvient de certaines nominations au moins singulières, il ne pouvait accorder un grade d'avancement aux capitaines de la 15e division, appelés à cette position depuis 1815, comme cela avait eu lieu dans d'autres provinces; mais il les consolait, en leur donnant l'assurance qu'ils ne perdraient rien de leur ancienneté à attendre, et il croyait devoir ajouter, pour rendre l'illusion plus complète, qu'ils la reprendraient dans la suite sur leurs inférieurs ou cadets en grade, déjà nommés majors.

Digitized by Google

Malheureusement pour les capitaines lésés en général, cette promesse ne reçut jamais son exécution, et comme en 1814, M. Coussement se vit dépassé par des officiers dont les droits acquis étaient loin de soutenir avantageugement la comparaison avec les siens. Il se voua néanmoins avec un grand dévouement à la cause de la nation, fut nommé major le 12 septembre 1831, et obtint le brevet de lieutenant-colonel, le 21 juillet 1842 seulement. Appelé en cette qualité et peu de temps après, au commandement du 5e régiment de ligne, il donna dans ces fonctions difficiles de chef de corps, qui réclament autant d'impartialité que de loyauté et d'intelligence, des preuves de savoir-faire, qui lui méritèrent l'estime et l'affection de ses subordonnés, fut nommé colonel le 18 juillet 1845, et le roi, par un arrêté du 9 avril 1850, daigna l'élever au grade de général-major. Officier de l'ordre de Léopold, depuis le 9 avril 1851, chargé temporairement du commandement de la 1re division d'infanterie, le 2 avril 1855, le général Coussement, qui aujourd'hui (1) encore occupe les mêmes fonctions, n'a pas cessé un seul instant, dans sa longue et belle carrière, d'honorer le pays qui l'a vu naître, et il est appelé sans doute à lui donner encore des témoignages d'un dévouement à toute épreuve.

(1) Mai 1856.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL COUSSEMENT.

Digitized by Google

Général Van Damme.

Van Damme, Nicolas-Joseph, général de brigade, né à Ghislenghien (Hainaut) le 1er janvier 1786, entra comme conscrit au 2e régiment du corps impérial d'artillerie de marine, le 14 novembre 1806, et fit partie pendant les trois années suivantes, des troupes qui furent établies au camp volant de Quelerne, où il fit pour ainsi dire l'apprentissage du métier des armes. Embarqué à bord de la *Néréide*, du 15 au 29 décembre 1810, et à bord de la *Revanche*, du 6 janvier au 9 mars 1811, il devint fourrier le 10 juillet de la même année, dans un corps où l'avancement était particulièrement dû aux talents, à l'intelligence, à la bravoure et à une bonne conduite soutenue, mérita bientôt l'estime et la confiance de ses chefs, et profita du peu de temps qui lui restait pour se livrer à l'étude de son métier, qui fit de lui un artilleur habile, et à d'autres études d'un genre supérieur, qui élevèrent son âme et formèrent son esprit. De ces diverses dispositions résulta l'élan avec lequel notre compatriote embrassa une carrière qui s'ouvrait alors à toutes les âmes fortement

Digitized by Google

trempées ; placé dans les rangs de la grande armée à l'ouverture de la campagne de Saxe, il se fit remarquer par une grande bravoure à la journée de Lutzen, où les braves marins, transformés en troupes de terre, résistèrent glorieusement aux charges tumultueuse de la cavalerie alliée, se trouva à Bautzen le 20 mai, à Dresde le 26 août, et combattit avec honneur dans les champs fameux de Leipzig, pendant les journées des 16, 17 et 18 octobre 1813.

Après le désastre qui fut la suite de cette bataille, l'armée, qui jusque-là avait conservé dans sa retraite son ascendant victorieux, alla passer la Saal au pont de Weissenfeld, où elle devait se rallier, afin d'y attendre des munitions d'Erfurt, qui en était abondamment approvisionné. L'arrivée des Austro-Bavarois sur les bords du Mein, où ils s'étaient portés à marches forcées, ne permit aucun repos aux colonnes françaises, et le 30 octobre elles rencontrèrent l'armée ennemie rangée en bataille, en avant de Hanau, et interceptant le chemin de Francfort. Quoique forte et occupant de belles positions, celle-ci fut écrasée et chassée de Hanau, où s'établit le comte Bertrand, et le combat sanglant qui eut lieu sur les bords de la Kintsig, permit à M. Van Damme de se distinguer encore, et de mériter le brevet de sous-lieutenant, qui lui fut accordé le 9 novembre suivant. Pendant la mémorable campagne de 1814, notre compatriote montra autant d'intelligence et d'activité, que de dévouement et d'ardeur, combattit à Brienne sous les ordres du contre-amiral Baste, qui y trouva une mort glorieuse, ainsi que vingt-deux officiers sur trente-sept, qui encadraient le 1er régiment d'artillerie de marine, dont M. Van Damme faisait partie depuis le 20

Digitized by Google

novembre 1813, se retrouva deux jours après à La Rothière, où sept officiers, de quinze qui restaient, furent frappés mortellement, à Champ-Aubert, Montmirail, Château-Thierry, se fit remarquer par une grande intrépidité à Vaux-champs (1), et obtint sa démission du service de France, le 30 septembre 1814, lorsque la chute de l'empire eût ramené au pouvoir les hommes qui pendant de longues années avaient porté les armes contre leur patrie.

Admis dans l'armée des Pays-Bas le 8 novembre suivant, M. Van Damme, dont les hautes capacités furent bientôt appréciées obtint une lieutenance en premier le 12 juin 1815, se trouva à la journée de Waterloo, et fit toute la campagne qui ramena une seconde fois sur le trône Louis XVIII et les Bourbons. Capitaine le 15 janvier 1826, il ne sollicita sa démission du service de Hollande qu'à la suite de notre révolution (16 novembre 1830), et fut admis dans l'armée belge comme major d'artillerie, le 11 décembre de la même année. Les dispositions qu'il adopta alors imprimèrent un mouvement rapide et décisif à l'organisation des troupes qui lui furent confiées, et nommé lieutenant-colonel le

(1) Le colonel Maury, commandant le 1er régiment d'infanterie de la marine impériale, certifie que M. Van Damme, Nicolas-Joseph, lieutenant en second, était présent à toutes les affaires où ledit régiment s'est trouvé pendant la campagne de 1814, qu'il s'y est toujours conduit avec la bravoure et l'activité qui distinguent le bon officier, et particulièrement à la bataille du 14 février, devant Vaux-champs, où le régiment, fort de cent cinquante hommes seulement, a fait mettre bas les armes à deux bataillons prussiens. La conduite de cet officier et son zèle pour le service, le rendent digne des bienfaits de Sa Majesté.

Brest, le 30 mai 1814.

Baron Maury.

Digitized by Google

16 juin 1831, en récompense du dévouement qu'il n'avait cessé de témoigner à la cause de notre indépendance, il commanda l'artillerie de l'armée de la Meuse pendant la campagne qui eut lieu au mois d'août.

Sa conduite dans ces circonstances difficiles fut en tous points digne d'un aussi loyal soldat, et il est bien établi aujourd'hui que si le général Daine eût été secondé par tous ses officiers supérieurs comme il le fut par le colonel Van Damme, il eût résisté avec avantage à toutes les attaques de l'ennemi. Lorsque les événements de Hasselt surgirent, ce fut lui qui, d'après les ordres de son général, établit son artillerie près de Prinshagen, et par quelques décharges faites à propos, arrêta les colonnes hollandaises. Commandant le 3e bataillon belge d'artillerie de siége, et attaché à l'armée française, lors de l'arrivée du maréchal Gérard sous les murs d'Anvers en 1832, il donna de nouvelles preuves d'activité qui lui méritèrent les éloges du commandant en chef de l'artillerie de nos braves alliés (1). Colonel commandant le 2e régiment d'artillerie le

« Berchem, le 3 janvier 1833.

« Monsieur le lieutenant-colonel Van Damme,

« Pendant la durée du siége d'Anvers, j'ai été à même d'apprécier le zèle « et l'activité avec lesquels vous avez pourvu aux divers approvisionnements « que nous avons tirés de la Belgique. Au moment où les relations de service « que nous avons eues ensemble, sont sur le point de cesser, je me fais un plai- « sir de vous en témoigner toute ma gratitude, ainsi qu'aux officiers employés « sous vos ordres.

« Le lieutenant général commandant l'artillerie de « l'armée du Nord,

« Neigre. »

N'oublions pas de rappeler ici qu'en présence de la volonté signifiée par la diplomatie européenne, l'armée belge se vit contrainte de borner là sa coopération à l'attaque de la citadelle.

Digitized by Google

5 mars 1836, général de brigade le 21 juillet 1842, il remplit avec autant de zèle que de talent les fonctions d'inspecteur général de cette arme, lorsque le général de Liem fut nommé ministre de la guerre. Chargé plus tard du commandement important de l'artillerie de la place d'Anvers et des rives de l'Escaut, ce glorieux vétéran des gloires d'une grande époque, successivement chevalier, officier et commandeur de l'ordre de Léopold, chevalier de la Légion d'honneur le 9 octobre 1833, admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite le 15 juin 1845, est décédé en janvier 1856, aux lieux mêmes qui l'ont vu naître, entouré de l'estime de ses concitoyens et de tous les hommes pour lesquels des services rendus à la patrie ont encore conservé quelque prestige.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL VAN DAMME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Lieutenant général comte d'Hane de Steenhuyse.

Hane de Steenhuyse Constant (Comte d') lieutenant général, grand écuyer, adjudant général, chef de la maison militaire du Roi des Belges, inspecteur général de la cavalerie, naquit à Gand, le 11 décembre 1790, d'une ancienne famille des Flandres, qui offrit successivement une hospitalité princière au roi Louis XVIII, lorsque ce monarque se vit dans la nécessité d'abandonner la France pendant les cent jours, à l'empereur Alexandre Ier, aux rois de Westphalie et des Pays-Bas et enfin à S. A. R. le prince d'Orange, depuis Guillaume II, pendant le séjour de ses souverains dans l'ancienne cité qui vit naître Charles-Quint. Le père de Constant d'Hane de Steenhuyse, chambellan de S. M. le roi des Pays-Bas, membre de la première chambre des États généraux et de l'ordre Équestre de la Flandre orientale, chevalier du Lion néerlandais, ancien intendant du département de l'Escaut, comptait au nombre de ses aïeux Philippe-Guillaume de Steenhuyse, seigneur de Flers, membre du grand Conseil de Malines en 1627, président du conseil des Flandres en 1648, anobli en 1653 par

Digitized by Google

lettres patentes du roi Philippe IV, qui érigea pour lui en baronnie la seigneurie de Poederlé en Brabant.

Entré au 5e régiment de hussards français, le 3 février 1810, Constant d'Hane franchit rapidement tous les grades inférieurs, devint sous-lieutenant le 27 juin de la même année, et fut placé en 1812 dans les rangs de la grande armée qui envahit l'empire russe. Sa bravoure extraordinaire pendant cette mémorable campagne, le plaça bientôt au nombre des officiers les plus distingués du régiment dont il faisait partie, et, après avoir combattu près de Wilna, il donna des preuves de la plus grande intrépidité aux affaires de Krasnoé, les 14 et 27 août 1812 : chargé de défendre un pont à la tête de deux pelotons de hussards et de chasseurs, il parvint à vaincre les efforts d'une nuée de Cosaques qui, semblables à une avalanche, paraissaient devoir engloutir la poignée de Français qui leur était opposée, exécuta plusieurs charges avec autant de courage que d'à-propos, et parvint à conserver ce passage aux corps de cavalerie des généraux Nanzouty et Montbrun, ainsi qu'à un bataillon d'infanterie. Quoique blessé d'un coup de feu au bras gauche, le comte d'Hane, qui avait eu son cheval tué sous lui, ne cessa de donner des preuves de valeur qu'après la dispersion complète des Russes; il mérita ainsi les éloges les plus flatteurs du roi de Naples, et fut proposé par le comte Montbrun pour recevoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur (1). Gjat, le 4 septembre, Borodino, le 7,

(1) Ayant été premier aide de camp du général de division comte de Montbrun, je me plais à certifier que M. Constant d'Hane, sous-lieutenant au 5e régiment des hussards, a fait la campagne de Russie comme officier d'ordonnance

Digitized by Google

Moscou le 14, le retrouvèrent toujours au poste de l'honneur. Lors de la fatale retraite des Français, d'Hane combattit à Mojaïsk, où le brave général Montbrun fut tué par un boulet, suivit les débris de la grande armée dans ces contrées inhospitalières, revint en Prusse après le passage de la Bérésina, et obtint le brevet de lieutenant le 15 mai 1813.

La campagne de Saxe venait de s'ouvrir, et six jours après avoir reçu ce nouveau grade, le comte d'Hane combattait à Wurtchen, poursuivait l'ennemi jusqu'à Reichembach, et prenait part à l'affaire sanglante où le maréchal Duroc fut frappé par un boulet à côté de l'empereur. Nommé adjudant-major le 20 juillet, tandis que l'on discutait dans la capitale de la Saxe les bases impossibles d'une

du général, que pendant toute sa durée il n'a cessé de donner des preuves de bravoure, de zèle et d'intelligence, particulièrement aux affaires de Krasnoé, le 14 août 1812 et 27 du même mois; à cette dernière, il contint, à la tête d'un peloton composé de hussards et de chasseurs, une nuée de Cosaques qui voulaient mettre le feu à un pont. M. le sous-lieutenant d'Hane, par son intrépidité et par plusieurs charges qu'il exécuta sur les cosaques, parvint à conserver ce passage aux corps de cavalerie des généraux Nanzouty, Montbrun et à un bataillon d'infanterie; il y fut blessé d'une balle au bras, ainsi que son cheval. Cet officier, par sa conduite dans cette affaire, a mérité et obtenu les éloges de Sa Majesté le roi de Naples et de ses chefs. La croix de légionnaire fut demandée plusieurs fois pour lui par le général Montbrun, et si ce dernier n'eût été tué, il s'intéresserait encore pour M. d'Hane.

Je désire que cette pièce puisse être utile à cet estimable officier, et que Sa Majesté l'empereur et roi le fasse jouir des récompenses qu'elle accorde à tous les braves de son armée.

Maubeuge, le 15 avril 1815.

Le colonel du 1er régiment de hussards à cheval,

Huber.

Digitized by Google

paix plus impossible encore, si l'on considère que les alliés ne voulaient que gagner du temps pour concentrer leurs masses, il se fit remarquer par une grande bravoure à la bataille de Dresde, les 26 et 27 août suivant, et poursuivit les coalisés vers les gorges de la Bohême. Le 16 octobre après la marche rétrograde des armées françaises, il fut placé dans les rangs des colonnes opposées aux Autrichiens, et contribua à les chasser de toutes les positions qu'ils occupaient sous le général Meerfeld, qui fut fait prisonnier dans la même journée; le 18 il fit des prodiges de valeur, et reçut les félicitations du comte de Latour-Maubourg, quelques instants avant que cet illustre général eût la cuisse emportée par un boulet.

Après avoir culbuté les Austro-Bavarois à Hanau, le comte d'Hane franchit le Rhin, rentra en France le 2 novembre, et devint aide de camp du général Milhaut deux jours plus tard. Bientôt après, les Russes et les Prussiens traversaient le même fleuve vers les frontières du nord; les Autrichiens attaquaient Huningue et s'avançaient vers l'est, tandis que les Anglais menaçaient les provinces du midi. Napoléon, après avoir confié l'impératrice et son fils à la garde nationale de Paris, partit de cette ville pour se mettre à la tête de son armée, et le canon qui retentit à Saint-Dizier le 2 février, annonça la reprise des hostilités. Le 21 du même mois, notre compatriote se distinguait à Saint-Martin, en Champagne, par la plus brillante valeur, et recevait une nouvelle blessure à l'épaule gauche en chargeant les alliés. La journée de Craone lui fournit de nouveaux titres à la reconnaissance de sa patrie adoptive; nommé capitaine par décret impérial du 23 mars 1814, il obtint sa

Digitized by Google

démission du service de France, après l'abdication de Fontainebleau, revint dans sa patrie, et fut admis comme capitaine au 2e régiment de carabiniers (armée des Pays-Bas), le 21 septembre suivant.

Les journées des Quatre-Bras et de Waterloo, toute la campagne de 1815, rappelèrent le comte d'Hane à la vie des camps. Rentré en Hollande à la conclusion de la paix, il obtint le brevet de major à la division des cuirassiers n° 9, par un arrêté du 19 avril 1830, fut placé dans la position de non-activité à Harderwyck, le 12 octobre suivant, lorsque déjà la révolution avait triomphé dans toutes nos provinces, donna sa démission deux jours après, et offrit ses services au gouvernement provisoire belge, qui lui conféra le grade de lieutenant-colonel de cavalerie le 22 octobre. Colonel commandant le 2e régiment de chasseurs à cheval le 25 du même mois, il fit preuve de connaissances sérieuses dans l'organisation de ce régiment, et fut appelé auprès du régent en qualité d'aide de camp, le 1er mars 1831. Ministre de la guerre du 24 mars au 20 mai, il donna à son pays des témoignages d'un dévouement sans bornes, devint général de brigade le 16 juin, et fut chargé, par le régent, le 15 juillet, de se rendre à la frontière pour y recevoir le roi Léopold, que la Belgique venait de placer sur le trône. Aide de camp de S. M., chargé de sa maison militaire et adjudant général par un arrêté du 22 septembre 1831, commandant supérieur du régiment des guides le 3 mai 1833 et grand-écuyer du Roi le 1er octobre 1836, le comte d'Hane de Steenhuyse, décoré le 6 octobre 1817 de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, reçut le brevet d'officier en 1832, le collier de commandeur en

Digitized by Google

1835, et la plaque de grand-officier en 1846; chevalier de l'ordre de Léopold à la création, officier en octobre 1837 et commandeur le 20 juillet 1846, il fut nommé successivement commandeur de la Tour et de l'Épée de Portugal et de Saint-Benoist d'Aviz en 1836, commandeur de première classe de l'ordre de la famille d'Ernest de Saxe (1837), chevalier de première classe de l'ordre royal de l'Aigle rouge de Prusse (1842), fut élevé au grade de lieutenant-général et d'inspecteur de la cavalerie belge, le 18 juillet de la même année, et reçut la grand-croix de l'ordre du Mérite civil de Saxe, le 16 août 1844. Le 30 décembre 1848, le comte d'Hane de Steenhuyse se résolut tout à coup à donner la démission de ses emplois à la cour et à l'armée, et se retira peu de temps après dans une de ses propriétés à Auderghem, près de Bruxelles, où il mourut le 18 septembre 1850.

FIN DE CETTE BIOGRAPHIE.

Digitized by Google

Général de Tabor [1].

Tabor, Frédéric-Charles-Louis-Chrétien-Guillaume (de) lieutenant général honoraire, naquit à Francfort le 17 décembre 1776, d'une ancienne famille qui compte quelques illustrations dans la noblesse allemande, entra fort jeune dans le régiment de Waldeck, où il obtint une sous-lieutenance, devint lieutentant le 11 janvier 1799, passa peu de mois après, ainsi que son régiment, au service de la république batave, et fit, comme auxiliaire de la France, toutes les campagnes qui signalèrent cette époque si fertile en grands événements. Sa conduite l'ayant fait remarquer par le général du Monceau, il devint adjudant de ce vaillant

(1) Les services rendus à la Belgique par le général de Tabor, naturalisé par la loi du 30 décembre 1830, nous engagent à publier sa biographie, qui sans cette circonstance ne figurerait pas dans ce volume.

Digitized by Google

soldat le 15 octobre 1806, fit la guerre en Prusse et dans la Poméranie suédoise l'année suivante, et fut promu au grade de capitaine à l'état-major général de la guerre, le 18 février 1808. Décoré de l'ordre de l'Union le 27 août suivant, il reçut un sabre d'honneur et le brevet de lieutenant-colonel pour demeurer attaché à l'état-major général, le 8 septembre 1809, sur la proposition du comte du Monceau, qui avait pu apprécier toute sa bravoure pendant la campagne terminée à Wagram. Décoré de l'ordre impérial de la Réunion le 7 mars 1812 et de la Légion d'honneur en 1813, il fit avec une grande distinction la première partie de la campagne de Saxe, défendit Dresde avec le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, après le départ de la grande armée, et fut compris dans la capitulation en vertu de laquelle il devait rentrer en France; mais contre toutes les lois de la guerre, cette capitulation ne fut point observée, et il fut considéré comme prisonnier, ainsi que toute la garnison, forte de seize mille hommes. De retour dans la mère patrie en juillet 1814, après la chute du trône impérial, il fut créé chevalier de l'ordre du Lys le 3 septembre, puis officier de la Légion d'honneur le 15 octobre suivant. Chevalier de Saint-Louis le 6 novembre, il demeura au service de France pendant les cent jours, fut attaché à l'état-major du maréchal Grouchy lors de la campagne de Waterloo, donna sa démission après la seconde restauration, le 15 décembre 1815, revint en Belgique, et fut admis dans l'armée des Pays-Bas en qualité de major d'infanterie le 18 avril 1820. Désigné pour servir à la 4e division le 1er octobre 1822, il obtint le brevet de lieutenant-colonel le 30 janvier 1830, et se trouvait en

Digitized by Google

garnison à Mons, lorsque éclatérent les événements du mois de septembre.

M. de Tabor fut un des premiers officiers supérieurs d'état-major qui se rangèrent sous les drapeaux de notre indépendance, et le gouvernement provisoire récompensa son dévouement en le nommant colonel le 29 septembre 1830, et en le chargeant d'organiser le 3e régiment de ligne, tâche bien ardue le lendemain d'une révolution. Son expérience, son activité et surtout son dévouement suppléèrent à tout, et il rendit des services réels qui lui méritèrent le grade de général-major, et le gouvernement de la ville d'Anvers le 27 mai 1831. Lors du bombardement de la citadelle, il sut, par sa conduite prudente et courageuse, empêcher le général Chassé de se laisser entraîner dans une voie que les dures nécessités de la guerre autorisent quelquefois, et les Anversois lui en témoignèrent toute leur gratitude en lui décernant un sabre d'honneur. Commandant militaire du Luxembourg par arrêté royal du 28 avril 1832, il sut allier, dans ces nouvelles et difficiles fonctions, des qualités qui, sans exclure la fermeté, évitaient pourtant tous les motifs peu graves qui auraient pu faire naître une collision entre les Belges et les Prussiens, et Sa Majesté le récompensa de sa noble conduite en lui accordant la croix de chevalier de son ordre le 15 décembre 1833, et en l'élevant au grade d'officier le 14 décembre 1837. Nommé conseiller à la haute cour militaire le 26 novembre 1840, après la conclusion de la paix avec la Hollande, il conserva ces hautes fonctions jusqu'à la suppression de cette institution, fut admis à la retraite le 18 juillet 1842, et élevé au grade de lieutenant-

Digitized by Google

général honoraire trois jours plus tard. Il reçut le 31 octobre 1847 le cordon de commandeur de la Légion d'honneur et mourut à Bruxelles le 31 mai 1855, en laissant une réputation de probité et de courage que rien n'est venu ternir.

Colonel du Pré.

Du Pré, Servais-Pierre-Joseph, colonel de cavalerie, né à Namur le 1er avril 1787, entra fort jeune aux gardes d'honneur à cheval du département de Sambre-et-Meuse, et assista en cette qualité à la cérémonie du couronnement de l'empereur Napoléon en 1804. En 1806, il fit la campagne de Prusse, contribua à la défaite des Prussiens à Schleitz, à Saalfeld, à Iéna, le 14 octobre, et enfin à la bataille et à la prise de Lubeck, où, après des faits d'armes inouïs, onze généraux, à la tête desquels étaient le général Blücher et le prince de Brunswick-Oels, 518 officiers, quatre mille chevaux, plus de vingt mille hommes et soixante drapeaux demeurèrent au pouvoir des Français.

Digitized by Google

Les Russes étaient accourus au secours de la monarchie du grand Frédéric, qui venait d'être détruite en un mois, M. du Pré fit partie des colonnes qui se portèrent à leur rencontre, et qui combattirent à Czarnovo, Pultusk, Bergfried, à la sanglante bataille d'Eylau, l'une des plus terribles dont les annales de la guerre aient conservé le souvenir, et pendant laquelle la victoire fut constamment balancée, à celle de Friedland, la dernière et la plus décisive de cette guerre, et passa aux grenadiers à cheval de la garde, après la conclusion de la paix de Tilsitt, dont les bases principales étaient la reconnaissance des trois frères de Napoléon, Joseph, Louis et Jérôme, en qualité de rois de Naples, de Hollande et de Westphalie, et l'adoption de toutes les mesures relatives au blocus continental.

L'entrevue d'Erfurth, le 22 novembre 1808, vint consacrer les liens d'amitié cimentés sur le radeau du Niémen, et bientôt après Napoléon, transportant une partie de ses valeureuses légions au delà des Pyrénées, prit lui-même la direction de la malheureuse guerre d'Espagne. Rappelé vers l'Allemagne pour faire face aux armées autrichiennes qui venaient de prendre l'offensive contre la Bavière, alliée à la France, l'empereur devait dans cette lutte nouvelle triompher de la coalition qui s'était formée contre lui. M. du Pré prit une part active à tous les épisodes qui marquèrent chaque journée de cette époque gigantesque, combattit à Ratisbonne, à Essling le 22 mai 1809, où il fut blessé d'un coup de feu, à l'instant où le maréchal Masséna dirigeait la grande attaque contre les grenadiers du général d'Asper, fut nommé lieutenant en second au 5e régiment de cuirassiers le 3 juin suivant, se

Digitized by Google

retrouva aux batailles d'Enzersdorff et de Wagram, et rentra en France à la conclusion de la paix.

En 1812, à l'ouverture de la campagne de Russie, notre compatriote fit partie des colonnes qui se rassemblèrent sur les bords de la Vistule, traversa le Niémen et arriva à Witepsk dans les premiers jours de juillet. Dirigé ensuite sur Smolensk, il se fit remarquer par une grande bravoure à la terrible bataille de la Moscowa, où il perdit deux chevaux tués sous lui, et fut blessé d'un coup de biscaïen à la tête en chargeant l'ennemi dans la grande redoute. Poursuivant sa marche sur Moscou, il y arriva le 14 avec la garde impériale, fut un des soldats qui se firent remarquer avec le plus d'éclat pendant la fatale retraite qui s'ensuivit, et fut digne de paraître dans les rangs des compagnons de l'illustre et malheureux maréchal, dont les services, le nom et la déplorable fin, se sont identifiés depuis dans le souvenir et la reconnaissance de tous les cœurs vraiment généreux. Blessé de plusieurs coups de lance au combat de Kalouga, il fut rallié à Magdebourg par le prince Eugène de Beauharnais, et nommé lieutenant en premier le 21 avril 1813; il se trouva à Lutzen le 2 mai suivant, entra le 5 à Dresde et combattit vaillamment à Wurtchen dans la journée du 21. Ces victoires successives, la retraite précipitée des coalisés vers Reichembach, replacèrent le roi de Saxe sur son trône, et rendirent aux armées françaises tout leur prestige. Un des grands corps de l'armée impériale s'avança alors jusqu'aux portes de Berlin, tandis que l'empereur se transportait à Breslau, ne laissant aux Russes et aux Prussiens que la ligne de la Vistule pour toute retraite. Ce fut alors que l'Autriche, intervenant dans

Digitized by Google

les affaires, manifesta à la fois le vœu de rester fidèle à son alliance avec Napoléon, en même temps qu'elle protestait de sa ferme volonté de donner à l'Europe une paix certaine, engagea l'empereur à signer une suspension d'armes. Il était évident qu'en chargeant cette puissance de faire cette proposition, les alliés, retombés dans leurs anciennes terreurs, n'avaient d'autre but que de gagner du temps pour organiser une insurrection générale. Ces offres faites dans un moment où le besoin de repos était reclamé par les deux armées, furent acceptées les 10 et 11 juin par les troupes belligérantes, et Prague fut désigné pour y réunir un congrès.

Les hostilités ayant été reprises, le succès éclatant obtenu devant Dresde par les armées françaises, sembla devoir briser la coalition, et en effet ce but eût été atteint, sans la marche téméraire de Vandamme en Bohême. Napoléon se retourna dès lors sur Leipzig, où l'abandon des Saxons, qui occupaient une des positions les plus importantes de la ligne et tournèrent leurs armes contre les colonnes impériales, entraîna la ruine des Français. L'empereur accouru avec la moitié de sa garde, chassa de leurs nouvelles positions ces transfuges de son armée soutenus par les Suédois; à la suite de cette action si terrible, qui durait encore le 18 au soir, les alliés firent un mouvement rétrograde sur toute leur ligne, et établirent leurs bivacs en arrière du champ de bataille, qui demeura aux Français. Mais bientôt Napoléon apprit, par les rapports des généraux Sorbier et Dulauloy, chefs de l'artillerie, qu'il ne restait pas plus de dix mille coups de canon à tirer, ce qui devait suffire à peine pour entretenir le feu pendant

Digitized by Google

deux heures. Ce fut alors qu'il ordonna la retraite sur Erfurth pour se réapprovisionner, que les alliés reprirent l'offensive, lorsqu'on agitait dans leur camp la question de rétrograder, et que le pont de la Saal ayant été détruit lorsque l'arrière-garde occupait encore Leipzig, fit naître le terrible désastre décrit dans une précédente biographie. Le lieutenant du Pré fut mêlé glorieusement à tous les épisodes que nous venons d'esquisser ; il combattit une dernière fois sur le sol étranger, à Hanau, où il contribua à culbuter les Austro-Bavarois sous le général de Wrede, et continuant alors le mouvement de retraite de l'armée Française, il repassa le Rhin à la fin d'octobre, fit avec gloire toute la campagne de 1814, pendant laquelle il fut blessé au côté d'un éclat d'obus. Décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 21 octobre de la même année, il obtint sa démission du service de France le 2 novembre suivant, fut admis au service des Pays-Bas (carabiniers belges) en qualité d'adjudant-major le 11 du même mois, et reçut le brevet de capitaine instructeur le 5 mai 1815.

Lorsque éclata la révolution de 1830, le capitaine du Pré, après avoir obtenu sa démission le 21 novembre, rentra dans sa patrie et fut nommé lieutenant-colonel au 2e régiment de lanciers par le gouvernement provisoire, le 29 du même mois. Colonel commandant la gendarmerie nationale le 4 septembre 1832, chevalier de l'ordre de Léopold le 15 décembre 1833, un arrêté du roi des Français du 3 novembre 1837, lui a décerné la croix d'officier de la Légion d'honneur. Admis à faire valoir ses droits à la retraite le 7 septembre 1842, S. M. le Roi

Digitized by Google

des Belges a voulu récompenser ses anciens et bons services, en lui accordant la croix d'officier de son ordre, par un décret du 25 mars 1849.

Lieutenant-colonel de Ladrière.

De Ladrière, Prudent-Joseph, né à Mons le 3 mai 1788, entra comme volontaire au 2e régiment de chasseurs à cheval (armée française) le 26 mars 1806, assista avec ce corps à la bataille d'Iéna le 14 octobre suivant, reçut trois coups de sabre à la tête en chargeant les bataillons prussiens, et eut son cheval tué sous lui dans la dernière charge glorieuse à laquelle il prit part. Promptement rétabli de ses blessures, il se trouva bientôt après à la prise de Berlin et de Custrin, combattit au passage du Bog les 24, 25 et 26 décembre, et fut frappé, dans cette dernière journée, d'un coup de mitraille qui le mit hors de combat. Passé le 1er juin 1807 au 27e régiment de la même arme, il fit la campagne de la Poméranie suédoise, et se trouva le 25 août suivant à la prise de Stralsund. Dirigé vers l'Es-

Digitized by Google

pagne, où les hostilités venaient déclater, il prit part à tous les combats qui signalèrent cette guerre désastreuse, aux batailles de Talavera, d'Ocaña, d'Almonacid, de Gevora, d'Albuera, où il perdit un cheval tué sous lui, et se fit remarquer par un grand courage à Balatoza, en franchissant à la nage avec quelques chasseurs la rivière le Xénil, et en faisant prisonniers sept cavaliers espagnols auxquels il fit déposer les armes.

La ville de Lucana s'étant révoltée contre la domination française, le 27e régiment de chasseurs à cheval se porta en toute hâte dans cette direction, et M. de Ladrière, emporté par son ardeur guerrière, pénétra un des premiers dans la place, s'élança avec quelques braves sur l'ennemi qui opposait une résistance sérieuse aux Français, et tua le chef de guérillas Cartagène, aussi redouté par son audace, que par le courage et l'activité dont il n'avait cessé de donner les preuves. Mis à l'ordre de l'armée et nommé maréchal des logis en récompense de cette action, il se retrouva bientôt au combat de Fregenale, où il reçut un coup de sabre sur le coude gauche, à la prise d'Olivença, de Badajoz, au combat sanglant d'Aroyo-de-Molino, où, accablé par le nombre, les Français ne purent sauver des mains des Anglo-Espagnols le prince Prosper d'Arenberg, commandant le 27e régiment de chasseurs à cheval, et après s'être distingué par une grande valeur au combat de Trebuquena, il s'engagea presque seul dans les lignes ennemis, tomba au pouvoir des Espagnols, et demeura prisonnier à bord d'un ponton pendant quatre mois dans la baie d'Algésiras.

Digitized by Google

Rendu à la liberté à la suite d'un échange de prisonniers, notre compatriote reprit sa place au milieu de ses braves compagnons d'armes, contribua à la poursuite des Anglais en Castille, combattit à Salamanque, à Vittoria, fut nommé sous-lieutenant au 2e régiment des éclaireurs de la garde le 15 janvier 1814, et rentra en France pour défendre le sol de l'empire, lorsque les malheurs des campagnes de Russie et de Saxe obligèrent Napoléon à rappeler vers lui une partie des valeureures légions qui combattaient dans la Péninsule. Depuis cette époque, M. de Ladrière ne cessa de combattre que lorsque tout moyen de résistance fut devenu impossible. A la bataille de Brienne, son cheval ayant été emporté par un boulet qui lui fit une forte contusion, il mérita d'être proposé dans la même journée pour la croix de la Légion d'honneur, se retrouva à Champ-Aubert, à Sézanne, à Montmirail, à Château-Thierry, Montereau, Soissons, Craone, etc., rentra dans sa patrie après la chute de l'empire, et fut admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas, au 2e régiment de carabiniers belges, le 21 septembre 1814.

La bataille de Waterloo permit à M. de Ladrière de déployer encore les brillantes qualités militaires dont il était doué, et la conduite de son régiment dans cette journée, suffirait à la gloire de tous les braves qui en faisaient partie. Décoré de la croix de chevalier de l'ordre de Guillaume le 17 août 1815, pour la valeur dont il avait fait preuve pendant cette campagne sanglante, il fut nommé lieutenant en premier au même corps le 17 juin 1818. Sollicité en 1820 pour entrer dans la maréchaussée royale, il se résolut à adopter cette nouvelle carrière utile à la

Digitized by Google

nation, même pendant la paix, et il reçut son changement de destination le 20 août de la même année ; à l'époque de la révolution de 1830, il était en résidence à Mons.

Arrivés à ce point de notre récit, nous allons être obligés, pour bien faire ressortir la conduite de M. de Ladrière, de nous étendre sur des faits généraux. La capitale du Hainaut avait pour gouverneurs civil et militaire, M. de Macar et le général Vincent Duvivier. Ces hauts fonctionnaires apportèrent dans l'exécution de leur mandat tous les ménagements possibles dans des circonstances aussi difficiles, et laissèrent aller jusqu'au 20 septembre l'organisation de la garde bourgeoise encore inoffensive. A cette époque, le général hollandais Howen, vint remplacer Duvivier, afin de prendre envers le peuple des mesures rigoureuses, qui eussent répugné peut-être à son prédécesseur. Mais si le second de ces généraux avait mérité l'estime et l'affection de ses concitoyens, le premier apportait à sa suite des allures peu accomodantes, et dès le lendemain 21, entre sept et huit heures du soir, des groupes hostiles se formèrent sur la grand'place pour l'expulser de la ville. Howen étant parvenu à leur échapper, réunit toutes ses troupes à l'arsenal (cinq mille hommes environ) ; les révoltés se portèrent aussitôt sur l'hôtel de ville, s'emparèrent de 400 fusils, firent battre la générale, sonner le tocsin, et attaquèrent résolùment le poste de la porte de Nimy, occupé par une compagnie entière. La fusillade s'étant engagée avec acharnement, les soldats accablés par le nombre commençaient à plier, lorsqu'un bataillon arrivant en silence de l'arsenal, déboucha tout à coup, fit quelques feux de peloton sur les révoltés, qui furent mis en déroute

Digitized by Google

après avoir perdu un certain nombre d'hommes tués et de nombreux blessés. Le lieutenant De Ladrière, loin de se soumettre aux ordres du général Howen, consigna les gendarmes qu'il commandait dans leur caserne, leur ordonna d'ôter leurs uniformes, et leur défendit de se mêler en aucune manière et sous quelque pretexte que ce fût, des mouvements populaires qui bientôt après annoncèrent plutôt une révolution qu'une émeute.

La vigueur déployée par le général hollandais porta ses fruits, et le lendemain 22, la ville de Mons, déclarée en état de siége, se courba un instant sous l'argument péremptoire des baïonnettes. Une grande partie de la garde urbaine fut désarmée ; la garde communale subit le même sort, et tout semblait apaisé, au moins momentanément, lorsque les événements de Bruxelles ayant transpiré, le peuple retrouva son énergie, reprit une attitude plus menaçante, et attendit un moment favorable pour recommencer la lutte engagée sous de si fâcheux auspices.

Cet état de choses durait encore le 28 septembre , mais déjà des fractions de la garnison, gagnées au parti populaire, donnaient des inquiétudes au commandant en chef, et le 29, au point du jour, la sédition qui jusque-là avait grondé sourdement, éclata dans toute sa force. Le bataillon de garde à l'hôtel de ville en donna le premier signal : quelques cris de *vive les Belges !* se firent entendre ; répétés par un détachement de service dont les hommes se débandèrent aussitôt et parcoururent la ville dans tous les sens, ils furent entendus par deux autres bataillons, composés en grande partie de nationaux, qui se joignirent à leurs camarades. Howen accourut sur la grand'place pour

Digitized by Google

imposer par sa présence, qu'il fit appuyer d'artillerie et de quelques troupes hollandaises qui n'avaient point à combattre des compatriotes ; il cherchait à ranimer le corps d'officiers dont il était entouré, lorsque le lieutenant De Ladrière, supposant que le déploiement des couleurs nationales donnerait un appui moral au mouvement insurrectionnel, ordonna à deux maréchaussées d'arborer le drapeau tricolore au balcon de l'hôtel de ville, en présence des généraux et des troupes ennemies. Ce trait audacieux produisit tout l'effet qu'il en attendait : des acclamations éclatèrent sur tous les points, les troupes belges se rangèrent sous l'emblème de notre indépendance, et De Ladrière, plaçant aussitôt des gardes bourgeoises aux différentes portes de la ville, avec ordre de ne laisser sortir aucun Hollandais, arrêta dans la soirée du même jour le général Howen, six officiers supérieurs de la même nation, au nombre desquels se trouvait le colonel d'artillerie de la Sarraz, et, dès le lendemain 30, conduisit ses prisonniers à Bruxelles et les mit à la disposition du gouvernement provisoire.

Capitaine de maréchaussée le 29 septembre 1830 au matin, et major dans la soirée du même jour, en récompense des services éminents rendus à la cause de la révolution (1), il fut appelé le 6 octobre suivant au commande-

(1) Les soussignés, anciens membres du gouvernement provisoire, déclarent et certifient que M. De Ladrière, major de gendarmerie, a été nommé à ce grade par arrêté spécial du 29 septembre 1830, en récompense des services éminents rendus par lui à la cause de la révolution, attendu qu'il faisait partie des officiers de la garnison de Mons, qui, les premiers de tous les officiers belges, ont adhéré au susdit gouvernement et arboré les couleurs nationales.

(Signé) Félix de Mérode, Ch. Rogier, Vanderlinden et A. J. Decoppin.

Digitized by Google

ment de la gendarmerie nationale, et reçut pour mission de procéder immédiatement à son organisation. Son activité et son dévouement ne se démentirent pas un instant, et bien qu'il ne possédât que des ressources très-restreintes, il parvint promptement à rallier à lui un effectif de 22 officiers, de 685 hommes et de 545 chevaux, disséminés jusque-là sur toute l'étendue du territoire. Lors des troubles qui éclatèrent peu de temps après dans le Borinage, il fit preuve d'une grande énergie, contribua puissamment à rétablir l'ordre menacé, et fut investi à la suite de ces événements du commandement des escadrons de gendarmerie mobilisés pour la guerre contre la Hollande. Confirmé chevalier de la Légion d'honneur le 31 octobre 1831, membre de l'ordre de Léopold le 15 décembre 1833, et décoré de la croix de Fer le 2 avril 1835, un arrêté du 7 février 1839 lui conféra le grade de lieutenant-colonel. Chargé à cette époque encore de commander la gendarmerie dans la guerre qui faillit éclater avec les Pays-Bas, M. De Ladrière, appelé plus tard au commandement de la

« Nous soussignés, Buzen, lieutenant-colonel commandant supérieur de la « place de Mons, et Dutilœul, lieutenant-colonel commandant du génie de la « même place, déclarons en faveur de la vérité que le 29 du mois de septembre « dernier, vers sept heures du matin, M. De Ladrière, alors lieutenant en pre- « mier commandant la maréchaussée à Mons, a fait arborer en notre présence « par deux hommes sous ses ordre, le drapeau tricolore brabançon sur le bal- « con de l'hôtel de ville, ce qui a puissamment contribué à l'entière défection « des troupes de la garnison qui se trouvaient encore dans ce moment sous les « armes avec deux pièces d'artillerie.

« A cette occasion, nous avons félicité dans le moment même M. De Ladrière « sur cet acte de patriotisme et de dévouement. Ce que nous affirmons sincère « et véritable.

« Mons, le 7 novembre 1830.

« (Signé) Ch. Dutilœul et Buzen. »

Digitized by Google

place d'Ostende, et admis à la retraite au mois d'octobre 1846, est décédé à Bruxelles depuis quelques mois à peine. D'une franchise parfois un peu brusque, c'était un homme fortement trempé, qui s'élevait et grandissait à mesure que les événements acquéraient de la gravité.

Colonel Van Assche.

Van Assche (François-Pierre-Charles, chevalier), colonel d'infanterie, né à Bruxelles le 25 décembre 1787, d'une ancienne famille du Brabant qui compta plusieurs hommes remarquables dans la magistrature et dans l'armée, était destiné par son père à une profession industrielle, lorsque le récit des grandes guerres dont l'Europe était le théâtre, vint échauffer son imagination vive et ardente, et le porta vers une carrière où tant de Belges déjà s'étaient illustrés. Cette vocation devint irrésistible et triompha de l'affection paternelle, prompte à s'alarmer et toujours prête à exagérer même les dangers de la guerre. Van Assche, fort de l'assentiment qu'il était parvenu à arracher, s'enrôla volontairement en 1804, dans un régiment d'infanterie qui bientôt

Digitized by Google

après se rendit au camp de Boulogne, et partit enfin pour la glorieuse campagne terminée par le coup de foudre d'Austerlitz.

Employé en 1806 contre les Prussiens et les Russes, il combattit à Eylau, à Friedland, fut envoyé en 1808 en Espagne, et fit partie du corps du général Dupont, qui capitula à Baylen. Résolu à braver une mort presque certaine plutôt que de se conformer à une résolution que l'armée entière réprouvait, et qui maintenant encore ternit la renommée que le général en chef avait acquise avant cette époque, il détermina quelques-uns de ses compagnons de gloire à tenter de franchir le cordon de troupes anglo-espagnoles qui empêchait toute communication avec les provinces occupées par les armées françaises, trompa la vigilance des avant-postes ennemis, et parvint, après avoir couru des dangers inouïs, à rejoindre les colones impériales frappées si douloureusement par l'annonce du revers fatal auquel le manque d'énergie du général Dupont avait donné lieu.

Une nouvelle lutte se préparait en Autriche ; cette puissance ayant donné l'éveil par ses armements redoutables, Napoléon revint d'Espagne et se porta à la tête de ses armées. La journée de Ratisbonne, à laquelle assista M. Van Assche, rouvrit au roi de Bavière les portes de sa capitale, et les Autrichiens, battus dans les divers combats qui succédèrent à la prise de cette place, ne disputèrent plus le passage aux colonnes impériales, qui, le 12 mai, entraient à Vienne et soumettaient le Tyrol, tandis que le vice-roi s'avançait d'Italie pour se réunir à la grande armée. Napo-

Digitized by Google

léon ne demeura que peu de temps à Vienne, passa dans une île du Danube, et y fit établir, pour aller attaquer les Autrichiens au delà du fleuve et assurer ses communications, des ponts qu'une crue subite des eaux emporta, et dont la reconstruction fut due au talent et à la grande activité du général du génie Bertrand. Le 22 mai les armées belligérantes livrèrent la bataille d'Essling, où notre compatriote fut blessé ; le 7 juillet, la bataille de Wagram décida du sort de la monarchie autrichienne ; M. Van Assche revint en France à la conclusion de la paix et rejoignit les colonnes du maréchal Suchet en Espagne, à l'instant où ce grand capitaine triomphait de l'héroïsme des défenseurs de Saragosse.

Dirigé sur Valence en janvier 1810, il prit une part active aux mémorables campagnes qui s'ouvrirent par le siége de Lérida, tombée le 13 mai au pouvoir des Français, par la victoire de Margalef, entra le 8 juin suivant à Mequinenza, forcée de capituler, à Tortose le 12 janvier 1811, à l'attaque et à la prise d'assaut du fort Saint-Philippe, fut blessé à Taragonne, qui n'ouvrit ses portes que le 28 juin, après cinquante-six jours de siége, ou plutôt d'une continuelle et terrible bataille en présence et sous le feu de l'escadre anglaise, de ses troupes de débarquement et de l'armée espagnole de Catalogne, et fut détaché ensuite avec une colonne qui se portait au secours de Valence, menacée par une armée anglo-espagnole. Fait prisonnier dans une escarmouche d'avant-garde, M. Van Assche fut assez heureux d'échapper aux pontons, revint à Valence, continua à combattre les ennemis de la France, et se distingua tellement au combat de Casteilla, qu'il fut cité à l'ordre de l'armée,

Digitized by Google

obtint l'épaulette de sous-lieutenant, et mérita d'être proposé pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur, que la chute de l'empire ne lui permit d'obtenir que quelques années plus tard.

Délié de ses serments par l'abdication de Fontainebleau, notre compatriote rentra dans sa patrie au mois de mai 1814, et fut admis comme lieutenant adjudant-major au service des Pays-Bas. Capitaine quelques années plus tard, il occupait cette position lorsque éclatèrent les événements de 1830; et commandait deux compagnies établies dans la citadelle de Tournay. Après avoir repoussé toutes les tentatives des patriotes qui voulaient s'emparer de cette forteresse importante, il en remit le commandement au général de Wauthier, placé à la tête de nombreux renforts; mais les Belges et les Hollandais se divisèrent promptement, deux camps très-distincts se formèrent, et Van Assche, placé à la tête des premiers, dut employer toute son énergie pour empêcher une collision qui chaque jour devenait plus imminente. Nommé major lors de la reddition de la citadelle, il forma un bataillon d'infanterie qui devint plus tard le noyau du 4e de ligne, et fut envoyé bientôt après au 10e régiment, alors en garnison à Namur.

La journée du 28 octobre avait vu s'accomplir à Louvain un de ces tristes drames, trop souvent inséparables des moments de crise. Le commandant Gaillard avait été égorgé, et son bataillon, entièrement démoralisé, n'offrait plus aucun ensemble. Le major Van Assche, dont on connaissait toute l'énergie fut chargé de le rallier, se rendit à Louvain, où sa présence fit renaître le calme, et parvint à

Digitized by Google

ramener sous son drapeau, en 48 heures, huit cents hommes environ qui prêtèrent main-forte à l'autorité, et contribuèrent à faire renaître l'ordre dans la cité. Dirigé sur Charleroy pour y tenir garnison, il passa peu de temps après au 1er régiment de ligne, fit avec ce corps la campagne du mois d'août 1831, et se fit remarquer à Bautersem par les dispositions énergiques qu'il sut prendre, et qui sauvèrent son bataillon menacé de tous côtés par des ennemis nombreux et aguerris. Lieutenant-colonel puis colonel commandant le 1er de ligne en 1836, M. Van Assche a été pendant huit années à la tête de ce régiment, sorti pour ainsi dire de ses mains, et le pays n'a pas oublié sans doute qu'il fut un des chefs les plus dévoués à nos institutions et à nos lois. Appelé au commandement de la place de Mons en 1843, le vaillant soldat dont je viens d'esquisser rapidement la carrière, décoré de la croix d'officier de l'ordre de Léopold et de celle de chevalier de la Légion d'honneur, admis à la retraite depuis quelques années seulement, se repose aujourd'hui des fatigues de sa longue et honorable carrière.

Digitized by Google

Commandant de Reume.

De Reume, Pierre-Joseph, commandant de cavalerie, était encore un de ces valeureux enfants de notre Belgique, qui portèrent la gloire de la France et l'honneur de leur pays sur tous les champs de bataille de l'Europe et de l'Asie, et se firent remarquer par autant d'abnégation que de bravoure. Né à Mons, le 16 décembre 1768, il entra fort jeune dans le régiment fameux des dragons de Latour, qui s'illustra sous les drapeaux de la maison d'Autriche, dont le pouvoir s'étendait alors sur nos provinces, et passa dans les rangs de l'armée française (20e régiment de dragons), après la conquête de la Belgique par la France.

Inspirées par l'amour de la liberté et foulant aux pieds les préjugés de dix-huit siècles, les colonnes françaises sorties des entrailles du peuple, dont on avait jusque-là méconnu les droits et les généreuses pensées, portèrent leurs étendards victorieux et les instincts régénérateurs de la civilisation dans les campagnes et dans les villes, soumises jusque-là aux abus qui pesaient sur une grande partie des populations. Soldat, brigadier et sous-officier dans les armées de la République, De Reume combattit successivement au Nord et sur le Rhin pour le triomphe des armes françaises, passa sous les ordres du général Bonaparte, lorsque ce grand capitaine se préparait à relever l'honneur

Digitized by Google

des armes de sa patrie, se montra plein de feu et d'audace à la reprise du mont Cénis sur les Impériaux, à Montebello, à Marengo, mérita et obtint un sabre d'honneur par l'enchaînement des actions éclatantes dont il ne cessa de donner des preuves, et lors de l'expédition d'Égypte, fut désigné avec son brave régiment pour y prendre part. Embarqué à Toulon le 19 mai 1798, sur la flotte qui faisait voile pour cette terre, berceau des arts et des sciences, il débarqua le 30 juin suivant à Alexandrie, combattit vaillamment à la prise de Jaffa, à la glorieuse journée du Mont-Thabor, l'une des plus complètes et des plus décisives de la campagne, au siége de Saint-Jean-d'Acre, et enfin, sous le brave Kléber, à la bataille de Salahieh. Rentré dans la mère patrie avec les débris de l'armée expéditionnaire, il fit les campagnes des années x, xii et xiii, à l'île d'Aix et sur les côtes de l'Océan, fut décoré de l'étoile de la Légion d'honneur en 1804, et obtint enfin l'épaulette de sous-lieutenant le 7 novembre 1806.

Placé dans les rangs de la grande armée depuis l'ouverture de la campagne d'Allemagne, notre compatriote prit une part active aux événements qui signalèrent les années 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne, fut blessé d'un coup de feu, de trois coups de lance, et fait prisonnier à la bataille de Wittemberg, fut dirigé vers la Péninsule Ibérique en 1808, assista à la prise de Madrid, obtint le brevet de premier lieutenant le 10 janvier 1809, et reçut une nouvelle blessure à la sanglante bataille d'Albuera. Rappelé à la grande armée en 1812, il fit, non sans gloire, la funeste campagne de Russie, et, après les désastres qui en résultèrent, il fut jeté dans la place de Dantzig, pour con-

Digitized by Google

courir à la défense de cette forteresse importante. Capitaine depuis le 28 janvier 1813, il se fit remarquer par une éclatante bravoure pendant toute la durée du siége, et fut conduit prisonnier de guerre à Kiow, en Russie, lorsque la garnison réduite des deux tiers par une cruelle épidémie, et privée de vivres, se vit forcée de capituler. Revenu en France au mois de juillet suivant, il y fut accueilli avec la reconnaissance due aux braves qui n'avaient point cessé d'honorer les armes françaises, et fut opposé en 1815 aux armées de la coalition rassemblées en Belgique. Blessé grièvement à la figure dans une charge dirigée contre les Écossais à Waterloo, il reçut la croix militaire de Saint-Louis à la seconde restauration, rentra dans sa patrie peu de temps après, et fut placé dans l'armée des Pays-Bas. Admis à la retraite lors des événements de 1830, le vieux guerrier couvert de nobles cicatrices, retiré aux environs de Bruxelles, devint en 1848 président honoraire et l'un des fondateurs de la société des anciens frères d'armes de l'empire, et le roi Léopold, voulant récompenser une carrière si bien remplie, le créa chevalier de son ordre en 1848. Décédé à Laeken le 18 avril 1854, il a laissé dans l'armée d'honorables souvenirs, et dans sa patrie des témoignages nombreux de loyauté et d'honneur.

Digitized by Google

Colonel Louis Croop.

Croor, Louis-Adolphe-Jacques, colonel de cavalerie, naquit à Tongres en 1787, et s'engagea comme cadet au régiment des hussards bataves, le 15 février 1800. Au mois de juillet suivant, il fit partie du corps d'armée auxiliaire qui, sous le général Du Monceau, devait agir en Franconie de concert avec l'armée française, et fut du nombre des soldats qui prirent possession de la citadelle de Marienbourg, à la suite de la bataille de Hohenlinden. Rentré en Hollande après la conclusion de la paix de Lunéville, il obtint l'épaulette de sous-lieutenant le 20 avril 1804, fut embarqué dans la rade du Texel au mois de juillet 1805, pour coopérer à la descente projetée en Angleterre, et fut dirigé sur le Danube, lorsque les démonstrations hostiles des armées autrichiennes forcèrent Napoléon à changer le plan de campagne qu'il avait conçu. Après être demeuré quelque temps à Augsbourg, il fit partie des colonnes qui coupèrent la retraite à l'archiduc Ferdinand, qui voulait se retirer sur Nordlingen, prit une part active à la guerre de 1806 en Prusse, fut placé sous les ordres du maréchal Mortier, et occupa successivement Cassel le 31 octobre, et Hambourg le 19 novembre de la même année. Nommé premier lieutenant le 26 février 1807, il assista au combat d'Anclam, livré aux Suédois dans le courant du mois d'avril suivant, eut bientôt après l'occasion de se faire remarquer à la bataille de Friedland, assista aux journées d'Essling et de Wagram, et fut nommé capi-

Digitized by Google

taine le 16 août 1809, après les succès qui venaient de couronner les efforts des armées françaises.

Passé au 11e régiment de chasseurs à cheval, lors de la réunion de la Hollande à l'empire, notre compatriote, qui avait acquis de nouveaux titres à la bienveillance de son souverain dans la campagne de la Zélande contre les troupes de lord Chatam, fut désigné en 1812 pour faire partie des colonnes qui marchèrent sur Moscou, et obtint la croix de chevalier de la Légion d'Honneur le 2 septembre 1812, pour sa brillante conduite le 30 août, à l'attaque et à la prise de Wiasma. Quelques jours plus tard, la célèbre journée de la Moscowa vint lui fournir l'occasion de déployer encore son grand courage : frappé d'un coup de feu à la main droite, en enfonçant les bataillons russes, il se retronva à Mojaïsk à la tête de deux escadrons du 11e régiment de chasseurs, et chargea un carré ennemi qui fut complétement anéanti. Blessé de quatre coups de lance, dont deux à la main droite, un au bras droit et un au ventre au combat de Rosistro, il eut en outre son cheval tué sous lui, et tomba au pouvoir des Russes après s'être défendu avec la plus brillante valeur. Transporté à Serapoul, royaume de Cazan, il ne rentra en France qu'après la conclusion de la paix, le 7 novembre 1814, sollicita sa démission, qu'il obtint le 11 janvier 1815, rentra dans sa patrie, et fut admis le 25 du même mois dans l'armée des Pays-Bas, en qualité de capitaine commandant au régiment de chevau-légers n° 5, qui combattit si vaillamment dans les plaines des Quatre-Bras.

Major et adjudant du lieutenant général baron de Col-

Digitized by Google

laert depuis le 4 mai 1815, il prit part à tous les épisodes qui signalèrent cette mémorable campagne, pendant laquelle il mérita la croix de chevalier de l'ordre militaire de Guillaume, qui lui fit accordée le 18 juillet 1815, et fut placé à la suite des hussards n° 6, le 19 juillet 1816, à la mort de son général. Désigné pour servir aux dragons-légers n° 4, le 19 février 1819, nommé lieutenant-colonel le 20 décembre 1826 et colonel le 16 avril 1830, M. Crooy, qui joignait aux qualités d'un soldat d'élite un cœur franc et sincère, donna sa démission du service des Pays-Bas à la suite des événements de septembre, et fut appelé au commandement du 1er régiment de cuirassiers belges, par un arrêté du 30 novembre 1830. Les blessures graves qu'il avait reçues pendant sa glorieuse carrière, ne lui permirent point de conserver un emploi qui, à cette époque surtout, exigeait une activité que le vieux guerrier avait perdue avec son sang généreux, et sur sa demandé expresse, il fut placé dans la position de non-activité, le 11 décembre de la même année. Admis à faire valoir ses droits à la retraite le 14 mai 1835, et décédé le 21 septembre 1842, il à laissé dans les différentes armées où il a été appelé à combattre, des souvenirs impérissables de bravoure et de loyauté.

Digitized by Google

Capitaine Perot.

Perot, Nicolas-Louis-Pascal, naquit à Liége le 15 décembre 1785, fit de bonnes études dans sa ville natale, et entra le 9 novembre 1806 aux gendarmes d'ordonnance, où il ne tarda pas à se faire remarquer par l'intelligence facile dont il était doué, et par une grande exactitude dans l'accomplissement des devoirs qui lui étaient imposés. Après avoir parcouru rapidement tous les grades inférieurs, il obtint l'épaulette de sous-lieutenant le 9 mai 1807, et donna en maintes circonstances des preuves d'une intrépidité qui s'alliait à la noblesse de son cœur, étonnaient les vieux soldats habitués à braver chaque jour les dangers du champ de bataille, leur inspiraient une admiration mêlée de respect, et lui méritèrent de bonne heure l'étoile de la Légion d'honneur, enblème de bravoure et de loyauté.

Après avoir fait les campagnes de 1806 et de 1807 en Allemagne, Perot fit partie en 1808 des colonnes qui furent dirigées sur l'Espagne, assista à la prise de Madrid et à tous les combats qui signalèrent la première année des guerres de la Péninsule, et se trouvait à Bilbao avec un détachement de quatre-vingts hommes, lorsque la garnison de Santander ayant été menacée par un corps espagnol assez considérable, il reçut l'ordre de s'y porter à marches forcées. Il exécuta son mouvement à travers une contrée en insurrection, surmonta tous les obstacles qu'il rencontra, et après avoir triomphé des périls nombreux qu'il trouvait

Digitized by Google

à chaque pas, atteignit enfin le poste qui lui avait été assigné, et fut chargé aussitôt par le général Noirot de défendre avec son monde une position importante. Le 10 juin 1809, au point du jour, les Espagnols conduits par le général Don Juan-Diaz-Porlier, surnommé Il Marquesito, attaquèrent vigoureusement les Français et leur firent éprouver des pertes sensibles. Le feu d'une pièce d'artillerie avantageusement établie et défendue par trois cents hommes, faisait surtout de cruels ravages dans les rangs des soldats de Perot qui, se retournant vers eux : « Nous « laisserons nous donc écraser ici sans nous défendre ? « leur dit-il ; s'il faut périr, que ce soit du moins après « avoir tenté tout ce que le courage nous commande ! « Suivez-moi. » En achevant ces mots, il s'élance sur l'ennemi suivi de tous ses braves que son exemple électrise, gravit la hauteur et reçoit dans cet instant une balle qui lui traverse la jambe gauche ; mais cette blessure, loin d'arrêter sa marche, redouble son ardeur : il arrive enfin sur les canonniers, plonge son sabre dans le corps du premier qui se présente, en blesse plusieurs autres, et appuyé des siens s'empare de la pièce qui, retournée aussitôt contre les trois cents Espagnols, les foudroie et les met dans une entière déroute. Moins heureux dans la défense de la place, le général Noirot, attaqué vivement par le gros de l'armée ennemie, avait dû battre en retraite pour s'appuyer à la division du général Bonnet qui s'avançait à son aide. Forcé de suivre le mouvement imprimé par son chef, notre brave compatriote exécuta sa marche rétrograde sans avoir pu faire panser sa blessure, rejoignit la colonne principale après quatre heures de combat, se fit poser un léger appareil, et partit le même soir avec le général Bonnet, qui à

Digitized by Google

son tour se portait à l'attaque de Santander. Pleins de sécurité à la suite du succès qu'ils venaient d'obtenir, les Espagnols s'étaient endormis dans leur triomphe ; surpris dans leur sommeil, ils n'offrirent d'abord qu'une faible résistance aux Français, mais enfin la défense s'organise et répond vigoureusement à l'attaque. Vains efforts : l'armée impériale, animée par les pertes qu'elle a essuyées, ne donne point de relâche aux Espagnols, qui sont écrasés sur tous les points, taillés en pièces, et l'aurore les trouve complétement anéantis. Pérot, quoique grièvement blessé, se couvrit de gloire dans cette nuit terrible ; toujours où le danger était le plus menaçant, il contribua quissamment au succès obtenu, et mérita les témoignages de satisfaction les plus flatteurs du général comte Bonnet, un des généraux les plus éminents parmi les hommes de guerre qui furent appelés à combattre dans la Péninsule.

Le 15 novembre de la même année, le général Avril, ayant reçu l'ordre de tenter un coup de main sur la ville de Durando, tombée récemment au pouvoir des Espagnols, se mit à la tête de sa brigade et se porta rapidement dans cette direction. Assaillis tout à coup dans la marche de nuit qu'ils exécutaient, par une troupe de guérillas qui les fusillaient impunément, les Français ripostaient sans pouvoir jouir des mêmes avantages de terrain que leurs adversaires, lorsque Pérot, à peine rétabli de la blessure qu'il avait reçue au mois de juin, voulant brusquer l'attaque et mettre un terme à la fusillade qui se continuait avec acharnement, demande trente hommes déterminés, escalade les aspérités du terrain et s'élance, la baïonnette au bout du fusil, sur l'ennemi, qui, surpris de cette brusque attaque,

Digitized by Google

est culbuté au premier choc ; Pérot le poursuit, pénètre avec les fuyards dans la ville de Durando, où la terreur et la mort le précèdent, et arrive sur la place d'armes, où le régiment de la reine se rassemblait en toute hâte ; mais, sans lui laisser le temps de se former en bataille, il s'élance, suivi de quelques braves, vers le porte-étendard auquel il fait mordre la poussière, s'empare du drapeau et attaque les Espagnols avec une telle vigueur, qu'il brise leur résistance sur tous les points. Mais une nouvelle colonne se porte à sa rencontre : par des prodiges de valeur, il la tient en échec jusqu'à ce que la brigade du général Avril, parvenant à entrer en ligne, oblige l'ennemi à la retraite et lui fait éprouver des pertes considérables, attestées par les débris qui encombrent les rues de cette ville.

A quelque temps de là, les montagnards de l'Andalousie ayant attaqué quelques détachements français, le chef de bataillon Serrant, du 43e régiment de ligne, se mit à la tête de cinq cents hommes, se porta dans leur direction, et les rencontra près du village d'Istan, où ils s'étaient retranchés. Établis sur une hauteur accessible seulement par un sentier rapide, qui donnait à peine passage à deux hommes de front, les Espagnols, qui du sommet enfilaient ce chemin, parvinrent à repousser les attaques dont ils furent l'objet, et tous les soldats qui s'efforcèrent de franchir le terrible défilé y trouvèrent une mort glorieuse. Persuadé que toutes nouvelles tentatives faites dans la même direction n'aboutirait à aucun résultat, Pérot, appuyé seulement de cinq voltigeurs, gravit la hauteur sous une grêle de balles et touchait déjà au sommet, lorsqu'une décharge générale déchira ses vêtements, et étendit sans vie ses

Digitized by Google

hardis compagnons; seul, au milieu d'ennemis, il s'empare du fusil d'un de ses soldats tués, le saisit par l'extrémité du canon, et, armé de cette massue d'un nouveau genre, il met hors de combat les plus acharnés de ses adversaires. Sur ces entrefaites, une compagnie est accourue sur ses traces; Pérot se met à la tête de cet heureux renfort, le guide sur l'ennemi, qu'il chasse jusque dans le village, où il entre pêle-mêle avec lui, et, après avoir fait un carnage affreux, parvient à l'expulser de toutes ses positions. Le commandant Serrant arrive avec le reste de son détachement, mais c'est pour assister au triomphe de son avant-garde, et il embrasse notre compatriote en présence de toute sa colonne, en le félicitant chaleureusement sur le brillant fait d'armes qu'il venait d'accomplir.

Le 29 avril 1811, Pérot, alors aux voltigeurs du 43e régiment de ligne, cerné avec sa compagnie dans le fort d'Olbera, par deux mille Espagnols du corps d'armée de Ballesteros, fut vivement attaqué, et parvint néanmoins, après des prodiges de valeur, à repousser tous les assauts. Après treize heures d'un combat aussi opiniâtre que sanglant, les assaillants étaient parvenus aux portes du fort, qui, sans nul doute, allaient tomber sous leurs efforts multipliés, lorsque notre compatriote se résolut de payer d'audace pour sauver la garnison. Il rassemble donc les soldats les plus déterminés, fait ouvrir les portes, se précipite sur les Espagnols, qui, surpris de se voir attaqués, éprouvent un moment d'hésitation; Pérot ne leur donne pas le temps de se reconnaître; la baïonnette seule est employée, et, sous les coups terribles qui lui sont portés,

Digitized by Google

l'ennemi renversé, abandonne le champ de bataille et laisse au pouvoir des Français plusieurs prisonniers, une assez grande quantité d'armes, et quatre chevaux.

Nommé premier lieutenant le 22 juin suivant, et blessé de deux coups de feu le 29 septembre 1811 et le 14 avril 1812, aux affaires d'Otera et d'Alhora, il devint adjudant-major le 19 avril 1812, et fut rappelé en France au commencement de 1813. Lors de la campagne de Saxe, il se distingua par sa valeur accoutumée, combattit à Lutzen, à Bautzen, mérita l'étoile de la Légion d'honneur le 3 août de la même année, et le 18 octobre, à la sanglante bataille de Leipzig, et sous les yeux de l'armée entière, il s'élança avec vingt hommes seulement sur une batterie à la Congrève qui faisait de grands ravages, tua l'officier de sa propre main tandis que ses soldats tuaient les artilleurs, et détruisit totalement cette batterie. Capitaine le lendemain 19, en récompense de cette nouvelle preuve de valeur, il assista plus tard à tous les épisodes de la campagne de 1814, et se trouva le 13 mars au combat de Reims en Champagne. Les Prussiens, fortement retranchés dans cette place, fiers d'un succès qu'ils avaient obtenu la veille sur deux régiments de cavalerie, soutinrent sans se troubler l'attaque des Français, et une fusillade très-vive s'engagea. Après trois heures d'un combat qui jusque-là n'avait amené aucun résultat, Pérot, suivi de sa compagnie, parvint à franchir les palissades et venait d'atteindre une des portes, lorsqu'une balle le frappe à la tête et le renverse sans connaissance au milieu de ses soldats ; mais, en tombant, il avait montré à ses braves le chemin de la victoire : les Prussiens, attaqués dans leurs retranchements, sont cul-

Digitized by Google

butés sur tous les points et chassés de la ville, qui respire enfin en revoyant les uniformes français.

La croix d'officier de la Légion d'honneur allait devenir la récompense de tant de bravoure; mais la chute de l'Empire, en brisant sa carrière déjà si bien remplie, l'empêcha d'obtenir cette nouvelle récompense de son courage. Envoyé en Vendée pendant les cent-jours, pour être opposé aux bandes royalistes qui semaient la guerre civile en France lorsque les ennemis étaient aux frontières, Pérot se fit particulièrement remarquer au sanglant combat de Laiguillon, le 19 mai 1815, où il reçut pour cinquième blessure un coup de feu à la jambe gauche. A la seconde Restauration, il quitta l'armée française (démissionné sur sa demande le 27 septembre 1815), dans laquelle il laissait d'impérissables souvenirs, et rentra dans sa patrie. Admis dans l'armée des Pays-Bas comme capitaine au 6e régiment, pour prendre rang le 12 avril 1816, car on fit perdre à ce vaillant soldat toute son ancienneté, il fut désigné le 16 août 1829 pour servir au régiment de grenadiers. Une année plus tard, le 25 septembre 1830, la révolution grondait à Bruxelles, et le major Krahmer de Bechin, s'étant établi, avec deux pièces d'artillerie à cheval, à une trop faible distance de la barricade élevée entre les hôtels de Bellevue et de l'Amitié, y perdit la plus grande partie de son monde et fut lui-même mortellement atteint. Pérot, chargé d'aller reprendre les pièces avec un peloton de grenadiers, exécutait l'ordre qui venait de lui être donné, lorsqu'une balle partie des rangs des insurgés l'atteignit en pleine poitrine. Transporté à Malines, il ne survécut que peu de jours à sa terrible blessure; mais sa

Digitized by Google

mémoire, chère à tous les cœurs qui s'inclinent devant la loyauté et la bravoure, sera religieusement conservée dans sa patrie et surtout dans la ville de Liége, qui lui a donné le jour.

Blondeau.

A côté des Belges qui ont illustré leur pays sur tant de champs de bataille, nous ne pouvons nous empêcher de donner quelques lignes au capitaine d'artillerie Blondeau, qui, au mois d'août 1831, a noblement donné sa vie en combattant à Kermpt, contre les nombreuses colonnes ennemies qui envahissaient notre territoire. Sa mort, digne en tous points des soldats d'une autre époque, a privé la patrie d'un trop bon citoyen, elle a éclairé son dernier jour d'une étincelle trop lumineuse, pour qu'il ne soit point nécessaire de dire à nos lecteurs : inclinez-vous encore devant le courage qui passe.

Blondeau, Nicolas-Joseph, naquit à Namur en 1803,

Digitized by Google

d'une ancienne famille originaire de Picardie (1); il fit de bonnes études dans sa ville natale et fut reçu en 1821 à l'école de Delft, ainsi que M. Gantois, aujourd'hui colonel dans notre armée. Les dispositions précoces de son esprit, son intelligence rare, ne tardèrent pas à en faire un excellent élève et à lui mériter la bienveillance toute particulière du général Voet, commandant l'école. Pourvu d'un brevet de sous-lieutenant d'artillerie en 1825, et nommé lieutenant en premier quatre années plus tard, il se trouvait en garnison à Mons, lorsque éclatèrent les événements de septembre 1830; il embrassa avec ardeur la cause de l'indépendance, et contribua, avec ses amis Dutillœul et de Ladrière, à donner une grande impulsion au mouvement insurrectionnel, et à se rendre maître de la garnison hollandaise. Placé bientôt après à la tête de la 2e batterie volante, il marcha sur Bruxelles, où il fut accueilli avec l'enthousiasme de l'époque, et reçut du gouvernement provisoire la mission de prendre part à la direction des travaux entrepris pour mettre la capitale à l'abri d'un coup de main. Ses habiles dispositions furent remarquées par la commission chargée de l'examen de ces travaux, et il ne montra pas moins d'énergie que de dévouement, lorsqu'une sédition fomentée par le parti qui venait de succomber, éclata parmi les ouvriers, qui menaçaient de se porter sur le siége du gouvernement. Capitaine de seconde classe le 27 septembre 1830, il fut élevé au premier rang de ce grade le 3 octobre suivant, et reçut le commandement de

(1) Le capitaine Blondeau a dignement marché sur les traces de son parent, le général baron Blondeau, qui, sous l'Empire, s'est illustré dans les armées françaises.

Digitized by Google

la 2e batterie, qui avait été organisée par ses soins. Consulté à différentes reprises par les hommes les plus éminents de notre révolution, sur la marche à suivre pour accélérer la formation des troupes belges, il fut placé peu de temps après sous les ordres du général Daine, qui venait d'être investi du commandement en chef de l'armée de la Meuse.

Dès l'ouverture de la campagne, le capitaine Blondeau rendit des services réels à la cause de notre indépendance, et le 7 août il se trouvait à Kermpt à la tête de sa batterie, qui, dirigée avec autant d'habileté que de précision, fit éprouver à l'ennemi des pertes cruelles ; mais, tandis que le 11e de ligne attaquait vigoureusement le cimetière de Kermpt, et que les tirailleurs luxembourgeois s'emparaient du bois de Steenwoord, une charge de hussards ennemis dirigée sur une des pièces de la 2e batterie qui prolongeait la route, et donnait en plein sur les assaillants, devint funeste à nos artilleurs qui, ainsi que le brave Blondeau, se firent sabrer en défendant ce que la patrie leur avait confié. Le capitaine Ducorron vengea son compagnon d'armes en se précipitant à son tour sur les Hollandais à la tête d'un escadron du 2e régiment de chasseurs à cheval, et en leur arrachant le trophée dont la défense avait coûté la vie à plus d'un brave.

Le pays entier et le roi lui-même ressentirent vivement la perte qu'ils venaient de faire ; le capitaine Blondeau était doué d'un esprit grand et hardi, d'un corps vigoureux et haut, d'un visage mâle, d'un caractère bienveillant, et, si la mort n'était venue le frapper lorsqu'il défen-

Digitized by Google

dait les droits de sa patrie les armes à la main, il serait arrivé sans doute aux premières dignités de l'échelle militaire.

Après avoir retracé la carrière des hommes de guerre qui viennent de passer sous nos yeux, et dont une partie brillèrent d'un grand éclat aux différentes époques de notre histoire, jetons un coup d'œil sur quelques autres, qui, eux aussi, ont droit à nos souvenirs. Dans ce nombre, j'aperçois d'abord Florent-Joseph de Mahieu de Diesveld, né à Ath en 1778, cadet aux chasseurs *Le Loup* (Autriche) en 1793, qui fit toutes les campagnes de la fin du dernier siècle aux armées du Rhin, du Tyrol et d'Italie, obtint la médaille d'or en 1799, à la suite d'un brillant fait d'armes, conquit tous ses grades au prix de son sang, passa au service de France en 1802, reçut le brevet de chef de bataillon, et devint lieutenant-colonel en 1815 dans l'armée des Pays-Bas. Colonel en 1820 et général en Belgique après les événements de septembre, depuis peu d'années seulement il a cessé d'exister. —Brialmont, qui a fait avec gloire la plupart des guerres de l'Empire, a mérité la croix de la

Digitized by Google

Légion d'honneur dans la dernière guerre d'Italie, est demeuré fidèle à son drapeau après la campagne de 1814, et a eu l'honneur d'être licencié avec tous les braves de l'armée de la Loire. Mis à l'index par le gouvernement de Guillaume, malgré son caractère franc et loyal, il fut admis à la retraite comme capitaine, offrit son épée à la Belgique lors de son émancipation, et rendit des services éclatants à la nation lorsqu'il fut investi du commandement de la place de Venloo. Plus tard colonel, général-major, puis lieutenant général et ministre de la guerre, commandeur des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur, décoré de la croix de Fer et grand-croix de l'ordre du Christ, il est pensionné aujourd'hui, et conserve néanmoins les fonctions d'aide de camp du roi. —Dupont, Pierre Louis, lieutenant général en activité de service (1), qui, sorti du lycée de Bruges, demeuré en France après la première abdication, fit la campagne de 1815 sous Grouchy, fut grièvement blessé à l'attaque de Wavres, et commanda l'artillerie belge à l'affaire de Louvain en 1831. — De Lannoy, général du génie, aide de camp du roi, dont le dévouement à la nation et la haute capacité donnent chaque jour des titres nouveaux à la bienveillance de sa patrie. — Jolly, lieutenant général, dont le nom s'est trouvé mêlé honorablement à tous les épisodes de 1830, et qui remplit à cette époque, avec autant de loyauté que de courage, les fonctions difficiles qui lui furent confiées. — Chazal, qui, quoique né Français (2), se dévoua à notre révolution dès son dé-

(1) Mai 1856.

(2) Chazal, Pierre-Emmanuel-Félix (baron), né à Tarbes en 1808, fils de Jean-Pierre, baron Chazal, né à Pont-Saint-Esprit, département du Gard, en

Digitized by Google

but, remplit avec habileté et énergie les missions les plus dangereuses, et se rendit à Mons, le 27 septembre au soir, pour offrir un commandement au général Duvivier (Vincent). Arrêté par les ordres du général Howen, qui le menaça de le faire fusiller, détenu pendant toute la nuit dans un cachot, il ne dut d'échapper au danger qui le menaçait, qu'à l'intervention énergique des officiers belges de la garnison. Devenu plus tard colonel du 9e régiment de ligne, général, ministre de la guerre, etc., il est attaché en ce moment à la personne de S. M. en qualité d'aide de camp, et commande une de nos divisions militaires.—Niellon, qui en 1830 parut avec éclat à la tête d'une de nos colonnes de volontaires, déploya beaucoup d'activité, une bravoure remarquable, et contribua puissamment à fonder notre indépendance nationale.—Kessels, ancien sous-officier sous l'Empire, dont le nom et le courage ont été admirés par la Belgique entière, lors de la lutte qui devait décider de l'affranchissement de nos provinces.—Ducorron, aujourd'hui général, capitaine de cavalerie en 1831 à l'armée de la Meuse, qui vengea noblement le capitaine Blondeau tué à Kermpt, et se fit remarquer par une grande bravoure pendant toute la campagne.—Van Casteel, dont le nom a brillé d'un certain éclat dans la guerre des Indes.—Rigano, dont les habiles dispositions à Louvain à la tête de sa bat-

1766, avocat au parlement de Toulouse, plus tard député à la Convention, où il mérita l'estime de tous les partis, fut du nombre des 283 conventionnels qui votèrent, lors du procès de Louis XVI, pour que le jugement à intervenir fût soumis à la ratification expresse des assemblées primaires. Il vota plus tard le décret d'accusation contre Marat, devint membre du conseil des Cinq-Cents, préfet des Hautes-Pyrénées sous le Consulat, et remplit les mêmes fonctions sous l'empire dans les Hautes-Alpes et le Finistère.

Digitized by Google

terie d'artillerie, arrêtèrent plus d'une fois la marche agressive de l'armée hollandaise. — Et, enfin, Frédéric de Mérode, dont, en terminant, nous allons dire quelque mots.

Louis-Ghislain-Frédéric, comte de Mérode, frère des comtes Félix et Marie-Henri-Ghislain(v. les notices qui accompagnent la biographie du feld-maréchal de ce nom), naquit à Bruxelles en 1792, et se trouvait en France, lorsque éclatèrent en Belgique les événements de 1830. Fier de combattre pour une cause aussi sacrée, il revint immédiatement dans sa patrie, et, abandonnant fortune et famille, il se fit admettre comme simple volontaire dans le corps de chasseurs qui venait d'être formé par le marquis du Chasteler. Il prit ainsi une part active à toutes les sorties exécutées par ces volontaires dans la direction de Vilvorde, se fit remarquer par autant de courage que de sang-froid dans les escarmouches ou combats auxquels il se trouva mêlé, et, lorsqu'il apprit que le général Niellon demandait des cœurs dévoués pour tenter un coup de main hardi sur Lierre, il se rendit à son appel et fut placé aussitôt en tête des tirailleurs d'avant-garde. Poussant hardiment vers le point qui lui avait été assigné, il rencontra à quelques kilomètres de la ville des éclaireurs hollandais, qui se replièrent presque aussitôt, et entra à Lierre avec les colonnes de Niellon, le samedi 16 octobre, vers quatre heures du soir.

Dans la journée du lendemain, l'ennemi, voulant tenter de prendre une revanche éclatante, attaqua vigoureusement nos volontaires, qui non-seulement résistèrent avec avantage, mais parvinrent encore à repousser les Hollandais dans la direction d'Anvers. Pendant les événements

Digitized by Google

que nous venons d'esquisser, Frédéric de Mérode avait défendu la porte d'Anvers avec bonheur et bravoure; Jenneval avait été frappé mortellement auprès de lui, et il proposa le lendemain dimanche, de grand matin, de se mettre à la poursuite de l'ennemi, et de tenter de se joindre aux volontaires de Mellinet, qui devaient s'avancer par la route de Malines. Ce mouvement ayant été entrepris presque aussitôt, on rencontra en effet la colonne amie à la jonction des routes de Lierre et de Malines à Anvers, et l'on combina alors un plan d'attaque dont la réussite semblait devoir assurer la possession de cette dernière ville aux soldats de la révolution. L'armée se remit donc en marche, et ne trouva d'abord que peu ou point d' obstacles, lorsque, arrivée à une courte distance de Berchem, elle se trouva arrêtée par un combat d'avant-garde. Frédéric de Mérode se trouvait à ce poste dangereux, encourageant les siens par l'exemple de sa valeur; il vit plus d'un brave frappé à ses côtés, et lui-même, atteint, vers quatre heures du soir, d'une balle qui lui fracassa la cuisse droite, tomba dans les bras de ses compagnons consternés, auxquels il prodiguait encore des paroles d'encouragement et d'espoir.

Emporté loin du champ de bataille, sur un brancard formé de quatre fusils, il vit arriver à la fois son frère le comte Félix et deux chirurgiens; ces derniers, après un examen attentif, déclarèrent l'amputation nécessaire. On procéda immédiatement à cette opération douloureuse; mais le principe vital était atteint, et le comte Frédéric de Mérode, transporté à Malines, expira dix jours après, le 4 novembre, des suites de la blessure qu'il avait reçue pour son pays.

Digitized by Google

Ainsi périt à la fleur de l'âge un des plus nobles cœurs dont la Belgique s'honore, et dont on ne prononce le nom qu'avec respect. Aussi simple dans ses mœurs que grand de caractère, sa mort fut regardée par la nation comme une calamité publique, et aujourd'hui encore son mausolée attire plus nos regards que tous ceux qui l'entourent, parce que la renommée de sa gloire est pure de tout mélange et de toute pensée ambitieuse.

Les annales des peuples présentent à de rares périodes de ces renommées éclatantes qui résument en elles toute une civilisation, et laissent, dans la nuit des temps les plus reculés, un enchaînement de souvenirs et de gloire devenus le patrimoine presque exclusif de Charlemagne et plus tard de Napoléon Ier. Nul homme n'a laissé d'empreintes plus profondes que les deux noms qui viennent de glisser sous ma plume: le premier étend sa puissance sur des nations jusque-là indomptées, leur donne des lois, ceint son front de la couronne de fer, après quarante-trois années de lutte soumet l'Europe presque entière à ses lois, et la gloire de ses généraux et de ses soldats est inséparable de la sienne. Le second s'élève par l'ascendant prodigieux de son génie, imprime au pouvoir une énergie qui lui fait dominer toute son époque, relève le peuple à ses propres yeux, et, dans la

Digitized by Google

lutte qu'il soutient contre l'Europe organisée militairement, il a plus de difficultés à vaincre, peut-être, que celui qui, avec sa bonne épée Joyeuse à la main, portait au front son diadème d'empereur. Il est partout de nos jours et l'on trouve en tous lieux l'empreinte de ses pas, de ses lois, de ses victoires. Faut-il donc s'étonner si, dans le cours de ce travail, l'on rencontre son nom à chaque page? C'est à ses côtés que la plupart de nos compatriotes ont illustré leurs noms, et un des rayons fugitifs de la gloire de ce grand homme suffit à l'immortalité de celui sur lequel il resplendit.

Ce court exposé suffira sans doute pour éclairer les quelques esprits dont les regards se portent volontiers vers le couchant de la civilisation. L'auteur éprouve le regret de ne point partager leurs sympathies ; il a voulu faire revivre les noms de ses concitoyens qui ont bien mérité de la patrie, il a suivi leur marche partout où il les a rencontrés, dans les armées françaises, autrichiennes, espagnoles etc ; il a pris l'impartialité pour guide, et il croit avoir rempli la tâche qu'il s'était imposée.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES BIOGRAPHIES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

	Pages.
Arenberg (duc d')	233
Asper (baron d').	261
Beaulieu (baron de).	25
Blondeau	409
Boussart (baron de)	205
Capiaumont	105
Chastel de la Howarderie (comte du)	253
Chasteler (marquis du).	71
Chasteler de Moulbais (marquis du).	241
Clerfayt (comte de)	1
Collaert (baron de).	339
Coussement	355
Crooy	396
De Ladrière	381
De Reume.	393
De Tabor	373
Du Pré.	376
Gages (comte de)	309
Hane de Steenhuyse (comte d')	367
Huart (baron d').	333

Digitized by Google

Pages.

Jardon 217
Kenor 95
La Fontaine (chevalier de). 55
La Hure (baron L.-J.). 35
Latour (comte de) 11
Leboutte 291
Mercx (de) 299
Mérode-Westerloo (comte de) 313
Osten 275
Perot 399
Ransonnet. 81
Tiecken de Terhove (baron de). 185
Van Assche 388
Van Damme 361
Van Geen (baron). 347
Van Merlen (baron) 45

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Des observations m'ayant été adressées relativement aux paroles et à la conduite attribuées au lieutenant général l'Olivier lors des événements occasionnés à Gand en 1831, par l'échauffourée d'Ernest Grégoire (1er vol. p. 375), j'ai dû, pour bien éclaircir ce fait, m'entourer de nouveaux renseignements. Je m'étais appuyé d'abord sur le *Mémoire justificatif*, remis au Roi par le général de Wautier, le 25 février 1834; je me disais que dans une affaire aussi grave, l'on ne pouvait, en s'adressant à son souverain, invoquer des faits imaginaires; je pensais enfin que chaque assertion devait être frappée au coin de la plus scrupuleuse exactitude. Pour rendre hommage à la vérité, je dois déclarer ici que les témoignages qui m'ont été remis par des hommes qui, à cette époque déjà, occupaient les fonctions les plus élevées, se trouvent complétement en contradiction avec le Mémoire déjà cité, et que tous ont rendu justice à la loyauté de caractère du général l'Olivier. Deux lettres qui viennent de m'être adressées, l'une par un honorable général qui aujourd'hui encore commande un de nos divisions d'infanterie, l'autre par un officier supérieur en retraite, s'expriment ainsi :

« Monsieur,

« Je reçois à l'instant votre lettre de ce jour, par laquelle vous me demandez de vous faire connaître, *poste pour poste*, la réalité sur certaines imputations mentionnées dans la biographie de feu le lieutenant général l'Olivier, au sujet des événements de Gand en 1831, et notamment sur ces paroles : « En « ce moment la scène changea, le colonel l'Olivier, commandant le 7e régi- « ment, s'approcha de moi (le général Wautier) et me dit : Général, il faut « que tout cela finisse, mettez-vous à la tête du mouvement d'Ernest Grégoire, « je vous soutiendrai avec mon régiment. »

« Je n'étais pas à Gand lors de l'échauffourée d'Ernest Grégoire; je me trouvais à cette époque détaché à Watervliet avec le 1er bataillon du 7e régiment, sous les ordres du major Delahaye, actuellement lieutenant général pensionné; je ne suis donc pas à même de donner des renseignements sur ce qui s'est passé en cette ville, mais j'ai eu le bonheur de servir, pendant plusieurs années, sous les ordres du lieutenant général l'Olivier; j'ai pu apprécier son

Digitized by Google

beau et noble caractère, tout militaire, et je puis affirmer que, toujours dévoué à ses devoirs, il était incapable de la félonie que le général de Wautier a osé lui imputer dans son *Mémoire justificatif*.

« Veuillez agréer, etc.

« 22 mai 1856. »

Le seconde lettre s'exprime en ces termes :

« Monsieur,

« Si je n'étais retenu chez moi par une infirmité grave, je serais venu vous dire de vive voix tout ce que je sais relativement à la conduite du général de Wautier et du colonel l'Olivier au mois de février 1831. Ne pouvant guère bouger, je me fais un devoir, en réponse à votre lettre d'hier, de vous déclarer que les paroles attribuées à l'Olivier par de Wautier, dans son prétendu *Mémoire justificatif*, sont contraires à la saine vérité. J'étais à Gand à cette époque, et il n'y a de coupable dans cette affaire que celui qui a cherché à se disculper aux dépens d'un loyal soldat.

« Tout à vous d'amitié.

« 23 mai. »

Je suis réellement heureux de rendre à la mémoire de feu le général l'Olivier un caractère d'intégrité que les assertions contenues dans le Mémoire du général de Wautier pouvaient lui faire perdre, car si l'on flétrit celui qui oublie ce qu'il doit à son pays et à son nom pour des considérations que réprouve l'honneur, l'on doit aussi rappeler à la nation les noms des citoyens qui ont bien mérité de la patrie.

J'ajouterai aux détails qui précèdent que le colonel Huybrecht, auteur de l'*Histoire politique et militaire de la Belgique de* 1830 *à* 1831, et le mieux renseigné sur tous les événements de cette époque, m'a donné des explications qui établissent que le colonel l'Olivier n'a pu adresser une invitation de cette nature au général de Wautier, puisque le commandement des troupes qui se trouvaient en présence de la colonne de Grégoire était dans les mains du général Louis Duvivier, chef de la division des Flandres, qui, ce jour-là, était placé à la tête de la garnison de Gand, tandis que le général de Wautier, commandant de province, ne pouvait avoir aucune action directe sur les troupes.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google